

ΔΗΜΟΣ Ι. Π. ΜΕΣΣΟΛΟΓΓΙΟΥ



ΒΑΛΒΙΔΟΣ  
ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

ΤΡΟΠΟΣ ΑΠΟΧΡΗΣΗΣ:

Δ<sup>ο</sup>Ρ<sup>α</sup>

ΠΑΛΑΜΑΤΙΚΗΣ ΣΧΟΛΗΣ

ΗΜΕΡ. ΕΙΣΑΓΩΓΗΣ:

20-12-12

ΑΡΙΘΜΟΣ ΕΙΣΑΓΩΓΗΣ:

22.694

ΑΡΙΘ. ΤΑΞΙΝΟΜΗΣΗΣ:

808.82 ΒΡΥ

~~478~~

478 'P





**THÉÂTRE**  
**DES GRECS.**

VIII.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

~~Sp. 1 08~~

476 P.



IPHIGENIE EN AULIDE.



*A. Borel, Del.*

1786.

*P. M. D'Alton, Sculp.*

Que personne ne porte les mains sur moi:  
je présenterai mon sein.



# THÉÂTRE DES GRECS.

TRADUIT PAR LE P. BRUMOY;

Seconde édition complète,

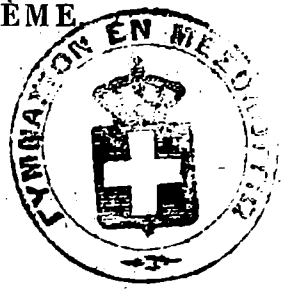
REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE

D'UN CHOIX DE FRAGMENS DES POÈTES GRECS,  
TRAGIQUES ET COMIQUES,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME HUITIÈME.



PARIS.

BRISSOT-THIVARS ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

RUE DE L'ANDAYE-S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 14;

AINÉ ANDRÉ, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.



---

# LES SUPPLIANTES ,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

---

QUOIQUE cette tragédie paraisse porter le même titre qu'une de celles d'Eschyle , le sujet en est toutefois très-différent. *Les Suppliantes* d'Eschyle ne sont autre chose que l'histoire des Danaïdes , ainsi qu'on l'a vu <sup>1</sup>. Mais *les Suppliantes* d'Euripide nous rappellent l'histoire des Sept Chefs devant Thèbes : du moins en sont-elles une suite toute naturelle. Du reste , la pièce d'Euripide a beaucoup de rapport à celle d'Eschyle.

Les Argiens que Polynice avait amenés au pays thébain , avaient été battus et contraints de lever le siège après un grand échec. Créon devenu roi de Thèbes , par la rage des deux frères qui s'entr'égorgeaient , fit jeter les cadavres des Argiens , avec défense de leur rendre les derniers devoirs , chose plus précieuse aux païens que la vie même.

Adraste , roi d'Argos , outré de cet affront , mais trop faible pour le venger , prend le parti d'aller à Eleusis , ville de l'Attique , suivi des mères et des épouses qui avaient perdu leurs maris ou leurs

<sup>1</sup> Voyez tom. II.

fils au siège de Thèbes, pour supplier Thésée, roi d'Athènes, de prendre les armes en leur faveur contre Créon, et de faire inhumer tant d'illustres morts dans ses États, puisqu'on leur refusait la sépulture au pays thébain. Voilà ce qu'Euripide nomme *les Suppliantes*. Cette troupe de femmes qui accompagnent Adraste, fait le personnage du chœur. Les acteurs sont Adraste, Thésée, Æthra mère de Thésée, Évadné femme de Capanée, l'un des sept capitaines morts au siège, Iphis son père, deux hérauts, un officier, un jeune enfant, enfin la déesse Minerve. La scène est dans le temple dédié à Cérés à Éleusis, pays de la Grèce, où, suivant la fable, l'on vit pour la première fois l'usage de semer le blé, par les bienfaits de cette divinité. Cette pièce fut jouée sous l'archonte Antiphon, l'an troisième de la xc<sup>e</sup> olympiade, dans le temps que les Argiens et les Lacédémoniens faisaient une ligue après une victoire remportée par les seconds sur les premiers.

---

## ACTE PREMIER.

---

Le spectacle de l'ouverture devait être frappant; car on y représente Æthra au pied d'un autel, son offrande à la main et environnée de prêtres, le

temple rempli de femmes qui portent des branches d'olivier avec des bandelettes de laine, et dans le vestibule, le roi Adraste qui a la tête voilée<sup>1</sup>, et qu'entoure une troupe de petits enfans de ces femmes argiennes, tous en posture de supplians. Æthra adresse la parole à Cérès et aux ministres de ses autels. Elle fait des vœux pour elle, pour Thésée, pour Athènes et pour Trézène sa patrie, et prie les dieux d'en écarter les malheurs. Elle avoue que ses vœux naissent d'un retour sur elle-même à la vue des illustres affligées qui viennent de tomber à ses pieds, et d'implorer son secours. Voilà l'effet ordinaire de la compassion ; et ce sont là de ces traits de la nature qui n'échappent guères aux poètes grecs. Dans le cours de sa prière, elle fait connaître les supplians, la cause de leur affliction et le motif de leur voyage. Elle peint en un mot tout ce que je viens de dire ; et c'est de cette belle scène que Stace a pris la matière du douzième livre de sa Thébaïde. L'artifice d'Euripide en cette ouverture la rend plus intéressante que la plupart des autres prologues du même auteur.

Æthra revient au but principal de son sacrifice.

<sup>1</sup> Les anciens Grecs, dans l'excès de l'affliction, se couvraient la tête de cette partie de leurs vêtemens que nous nommons *voile*, et qu'ils appelaient *péplos*. On en voit sans cesse des exemples dans les tragédies grecques, entr'autres dans *Oreste*, acte I, scène V, à la fin ; et l'on connaît le fameux voile d'Agamemnon dans le sacrifice d'Iphigénie.

C'est pour les biens de la terre qu'elle invoque Cérès, en lui présentant des épis. Dans cette cérémonie, elle se croit obligée par humanité envers des étrangers d'attendre Thésée, qu'elle a, dit-elle, envoyé chercher pour l'engager à prendre en main leurs intérêts.

Le chœur de femmes s'avance, et redouble ses prières avec beaucoup de marques de douleur. Ce sont des époux<sup>1</sup>, ce sont des fils qu'elles pleurent, et dont on leur refuse impitoyablement les cendres : « O reine, vous savez par vous-même, disent-elles, ce que c'est que d'être mère ! Prenez part à notre deuil ; rendez-nous, par le secours de Thésée, ce que nous eûmes de plus cher. Ce n'est point la déesse que nous venons supplier, c'est vous seule ; et vous êtes en état de soulager nos douleurs. Mère d'un roi fortuné, vous pouvez adoucir notre misère ; et nous ne demandons pour toute grâce, que les tristes restes de nos fils, pour les embrasser et les arroser de nos pleurs. »

Elles font ensuite un de ces petits chœurs, qui sont souvent mêlés dans le cours des scènes grecques, sous le nom de strophes et d'antistrophes ; et cela en se frappant la poitrine, et en renouvelant à la manière des Grecs un deuil, qu'elles di-

<sup>1</sup> Il n'est jamais question dans la pièce, de leurs époux : ce sont des femmes très-âgées, dont les époux étaient censés ne point aller à la guerre ; elles ne pleurent que leurs fils.

sent être si naturel aux mères , que la mort seule est capable de le terminer.

Thésée arrive sur ces entrefaites , et sans rien voir encore , il entend des cris. Il tremble pour sa mère. Puis en tournant ses regards vers l'autel , il la voit au milieu de cette troupe de personnes éplorées , qui lui paraissent étrangères , et dont les cheveux coupés et les habits peu conformes à la pompe d'un sacrifice , excitent de plus en plus son inquiète curiosité. Æthra lui déclare en deux mots quels sont tous ces supplians. Cela est interrompu par des gémissemens et des pleurs ; ce qui fait voir de plus en plus que le spectacle et le jeu de l'action faisaient une des principales parties des tragédies anciennes. Adraste se dévoile , et par des vers entre coupés de réponses et d'interrogations , il instruit Thésée de son histoire. Il lui apprend comment par un miracle d'Apollon , sans doute mal compris , et que nous avons marqué dans *les Phéniciennes* <sup>1</sup> , il avait donné ses deux filles en mariage à deux exilés , Tydée et Polynice ; alliance qui l'engagea dans la malheureuse guerre de Thèbes , qu'il entreprit contre la volonté des dieux , et par les conseils d'une jeunesse vive et bouillante qui ne respirait que la vengeance : témérité ordinaire , dit-il , qui a perdu tant de rois ! « Blanchi

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus , tom VI.

» sous le diadème , et plus heureux autrefois , je  
 » dois rougir d'embrasser vos genoux. Jugez de  
 » mes malheurs par la situation où vous me voyez  
 » réduit. Rendez-nous nos chers morts. Soyez sen-  
 » sible à mes maux , et à ceux de tant de mères  
 » malheureuses. Songez qu'elles ont entrepris un  
 » pénible voyage pour implorer , non la déesse ,  
 » mais Thésée. Elles ne veulent que rendre à  
 » leurs fils des devoirs qu'elles auraient dû atten-  
 » dre d'eux. Songez qu'il sied à l'homme heureux  
 » de jeter des regards propices sur les personnes  
 » affligées. »

Cette dernière sentence est poussée trop loin pour nous , qui sommes amateurs de la précision , et ennemis des longues morales ; car Adraste y fait entrer , je ne sais comment , une pensée devenue depuis favorite à tous les poètes , à savoir , que la poésie veut un esprit serein , et que , comme dit Despréaux :

Un auteur qui , pressé d'un besoin importun ,  
 Le soir entend crier ses entrailles à jeun ,  
 Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.  
 Horace a bu son souf, quand il voit les Ménades ,  
 Et libre du souci qui trouble Colletet ,  
 N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

DESPRÉAUX , *Art poét.* ch. IV , v. 18.

Adraste continue et prévient l'objection qu'on peut lui faire. Roi d'Argos , ne saurait-il trouver



de ressource dans ses propres États ? Il avoue qu'il ne le peut ; et qu'Athènes est la seule ville , et Thésée le seul roi qui puisse tirer vengeance de l'affront fait aux Argiens ; cela est mis pour flatter les Athéniens.

Thésée répond , et commence son discours par un éloge de la providence des dieux. Puis il retombe sur l'orgueil humain , qui prétend trouver à redire à leur ouvrage. Il fait l'application de cette morale , un peu trop étendue , à Adraste , qu'il blâme d'avoir manqué de respect aux oracles , et donné imprudemment ses filles à deux étrangers souillés de crimes. L'alliance que l'on contracte avec les coupables , confond avec eux le juste dans le châtiment. Le mépris des oracles et une aveugle confiance en de jeunes gens qui ont poussé Adraste à une guerre téméraire , est la source de ses malheurs. Thésée fait ici le caractère des esprits remuans dans un État : « Ils courent , dit-il ; » après les honneurs au prix d'une guerre injuste , » et mettent tout leur art à corrompre les citoyens , » l'un pour obtenir les charges militaires , l'autre » pour se mettre en état de venger ses querelles » particulières , un autre pour s'enrichir , et tous » sans se mettre en peine du tort irréparable qu'ils » font au peuple ; car il y a trois sortes de citoyens. » Les uns riches , sont incapables de servir l'État , » et ne songent qu'à accumuler richesses sur ri-

» chesses ; les autres envieux dans leur indigence ,  
 » et donnant tout à la haine secrète qu'ils ont  
 » pour les riches , leur lancent des traits enveni-  
 » més , à l'instigation des mauvais chefs qui les  
 » gouvernent. Des trois parts , la moyenne est l'ap-  
 » pui et le salut de l'État. C'est elle qui le main-  
 » tient dans l'observation des bonnes lois. » Ce sont  
 là autant de leçons pour Athènes ; et si Euripide  
 eût eu des commentateurs contemporains comme  
 Despréaux , nous saurions sans doute le mot de  
 plusieurs anecdotes renfermées dans ce passage et  
 dans toute cette pièce , qui n'est qu'une allégorie  
 aux intérêts présens de la Grèce. Les Argiens  
 avaient été battus par ceux de Lacédémone , cette  
 même année quatorzième de la guerre du Pélo-  
 ponèse. Les Athéniens apparemment n'auraient  
 pas été fâchés de gagner les Argiens ; et c'est là ,  
 sans doute , le secret politique de cette tragédie ,  
 qui tend à les détourner de faire aucun traité avec  
 les Lacédémoniens ennemis d'Athènes.

Thésée , après avoir ainsi parlé avec beaucoup  
 de gravité , juge qu'il est injuste de servir l'impru-  
 dence et la témérité. « Après cela , dit-il , oserais-  
 » je vous secourir ? Eh ! que dirais-je à mon peu-  
 » ple ? Quel prétexte honnête pourrais-je lui ap-  
 » porter ? Non , non ; votre entreprise a été trop  
 » mal concertée pour nous y engager sous les mé-  
 » mes auspices. »

## ADRASTE.

Je ne suis point venu à vous comme à un juge de ma conduite, mais comme à un médecin dans mes maux. S'il se trouve que j'ai mal fait, je ne cherche pas ici un vengeur qui me punisse, mais un ami qui me relève. Si vous refusez ma juste demande, c'est à moi de me résigner : que ferais-je ? Venez, mères infortunées, retournez sur vos pas ; jetez par terre ces inutiles rameaux, et prenez à témoin les dieux et la terre, Cérès et le soleil, que vos prières ont été rejetées par un roi à qui le sang nous unissait<sup>1</sup>. Quoi ! Thésée, vous foulerez aux pieds des nœuds si saints ! Vous renverrez sans pitié ces matrones, que leur âge et leur douleur devaient vous rendre si respectables ! Non, je ne puis le croire. Les antres servent d'asile aux animaux, les autels aux esclaves, et les États florissans aux peuples affligés, dans l'idée qu'il n'est point ici-bas de félicité durable.

Le chœur, pour achever d'ébranler Thésée, se jette à ses pieds en redoublant ses cris. Thésée n'est pas insensible ; mais Æthra pénétrée de compassion, se voile le visage. Le roi d'Athènes est touché des pleurs de sa mère. Après avoir pris, pour bien parler, les précautions de bienséance,

<sup>1</sup> Æthra, mère de Thésée, était fille de Pitthée, et par conséquent Pélovide ; ainsi elle tenait aux Argiens.

sur lesquelles les femmes grecques étaient si délicates, elle rompt le silence ; elle allègue à son fils le respect dû aux asiles et aux dieux ; la gloire qui revient du secours qu'on donne aux affligés, et l'inconvénient de flétrir par un refus la gloire d'Athènes et de Thésée lui-même.

Le roi convient enfin qu'il y va de sa gloire, s'il ne suit pas les conseils de sa mère. Vengeur qu'il est de la justice, et le fléau le plus redoutable des forfaits, lui siérait-il de se dérober à une occasion de signaler son courage et son équité ? Il promet donc de s'armer contre Thèbes ; mais il veut que le peuple y consente, pour donner plus de poids à cette résolution ; car il déclare qu'il gouverne en père une ville libre, et qu'il donne toujours à ses citoyens le droit de suffrage. C'est un tour du poëte pour intéresser davantage le peuple athénien en faveur de Thésée. Le chœur finit par des actions de grâces qui marquent sa reconnaissance et sa joie, avec un éloge des Athéniens et de leur roi.

---

## ACTE II.

---

Thésée rentre sur la scène suivi d'un héraut d'armes, personnage muet, à qui il parle à peu près en ce sens : « Allez trouver le roi de Thèbes,

» et portez-lui ces paroles en mon nom. Thésée  
» vous prie de rendre les morts d'Argos. A ce prix,  
» il vous offre l'amitié des Athéniens. Si Créon y  
» consent, revenez sur vos pas ; s'il le refuse, vous  
» lui direz qu'il s'attende à me voir les redemander.  
» à la tête d'une armée, au puits de Callichore. »  
C'était un lieu peu éloigné d'Éleusis, ainsi nommé à cause des danses sacrées qu'y faisaient les femmes en l'honneur de Cérés.

Tandis que le roi d'Athènes donne ses ordres à son ambassadeur, il en survient un de la part de Créon : ce qui donne lieu à Thésée d'arrêter le sien. Le député thébain demande le monarque d'Athènes ; et Thésée se fait connaître à lui, en le reprenant de son erreur. Il lui apprend qu'il ne veut être que le chef, et non le souverain des peuples ; et qu'Athènes est une ville libre, où tout citoyen riche ou pauvre a droit de suffrage. Cela fait naître une dispute singulière entre ce prince et le député sur les avantages de l'État monarchique et du républicain. L'envoyé commence et insiste sur le choix des magistrats républicains, qu'il compare à un coup de dé, sur l'abus de l'éloquence qui tourne l'esprit des citoyens comme il lui plaît, et qui les fait passer du blanc au noir, sur l'aveuglement d'une multitude peu éclairée ; enfin sur l'adresse des méchants à s'élever aux premiers emplois. Tout ceci est amené finement par une pré-

termission : car le député relève le gouvernement de Thèbes, en montrant ce qu'il n'est pas, pour retomber par contre-coup sur celui d'Athènes. Mais comme il était peu sûr pour Euripide de faire l'objection bien forte, les traits ne sont pas assez marqués, et ne sont jetés qu'indirectement et comme en passant.

Toutefois Thésée trouve l'envoyé un peu discoureur, et il se croit obligé de le réfuter. Il déclare que « Rien ne lui paraît plus pernicieux que » l'État monarchique ; que les lois se taisent sous » un souverain, au lieu qu'elles parlent également » en faveur du pauvre et du riche dans une répu- » blique ; qu'il n'y a d'arbitre entre eux que l'é- » quité ; que chaque citoyen peut ouvrir des avis » pour le bien public ; que c'est là le moyen de se » distinguer ; qu'au contraire, dans un royaume, » les gens de bien sont suspects, et n'ont souvent » d'autre prix de leur probité et de leur droiture » que la mort. Que sert, continue-t-il plein de son » enthousiasme républicain, d'amasser pour ses » héritiers des richesses dont un tyran ravira la » meilleure part, et d'élever avec soin des filles » qui deviendront la proie de ses désirs effrénés et » un sujet de larmes pour leurs parens ? Me punisse » le ciel<sup>1</sup> ; si jamais je contrains aucun citoyen

<sup>1</sup> « Que je ne vive plus, si mes filles sont mariées par force. »

» d'épouser mes filles ! » Voilà ce que répond Thésée ; puis il demande à l'ambassadeur ce qui l'amène, en lui disant avec dignité qu'il le ferait repentir de ses discours trop libres, s'il ne respectait en lui le titre d'envoyé et le droit des gens.

Celui-ci fait sa commission avec hauteur. Au nom de son maître, il défend à Thésée de recevoir Adraste ; ou s'il est arrivé, il ordonne qu'on le chasse avant le soleil couché, et qu'on se garde d'écouter ses demandes, puisque les morts argiens n'intéressent en rien Athènes. On menace Thésée de la guerre, s'il refuse d'obéir. L'ambassadeur, pour donner plus de force à ses paroles, exagère les maux de la guerre, et la témérité des républiques qui n'en sentent pas assez les conséquences, parce que chacun des citoyens, en opinant à prendre les armes, se croit à l'abri du danger ; au lieu qu'ils iraient bride en main, si chacun, en portant son suffrage, avait la mort sous les yeux. Il colore même d'une apparence de justice la conduite de Créon à l'égard des Argiens. C'est le ciel qui semble les avoir condamnés, puisque Capanée a été frappé de la foudre. Athènes prétend-elle s'opposer aux

Il n'est pas question de la violence de Thésée, mais de la violence qui serait faite aux filles de Thésée :

Non viva io più, se a forza

Verran le figlie mic stuprate.

CARMELI.

dieux et les surpasser en sagesse ? Sa vaine compassion doit-elle aller jusqu'à protéger des méchans ?

. A ce discours,Adraste ne peut plus se contenir. Il éclate contre l'ambassadeur ; mais Thésée l'arrête : « C'est à moi, dit-il, non vers vous, qu'il » est envoyé. » Il se met donc en devoir de répondre ; et il le fait si noblement , que son discours l'emporte sur celui de l'ambassadeur , et jette un grand intérêt sur la scène. Il dit : « Qu'il ne re- » connaît pas Créon pour son maître. De quel » droit prétend-il faire la loi à Athènes ? Quel » étrange renversement ! Que ce n'est point Athè- » nes qui commence la guerre ; mais qu'elle la » soutiendra pour maintenir une loi des Grecs » aussi sacrée que celle de donner la sépulture aux » morts ; qu'il doit suffire aux Thébains de s'être » vengés en ôtant la vie à leurs ennemis , sans por- » ter la barbarie jusqu'à les poursuivre au-delà du » trépas ; que comme les esprits retournent à leur » principe , les corps sont dus à la terre qui est » leur mère ; que ce n'est pas seulement Argos , » mais toute la Grèce qui est offensée par le pro- » cédé de Créon ; que cet exemple pernicieux suf- » firait pour étouffer le courage des guerriers. » Quoi ! continue-t-il, vous faites parade de fierté » et de menaces devant nous , et vous craignez des » morts ? Appréhendez-vous que s'ils sont inhu-



» més , ils ne viennent un jour à percer le sein de  
 » la terre pour s'armer de nouveau contre vous ,  
 » ou qu'il ne sorte de leurs cendres des vengeurs ?  
 » Songez plutôt que la fortune se joue des faibles  
 » mortels ; que tel est heureux aujourd'hui , qui  
 » demain ne le sera plus ; que tout mortel enfin  
 » doit être dans la défiance de son sort , et ne pas  
 » accabler un ennemi humilié , sur-tout en vio-  
 » lant les lois les plus sacrées de l'humanité. Hâ-  
 » tez-vous donc de nous rendre ces morts , ou je  
 » vais moi-même les reprendre à main armée. Il  
 » ne sera pas dit que Thésée souffre impunément  
 » que la loi des dieux soit foulée aux pieds. »

Le discours de Thésée est encore soutenu par  
 les acclamations du chœur. Il se fait ensuite une  
 dernière contestation , mais courte et dans le vrai  
 goût du théâtre entre le roi et le député. Le se-  
 cond déclare que les morts ne seront point enlevés ,  
 et le premier qu'ils le seront. Il y a même des  
 réparties très-vives , telles que celle-ci. L'envoyé  
 représente au roi les dangers d'une guerre dou-  
 teuse : « J'ai essuyé , répond-il , beaucoup d'au-  
 » tres dangers. » Et sur ce qu'on lui demande ,  
 s'il se croit capable de tenir tête à tout l'univers.  
 « Oui , dit Thésée , à tous les méchans. » Enfin ,  
 le roi impose silence au héraut par ces paroles :  
 « Retirez-vous. Toute votre fierté n'aura pas l'a-  
 » vantage d'exciter mon courroux. Il n'est plus

» question de vains discours ; il faut agir. J'irai  
 » moi-même annoncer mon arrivée à Créon. Par-  
 » tez. » Il veut qu'Adraste demeure , et il se réserve  
 à lui seul l'honneur de la victoire , outre qu'il  
 craint de s'associer au malheur qui accompagne  
 Adraste. Il va se disposer au combat en implorant  
 le secours des dieux protecteurs de la justice.

Æthra fait un intermède de strophes régulières  
 avec le chœur. Cela ne consiste que dans la com-  
 munication mutuelle de leurs craintes et de leurs  
 espérances. Le bruit de la guerre les alarme ; le  
 courage et le bonheur de Thésée les rassurent.  
 Toutes ces femmes réunissent de concert leurs  
 vœux et leurs invocations pour l'heureux succès  
 de l'entreprise des Athéniens.

---

### A C T E III.

---

Ces vœux sont exaucés dès le commencement  
 du troisième acte. Cela est bien prompt , et a un  
 peu l'air des miracles. On va voir par le récit ,  
 que le projet et l'exécution se sont suivis de trop  
 près. C'est le même défaut que dans la tragédie  
 d'*Andromaque* <sup>1</sup>.

Un homme vient de Thèbes , et du premier

<sup>1</sup> *Andromaque* , act. V ; ci-dessus , t. VII.

abord ; il annonce la victoire de Thésée à la reine et au chœur. Il se dit officier de Capanée , mort au siège de Thèbes. L'armée athénienne l'a délivré de captivité , et l'a chargé de porter d'avance une nouvelle si intéressante aux femmes argiennes. Le chœur , à en croire les éditions et les manuscrits , parle presque toujours avec l'envoyé dans cette scène , tandis qu'Adraste ne dit que peu de chose. M. Jean Milton<sup>1</sup>, anglais, a corrigé ceci avec quelque apparence de vérité. Il attribue quantité d'interlocutions au roi Adraste , qui véritablement est le plus intéressé dans cette affaire. Mais il n'est pas moins surprenant de voir qu'Æthra ne paraisse point dans cet acte , d'autant qu'elle était sur le théâtre à la fin de l'acte précédent , et qu'il n'y a aucune raison apparente de la supposer partie. C'est une difficulté que je ne me hasarde point de résoudre , non plus que la première. Cet acte du reste est assez court , et il ne ferait qu'une scène de nos tragédies ; puisque c'est un simple récit d'une bataille , qui ne peut faire plaisir que par la beauté des vers et de quelques images , outre l'intérêt qu'on prend au changement de fortune qui en résulte pour les Suppliantes.

Le chœur interroge donc l'envoyé sur l'état de l'armée athénienne. Celui-ci répond qu'elle est en

<sup>1</sup> Ce M. Jean Milton , anglais , n'est autre que l'illustre auteur du *Paradis perdu*.

sûreté et au comble de ses vœux. Puis il entre dans le détail de l'action , en reprenant les choses dès le commencement. « Il a vu du haut du » mur de Thèbes les Athéniens s'avancer en bon » ordre sur les bords du fleuve Ismène. L'armée » était partagée en trois bataillons. Les Thébains » étaient rangés devant les murs , ayant mis der- » rière eux les morts qu'on leur disputait. Ils op- » posaient cavalerie à cavalerie, et chars à chars. » Le héraut d'armes de Thésée élève la voix , et » dit que l'armée athénienne vient demander les » morts et non les venger. Le silence de Créon est » pris pour un refus. Les deux armées s'ébranlent » en même temps , et les chars commencent à » s'entre-heurter en se mêlant. » L'officier décrit ici avec feu la poussière élevée dans les airs , le bruit des armes , et le sang qui ruisselait de toutes parts. « L'action devient générale : mais Créon » prend le dessus. Il anime ses soldats par sa présence , pour ne pas laisser languir leur ardeur. » Thésée ne s'oublie pas lui-même dans une conjoncture si importante. Il s'avance , il combat comme un lion. Mais tandis que , posté à l'aile droite , il met en fuite l'aile gauche des ennemis mis , la sienne plie sous les efforts de l'aile droite des Thébains. La victoire était douteuse. Thésée , en grand capitaine , loin de s'arrêter au butin , revient sur ses pas pour rétablir son ail

» gauche. Il jette un cri qui retentit de toutes  
 » parts; enfans, c'est fait d'Athènes, si nous n'a-  
 » chevons de vaincre. Il s'arme lui-même d'une  
 » massue <sup>1</sup> énorme, et renverse tout ce qui s'op-  
 » pose à sa fougue. Il emporte même les casques  
 » et les têtes par ses redoutables coups. Enfin, il  
 » vient à bout, quoiqu'avec peine, de mettre en  
 » fuite ce terrible bataillon. Assuré de la victoire,  
 » il répand la terreur dans toute la ville. Le peu-  
 » ple s'était déjà réfugié dans les temples. Il ne  
 » tenait qu'à Thésée d'entrer dans Thèbes en  
 » conquérant; mais, content d'être vainqueur, il  
 » arrête son armée. C'est pour recouvrer ces  
 » morts, dit-il, et non pour réduire Thèbes,  
 » que nous avons pris les armes. Quel roi, s'écrie  
 » l'officier, quel capitaine! Intrépide dans le dan-  
 » ger, il sait confondre l'orgueil de ses ennemis;  
 » il sait vaincre; et pour s'élever au plus haut de-  
 » gré de la gloire, il sait se modérer au milieu de  
 » ses conquêtes, et il laisse échapper une proie  
 » qui est entre ses mains. »

Les femmes argiennes reconnaissent l'équité des dieux à cet heureux succès. Adraste, qui jusque ici a laissé parler des femmes, dont la joie est naturellement plus épanouie et la curiosité plus

<sup>1</sup> Le poète l'appelle *épidaurienne*, parce qu'au rapport de Plutarque, Thésée en dépouilla Périphète, qu'il tua dans Épidaure, et il s'en servit depuis, comme Hercule de la peau du lion de Némée.

vive, ( car l'on ne peut apporter d'autre raison , si la correction de Milton n'a pas lieu ) commence, quoiqu'un peu tard , à parler à son tour ; et il s'écrie dans son transport : « O Jupiter ! que les lumières des mortels sont bornées , et qu'il est bien vrai que notre sort dépend uniquement de votre volonté ! Nous refusâmes d'écouter la proposition raisonnable d'Étéocle. Fiers du nombre et de la valeur de nos soldats , nous voulûmes combattre , et nous fûmes défaits. Créon de son côté , énorqueilli de sa prospérité , comme un homme vil qui passerait de l'indigence à une haute fortune , a subi la peine de son orgueil. Insensés Thébains , citoyens peu sages , pour quoi loin d'être éclairés par les justes châtimens du ciel , que vous ayez tant de fois éprouvés , vous aveugler au point de vous élever au-dessus de votre destinée , et d'écouter moins la raison que ces conjectures ! Malheureux les États qui , pouvant se dérober par les traités aux derniers malheurs , aiment mieux terminer leurs querelles par le sang que par l'équité ! »

L'officier interrogé par Adraste <sup>1</sup> , dit enfin nettement que les morts sont recouverts et honorés des derniers devoirs. Il aurait dû , ce semble , commencer par-là. C'était ce qui devait toucher ceux

<sup>1</sup> Suivant Jean Milton , ou par le chœur , selon les éditions ordinaires.

à qui il parlait <sup>1</sup>. Il ajoute qu'on transporte à Éleusis les corps des sept chefs enfermés dans des cercueils ; que les autres sont inhumés dans la vallée de Cithéron ; que Thésée lui-même leur a rendu les devoirs funèbres ; qu'on eût dit qu'il était leur père ; et que ce prince a fait sur-tout éclater sa piété à l'égard des chefs , en les ensevelissant de ses mains.

Un pareil récit et l'approche de ces morts chéris réveille la tendresse des femmes et d'Adraste. Tous se disposent à la célébration des funérailles. C'est un mélange de joie et de douleur, de triomphe et de deuil, qui a quelque chose de singulier. On apporte sur le théâtre les sept cercueils. Chaque mère, chaque épouse pleure un fils ou un mari <sup>2</sup>, et Adraste règle, pour ainsi dire, les chants lugubres en les reprenant tour-à-tour avec le chœur. C'est le vrai *γῶος* des Grecs, et le *lessus* des Latins, dont nous avons déjà observé plusieurs exemples. Tout cela est plus le propre du spectacle que de la lecture.

<sup>1</sup> Cette critique ne paraît pas fondée. Ce qui intéressait les Suppliantes, c'était la victoire de Thésée : la sépulture de leurs fils en était la suite nécessaire, puisque c'était le seul objet du combat. La sépulture des autres Argiens n'intéressait le chœur que par les motifs généraux de la pitié, de l'humanité et du patriotisme ; le plus puissant intérêt était pour leurs enfans.

<sup>2</sup> Il n'est question que des mères. Il ne paraît pas qu'il y eût aucune épouse des morts parmi les personnes du chœur.

## ACTE IV.

Thésée, en arrivant, dit qu'il ne veut point renouveler les douleurs d'Adraste, en lui demandant le détail de la guerre malheureuse qu'il a faite devant Thèbes. Étonné cependant de l'audace et de la valeur des sept capitaines qui assiègent cette redoutable ville, dont il connaît les forces par sa propre expérience, il voudrait les connaître, c'est-à-dire leur caractère, non leurs exploits. « Car quelle folie, dit-il, de demander » ou d'expliquer les circonstances particulières » d'un combat, où chacun, occupé à se défendre » ou à attaquer, conserve à peine assez de présence » d'esprit et de sang froid pour agir. » C'est un trait satirique et sensé contre les faiseurs de relations trop circonstanciées<sup>1</sup>.

Adraste montre d'abord le cercueil de Capanée. « C'était un homme riche, sans faste, amateur de » la simplicité, ennemi du fol orgueil qu'inspire » l'abondance, sobre, modéré, et méprisant ceu

<sup>1</sup> MM. Markland et Musgrave y trouvent une application au *Sept Chefs* d'Eschyle. Mais elle ne me paraît pas juste, parce que dans cette tragédie des *Sept Chefs*, la description des antagonistes de chaque chef précède le combat, et le trait d'Euripide ne porte que sur les descriptions faites après le combat.



» qu'il voyait se livrer aux festins et à la joie, persuadé que la probité et la bonne chère sont deux choses incompatibles ; honnête homme , ami fidèle , particulièrement à l'égard des absens ; sincère , mais poli et obligeant , exact observateur de sa parole , même à l'égard des esclaves. Tel fut Capanée. Cet autre , continue-t-il , est Étéoclus , jeune héros peu favorisé des biens de la fortune , mais comblé d'honneurs dans l'Argolide ; tellement désintéressé dans les services qu'il rendait à sa patrie , que jamais il ne put se résoudre à recevoir rien de ses amis même , dans la crainte de corrompre tant soit peu son intégrité , et de se voir lié par les présens. Il haïssait les méchans , non l'État ; et il distinguait la république de ceux qui la rendaient odieuse en la gouvernant mal. Ce troisième est Hippomédon , qui , dès l'enfance , eut le courage de fouler aux pieds la mollesse et la volupté , jusqu'à s'adonner aux soins de la vie champêtre , vivant durement , et formant son corps aux exercices pénibles du manège , de la chasse et de l'arc , en vue de se rendre un guerrier utile à sa patrie. Parthénopéc , fils d'Atalante , est le quatrième. Élevé dans l'Argolide , quoiqu'Arcadien , il sut plaire aux citoyens et à l'État par ses grâces , sa douceur et sa réserve dans les paroles ; éloigné de tout esprit de dispute et de hauteur , chose si peu

» supportable dans un citoyen , et sur-tout dans un  
 » étranger , les armes à la main il défendait nos in-  
 » térêts moins en étranger qu'en Argien. Adoré du  
 » sexe , on ne lui vit jamais oublier la pudeur de  
 » son âge , ni flétrir sa vertu. A l'égard de Tydée ,  
 » je vais en faire un grand éloge en deux mots. Il  
 » savait moins manier la parole que les armes. Ha-  
 » bile dans les ruses de guerre , il était inférieur  
 » à son frère Méléagre dans les autres connaissan-  
 » ces. Mais il l'égalait dans l'art militaire , et sa  
 » science consistait dans ses armes. Avide de gloire ,  
 » plein d'ardeur et de courage , riche d'ailleurs ,  
 » ses exploits faisaient son éloquence. A ces traits ,  
 » cessez d'être surpris , seigneur , que de pareils  
 » héros aient tous combattu jusqu'à la mort devant  
 » Thèbes. » Adraste ajoute que c'est là le fruit de  
 leur éducation ; sur quoi il prononce une sen-  
 tence , et veut qu'on mette l'éducation à la tête  
 de tout. Je ne dis rien des caractères qu'on vient  
 de lire , le lecteur en sent toute la délicatesse. Ils  
 nous donnent au moins une idée de la vertu des  
 anciens Grecs , et de leur façon de la concevoir.

Adraste , interrompu un moment par le chœur  
 qui pleure des fils si braves et si malheureux , re-  
 prend la parole pour dire un mot des deux autres  
 chefs dont il n'a point parlé , et dont les corps n'ont  
 pu être rapportés dans l'Attique. En effet , l'un ,  
 c'est Amphiaräus , fut englouti tout vivant avec son

char dans le sein de la terre. Adraste en fait un sujet d'éloge, comme si les dieux l'eussent enlevé<sup>1</sup>. C'est ainsi que Sophocle nous peint OEdipe à Colone<sup>2</sup>. A l'égard de Polynice, le roi d'Argos, pour en relever le mérite, se contente de dire que ce prince était son allié et son ami long-temps avant qu'une cession volontaire du trône de Thèbes et la situation de ses affaires l'engageassent à passer dans l'Argolide. On ne parle point de son corps, sans doute parce que le poète suppose qu'Antigone<sup>3</sup> lui avait rendu les devoirs funèbres au prix de sa vie<sup>4</sup>. Du reste, Adraste prie Thésée d'ordonner la pompe des funérailles, de manière que Capanée soit mis à part comme ayant été frappé du feu sacré, et que les quatre autres soient placés sur un même bucher.

Thésée ne veut point souffrir que les femmes approchent de ces cadavres, suivant l'usage, ni

<sup>1</sup> Amyot, dans son *PLUTARQUE, Traité de la manière de lire les poètes*, fait ainsi parler Eschyle, au sujet d'Amphiaraüs :

- » Il ne veut point sembler juste, mais l'être;
- » Aimant vertu en pensée profonde,
- » Dont nous voyons ordinairement naître
- » Sages conseils où tout honneur abonde.

<sup>2</sup> Tome III, page 269.

<sup>3</sup> Voyez l'*Antigone* de Sophocle, act. II.

<sup>4</sup> Le poète ne dit rien qui indique que le corps de Polynice ne fût pas sur la scène, et il semble supposer qu'on voit les corps des sept guerriers; mais Amphiaraüs et Polynice sont nommés à part. Voy. la traduction.



qu'on ouvre les cercueils , de peur de les effrayer par la pâleur et la difformité des morts , qu'un long intervalle de temps avait dû rendre affreux. Adraste finit par un retour de pitié sur ces morts. « Misérables mortels , s'écrie-t-il , quelle fureur vous précipite dans les combats ; et vous force à vous entr'égorger ! Jouissez d'un doux repos. Hélas ! la vie est si courte ; faut-il qu'on se fasse encore un cruel plaisir de l'abréger ! »

Cette réflexion amène l'intermède , qui est un renouvellement de larmes et de cris de la part du chœur. Les mères expriment leur douleur en chant , tandis que l'on construit le bucher de Capanée : on en voit le sommet auprès d'un rocher. Sur la cime de ce rocher paraît un nouveau personnage ; c'est Évadné , femme de Capanée , qui va jeter un nouvel intérêt dans le cinquième acte.

---

## ACTE V.

---

Évadné déclare publiquement que son dessein est de suivre son époux et de se jeter au milieu du bucher allumé ; que son parti est pris ; que nul obstacle ne peut l'en détourner ; que rien n'est plus doux que de mourir avec ceux qu'on aime

et que c'est pour exécuter ce projet qu'elle vient de s'enfuir de la maison paternelle. Tout cela est exprimé d'une manière fort tendre.

On voit aussitôt paraître le vieux Iphis son père, qui était aussi celui d'Étéoclus. Il vient d'Argos tout effrayé pour chercher sa fille Évadné qui s'est échappée secrètement, dit-il, dans le dessein de mourir sur le corps de son époux ; dessein si vif et si opiniâtre qu'il a fallu long-temps la garder à vue ; mais se voyant moins observée, elle a mis les momens à profit pour s'évader, sans qu'il sache, autrement que par conjecture, que c'est vers Éleusis qu'elle s'est dirigée. Il en demande des nouvelles au chœur : mais Évadné prévient la réponse, et se décèle elle-même sans quitter son rocher.

Son père, surpris de la voir dans cette situation, et parée comme si elle allait célébrer un nouvel hyménée au milieu d'une pompe funèbre, lui en demande la raison. Elle répond d'une manière énigmatique : à l'entendre, elle s'est disposée à un grand triomphe, à une victoire qui la signalera parmi toutes les épouses ; en un mot, dit-elle nettement, je ne puis survivre à Capanée, et je vais mêler mes cendres aux siennes dans ce bucher. Iphis a beau la dissuader, il n'est plus temps de la sauver. Au moment que le corps de Capanée est consumé par le feu, elle s'y précipite elle-même.

Le chœur et son père poussent de grands cris.

Vaines plaintes : Évadné est dévorée tout à coup par les flammes. Le surprenant, c'est que tout cela se passe, ou peu s'en faut, sous les yeux du spectateur; car il faut au moins qu'on voie la chute d'Évadné, et qu'on n'ait pas lieu de douter qu'elle ne soit tombée dans les flammes derrière la décoration : ce qui fait voir que les anciens, qui donnaient beaucoup au spectacle, étaient fort curieux de machines dans leurs tragédies. Il est évident, par toute la suite du texte, que Pline contredit Euripide; car Pline dit <sup>1</sup> : « Qu'il n'était pas per- » mis de brûler le corps d'un homme frappé de la » foudre; qu'il fallait simplement l'inhumer, et » que c'était une tradition religieuse. Il est vrai » qu'Euripide paraît entrer dans ce sentiment sur » la fin du quatrième acte de ses *Suppliantes*, où » il fait dire à Thésée et à Adraste que Capanée » étant frappé du feu de Jupiter, doit être inhumé » à part, comme un cadavre sacré; qu'on lui fera » un monument proche le bucher des quatre autres » chefs, et que ce sera l'affaire des domestiques, » tandis qu'eux-mêmes vont s'occuper des funé- » railles des autres. » Cela paraît net et précis <sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Pline, *Hist. Nat.* liv. II, chap. 54. Hominem ita exanimatum (fulmine) cremari fas non est. Condi terra religio tradidit.

<sup>2</sup> Le mot *inhumé* serait précis en effet; mais le mot grec auquel il répond, est un mot général qui s'emploie pour désigner toutes les cérémonies funèbres.

d'autant plus que le chœur, vers 980, dit : « Qu'il » voit déjà s'élever le lit de parade et le tombeau » sacré de Capanée. » Cependant, dès le commencement du cinquième acte, Évadné est persuadée qu'on va brûler le corps de son mari. Elle vient, vers 1002, « pour se jeter dans le bucher enflam- » mé, et pour être enfermée dans le même tombeau » que son époux. » Et ce qui détruit, ce semble, les paroles du quatrième acte, le chœur dit à Évadné, vers 1009 : « Voyez-vous ce bucher, vrai trésor » de Jupiter, à l'entrée duquel vous vous êtes pla- » cée? C'est là qu'est votre mari, qui a été frappé » du tonnerre. » De plus, Évadné elle-même est si convaincue que Capanée est sur le bucher en question, qu'elle répète plusieurs fois, vers 1015 : « que pour se couvrir d'une gloire immortelle, elle » va du haut de son rocher s'élaner dans le feu ; » qu'elle confondra ses cendres avec celles de son » époux ; et qu'enfin son corps étant placé près de » celui de Capanée, elle descendra satisfaite dans » le royaume de Proserpine ; » vers 1065 : « Je » m'élançerai dans le bucher de Capanée. » Et, un moment avant que de se précipiter, vers 1070 : « me voici prête : c'en est fait ; cette audace coûte » au cœur d'un père ; mais quelle est précieuse à » une tendre épouse et à ce cher époux que les » flammes vont consumer avec moi ! » Enfin, un enfant que le poète ne nomme point, mais que la

suite fait connaître pour Sthénélus, fils de Capanée, porte et donne à Iphis<sup>1</sup> et à son aïeule les cendres de ce guerrier, ou, comme il le dit, « les » restes de son père tirés du bucher. » Ces preuves réunies sont trop claires et trop fortes pour ne pas convenir que ce qui a été dit au quatrième acte n'exclut point les honneurs du bucher pour Capanée, et ne signifie autre chose, sinon qu'il devait avoir un bucher particulier, vis-à-vis de celui des quatre autres guerriers.

C'est vouloir éluder la force de ces preuves et se contredire, que de penser avec Barnès, qu'Euripide suppose à la vérité un bucher pour Capanée, mais un simple bucher d'honneur où son corps ne soit pas brûlé; et cela afin de donner lieu au généreux dévouement d'Évadné. Évadné aurait-elle été dupe, aussi bien que le chœur, d'une simple représentation, elle à qui le chœur assure que Capanée est sur ce bucher, et qui parle en effet, comme si elle l'y voyait? De plus, si c'é

<sup>1</sup> Iphis n'est plus sur la scène. Voy. la note à la fin de la scène de l'acte V, de la traduction de cette pièce; mais le P. Brumoy a suivi les anciennes éditions. Les manuscrits dont Musgrave fait usage pour la sienne, substituent le personnage d'Adraste excepté au vers 1165, où celui d'Iphis paraît être resté par erreur. Si le personnage d'Iphis n'est point indiqué dans cette scène, celui de Sthénélus ne l'est pas d'avantage. Car ce n'est que sur quelques expressions attribuées à Iphis, qu'on fonde la conjecture que l'enfant était fils de Capanée.



été un point de religion pour les Grecs, de ne pas brûler ceux qui étaient morts par la foudre, Évadné l'aurait connu : or, bien loin d'en être persuadée, elle croit tout le contraire. Il est donc visible que ce point de religion, qui en était un du temps de Pline, ne l'était pas du temps d'Euripide, ou qu'il était alors plus mitigé, en ordonnant seulement qu'on brûlerait à part de pareils morts. Revenons à Iphis.

Cet Argien désespéré voudrait n'avoir jamais été père : il a perdu un fils devant Thèbes, et il voit périr sa fille. Il ne veut plus désormais retourner dans des lieux où il ne trouvera qu'une affreuse solitude, et l'image toujours présente d'une fille, victime de sa tendresse pour un mari. Il n'a plus et ne veut plus de ressource que la mort. Ici le chœur se partage en deux : on suppose que le feu a déjà consumé les chairs des cadavres, et l'on apporte les ossemens des fils à leurs mères.

Un enfant (on verra que c'est Sthénélus, et il y en a plusieurs dont il est un) porte les restes de Capanée. Les deux chœurs éclatent en soupirs et en regrets de deuil ; mais toute l'attention se réunit sur Capanée. L'enfant parle de venger sa mort sur les Thébains : « Ils ne sont plus, dit-il, ô ma mère, » ces fils qui vous furent si chers. » Il parle ici de tous, et à la femme qui mène un demi-chœur, soit que ce soit la femme d'Iphis ou toute autre. « Ils ne

» sont plus, continue-t-il ; réduits en cendres, ils  
 » sont dispersés dans les airs , et ils ont volé au ri-  
 » vage des morts. O mon père ! vous entendez vos  
 » enfans, ne pourrai-je un jour, les armes à la main,  
 » aller venger votre trépas ? » Iphis seconde ce sou-  
 » hait par les siens en faveur de Capanée. L'espoir  
 de le venger adoucit la douleur de Sthénélus , et  
 Iphis, en approchant l'urne de sa poitrine, exhale  
 les derniers regrets sur le sort de son fils et de sa  
 fille.

Thésée vient interrompre ce deuil : « Adraste,  
 » et vous, Argiennes, dit-il, vous voyez ces enfans  
 » qui portent dans leurs mains ces braves guerriers  
 » que j'ai rachetés : l'État et moi nous vous en gra-  
 » tifions. Souvenez-vous de ce que j'ai fait pour  
 » vous. Je le répète à tous , pour vous engager à  
 » rendre à cette ville les honneurs que vous lui  
 » devez , à perpétuer cette reconnaissance dans  
 » votre postérité, et à en charger vos fils et les fils  
 » de vos enfans. Que Jupiter et tous les Dieux du  
 » ciel soient témoins de cet insigne bienfait, et  
 » du retour dont nous vous chargeons ! »

ADRASTE.

Ah ! Thésée, nous savons et nous sentons toute  
 la grandeur du bienfait dont vous avez comblé  
 Argos dans le plus pressant besoin. Notre recon-  
 naissance sera immortelle : elle doit égaler vos  
 services.

THÉSÉE.

Que voulez-vous de plus? parlez.

ADRASTE.

Votre bonheur et celui de votre État. Que ne méritez-vous pas?

THÉSÉE.

J'accepte vos souhaits, et j'en forme autant pour vous.

Comme Adraste est prêt de se séparer de Thésée, Minerve apparaît tout à coup à eux, et défend à Thésée de livrer si aisément les cendres des morts aux Argiens. Elle exige qu'ils fassent avant leur départ un serment de ne porter jamais les armes contre Athènes, et de faire avec cette ville une alliance éternelle. Elle ordonne que le roi Adraste prononce le serment pour tout son peuple, et se lie par de terribles imprécations contre l'Argolide, si l'on vient un jour à le violer. Une cérémonie sacrée doit rendre authentique ce serment, dont elle veut qu'on grave les paroles dans le fond d'un trépied sacré, destiné par Hercule au temple de Delphes. Après y avoir fait couler le sang des victimes, on placera ce monument éternel de la fidélité des Argiens dans le temple d'Apollon, et le couteau sacré dont on se sera servi pour égorger trois brebis sur ce trépied, sera caché sous terre, près du bucher des morts, pour

être un jour l'effroi de ceux d'Argos, qui, oubliant leurs sermens, oseraient porter les armes contre la ville d'Athènes. Thésée doit encore céder un bois sacré pour y purifier les Argiens.

La déesse adresse ensuite la parole aux enfans des morts. Elle leur prédit qu'un jour ils vengeront leurs pères ; qu'ils renverseront Thèbes , et que le nom d'*Épigones*<sup>1</sup>, que leur donnera la Grèce, aussi bien que leur heureuse expédition de Thèbes ; fera l'entretien de toute la postérité. Ces *Épigones*, ou enfans de sept ou huit braves, se rendirent célèbres au nombre de neuf, à savoir, Égialée, fils d'Adraste, Thersandre, fils de Polynice, Diomède, fils de Tydée, Sthénélus, fils de Capanée, Stratolaüs, fils de Parthénopée, Polydore, fils d'Hippomédon, Alcméon et Amphiloqué, fils d'Amphiaräus, et Mélon, fils d'Étéoclus. Des huit pères, sept périrent ; Adraste resta seul : du reste, Étéoclus n'était pas censé l'un des sept chefs, étant beau-frère de Capanée<sup>2</sup>. Leurs fils, dix ans après, les vengèrent sous la conduite d'Alcméon.

<sup>1</sup> *Ἐπίγονοι.*

Le texte porte *ἔργονοι*. Mais la correction de Canter adoptée par le P. Brumoy paraît certaine. Tous les interprètes et les meilleurs éditeurs en ont jugé ainsi.

<sup>2</sup> Voyez la note sur Étéoclus, acte III, sc. 3, de la traduction de cette pièce.

Mais en voilà trop sur cette antiquité fabuleuse. Cette tragédie toute politique était faite uniquement pour flatter Athènes : c'est un trait de son histoire qui était assez précieux sans doute aux citoyens pour s'en prévaloir contre l'Argolide. Ces sortes d'intérêts ne nous touchent plus, et tout ce qu'on pourrait dire, ne nous rendrait pas ce sujet plus intéressant. Thésée promet à Minerve d'exécuter ses ordres ; et le roi Adraste se dispose à jurer de faire tout ce que la déesse a prescrit.

---

---

## PERSONNAGES.

ÉTHRA , mère de Thésée.

LE CHOEUR , composé d'Argiennes , mères des sept guerriers qui avaient accompagné Adraste au siège de Thèbes.

THÉSÉE , roi des Athéniens.

ADRASTE , roi des Argiens.

UN HÉRAUT Thébain.

UN HÉRAUT Athénien , personnage muet.

UN MESSAGER,

ÉVADNÉ , veuve de Capanée , l'un des sept chefs du siège de Thèbes.

IPHIS , père d'Évadné.

UN ENFANT , fils d'un des sept chefs Argiens.

AUTRES ENFANS , fils de ces mêmes chefs , personnages muets.

MINERVE.

La scène est dans un lieu découvert, à l'entrée du temple de Cérès, à Eleusis, bourg très-voisin d'Athènes.

---

---

# LES SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTHRA, ADRASTE, LE CHOEUR, ENFANS.

ÉTHRA.

**D**ÉESSE tutélaire de cette terre! ô Cérés Éleusine<sup>1</sup>! et vous, prêtres qui la servez dans cet auguste temple! recevez les vœux d'Éthra; je vous demande le bonheur pour moi-même, pour Thésée mon fils, pour la cité d'Athènes, pour la terre où règne Pitthée<sup>2</sup>; lieux chéris, où je fus élevée par ce tendre père au sein d'une maison florissante, jusqu'au jour où, docile aux ordres de Loxias<sup>3</sup>, il me donna pour épouse à Égée, fils de Pandion. Je vous adresse cette prière, en portant

<sup>1</sup> J'adopte cette expression d'usage, quoique celle de Cérés Éleusinienne fût plus régulière.

<sup>2</sup> Trézène.

Il est question de l'oracle donné à Égée, et du dessein que ce prince forma de consulter Pitthée; dans la tragédie de *Médée*, act. III, sc. 3, tom. VI.

les yeux sur ces femmes chargées d'ans, qui ont quitté leurs maisons et la terre d'Argos, pour venir en ces lieux se prosterner à mes genoux, armées du rameau des supplians, en proie à d'accablantes douleurs : ce sont des mères privées de leurs enfans, depuis que sept fils généreux ont succombé devant les portes de Cadmus, sept guerriers qu'Adraste conduisit contre Thèbes, pour rendre à son gendre Polynice, errant et fugitif, sa part de l'héritage d'Œdipe. Les mères de ces héros qui sont morts dans le combat, veulent ensevelir leurs corps : ceux qui les ont en leur pouvoir s'y opposent, et ne veulent point leur permettre de les enlever, méprisant les lois antiques des dieux. Chargé du poids de la commune douleur, Adraste se joint à elles pour implorer mon secours ; ses yeux sont baignés de larmes ; il gémit sur les tristes suites d'une guerre entreprise sous de malheureux auspices ; il sollicite mon appui auprès de mon fils pour l'engager à obtenir, par la voie de la persuasion, ou par celle des armes, qu'on rende aux morts les derniers devoirs : c'est sur lui, c'est sur Athènes qu'ils fondent leur unique espérance. Avant que la charrue ouvre le sein de la terre, je viens, au nom du peuple, faire les sacrifices dans ce lieu saint, où l'on vit le premier épi sortir hérissé de là terre, et présenter à l'homme sa substance nourricière. Un lien sacré, mais volontair



m'arrête auprès de l'autel des deux déesses <sup>1</sup> : la compassion qu'excitent en moi ces mères dont la blanche vieillesse est privée de l'appui de leurs enfans , et mon respect pour les rameaux <sup>2</sup> des supplians me retiennent en ces lieux. J'ai envoyé un héraut à Thésée afin de l'engager à venir vers moi , et à terminer les maux de ces infortunées , ou à satisfaire , par quelque acte de religion , à la nécessité qu'imposent ces supplications sacrées ; car une femme sage et prudente ne fait rien par elle-même , et laisse agir les hommes.

## LE CHŒUR.

J'implore ton aide d'une voix éteinte , j'embrasse tes genoux de mes faibles mains : rachète mes enfans , qui sont la proie de la mort et la pâture des animaux carnaciers.

Laisse-toi toucher par mes larmes ; vois sur mon visage ridé les traces sanglantes de mes ongles , et mes cheveux blancs arrachés de dessus ma tête. Hélas ! chers enfans , je n'ai point reçu dans ma maison vos tristes et précieuses dépouilles ; je n'ai pas la consolation de voir s'élever sur la terre le fatal monument qui doit renfermer vos cendres chéries.

Tu es mère , auguste reine ! un fils a fait chérir

<sup>1</sup> Cérés et Proserpine.

<sup>2</sup> Ces rameaux étaient des branches d'olivier couvertes de laine,

ta couche : partage mon infortune, ressens les maux que j'éprouve en voyant périr ceux que j'ai mis au monde ; engage ton fils dont j'implore le secours, à marcher vers l'Ismène<sup>1</sup>, à remettre entre mes mains les corps de ces fils si tendrement chéris, afin que je m'acquitte d'un devoir douloureux.

Je m'approche de l'autel où fume l'encens des holocaustes, couverte de vêtemens conformes à ma situation déplorable bien plus qu'à l'éclat de ce temple auguste<sup>2</sup> ; mais ma cause est juste, et les dieux, en t'accordant un fils qui fait ton bonheur, t'offrent un moyen de réparer nos injures. Puisse l'excès de ma misère émouvoir ton cœur sensible ! Remets un fils entre les mains d'une mère suppliante ; qu'il lui soit permis de recueillir ses tristes restes, et de les enfermer dans la tombe.

Quels cris douloureux se font entendre ? Les sacrificeurs frappent leur poitrine à coups redoublés..... O vous qui partagez ma douleur ! ô vous qui déplorez mes maux par vos lugubres chants, formons un chœur funèbre pour rendre hommage au dieu des enfers : déchirez votre visage, faites

<sup>1</sup> Fleuve de Thèbes.

<sup>2</sup> La différence qu'il y a entre cette traduction et celle de P. Brumoy, tient à la ponctuation : j'ai suivi celle de Canter.

ruisseler le sang de vos joues ; c'est l'honneur que les vivans doivent rendre aux morts.

Mon cœur est insatiable de larmes ; elles coulent comme unè source intarissable qui se précipite de la cime d'un rocher battu par les flots ; il n'est aucun terme à mes gémissemens. Rien n'égale le désespoir d'une mère à qui la mort enlève ses enfans chéris. Ah , puissé-je trouver dans l'ombre de la mort l'oubli de mes douleurs !

## SCÈNE II.

ÉTHRA , ADRASTE , THÉSÉE , LE CHOEUR<sup>1</sup>.

THÉSÉE.

Quels cris ai-je entendus ? D'où vient que ce sanctuaire retentit de gémissemens plaintifs et de coups redoublés ? Je vole sur les pas de ma mère ; sa longue absence du palais m'inspire une terreur secrète<sup>2</sup>. — Mais que vois-je ? ma mère assise au foyer de l'autel ; des femmes étrangères l'entourent ; tout annonce leur infortune ; leurs yeux éteints se remplissent de larmes , leur tête

<sup>1</sup> Les *Enfans* ne quittent pas la scène, mais j'ai cru. ne devoir pas répéter l'indication de ces personnages muets, qui ne servent qu'au spectacle.

<sup>2</sup> Entendant les lamentations des cérémonies funèbres, Thésée craint qu'il ne soit arrivé quelque accident à sa mère, qu'elle ne soit morte. Ce qui est plus clairement exprimé dans le grec, que je n'ai pu le faire dans la traduction.

chenue est rasée en signe de deuil , et leurs vêtemens sont peu assortis à la pompe d'une cérémonie religieuse. Ma mère , daignez m'apprendre le sujet qui les amène ; c'est à vous de m'instruire , c'est à moi de vous écouter : satisfaites mon impatiente curiosité.

ÉTHRA.

Mon fils , ces femmes sont les mères des sept chefs qui sont morts devant Thèbes. Tu vois comme elles m'entourent de rameaux supplians.

THÉSÉE.

Quel est celui que j'aperçois à la porte du temple , qui pousse des gémissemens ?

ÉTHRA.

C'est , m'ont-elles dit , Adraste , roi des Argiens

THÉSÉE.

Ces enfans qui l'environnent sont-ils les siens

ÉTHRA.

Non : ce sont les fils de ceux qui sont morts.

THÉSÉE.

Quel est l'objet de leur prière ?

ÉTHRA.

Jé pourrais t'en instruire ; mais c'est à ceux qui ont besoin de ton secours , de t'expliquer leurs désirs.

THÉSÉE.

Parle donc, ô toi, qui t'enveloppes dans tes vêtemens déchirés ! découvre ta tête, suspends tes gémissemens ; tu ne peux rien obtenir, si ta langue ne fait connaître tes besoins.

ADRASTE.

Illustre chef des Athéniens, Thésée ! tu vois à tes pieds un humble suppliant qui implore ton secours, et celui de la ville qui est sous ta puissance.

THÉSÉE.

Que demandes-tu ? quel secours t'est nécessaire ?

ADRASTE.

Le bruit de ma malheureuse expédition est-il parvenu jusqu'à toi ?

THÉSÉE.

Tu n'as pas traversé la Grèce en silence, et peu de gens ont pu l'ignorer.

ADRASTE.

J'ai vu périr la fleur de la jeunesse d'Argos.

THÉSÉE.

Tels sont les fruits de la guerre cruelle.

ADRASTE.

J'ai redemandé leurs corps.

THÉSÉE.

As-tu envoyé des hérauts sous la protection de

Mercure, pour obtenir la permission de leur rendre les derniers devoirs ?

ADRASTE.

Les barbares m'ont refusé cette dernière consolation.

THÉSÉE.

Qu'ont-ils répondu à ta demande juste et sacrée ?

ADRASTE.

Et qu'ont-ils à répondre ? la prospérité les aveugle.

THÉSÉE.

Viens-tu donc implorer mes conseils ou mon assistance ?

ADRASTE.

O Thésée ! rends à Argos ses enfans.

THÉSÉE.

Argos ne peut donc agir ? Qu'est devenue sa gloire et sa puissance ?

ADRASTE.

Elle est anéantie. Tu es notre unique recours.

THÉSÉE.

As-tu pris cette résolution de ton chef, ou la ville entière l'a-t-elle approuvée ?

ADRASTE.

Tous les enfans de Danaüs te supplient d'ensevelir leurs morts.

THÉSÉE.

Quel fut le motif qui te détermina à conduire  
contre Thèbes sept cohortes belliqueuses ?

ADRASTE.

Je voulais soutenir les intérêts de mes deux  
gendres.

THÉSÉE.

Auquel des habitans d'Argos avais-tu donné tes  
filles en mariage ?

ADRASTE.

Je n'avais point contracté d'alliance dans ma  
patrie.

THÉSÉE.

Des étrangers avaient eu la préférence ?

ADRASTE.

Tydée et Polynice étaient ceux qui avaient fixé  
mon choix.

THÉSÉE.

Quelle raison t'avait déterminé en leur faveur ?

ADRASTE.

L'oracle obscur de Phébus.

THÉSÉE.

Quel était cet oracle ?

ADRASTE.

Il m'ordonnait de donner mes filles à un sanglier et à un lion <sup>1</sup>.

THÉSÉE.

Comment interprétas-tu ces paroles ?

ADRASTE.

Ces deux héros se réfugièrent de nuit à la porte de mon palais.

THÉSÉE.

Qui <sup>2</sup> ?

ADRASTE.

Tydée et Polynice. Il s'éleva entr'eux une querelle.

THÉSÉE.

Tu leur donnas tes filles, comme à ceux que désignait le dieu ?

ADRASTE.

Leur querelle me fit penser qu'ils étaient désignés sous l'emblème de deux bêtes farouches.

<sup>1</sup> On a déjà vu cet oracle cité dans les *Phéniciennes*, act. II, sc. 2, tom. VI.

<sup>2</sup> Ce mot tient ici la place d'un vers. « Qui et qui ? Explique-toi : car tu as parlé de deux à la fois. » — Cependant Adraste n'a point dit, comme dans ma traduction : « Ces deux héros. » Mais il s'est exprimé au nombre duel que nous n'avons point en français : c'est ce qui ôte à cette partie du dialogue toute sa grâce, dès qu'on veut le traduire.



THÉSÉE.

Par quel évènement quittèrent-ils leur patrie pour se retirer dans ton palais ?

ADRASTE.

Tydée se dérobaît aux suites du meurtre involontaire d'un frère.

THÉSÉE.

Et pourquoi le fils d'Œdipe était-il absent de Thèbes ?

ADRASTE.

Pour prévenir l'effet des imprécations de son père, et ne point répandre un sang qui devait lui être cher.

THÉSÉE.

Cet exil volontaire était digne d'éloges.

ADRASTE.

Mais celui qu'il laissa paisible possesseur du sceptre, profita de son absence pour s'emparer de ses droits.

THÉSÉE.

Son frère lui ravit-il son bien ?

ADRASTE.

Voilà l'injure que j'ai voulu venger, en entreprenant une guerre dans laquelle j'ai succombé.

THÉSÉE.

As-tu consulté les devins et la flamme des victimes ?

ADRASTE.

Hélas ! c'est en cela que j'ai péché.

THÉSÉE.

Les dieux ne se sont pas montrés propices à ton entreprise ?

ADRASTE.

Amphiaräus<sup>1</sup> la désapprouvait.

THÉSÉE.

Comment as-tu fait si peu de cas de la volonté des dieux ?

ADRASTE.

J'ai cédé aux cris d'une jeunesse tumultueuse.

THÉSÉE.

Tu as préféré l'audace à la prudence ?

ADRASTE.

Funeste erreur qui a causé la perte de plusieurs héros ! — O chef des Athéniens ! ô le plus vaillant des Grecs ! ce n'est pas sans rougir que je tombe à tes pieds, que j'embrasse tes genoux, le front couvert de cheveux blancs, roi, jadis fortuné.

<sup>1</sup> Le devin Amphiaräus, qui fut cependant un des sept chefs Voy. *les Phéniciennes*, act. I, sc. 2, et act. V, sc. 1.

mais il faut céder à l'inflexible destinée. Rends aux morts la sépulture, prends pitié de mes peines, et plains ces mères infortunées, condamnées à vieillir sans enfans, sans appui. Étrangères en ces lieux, succombant sous le poids des années, elles se rendent dans ce temple, non pour célébrer les sacrés mystères de Cérés, mais pour enfermer dans la tombe ceux dont les mains devaient leur rendre ce triste et dernier honneur. La prudence veut que l'homme riche envisage la pauvreté, et que le pauvre porte les yeux sur l'homme riche, qu'il l'imite, si le désir des richesses s'empare de son propre cœur; que celui qui ne connaît point le malheur craigne les funestes revers; et que le poète, lorsqu'il enfante des chants harmonieux, les enfante au sein du plaisir; s'il n'éprouve ce doux sentiment, il ne pourra point, en proie à mille chagrins, charmer les autres par ses chants; on n'a pas droit de l'exiger<sup>1</sup>. Mais pourquoi, direz-vous, la terre de Pélops ne peut-elle me fournir le secours que je viens implorer à Athènes? Je dois répondre à cette question qui s'est peut-être déjà offerte à votre pensée. Sparte est cruelle<sup>2</sup> et

<sup>1</sup> « Il use, dit Plutarque en parlant d'Euripide, il use d'une » très-odieuse et importune vanterie, en cela mesmement qu'il » va entrelacer parmy des accidens et affaires tragiques, un » propos de soy-mesme, qui n'appartient rien à la matière sub- » jecté. » *Plutarq.* tom. XIV, pag. 434.

<sup>2</sup> J'ai suivi ici la correction adoptée par Musgrave et plusieurs



dissimulée; les autres villes sont petites et sans pouvoir. La tienneseule peut embrasser utilement ma défense; elle sait plaindre les malheureux; elle est gouvernée par un pasteur<sup>1</sup> jeune et vaillant; combien de villes ont péri pour n'avoir pas joui d'un pareil avantage!

LE CHŒUR.

Je joins ma prière à la sienne. Thésée! aie pitié de mon infortune.

THÉSÉE.

J'ai souvent combattu l'opinion de ceux qui disent que dans la vie les maux l'emportent sur les biens; je pense au contraire que les biens y sont répandus en plus grand nombre, et si cela n'était point, nous ne jouirions plus de la clarté du jour. Je rends hommage au dieu qui enseigna aux mortels à quitter la vie sauvage des brutes, qui nous doua d'intelligence et rendit notre langue la messagère des paroles, et l'interprète de nos pensées

autres critiques; elle consiste à substituer le mot grec, qui signifie *cruelle*, à deux autres mots qui signifiaient *ma ville*: *Sparte*, et qui ne se liaient point aux mots suivans. J'ai évité avec soin, d'adopter les conjectures des savans sur le texte que traduit, lorsque le sens était assez clair pour s'en passer. Il est paru qu'ici c'était le cas contraire. J'observerai d'ailleurs que Musgrave n'a fait usage que de deux manuscrits pour l'édition de cette tragédie; que l'un de ces manuscrits paraît la copie de l'autre, et que ni l'un ni l'autre ne sont fort anciens.

<sup>1</sup> *Pasteur des peuples*. C'est une expression Homérique que Eschyle rajeunit.

sans qui nous instruisit à nous nourrir des fruits de la  
 vent terre, et qui répandit sur eux la fécondante rosée :  
 elle joignez à tous ces bienfaits l'art de nous défendre  
 ant: contre les ardeurs du soleil et l'intempérie des sai-  
 joui sons; celui de voler sur les mers, et de suppléer,  
 par le commerce qui unit les nations entre elles,  
 aux productions qui manquent à chaque contrée.  
 pitie Enfin, si l'avenir obscur se dérobe à notre con-  
 naissance, la flamme, les oiseaux et les entrailles  
 des victimes le dévoilent aux yeux des devins.  
 N'est-ce pas un excès d'orgueil de ne point être  
 satisfait de cette abondance de biens dont un dieu  
 a gratifié la vie humaine? Mais notre esprit veut  
 être plus puissant que les dieux : livrant nos cœurs  
 de superbes dédains, nous nous persuadons que  
 nous sommes plus sages qu'eux : toi-même tu pa-  
 rais avoir été du nombre de ceux qu'égarèrent ces  
 vaines pensées. Docile aux ordres d'Apollon,  
 tu as livré tes filles à des étrangers, comme si cet  
 oracle eût été la voix des dieux mêmes, et tu as  
 terni l'éclat de ton illustre maison par une alliance  
 impure. L'homme prudent ne doit pas allier le  
 sang pur au sang criminel ; il doit songer à acqué-  
 rir pour le soutien de sa maison des amis florissans ;  
 car Dieu, confondant les destinées de ceux qui  
 sont unis, fait périr le juste et l'innocent par les  
 calamités qui fondent sur le coupable. Et lorsque  
 tu as mené au combat l'armée des Argiens, quand  
 tu as mené au combat l'armée des Argiens, quand

les devins ont parlé, tu as refusé de les entendre; tu as violé la défense des dieux immortels, et tu as entraîné la ruine de ta patrie, pour céder aux clameurs d'une jeunesse turbulente et ambitieuse, qui envisageant la guerre comme le chemin des honneurs, et brûlant de les obtenir à tout prix, corrompt et bouleverse les empires. L'un aspire au commandement des armées; l'autre cherche une occasion de déployer impunément son humeur fière et insolente; celui-ci pense à satisfaire ses vues intéressées; aucun ne songe aux maux que souffre la multitude : car trois partis divisent les cités; les riches, gens inutiles et insatiables, qui plus ils ont, plus ils désirent; les pauvres, qui ne pouvant fournir à leur propre subsistance, terribles, et animés sans cesse par l'envie et la haine, ou séduits par les discours de leurs chefs, lancent contre les riches mille traits injurieux : l'état moyen est le seul qui conserve l'ordre et les mœurs, qui fait respecter les lois, et par qui les républiques subsistent et sont florissantes. — Tu veux que je combatte pour toi : que pourrais-je dire d'honneur pour y engager mes concitoyens? Va, contente-toi des vœux que je fais pour ton bonheur, et ne m'entraîne point dans ta mauvaise fortune.

## LE CHŒUR.

Adraste a commis une faute; mais il faut l'in-

puter à une jeunesse imprudente et pardonner à sa faiblesse.

## ADRASTE.

Prince, nous accourons à toi, comme à celui qui peut guérir nos maux, non pour trouver un juge sévère ou pour entendre de durs reproches, mais pour solliciter le secours de ton amitié; si tu le refuses, il faudra nous soumettre à la nécessité: car quel autre parti peut me rester encore? Partez, ô mères vénérables! laissez ici cette verte feuillée; attestez la terre et les dieux, Cérés armée de flambeaux étincelans, la lumière brillante du soleil; qu'ils sachent qu'on méprise nos supplications sacrées<sup>1</sup>..... Ah! respecte les liens du sang, ta mère est fille de Pitthée: Pélops son père, est au nombre de nos ancêtres. Que vas-tu faire? trahiras-tu une cause que tout t'invite à défendre? chasseras-tu ces vieilles et déplorables mères que tout abandonne à la fois? Non, tu seras notre refuge et notre asile: les bêtes sauvages se retirent dans les antres et dans les rochers, l'esclave aux pieds des autels: une ville agitée par la tempête de l'adversité, cherche dans une autre ville son salut et sa

<sup>1</sup> Il y a ici dans tous les manuscrits une lacune qu'on supplée imparfaitement, d'après Mélancton et d'autres. Musgrave croit que ce qui suit cette lacune, est la fin d'un discours prononcé par le chœur ou par un demi-chœur, et non par Adraste.

délivrance; car le bonheur et la prospérité des mortels ne sont pas éternels et inébranlables.

LE CHŒUR.

Marchons, infortunées! quittons le sacré parvis de la déesse Proserpine; allons embrasser les genoux de Thésée, et le prier d'accorder la sépulture aux corps de nos malheureux enfans, douce espérance de ma vieillesse, que la mort a moissonnée sous les murailles de Thèbes! Tendez vers lui vos mains suppliantes. O prince chéri! ô le plus vaillant des Grecs! je me prosterne à tes pieds; ne repousse pas la main d'une mère désolée; prends pitié d'une mère suppliante qui, telle qu'une malheureuse<sup>1</sup> fugitive, fait retentir ce temple de ses chants plaintifs et lugubres. Hélas! mes fils étaient de ton âge; ne vois pas sans horreur leurs corps dévorés par les vautours; ne sois pas insensible aux larmes d'une mère, qui te demande à genoux un tombeau pour ses enfans.

THÉSÉE.

Ma mère, pourquoi ces pleurs? pourquoi couvrir votre tête d'un voile? Les gémissemens de ces femmes ont attendri votre cœur; le mien est ému, je l'avoue; mais relevez votre tête chenu

<sup>1</sup> En qualité de suppliâtes, les femmes du chœur ne méritaient pas le nom de fugitives.



et cessez de répandre des larmes auprès du foyer sacré de Cérès.

ÉTHRA.

Hélas! (*elle pleure.*)

THÉSÉE.

Modérez votre douleur.

ÉTHRA.

Femmes infortunées!

THÉSÉE.

Leur infortune n'est pas la vôtre.

ÉTHRA.

Souffre, mon fils, que j'ouvre un avis salutaire.

THÉSÉE.

La sagesse parle souvent par la bouche des femmes.

ÉTHRA.

Je n'ose t'expliquer ma pensée.

THÉSÉE.

Cacher à ses amis une vérité utile, c'est manquer à un devoir sacré.

ÉTHRA.

Oui, je dois rompre un silence blâmable et qui peut te devenir fatal. La sévère décence que la coutume impose à mon sexe, ne m'empêchera

pas de déclarer ici ce que je crois sage et nécessaire. Mon fils, ton premier devoir est d'honorer les dieux : tu remplis tous les autres, négligerais-tu le plus important? S'il ne s'agissait pas de réprimer l'injustice, je me garderais de vouloir enflammer ton courage; mais une telle entreprise te doit couvrir de gloire, et je t'exhorte sans frayeur à réprimer les hommes violens qui veulent priver les morts de la sépulture et de la pompe funèbre, à les forcer de remplir un saint devoir, à contenir les perturbateurs des sacrés usages de tous les Grecs; c'est le respect des lois qui rend les cités florissantes. Veux-tu qu'on puisse dire que tu as cédé à la crainte; que lorsque tu pouvais moissonner des lauriers pour ta patrie, ta lâcheté les lui a fait perdre? Faudra-t-il qu'on pense que celui qui a terrassé le sanglier farouche, vainqueur dans un combat sans gloire, tremble à la vue de son casque et de la lance? Jamais mon fils ne s'exposera à cet indigne reproche. Vois comment ta patrie, lorsqu'on l'accuse d'imprudence<sup>2</sup>, lance sur

<sup>1</sup> Le sanglier *Phée*, tué par *Thésée* à *Cromyon*, bourg dépendant de *Corinthe*. Voy. *PLUTARQUE, Vie de Thésée*. R.-R.

<sup>2</sup> Il paraît, par un passage d'*Isocrate*, que les ennemis de la gloire des Athéniens leur reprochaient une conduite impolitique dans les affaires de la Grèce, à cause du penchant qu'avait ce peuple généreux à s'attacher constamment au parti le plus faible. Cette générosité pouvait d'ailleurs s'accorder avec leurs véritables intérêts.

le calomniateur téméraire un foudroyant regard : elle s'agrandit dans les dangers et dans les travaux, tandis que les villes obscures et timides ont des succès proportionnés à leurs vues obscures et bornées. O mon fils ! sois le vengeur des morts, vole au secours de ces femmes infortunées et suppliantes. Mon cœur, en te voyant combattre pour la justice, sera inaccessible à la crainte. Le peuple de Cadmus est au faite de la prospérité : le sort amènera d'autres évènements ; car la fortune a ses revers.

## LE CHŒUR.

O reine auguste et chérie ! en embrassant ma défense, tu prends soin de sa gloire : c'est pour nous un double sujet de consolation et de joie.

## THÉSÉE.

Ma mère, les reproches que j'ai faits à Adraste me paraissent toujours légitimes, et ses torts sont trop réels ; mais je sens à mon tour la sagesse de vos conseils : il n'est pas dans mon caractère de me soustraire aux dangers, et c'est par ma valeur que je suis connu dans la Grèce : j'ai choisi pour caractère d'être le fléau des méchans. Il ne m'est plus possible de démentir mes premiers travaux. Que diraient les envieux de ma gloire, si je refusais un combat auquel ma mère elle-même, une mère, dont la tendresse s'alarme au moindre pé-

ril, croit devoir exciter mon courage ? Je pars, je vais racheter les corps de ces guerriers. J'emploierai d'abord les paroles persuasives ; si l'on me refuse, je les enlèverai à la pointe de l'épée : si les dieux me secondent, le succès est certain ; mais je veux que les citoyens ratifient ma résolution par leurs suffrages. Ils le feront dès qu'ils pourront le connaître ; mais, en le consultant, je rendrai le peuple plus zélé pour cette cause ; car c'est à lui que j'ai remis l'empire, en rendant à cette ville ses droits et sa liberté, en y rétablissant l'égalité des suffrages. Adraste m'accompagnera ; sa vue donnera du poids à mes discours. Je marche vers laassemblée ; et après avoir obtenu le consentement du peuple, je rassemblerai l'élite de nos guerriers, et je les mettrai sous les armes : alors je irai puterai à Créon pour lui redemander les mortuaires. Ainsi, ô femmes infortunées ! dégagez ma main de ces couronnes sacrées, afin qu'elle puisse aller suivre dans le palais d'Égée, soutenue par une main respectueuse. Malheur au fils ingrat qui ne sert pas dans leur vieillesse ceux à qui il doit le jour ! les devoirs de la piété filiale sont une dette sacrée, que nos propres enfans acquitteront à notre égard comme nous l'aurons fait nous-mêmes.

## SCÈNE III.

LE CHŒUR, seul.

O Argos ! ô ma patrie ! entends, entends ses paroles saintes et religieuses ! Que la terre des Pélasges en fasse éclater sa joie !

Puisse-t-il venir à bout de sa glorieuse entreprise ! puisse-t-il arracher nos fils à leurs injustes ravisseurs , les rendre à notre tendresse , et mériter par ses bienfaits l'amitié de notre patrie !

Un religieux exploit est un glorieux monument élevé au sein d'un État. Celui qui honore un État obtient pour prix une reconnaissance immortelle. Oui , Thésée achèvera son entreprise ; il sera mon protecteur ; nous obtiendrons la sépulture de nos fils.

O toi , ville de Pallas ! protège une mère infortunée contre les violateurs des lois. C'est toi qui respectes la justice , qui réprimes le méchant , et qui soutiens le faible opprimé.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, UN HÉRAUT ATHÉNIEN, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

O TOI qui es chargé de porter au loin mes ordres et ceux de la ville, héraut, va, traverse l'Asope, l'Ismène, et parle ainsi à l'auguste roi des Thébains : Thésée te demande, au nom de l'univers, qui doit régner entre deux peuples voisins, de sevelir les morts, de céder à cet égard au vœu des Érechthéïdes, et de te concilier leur amitié et leur bienveillance. S'il se rend à ma prière, viens aussitôt sur tes pas; s'il s'y refuse, dis-lui qu'il se prépare à recevoir ma troupe guerrière que déjà elle est sous les armes, qu'elle s'assemble auprès du puits de Callichore. La ville a approuvé ma résolution avec transport, et s'empresse de la secourir.—Arrête, je vois un héraut thébain qui s'avance; les ordres dont il est chargé peuvent influer sur les miens.

## SCÈNE II.

ADRASTE, THÉSÉE, UN HÉRAUT THÉBAIN,  
• LE CHOEUR.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Où est le roi des Athéniens? à qui dois-je porter les ordres de Créon, qui règne dans la terre de Cadmus, depuis qu'Étéocle a succombé sous la main de son frère?

THÉSÉE.

Étranger, quelle est ton erreur de chercher un roi dans ces lieux? Apprends que cette ville ne dépend point d'un seul homme; elle est libre, et le peuple y règne d'année en année : le riche n'y jouit d'aucune prérogative, et le pauvre y maintient ses droits et son égalité primitive.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

A cet égard <sup>1</sup>, nous surpassons votre prudence. La ville où je suis né est sous l'empire d'un seul, et n'est point gouvernée par la multitude. Là, personne ne peut exciter, par de vains discours, une fermentation dangereuse, ni tourner les esprits au gré de son caprice ou de son intérêt particulier; on n'y voit point le même homme tour-à-tour chéri et détesté, puis, couvrant ses fautes passées sous

<sup>1</sup> Littéralement : *Tu nous donnes ainsi l'avantage comme au jeu de dés* : allusion à la coutume athénienne, de désigner la plupart des magistrats par la voie du sort. R.-R.

le voilé de la calomnie, se dérober au glaive de la justice. Et comment le peuple pourrait-il gouverner avec sagesse, lui qui ne peut approfondir un raisonnement? car la science et l'habileté exigent du temps et non de la promptitude. Un ouvrier qui vit de son travail voudrait en vain s'occuper de gouvernement de la république; son ignorance des affaires, qu'entretient la nécessité de ses occupations domestiques et journalières, l'en rend entièrement incapable. Et quoi de plus cruel pour les citoyens vertueux, que de voir les dignités, cumulées sur la tête des méchants, et des gens obscurs et vils qui séduisent et entraînent le peuple par leur funeste éloquence?

THÉSÉE.

Certes, voilà un héraut prodigue de raisonnement et d'éloquence! Mais puisque tu as ouvert le combat, je veux bien te répondre : écoute-moi. Quoi de plus funeste qu'un roi? les lois se taisent en sa présence; lui seul il fait la loi; il la garde de sa puissance, elle n'est plus pour les citoyens. Sous l'empire des lois écrites, le faible et le puissant jouissent également des droits de la nature; le dernier des citoyens ose répondre avec fierté au riche arrogant qui l'insulte : le bon droit des petits l'emporte sur l'orgueil des grands. C'est, qu'est en usage cette formule de la liberté : « Qui



» a quelque chose à proposer pour le bien de la ré-  
 » publique ? » Aussitôt chacun est libre de faire  
 entendre sa voix ou de garder le silence. Quoi de  
 plus propre à maintenir l'égalité ? Par-tout où le  
 peuple est le maître, il voit avec plaisir s'élever de  
 braves et vaillans citoyens. Mais un roi les envi-  
 sage comme autant d'ennemis, et fait périr les  
 plus illustres ; il se défie de leurs vues, et leur  
 vertu lui fait ombrage. Comment, sous un tel gou-  
 vernement, un État peut-il prospérer ? Comme un  
 champ dont au printemps l'on fauche les tendres  
 épis, il voit la fleur de ses guerriers moissonnée  
 avant l'âge de réaliser ses espérances. Qui voudra  
 travailler pour procurer à ses enfans des biens  
 destinés à enrichir un tyran ? qui prendra soin  
 d'élever ses filles dans l'honneur et dans la vertu,  
 pour servir au plaisir de celui qui peut, au gré de  
 son caprice, les arracher du sein d'une mère au  
 désespoir ? Plutôt mourir que de voir mes filles  
 se contracter malgré moi d'indignes liens ! Mais en-  
 levoilà assez pour te confondre : explique mainte-  
 nant le sujet qui t'amène ; et sache que si tu n'étais  
 revêtu d'un sacré caractère, tu ne m'aurais pas im-  
 punément fatigué par de vains discours. Un mes-  
 sager doit s'acquitter promptement de sa charge,  
 et retourner aussitôt à la ville qui l'envoie. Que

est <sup>est</sup> Formule usitée dans les assemblées publiques. On en peut  
 voir un exemple dans la tragédie d'*Oreste*, tom. V, pag. 106.

Créon à l'avenir fasse choix d'un héraut moins prodigue de paroles.

LE CHŒUR.

Quand la fortune élève les méchants, ils sont vains et superbes, comme si leur bonheur était inébranlable<sup>1</sup>.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Écoute; et terminons une dispute dans laquelle nous ne pouvons réciproquement nous convaincre. Je vous défends, au nom de tous les Thébains de recevoir Adraste en cet État; s'il y est entré qu'il en sorte avant que le soleil se plonge dans l'onde amère. Déliez ces couronnes mystérieuses et n'ayant aucun intérêt à soutenir les Argiens n'exigez point qu'on enterre leurs morts. Si tu rends à ma demande, ta patrie est à l'abri de la rage; sinon les flots de la guerre vont ébranler deux empires. Laisse à la réflexion le temps de calmer ta colère; fier de la liberté qui règne dans ta république, et te confiant en tes forces, ne t'irrite pas de mes discours, et n'y fais pas une réponse altière. L'espérance est souvent un présent funeste, qui porte les peuples à combattre, en ébranlant leur orgueil. Lorsque dans un État la guerre est proposée au choix des citoyens, chacun,

<sup>1</sup> Cette réflexion porte sur Créon et les Thébains, dont le héraut s'était exprimé avec autant d'orgueil que de légèreté.

donnant son suffrage , se flatte qu'il évitera la mort , et qu'un autre parera ses coups. Mais si la mort même s'offrait aux yeux dans l'instant où l'on porte le suffrage, la Grèce ne serait pas dépeuplée par cette fureur des combats.

Tous les hommes sentent assez ce qu'ils devraient préférer , ils savent que la guerre est funeste, ils n'ignorent point les avantages inestimables de la paix : elle est l'amie des muses et le fléau des méchans , elle aime à peupler les États , elle se plaît à les enrichir. Méchans que nous sommes ! nous abandonnons tous ces biens pour allumer le feu de la guerre. L'homme fort, l'État puissant, jette le faible dans les fers. Prendras-tu la défense de ceux qui furent nos ennemis, et rendras-tu les honneurs de la sépulture à ceux de qui l'insolence a causé la perte ? Est-ce à tort que le corps de l'orgueilleux Capanée, consumé par la foudre, reste fumant sur cette échelle qu'il a dressée contre nos murs en jurant de les renverser, même contre la volonté du souverain des dieux ? ou qu'un gouffre effroyable engloutit le char du devin <sup>1</sup> ? que tous ces chefs audacieux qui ont succombé sous nos coups, montrent leurs membres déchirés par les rochers dont nos mains les ont accablés ? Ou fais-toi plus sage que Jupiter, ou conviens que les

<sup>1</sup> Amphiaräus.

dieux ont justement puni les méchants. Le sage dans son cœur met à côté de ses enfans ceux dont il tient le jour et la patrie qui l'a vu naître : il travaille sans cesse à sa prospérité, et ne fait rien qui puisse lui nuire. Rien de plus dangereux qu'un chef téméraire. Le pilote calme et tranquille peut souvent prévenir le naufrage. La véritable valeur n'est autre que la prudence.

ADRASTE.

C'était assez sans doute que Jupiter accompli ses vengeances, et il ne fallait pas que vous y joignissiez d'injustes outrages. Lâche!....

THÉSÉE.

Arrête, et ne préviens pas ma pensée. C'est moi que le héraut s'adresse : souffre que je lui réponde. J'ignorais jusqu'ici, je l'avoue, que Créon eût sur moi quelque empire; et que sa volonté pût faire la loi dans Athènes. Lui obéir, serait reconnaître. Je ne commence point la guerre; je n'ai point conduit, avec les Argiens, mes armées contre Thèbes; je veux ensevelir les morts, sans offenser cette ville, sans provoquer les combats homicides, mais en maintenant la loi de tous les Grecs. Qu'y a-t-il dans cette conduite de blâmable ou de répréhensible? Si vous avez reçu des Argiens quelque injure, ils sont morts. Votre défense a été glorieuse; leur défaite, en les couvrant

de honte, a fait expirer la vengeance. Souffrez que leurs corps soient rendus à la terre, que cette dépouille mortelle retourne à l'élément dont elle fut formée, comme l'esprit s'unit au fluide éthéré dont il tira son origine. Ce corps ne nous appartient pas en propre; c'est une maison étrangère qu'on nous permet d'habiter pendant la durée de la vie; celle qui l'a nourri doit à la fin s'en emparer. Pensez-vous qu'Argos soit la seule qui souffre de vos refus? Non, la Grèce entière partagé sa douleur; c'est elle qui gémit de voir exposer ces cadavres privés des honneurs qu'ils réclament. La terreur glacerait les plus vaillans courages, si la loi ne s'opposait à une telle impiété. Vous osez m'offen-

ser par des paroles menaçantes, et vous craignez de couvrir ces morts de poussière! Qui peut vous en empêcher? Craignez-vous qu'ensevelis par vous ils n'ébranlent les fondemens de votre ville, ou que des ombres du tombeau il ne s'élève une postérité vengeresse? C'est une vaine dépense de parleroles d'alléguer des frayeurs lâches et puéviles.

Insensés! voyez quel est le sort déplorable de notre espèce: la vie est une lutte continuelle: le bonheur n'est stable nulle part. Heureux pour un instant, déjà cet instant n'est plus; peut-être il n'est pas encore. La fortune se fait un jeu de ces changemens: car l'homme malheureux lui rend hommage afin d'obtenir ses faveurs; et celui qui

en jouit , tremblant à chaque instant de les perdre , célèbre , exalte sa grandeur. Profondément pénétrés de notre misère et des vicissitudes de sort , ne poursuivons pas avec une colère et une vengeance implacables quiconque se rend coupable à notre égard de quelque injustice , et craignons d'en commettre nous-mêmes qui deviennent fatales à notre patrie. Prévenez ce malheur : nous refusez pas d'enfermer les morts dans la tombe , et ne m'obligez pas à employer la force pour vous y contraindre. Ne pensez pas que souffre qu'on dise parmi les Grecs , que tant que la loi antique et sacrée a pris Athènes pour asile , et m'a choisi pour son défenseur , je l'ai laissé impunément violer.

## LE CHŒUR.

Sers la justice avec courage , et ne crains point  
les vains efforts de la calomnie. j'

## LE HÉRAUT THÉBAIN.

Je n'ai qu'un mot à dire , achève de m'écouter.

## THÉSÉE.

Parle , puisqu'il le faut , car le silence est  
pénible. reu

## LE HÉRAUT THÉBAIN.

Tu n'enlèveras point les corps des Argiens. Te

THÉSÉE.

J'ai un mot à te répondre ; daigne à ton tour m'écouter.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

J'écoute ; c'est mon devoir d'agir comme toi.

THÉSÉE.

J'enlèverai les morts , et je les mettrai dans la tombe.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Il faut auparavant courir le hasard des combats.

THÉSÉE.

J'ai terminé des entreprises plus périlleuses.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Ton père en te formant t'a-t-il fait invincible ?

THÉSÉE.

Oui , contre les méchants ; c'est contre eux que j'exerce ma valeur.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Tu entreprends beaucoup , ainsi que ta patrie.

THÉSÉE.

C'est par ses grandes entreprises qu'elle est heureuse et florissante.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Viens donc ; ose affronter la lance des fils de la Terre.

THÉSÉE.

Quels guerriers si vaillans un dragon aurait-il fait naître ?

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Tu ne tarderas pas à l'apprendre : ton courage présomptueux a besoin que l'expérience l'éclaircisse.

THÉSÉE.

Ta ridicule jactance n'excitera point mon courroux. Va, sors de mes États ; reporte tes vains discours à celui qui t'envoie. Il est temps de voler aux armes. — Que les fantassins et les chars mettent en mouvement ; que les coursiers fougueux blanchissent leurs freins d'écume, et portent la terreur dans la campagne thébaine. Moi-même, le fer à la main, je vais aux portes de Cadmus ; je remplacerai le héraut qui devait porter mes ordres. Toi, Adraste, demeure ; ne mêle point ta fortune à la mienne. Je combats sous de meilleurs auspices ; et ce bras, qui n'a point éprouvé de revers, peut espérer quelque succès, si les dieux vengeurs de la justice daignent seconder ses efforts. La victoire est à celui qui réunit ce double avantage. Sans la faveur des dieux, la valeur devient inutile.



## SCÈNE II.

ÉTHRA, LE CHŒUR.

ÉTHRA.

O mères infortunées de ces chefs malheureux !  
une terreur soudaine vient glacer mes sens.

LE CHŒUR.

Quel est ce nouveau sujet de crainte que vous  
nous apportez ?

ÉTHRA.

L'armée de Pallas va se ranger sous ses diffé-  
rens chefs.

LE CHŒUR.

Nous annoncez-vous qu'elle est prête à com-  
battre ou à tenter les voies de conciliation ?

ÉTHRA.

Ce serait un gain sans doute que la paix ; mais  
on verra de nouveau dans le même lieu<sup>2</sup> les  
meurtres inspirés par Arès, les combats, le dé-  
sespoir des mères désolées qui frapperont leur  
poitrine à coups redoublés.....

<sup>1</sup> Elle arrive du palais d'Égée, où son fils l'avait conduite, et vient apprendre au chœur ce qu'elle sait des dispositions que la ville fait en faveur des morts. Musgrave adopte ici la conjecture d'un autre critique, qui substitue dans cette scène le personnage d'Adraste à celui d'Éthra.

<sup>2</sup> Devant Thèbes.

LE CHŒUR.

Ah malheureuse ! à qui dois-je attribuer tant de maux ?

ÉTHRA, continuant.

..... Mais si le destin renversait à son tour celui qui brille de l'éclat de la prospérité !.... Cet espoir fait renaître la confiance dans mon cœur.

LE CHŒUR.

Vous nous représentez les dieux comme les soutiens de la justice.

ÉTHRA.

Qui distribue les calamités, si ce n'est le pouvoir suprême ?

LE CHŒUR.

Ils les dispensent inégalement aux mortels.

ÉTHRA.

Vous succomez à vos anciennes frayeurs. La vengeance a appelé la vengeance ; le meurtre appelé le meurtre. Les dieux accordent aux mortels le soulagement de leurs peines ; ils savent mettre un terme à toutes choses.

LE CHŒUR.

Ne pouvons-nous approcher de ces superbes tours, et quitter l'eau sacrée de Callichore....

ÉTHRA.

Si les dieux vous donnaient des ailes pour vous élever dans les airs....

LE CHŒUR, continuant.

..... Pour aller vers ces murs que baignent les eaux de deux fleuves<sup>1</sup>?

ÉTHRA, continuant.

..... Vous verriez de nouveau les âmes de vos amis descendre chez Pluton<sup>2</sup>. Quel est donc le destin réservé au vaillant chef des Athéniens?

LE CHŒUR.

Invoquons encore une fois les dieux. Oui, c'est la première source de confiance à opposer à nos frayeurs. O Jupiter! époux de la fille d'Inachus, notre aïeule<sup>3</sup>, sois favorable à cette ville; embrasse sa défense et la mienne. Je veux venger ta gloire outragée, et poser sur le bûcher les corps de ceux qui te doivent leur existence<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Les murs de Thèbes où coulent l'Ismène et le Dircé.

<sup>2</sup> Cette traduction suppose une légère correction au texte. C'est le changement d'un  $\sigma$  en  $\delta$ .

<sup>3</sup> Io.

<sup>4</sup> Parce que Jupiter était l'auteur et le père des Argiens. J'ai adopté l'explication de Musgrave. En suivant Barnès, il faudrait traduire : « J'apporte sur ton autel ta statue outragée. »

SCÈNE III <sup>1</sup>.

UN MESSAGER, ADRASTE, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

Citoyennes, j'ai bien des choses heureuses à vous apprendre. J'ai échappé moi-même à un grand danger (car j'avais été prisonnier dans le combat que les bataillons des sept guerriers livrèrent près des eaux de Dircé), et je vous annonce que la victoire est restée à Thésée. Je vous épargnerai d'inutiles discours, en me faisant connaître à vous. J'étais esclave de Capanée, que Jupiter a consumé de sa foudre étincelante.

LE CHOEUR.

Ami, tu nous apportes une agréable nouvelle, en nous annonçant ta délivrance et le succès de Thésée. Si tu ajoutes que l'armée d'Athènes est sauvée, tu auras porté dans nos cœurs toute la consolation qu'ils peuvent recevoir.

LE MESSAGER.

L'armée n'a point souffert. C'est ainsi qu'il fallait qu'Adraste sût combattre avec les Argiens, lorsqu'il partit des bords de l'Inachus pour renverser la ville de Cadmus.

<sup>2</sup> Barnes place ici le commencement du troisième acte.

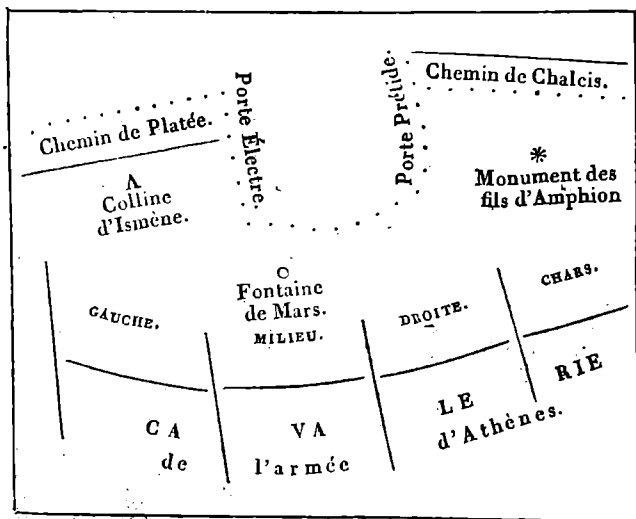
LE CHŒUR.

Comment le fils d'Égée et ses guerriers ont-ils remporté la victoire ? Toi qui as joui de ce spectacle, peins-le à nos yeux qui en ont été privés.

LE MESSAGER.

Le soleil au milieu de sa course dardait aplomb ses ardens rayons <sup>1</sup>. Placé au haut d'une tour, du côté de la porte Électre, j'avais au-dessous de moi la vaste plaine : je vois l'armée d'Athènes qui se forme en trois corps, dont l'un pesamment armé s'avance vers la colline d'Ismène ; l'autre, commandé par le fils d'Égée en personne, et composé des habitans

<sup>1</sup> Plan de l'attaque observée et décrite par le messager.



de l'ancienne Cécropie <sup>1</sup>, occupe l'aile droite ; et la troisième, des Paraliens <sup>2</sup> armés de lances, s'empare de la fontaine de Mars. Un nombre égal de cavaliers entourait l'armée, et les chars étaient reculés derrière le monument d'Amphion. Les Thébains étaient rangés au-devant des murs ; ils avaient mis derrière eux les corps pour lesquels on allait combattre. La cavalerie était opposée à la cavalerie, les chars menaçaient les chars. Alors le héraut de Thésée parle en ces termes : « Guerriers, » faites silence ; ô bataillons thébains ! écoutez- » moi. Nous venons protéger les morts ; en de- » mandant leur sépulture, nous défendons la loi » commune des Grecs, et notre dessein n'est pas » de répandre le sang. » Créon n'a point fait de réponse ; il est demeuré sous les armes en silence. Les conducteurs des chars commencent aussitôt la bataille, et poussant leurs chevaux dans la mêlée <sup>3</sup>, ils portent leurs guerriers jusqu'au milieu

<sup>1</sup> Tribu des Athéniens.

<sup>2</sup> Habitans de l'Attique, ainsi nommés à cause de leur voisinage de la mer. R. - R.

<sup>3</sup> L'auteur de l'histoire d'Angleterre, intitulée : *An history of England in a serie of letters, from a Nobleman to his son*, décrit la manière dont les anciens Bretons combattaient avec les chars ; elle ressemble à celle des Grecs, telle qu'Euripide la représente. Dans l'une et l'autre nation, les guerriers se font porter au milieu de la mêlée et font une prompte retraite. Voici les expressions de l'auteur anglais : « Their chariots generally attacked the enemy's cavalry, and from these they would frequently leap

des fantassins : les uns combattent avec courage , les autres épouvantés se retirent vers le gros de l'armée. Phorbas, qui commandait la cavalerie des Athéniens, remarque le désordre des chars ; les chefs de la cavalerie thébaine s'en aperçoivent en même temps : les deux troupes aussitôt fondent l'une sur l'autre avec une égale impétuosité , se disputent et s'arrachent tour-à-tour la victoire. Je les voyais ; mais je ne pouvais distinguer leurs voix ; car j'étais dans le lieu où combattaient les chars et les guerriers qu'ils portaient <sup>1</sup>.

Ici tant d'objets funestes s'offrent à la fois à mes regards , que je ne sais lequel je dois commencer à décrire : sera-ce les tourbillons de poussière qui s'élèvent jusqu'aux cieux, ou les flots de sang hu-

» and fight on foot , till beind fatigued or overpowered , they  
 » would resume their seats , and make the best retreat possible. »  
 tom. I , p. 24.

<sup>1</sup> Le messager s'excuse indirectement de ne point rapporter les discours des chefs de la cavalerie et les détails de ce combat ; la cavalerie , rangée sur les bords extérieurs de l'armée , était trop éloignée de lui pour qu'il pût rien entendre. La manière dont il s'exprime ici pour désigner sa position , semble d'abord contredire ce qu'il a dit au commencement de son discours , qu'il était à la porte Électre , et les chars derrière le monument d'Amphion ; mais cette contradiction disparaîtra , si l'on fait attention qu'il n'est point question ici de la première position des chars , mais du lieu où ils combattaient et où ils avaient posé leurs guerriers pour combattre : cet endroit devait être en effet très-voisin de la porte Électre. Ceci suppose que le lecteur a les yeux sur le petit plan de la page précédente.

main qui suivent les mouvemens des corps embarrassés dans les rênes, ou ces guerriers qui tombent, ou ces chars fracassés dont les conducteurs précipités avec violence brisent leur tête contre la terre, et demeurent sans vie au milieu des débris de ces mêmes chars?

Créon voyant que la cavalerie a ébranlé son armée, n'attend pas que le découragement s'empare de ses guerriers; il s'avance, saisissant son large bouclier. Thésée, inaccessible à la crainte, marche couvert de ses armes resplendissantes. Les deux armées se joignent et se mêlent; la mort vole au hasard; on n'entend qu'un cri terrible: «Frappez, Thébains, frappez avec vigueur; repoussez les fiers Érechthéides.» Les enfans du dragon redoublent leurs efforts; ils font plier notre aile gauche; mais la droite avait l'avantage. La victoire était indécise; l'habileté du général l'a fixée. Sans s'arrêter à poursuivre les fuyards, il vole à l'aile gauche qui chancelait: là, il crie d'une voix effroyable qui a fait retentir la terre: «Enfans, si vous ne résistez au choc impétueux des fils de la terre, la ville de Pallas est anéantie.» Ses cris relèvent leur courage; lui-même arme sa main de la massue formidable d'Épidaure<sup>1</sup>: il frappe à droite et à gauche. Sous le poids de cette masse énorme, on voit les têtes avec les casques se déta-

<sup>1</sup> Enlevée à Périphète d'Épidaure.



cher du tronc et mordre la poussière. Enfin, après des prodiges de valeur, il force les ennemis à céder le champ de bataille. Je pousse aussitôt le cri de la victoire, je saute transporté de joie, et mes mains s'empressent d'applaudir à son triomphe. Les vainqueurs s'avancent aux portes : on n'entend dans la ville que des cris et des hurlemens ; les vieillards remplissent les temples ; la peur est sur tous les visages. Thésée semblait prêt à pénétrer au-dedans des murs.... Il s'arrête, en disant qu'il ne vient point pour porter le ravage, mais pour redemander les morts. Il montre en cet instant qu'il est vraiment digne de commander ; intrépide dans le danger, et modéré dans la victoire, il punit un peuple insolent, qui, fier de sa prospérité, et cherchant à s'élever jusqu'au dernier échelon de la fortune, a perdu tous les biens dont il était maître de jouir.

## LE CHOEUR.

O jour heureux et qui surpasse mes espérances !  
Je reconnais la main des dieux, et je sens moins  
le poids de mes infortunes en voyant punir ceux  
qui les ont causées.

## ADRASTE.

O Jupiter ! que la sagesse des mortels est vaine !

<sup>1</sup> Littéralement : *Il hait*. J'ai traduit ce mot selon le sens qu'il doit avoir en le rapportant à Thésée ; mais il me paraît qu'il doit

c'est en tes mains que sont nos destinées, et nos actions dépendent de ta volonté. Quand je conduisais contre Thèbes toutes les forces d'Argos et une jeunesse brave et nombreuse, Étéocle m'offrit la paix à des conditions modérées ; je ne voulus pas les accepter, et je péris. Enflé par ses succès, comme celui que la fortune comble tout-à-coup de ses dons, après l'avoir long-temps maltraité, le peuple insensé de Cadmus devint injuste et insolent, et, dans l'excès de son arrogance, il tombe et périt comme moi. O mortels insensés ! pareils à l'imprudent qui tend son arc au-delà des justes bornes, vous méritez les maux qui vous affligent ; vous n'obéissez point à la voix de l'amitié ; il faut que l'événement vous instruisse. Et vous, cités orgueilleuses, libres de détourner par les paroles les maux dont vous êtes menacées, c'est par le sang et non par les paroles que vous terminez vos querelles. Mais quittons d'inutiles soucis : apprends-moi comment tu as échappé au danger, et donne-moi tous les détails que mon cœur désire.

## LE MESSAGER.

Dès que le tumulte s'est emparé de la ville à la suite du combat, jé suis sorti des portes, tandis que les restes de l'armée y rentraient en hâte.

se rapporter à la divinité, et qu'il manque ici un ou deux vers où ce rapport était exprimé. Le P. Brumoy a entendu ce passage un peu différemment. Voy. l'Extrait qui précède cette traduction.

ADRASTE.

Apportez-vous les morts qui ont donné lieu à ce combat?

LE MESSENGER.

Nous apportons les corps des chefs des sept cohortes.

ADRASTE.

Que dis-tu? Où donc est le reste des morts?

LE MESSENGER.

Ils sont ensevelis dans les vallées du Cithéron.

ADRASTE.

De quel côté? qui leur a rendu les derniers devoirs?

LE MESSENGER.

Thésée les a ensevelis; le rocher ombreux d'Éleuthère est le lieu dont il a fait choix.

ADRASTE.

Où sont ceux qu'il n'a pas encore rendus à la terre?

LE MESSENGER.

Ils sont près de ces lieux. Le zèle abrège les distances.

ADRASTE.

Les mains des serviteurs les ont-elles enlevés douloureusement de la terre souillée de leur sang?

LE MESSENGER.

Aucun esclave n'a eu part à ce travail....<sup>1</sup> Vous auriez cru , si vous aviez été témoin de son zèle, que Thésée avait été uni à ces morts par les liens de la plus tendre amitié.

ADRASTE.

A-t-il lui-même lavé leurs blessures ?

LE MESSENGER.

Il a préparé le lit funèbre , il a couvert les corps.

ADRASTE.

Porter ces tristes restes était un service également douloureux et humiliant<sup>2</sup>.

LE MESSENGER.

Est-il humiliant pour l'homme de prendre part aux maux de l'humanité ?

ADRASTE.

Ah ! pourquoi ne suis-je pas mort avec eux !

LE MESSENGER.

Ces larmes inutiles ne font que renouveler la douleur de ces infortunées.

<sup>1</sup> Musgrave indique ici une lacune.

<sup>2</sup> La plupart des éditions mettent ces paroles et la réponse du messager, c'est-à-dire les vers 769 et 770, dans la bouche du chœur.

ADRASTE.

Hélas ! ce sont leurs pleurs qui font couler les miens. Mais il est temps de m'acquitter d'un saint devoir : j'élève les mains à la rencontre des morts ; j'entonne les chants lamentables du tombeau, j'appelle des amis dont je suis abandonné, ô malheureux que je suis ! je pleure dans la solitude. Car, hélas ! la seule perte que les mortels ne puissent point réparer, c'est la perte de cette vie mortelle : les autres biens peuvent tous être rendus à nos vœux <sup>1</sup>.

## SCÈNE V.

LE CHŒUR, seul.

D'un côté le bonheur, de l'autre l'infortune ; la gloire couvre cet État ; l'honneur s'accumule sur la tête de ses chefs. Mais pour moi, contempler les membres déchirés de mes fils ! Quel spectacle plein d'amertume ! Il sera beau néanmoins, puisqu'il fera luire à mes yeux un jour inespéré, en même temps qu'il m'offrira l'image la plus déchirante.

Plût à dieu que Chronus <sup>2</sup>, ancien père de

<sup>1</sup> Adraste, élevant les mains selon l'usage, va à la rencontre des morts, ainsi qu'il vient de le dire. Le messager se retire : ainsi la scène reste vide et l'acte finit.

<sup>2</sup> Saturne ou le Temps.

toutes choses , m'eût jusqu'à ce jour préservée du joug de l'hymen ! Pourquoi fallait-il que des fils reçussent de moi la vie ? Je n'aurais point eu à redouter les maux auxquels je succombe , si je n'avais point connu l'hyménée : mais , hélas ! maintenant privée de mes enfans chéris , je me vois la proie de la douleur sans espoir de pouvoir m'y soustraire.

Mais j'aperçois déjà les corps de ces fils qui ne sont plus pour moi. Malheureuse ! ne puis-je donc mourir avec eux et descendre dans le même tombeau ?

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

## ADRASTE, LE CHOEUR.

ADRASTE.

MÈRES infortunées! pleurez, pleurez les morts; répondez à mes chants lugubres par vos accens plaintifs.

LE CHOEUR.

O chers enfans! ô nom plein d'amertume pour de tendres mères! Je t'appelle, ô toi qui es la proie de la mort!

ADRASTE.

Coup affreux qui m'accable!

LE CHOEUR.

Ah! quels tourmens égalent ceux que mon cœur endure!

ADRASTE.

O citoyens d'Argos! voyez quel est mon sort<sup>1</sup>.

LE CHOEUR.

Ils voient une mère éplorée à qui la mort a ravi ses enfans.

<sup>1</sup> Il paraît qu'en disant ces mots, Adraste s'éloigne un instant pour faire avancer ceux qui apportent les corps. Pour ménager la douleur des Argiennes, il s'était d'abord présenté seul à elles.

## SCÈNE II.

ADRASTE , LE CHOEUR.

On apporte les corps.

ADRASTE.

Apportez les corps sanglans de ces guerriers malheureux , indignement immolés par d'indignes vainqueurs , et qui seuls ont supporté tous les travaux du combat.

LE CHOEUR.

Donnez-moi ces corps chéris , que je les presse dans mes bras , que nous puissions couvrir de nos baisers ces froides et chères dépouilles.

ADRASTE.

Les voilà ; je les livre entre vos mains. O fardeau de douleurs !

LE CHOEUR.

Hélas ! vous ne pouvez savoir ce qu'éprouve le cœur d'une mère.

ADRASTE.

Entendez ma voix gémissante.

LE CHOEUR.

Vous déplorez à la fois mes maux et les vôtres.

ADRASTE.

Plût au ciel que les bataillons thébains m'eus-



sent arraché la vie , qu'ils m'eussent renversé dans la poussière du combat !

LE CHŒUR.

Plût au ciel que jamais l'hymen ne m'eût soumise à sa loi , et que je ne fusse point entrée dans le lit d'un époux !

ADRASTE.

Un océan de douleurs s'offre à vos tristes regards , ô trop malheureuses mères !

LE CHŒUR.

Nos ongles sillonnent nos joues ; la cendre couvre nos têtes.

ADRASTE.

Hélas ! que la terre s'ouvre et m'engloutisse ! que mes membres déchirés soient dispersés par la tempête ! que la foudre de Jupiter tombe et fracasse ma tête !

LE CHŒUR.

O funeste alliance dont tu formas les nœuds !... funeste oracle de Phébus !... Tu as livré ta fille à une furie chargée de pleurs , qui quitta la maison d'Œdipe pour s'emparer de ton palais <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans *les Phéniciennes*, acte II, scène 3, Jocaste annonce à Polynice ces plaintes et ces reproches. « O Adraste , s'écriera-t-on autour de toi , quelle funeste alliance as-tu contractée ? » Ta fille seule , par un hymen malheureux , nous a tous perdus pour jamais. » Vol. V, pag. 300.

## SCÈNE III.

THÉSÉE, ADRASTE, LE CHOEUR.

THÉSÉE<sup>1</sup>.

Prêt à t'interroger, maintenant que tu as épuisé les gémissemens sur l'armée de ces guerriers, je termine, en quittant ce triste sujet, de longs discours sur tes malheurs; Adraste, il est d'autres détails que je veux apprendre de toi. De quel sang sont sortis ces héros, que leur courage rend fameux parmi les mortels? Réponds-moi, car tu dois être plus exercé dans tous les arts de la sagesse que le reste des citoyens, tu les surpasses par ton âge autant que par tes lumières. Je connais les exploits de ces guerriers, ces prodiges de valeur auxquels ils espéraient que Thèbes ne pourrait résister, ils sont tels qu'aucun discours ne peut les exprimer<sup>2</sup>. Il est une chose encore que je ne te demanderai point, pour ne pas faire une question superflue,

<sup>1</sup> Peut-être Thésée est-il entré plutôt sur la scène : on peut croire cependant que par égard pour la douleur des Argiennes, il n'a point voulu être témoin de leurs premiers transports. Le commencement du discours est obscur, et on soupçonne que le texte est altéré. Je l'ai traduit littéralement en suivant le sens le plus naturel qu'il m'a paru offrir.

<sup>2</sup> Thésée n'avait pas été au siège de Thèbes. En grec, il semble dire qu'il a vu ces exploits; mais il faut entendre cela de la vue de l'esprit, ou supposer que près des murs de Thèbes il a vu des traces de ces exploits étonnans.

c'est le nom des adversaires que chacun d'eux eut à combattre, celui des ennemis dont la lance leur perça le sein. De tels discours appartiennent également à celui qui les fait et à celui qui les reçoit<sup>1</sup>. Dans l'ardeur de la mêlée, quand le fer étincelle de toutes parts, qui peut observer exactement la conduite de chaque guerrier? Non, je ne te fais point une question si déplacée, et je n'en croirais point celui qui se vanterait d'y répondre<sup>2</sup>. Quand l'ennemi nous touche et nous presse, à peine a-t-on le temps de songer à sa propre vie.

## ADRASTE.

Tu m'imposes une tâche qu'il m'est doux de remplir. En louant des amis, je rendrai à la fois hommage à la vertu et à la vérité.

Vois ce corps d'une grandeur extraordinaire, percé d'un trait enflammé : c'est le vaillant Capanée; il était né dans l'opulence et n'en conçut jamais d'orgueil; il n'eut point des sentimens plus fiers que s'il eût vécu dans l'indigence; il fuyait ceux qui, méprisant la simplicité, sont glorieux

<sup>1</sup> C'est-à-dire, que l'un peut aussi bien le faire que l'autre.

<sup>2</sup> Le duc de Sully observe, au sujet de la rencontre d'Aumale, qu'il n'y eut pas deux personnes de ceux qui y avaient assisté, qui pussent s'accorder sur le récit des circonstances particulières de l'action; et son commentateur observe qu'il n'y a presque point de combat dont on n'en puisse dire autant. *Mém. de Sully*, liv. IV

d'étaler une table somptueuse ; car il disait que le mérite n'est pas dans la voracité , et que peu suffit aux besoins. Ami vrai , ami des absens autant que de ceux qui l'entouraient , il était tel , sans doute , que rarement on en trouve de semblables : cœur sincère , bouche affable , jamais il ne fit de promesse vaine à ses domestiques ni à ses concitoyens. — Vois cet autre corps ; c'est celui d'Étéoclus<sup>1</sup> , héros dévoué à la vertu : il était jeune , manquant des biens de la fortune ; mais il obtint de nombreux honneurs dans la terre d'Argos. Ses amis lui offrirent souvent de l'or , mais il ne voulut jamais le laisser entrer dans sa maison , et craignit de montrer des mœurs serviles , en pliant la tête sous le joug des richesses. Il voua sa haine aux séducteurs , jamais à la cité qu'ils corrompent : et en effet , ce n'est point elle qu'il faut accuser , lorsqu'elle prête l'oreille aux lâches conseils d'un chef pervers. — Le troisième est Hippomédon : il méprisa dès sa jeunesse les travaux doux et tranquilles ; l'étude et les plaisirs des muses ne captivèrent point son cœur ; il habitait les champs et endurcissait son corps à la fatigue ; ardent aux

<sup>1</sup> Cet Étéoclus est ici à la place d'Adraste lui-même , qui attaquait la septième porte , suivant le récit de cet assaut , qu'on trouve dans la tragédie des *Phéniciennes*. Vol. V, act. V, sc. 1. Euripide , en nommant Étéoclus parmi les chefs , s'est conformé à la tradition qu'Eschyle avait adoptée dans sa tragédie des *Sept Chefs*. Vol. I, p. 388.

rudes exercices , qui sont le propre de l'homme , il ne se plaisait qu'à la chasse , à monter à cheval et à lancer le javelot , voulant que sa patrie trouvât en lui un citoyen toujours prêt à la défendre. — Cet autre est le fils d'Atalante : son nom est Parthénopée ; il surpassait en beauté tous les jeunes gens de son âge. L'Arcadie l'a vu naître ; mais , amené dès ses plus tendres années sur les rives de l'Inachus , il fut élevé dans Argos , et montra toujours pour cette ville la reconnaissance et l'attachement que méritaient les soins qu'y reçut son enfance. Il ne fut haï de personne ; il ne donna jamais d'ombrage ; il n'eut jamais de querelles , et sut toujours éviter ce qui rend également odieux l'étranger et le citoyen. Dans les sanglans combats , il défendit Argos au péril de ses jours , avec la même ardeur que si c'eût été sa patrie ; il triomphait de ses succès , il s'affligeait de ses revers ; et pour que rien ne manquât à sa gloire , il fut à l'abri des faiblesses auxquelles expose la beauté. — Voilà Tydée : un mot fait son portrait et son éloge. Il n'était pas brillant par ses discours ; mais sous le bouclier , c'était un redoutable sophiste , qui savait inventer des ruses merveilleuses. Méléagre son frère le surpassait par la finesse de l'intelligence ; mais Tydée s'est fait un nom égal à celui de Méléagre par la science de la guerre , en formant au sein des boucliers un ordre , une musi-

que<sup>1</sup> exacte et rigoureuse. Cœur avide de gloire, riche de vertus, c'était dans les actions qu'il montrait la vigueur de son âme, dans les discours cette vigueur se démentait. Cesse de t'étonner, Thésée! que de tels citoyens aient affronté la mort. La bonne éducation rend sensible à l'honneur. Celui qui a l'habitude des actions vertueuses, rougirait de commettre une lâcheté. On peut former l'enfance à la valeur, comme on l'instruit à entendre et à répéter les élémens des sciences qu'elle ignore. Toutes les impressions qu'on reçoit dans cet âge tendre, on les conserve jusque dans la vieillesse. Pères! veillez sur l'éducation de vos enfans.

## LE CHŒUR.

O mon fils! c'est pour ton malheur que je t'ai nourri, que je t'ai porté dans mon sein, que j'ai souffert les douleurs de l'enfantement! Maintenant Pluton jouit de mes peines. Et moi infortunée, je n'ai plus le soutien de ma vieillesse, en vain j'ai donné le jour à un tendre et digne fils!

## ADRASTE.

Les dieux, en engloutissant dans le sein de la terre le généreux fils d'OEclée<sup>2</sup> avec son char et

<sup>1</sup> Le mot *musique* avait chez les Grecs une acception bien plus étendue que celle que nous lui attribuons.

<sup>2</sup> Le devin Amphiaräus. Il prévoit sa destinée dans les *Sept Chefs* d'Eschyle. Vol. I, pag. 393.

ses chevaux , ont célébré hautement sa vertu. En payant un tribut de louanges au fils d'OEdipe, à Polynice, je n'aurai point recours au mensonge : car j'avoue qu'il fut étranger pour moi, jusqu'au jour où il quitta sa patrie pour se retirer dans Argos, et se condamna à un exil volontaire. — Sais-tu maintenant quels sont mes vœux pour la sépulture de ces héros?

THÉSÉE.

Je l'ignore; mais à cet égard, je n'ai d'autre volonté que la tienne.

ADRASTE.

Le corps de Capanée que Jupiter a frappé d'un trait de feu.....

THÉSÉE.

Ne sera-t-il pas enseveli à part, comme une dépouille sacrée?

ADRASTE.

C'est mon dessein. Tous les autres seront placés sur un commun bûcher.

THÉSÉE.

Où feras-tu dresser un monument à Capanée?

ADRASTE.

Dans ce lieu même, à côté de cet édifice<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Edifice*. Ce mot suppose une correction de M. Tyrwhitt. Si on n'en faisait point usage, il faudrait traduire : « A côté de ces » corps lamentables. » Le mot *corps* n'est pas exprimé, ce qui rend cette phrase obscure. Du reste, le sens est le même au fond.

THÉSÉE.

Laissons aux esclaves le soin de cet ouvrage, et nous, ensevelissons ces autres corps. Qu'on les porte devant nous, afin que nous allions remplir ce saint devoir.

ADRASTE.

Mères infortunées, suivez de près les corps de vos enfans.

THÉSÉE.

Adraste, ce que tu demandes d'elles n'est point convenable.

ADRASTE.

Quoi ! n'est-ce pas à de tendres mères qu'il convient de toucher les corps de leurs fils ?

THÉSÉE.

Elles mourraient de douleur en voyant ces corps consumés<sup>1</sup>; car, c'est un spectacle plein d'amer-

La place désignée pour le bûcher de Capanée est le lieu de la scène, ou lui est du moins contiguë. C'est ce qu'exprime la réponse d'Adraste.

<sup>1</sup> Grec, *altérés, changés, déformés*. Il s'agit ou du changement opéré par la flamme du bûcher; ou de l'altération naturelle de leurs traits par la mort et par le temps. Dans la scène 1, de l'acte III, on a vu les *Suppliantes* embrasser les corps de leurs fils, et Adraste les livrer entre leurs mains; mais probablement la piété ne leur permettait pas alors de lever le voile qui les enveloppait, et il est certain que les bienséances théâtrales, si scrupuleusement observées par les Grecs et en particulier par Euripide, devaient s'opposer à ce qu'on offrit aux yeux des corps



tume que celui des morts et des honneurs funèbres. Pourquoi donc veux-tu ajouter de nouvelles peines à celles qu'elles endurent ?

ADRASTE.

Je cède à ton avis. Restez, mères gémissantes ! rendez-vous aux sages conseils de Thésée. Lorsque les corps seront consumés, vous viendrez recueillir leurs cendres. Mortels infortunés ! pourquoi vous armer de lances ? pourquoi former sans cesse les uns contre les autres des desseins meurtriers ? Calmez cette fureur, suspendez ces travaux ; vivez au sein des cités, vivez paisibles au milieu de leurs paisibles habitans. La vie est de si courte durée !.. qu'elle s'écoule avec douceur, et non dans les fatigues et dans les périls de la guerre<sup>1</sup>.

dépoüillés. Il me paraît cependant que le changement que Thésée craint d'offrir aux Argiennes, est celui que doit causer le feu du bûcher.

<sup>1</sup> On remarque aisément le dessein du poëte dans cette scène. Il fait rester le chœur sur la scène pour l'animer, pendant que les esclaves dressent le bûcher de Capanée, et pour qu'il y ait un témoin du dévouement d'Évadné : Adraste et Thésée se retirent précédés du convoi ; et leur retour donnera lieu à de nouveaux mouvemens qu'inspirera la vue de l'urne, où ils rapporteront les cendres des guerriers qu'ils vont ensevelir. Je ne crois donc pas absolument nécessaire d'adopter le changement que Musgrave propose dans la distribution des personnages. Ce commentateur veut qu'on substitue Adraste à Thésée, et réciproquement, depuis ces mots : *les dieux en engloutissant*, etc. jusqu'à ceux-ci : *Qu'on les porte devant nous*, etc.

## SCÈNE IV.

LE CHŒUR, seul.

Hélas ! je n'ai plus de fils ; je ne suis plus une heureuse mère parmi les Argiennes : il n'est plus de bonheur pour moi. Diane, qui préside aux enfans, n'abaissera plus sur moi ses regards propices. Mon existence n'est qu'une suite de douleurs. Tel qu'un nuage emporté par les vents, je suis en proie à la tempête.

Mères infortunées de sept chefs illustres parmi les Argiens, nous vieillissons dans l'horreur de la plus affreuse solitude. Nous n'avons plus de fils. Je ne suis point la proie de la mort ; je ne suis plus parmi les vivans : mon sort est d'être seule entre la vie et la mort.

Infortunée ! les larmes seules me sont laissées ; le monument que j'ai élevé à mon fils dans ma maison ; c'est ma tête rasée, cette couronne de mes cheveux, ces chants que n'accepte point Apollon à la chevelure dorée. Dès le matin, réveillée par ma douleur, j'humecterai ma couche de mes larmes.

— Déjà je vois le lit funèbre de Capanée et sa tombe sacrée ; hors de l'enceinte du temple, les monumens que Thésée offre aux autres morts <sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> Le chœur apercevait de loin ces monumens.

et près de nous la vertueuse épouse de ce héros, frappé de la foudre, Évadné, à qui le roi Iphis a donné le jour. Pourquoi, après avoir suivi pendant quelque temps le chemin qui conduit vers nous, paraît-elle tout à coup fixée sur ce rocher escarpé qui domine sur cet édifice sacré ?

<sup>1</sup> Ces derniers mots : *déjà je vois*, etc. devraient peut-être commencer l'acte qui suit ; mais comme c'est un usage constant du théâtre grec que le chœur annonce le commencement de chaque action et l'entrée de chaque personnage, il m'a semblé plus convenable de placer cette indication avant de diviser l'acte ou la scène, afin que le lecteur pût juger de la conformité de cette division moderne, avec les paroles mêmes de l'auteur. C'est, pour le dire en passant, une circonstance heureuse pour nous, que l'usage des anciens tragiques dont je viens de parler ; car si le chœur ne décrivait ce qui se passe sur la scène, nous n'aurions souvent aucun moyen de nous en faire de justes idées.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

 ACTE IV.
 

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉVADNÉ, LE CHŒUR.

ÉVADNÉ.

BRILLANTE étoile du soir, et toi flambeau de la lune, dont la douce lumière éclaire les danses nocturnes des nymphes légères, deviez-vous présider aux fêtes par lesquelles on célébra mon hyménée? pourquoi reçutes-vous les chants dont Argos retentit, lorsque le brave Capanée me donna son cœur et sa main? Furieuse et désespérée, je fuis une maison déserte; je viens m'emparer du bucher et me précipiter dans le tombeau où doit reposer mon époux; j'y trouverai la fin de mes peines, et l'ombre du trépas couvrira ma douleur. O douce mort qui va m'unir à ce que j'aime! Fortune, exauce mes vœux!

LE CHŒUR.

Tu vois le bûcher; il est sous tes pieds; c'est le trésor de Jupiter. C'est là que repose, consumé par le feu céleste, l'époux que tu pleures.

ÉVADNÉ.

Je vois arriver la fin que j'attends avec impa-

tience. La fortune conduit ici mes pas ; mais c'est pour satisfaire à ce qu'exige ma gloire que je vais, du haut de ce roc escarpé, me précipiter dans les flammes ; j'unirai sur le même bucher mon corps à celui d'un époux ; placée à ses côtés, je descendrai avec lui dans la couche de Proserpine. Non, cher époux, mon cœur fidèle ne te trahira point dans la tombe. O flambeau nuptial ! doux et fatal hyménée ! puissent mes fils chéris contracter dans Argos une heureuse alliance ! Et toi ! dont la tendresse a fait le bonheur de ma vie, cher époux, reçois mon dernier soupir<sup>1</sup>.

## LE CHŒUR.

Voilà ton père, le vieux Iphis, qui lui-même accourt auprès de toi ; il arrive pour entendre un étrange discours ; il veut apprendre un malheur qu'il ignore, et qui va le plonger dans la douleur.

## SCÈNE II.

ÉVADNÉ, IPHIS, LE CHŒUR.

IPHIS.

O fille infortunée ! ô malheureux vieillard !

<sup>1</sup> Il y a dans cette scène quelques expressions obscures et où le texte paraît altéré. Cette dernière phrase, par exemple, n'offre point en grec un sens exact ; dans la première que prononce Évadné, il y a un mot qui ne forme pas de sens. J'ai suivi, pour ce mot-là, la correction de Musgrave, et j'ai traduit avec un peu plus de liberté ce qui, dans le texte, m'a paru manquer de clarté.



ÉVADNÉ.

C'est le théâtre de ma victoire.

IPHIS.

Ma fillé, et sur qui donc prétends-tu remporter la victoire ?

ÉVADNÉ.

Sur toutes les femmes que le soleil éclaire.

IPHIS.

Par les ouvrages de Minerve, ou par la sagesse de ton cœur ?

ÉVADNÉ.

Par ma vertu ; car je suivrai mon époux dans la tombe.

IPHIS.

Qu'as-tu dit ? quelle est donc cette énigme insensée et funeste ?

ÉVADNÉ.

Je vais me précipiter dans le bucher de Capanée.

IPHIS.

O ma fille ! ne profère pas de tels discours en présence de tant de personnes.

monosyllabes, οὐ μέν. — Cette correction serait insuffisante ; il n'y a rien à changer au texte. R.-R.

<sup>1</sup> Il paraît qu'Iphis juge que la raison de sa fille est égarée, et qu'il veut la ramener à un état plus tranquille par des questions simples et naturelles, à peu près comme celles qui font un effet si touchant dans *le Roi Lear*.

ÉVADNÉ.

Je veux qu'ils soient connus de tous les Argiens.

IPHIS.

Je ne souffrirai point cet excès de démence.

ÉVADNÉ.

L'empêcher est hors de votre pouvoir. C'en est fait. Je vous laisse des pleurs; mais pour moi, pour mon époux; c'est un doux sacrifice.

Elle se précipite.

LE CHŒUR.

O femme! tu commets un atroce exploit.

## SCÈNE III.

IPHIS, LE CHŒUR.

IPHIS.

Infortuné! ô Argiennes! je succombe.

LE CHŒUR.

O spectacle déchirant! faut-il que vos yeux soient témoins de cet affreux sacrifice?

IPHIS.

Vit-on jamais un plus malheureux père?

LE CHŒUR.

Infortuné vieillard! OEdipe t'enveloppe dans sa fatale destinée, après avoir causé la ruine de ma patrie.

Hélas ! que n'est-il donné aux hommes d'être jeunes deux fois, de devenir deux fois vieillards : car dans le sein de nos maisons, si quelque chose est contraire à l'ordre, nous le rectifions par de seconds conseils ; mais il ne nous est point permis d'en user ainsi dans le cours de notre âge, deux fois jeunes et vieillards, si quelque erreur nous égarait, jouissant d'une double vie, nous corrigerions cette erreur. C'est ainsi que dans ma jeunesse, en portant mes regards sur ceux qui étaient pères, j'étais amoureux de la paternité, je mourais du désir de posséder des enfans ; ah ! si j'avais senti ce que j'éprouve, si j'avais connu la douleur d'un père à qui ses enfans sont ravis, jamais je ne me serais exposé aux maux dont je suis la proie. J'avais un fils vaillant et vertueux : hélas ! il n'est plus. Infortuné ! que vais-je devenir ? Irai-je dans ma maison ? Je supporterai donc la solitude d'un vaste palais, le désespoir attaché à mon existence ? Chercherai-je un asile dans le palais de Capanée ? ah ! qu'il m'eût été cher si je pouvais encore y rencontrer ma fille ! Ma fille.... elle n'est plus, elle, dont les douces caresses versaient sur mes cheveux blancs la consolation et la joie, dont les mains tendres et pieuses embrassaient ma tête blanchie, qui la couvrait de ses baisers..... Ah ! rien n'est plus doux pour un père accablé d'années, que les



services qu'il reçoit d'une fille chérie! Les fils ont l'âme fière et le courage plus élevé; ils connaissent moins les soins délicats et les caresses affectueuses. — Conduisez-moi dans mon palais; plongez-moi dans les ténèbres; je veux y laisser périr sans nourriture ce corps déjà consumé par l'âge et par la douleur. Quelle consolation trouverais-je à toucher les os de mon fils! ? O inéluctable vieillesse! que je te hais! que je hais ceux qui cherchent à prolonger nos jours par des alimens, des breuvages, des secrets magiques, et qui détournent le char de la vie pour la dérober au trépas! Il faudrait, au contraire, que celui qui n'est plus qu'un citoyen inutile devînt aussitôt la proie de la mort, et fit place à ceux qui sont plus jeunes que lui.

## SCÈNE IV.

LE CHOEUR ; partagé en deux bandes , UN ENFANT ,  
ADRASTE , THÉSÉE.

DEMI-CHOEUR.

Hélas! voilà les os de nos enfans qu'on apporte

<sup>1</sup> Le mot grec est des deux genres. Mais il me paraît que c'est de son fils que parle le vieillard et non de sa fille. Il donne par ce mot une raison de sa conduite, et cette conduite avait besoin d'être expliquée. Iphis est venu pour chercher sa fille, et aussi pour reporter à Argos le corps de son fils Étéoclus. Ainsi, quoique sa fille ne soit plus, il a encore une raison de rester. Dans l'excès de son désespoir, résolu de mourir de faim, sûr que les cendres d'Étéoclus et d'Évadné seront pieusement recueillies, il lui paraît inutile de différer l'exécution de son projet.

en ces lieux : soutenez-moi , fidèles esclaves , soutenez une mère accablée d'infirmités , d'années et de douleurs ; qui a vécu pour voir le deuil de ses enfans , et pour éprouver des tourmens dont son faible corps ne peut soutenir la violence. Quel supplice égale les déchiremens d'une mère qui pleure un tendre fils ?

L'ENFANT.

O mère infortunée ! j'emporte du bucher les cendres de mon père , fardeau pesant pour ma douleur. Cette urne étroite renferme tout ce qui m'est cher.

DEMI-CHŒUR.

Oui , tu fais verser de douces larmes à une mère désolée ! O restes précieux de ce qu'Argos eut jamais de plus grand !

L'ENFANT.

Et moi , infortuné ! privé d'un tendre père , j'habiterai une maison déserte ! celui qui m'a donné le jour ne me serrera plus dans ses bras.

DEMI-CHŒUR.

Hélas ! qu'est devenu le fruit de mes douleurs ? où est le prix de mes veilles , ... et les tendres soins de l'éducation maternelle , et l'assiduité vigilante qui écartait le sommeil de nos paupières , et les doux embrassemens d'un fils ?

L'ENFANT.

Hélas! vos fils ne sont plus. Réduits en cendre<sup>1</sup> et dissipés dans l'éther, ils ont pris leur essor vers les royaumes sombres. O mon père! tu entends les paroles que je t'adresse! Fais que je venge ta mort aussitôt que je pourrai soutenir le poids du bouclier.

ADRASTE.

Jeune enfant! que les dieux exaucent tes vœux généreux!

L'ENFANT.

Puissent-ils remettre en mes mains la vengeance d'un père! ses malheurs ne sont point encore assoupis<sup>2</sup>.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas!..... C'est assez des malheurs qui font couler nos larmes; c'est assez des douleurs auxquelles notre cœur est en proie.

<sup>1</sup> Réduits en cendre et dissipés dans l'éther. C'était l'opinion d'Anaxagore que l'esprit, à l'instant de la mort, se dissipait dans les airs et se résolvait en fluide éthéré. Mais cette réflexion paraît mal placée dans la bouche d'un enfant; aussi quelques critiques l'attribuent-ils à Adraste.

<sup>2</sup> Les manuscrits attribuent ces paroles à Adraste, et les lient aux précédentes. Je les ai placées dans la bouche du jeune enfant sur l'autorité de Musgrave. J'ai suivi le sentiment de cet éditeur, touchant la distribution des personnages dans quelques autres endroits de cette scène, où il m'a semblé que la clarté du dialogue n'était pas compatible avec la distribution que d'autres éditeurs ont indiquée.

## L'ENFANT.

L'Asope un jour me verra à la tête des vaillans Argiens venger la mémoire d'un père <sup>1</sup>. — O mon père ! il me semble te voir encore me caresser entre tes bras. Quoi ! je n'entendrai plus ta voix m'adresser de douces exhortations ! Ta mort frappe à la fois le cœur d'une vénérable mère et celui d'un tendre fils. — Doux et cruel fardeau, sous qui mon cœur succombe ! cendre chérie ! repose sur mon sein.

## ADRASTE.

O soupirs déchirans ! ô plaintes attendrissantes ! je ne puis retenir mes larmes.

## LE CHŒUR.

O mon fils ! tu n'es plus, mon fils ! chère et fidèle image de ton infortunée mère !

THÉSÉE <sup>2</sup>.

Adraste, et vous, citoyennes d'Argos, vous voyez ces enfans qui ont dans leurs mains les cen-

<sup>1</sup> J'ai adopté la correction heureuse de M. Tyrwhitt, sur ce passage ; elle éclaircit le texte sans changer essentiellement le sens.

<sup>2</sup> Rien n'indique clairement que Thésée paraisse dès le commencement de cette scène ; on pourrait même supposer qu'il avait été de nouveau consulter les citoyens d'Athènes avant de livrer les cendres des Argiens à leurs mères : cependant il m'a paru plus naturel de le faire entrer sur la scène avec la pompe funèbre, avec Adraste et les jeunes enfans.

dres des héros à qui ils doivent la naissance, ces corps qui sont le fruit de ma victoire, et moi et l'État que je gouverne, nous offrons ce don à votre tendresse. Conservez-en une juste reconnaissance, et n'oubliez point ce que j'ai fait pour vous. J'adresse à tous vos citoyens, les mêmes discours; qu'ils honorent cette cité, que vos enfans transmettent à leurs enfans d'âge en âge la mémoire des bienfaits que vous avez reçus. Que Jupiter en soit témoin; que tous les dieux du ciel sachent quels traitemens vous avez éprouvés de notre part.

ADRASTE.

Oui, Thésée, nous savons quels services tu as rendus à notre patrie : tu as tiré Argos de la détresse; la mémoire de cette action ne vieillira point dans nos cœurs; nous en conserverons une éternelle reconnaissance. Les généreux secours que tu viens de nous accorder, exigent de notre part un retour d'amitié, d'aide et de bons offices.

THÉSÉE.

Que puis-je faire encore pour soulager votre infortune?

ADRASTE.

Ton bonheur, ô Thésée! est l'unique objet de mes vœux; tes vertus et celles de ta patrie, nous assurent qu'ils seront remplis.

THÉSÉE.

J'en accepte l'augure; et j'en forme pour vous de semblables.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, MINERVE.

MINERVE.

Thésée, écoute la voix de Minerve, et sois docile à ses ordres afin d'assurer ton bonheur. Ne livre pas si aisément ces os aux Argiens, et ne laisse point encore ces enfans les emporter dans leur terre natale. Pour prix de tes travaux et de ceux que ta patrie a soufferts, exige avant tout un serment solennel : c'est Adraste qui doit le prêter entre tes mains : il est roi et a l'autorité nécessaire pour jurer au nom de la terre de Danaüs. Le serment sera que les Argiens ne porteront jamais la guerre dans cette contrée, et qu'ils la défendront contre les attaques de ses ennemis. Qu'ils invoquent sur eux la vengeance céleste, si jamais, violant leur serment, ils tournaient leurs armes contre Athènes. Sache quel est le lieu où tu dois immoler les victimes. Tu possèdes dans ton palais un trépied d'airain, présent que le grand Hercule, au retour de son expédition contre Troie, pressé de terminer quelque périlleuse entreprise, te chargea de placer sur l'autel pythien. Sur ce trépied im-

mole trois brebis, et grave le serment dans sa cavité sacrée. Ensuite laisse-le sous la sauve-garde du dieu qu'on adore à Delphes ; qu'il subsiste comme un monument de ce redoutable serment, et comme un témoignage aux yeux de la Grèce entière. Et lorsque tu auras achevé le sacrifice, cache le fer ensanglanté dans les entrailles de la terre, auprès du bûcher des sept illustres morts ; et si jamais les Argiens osaient enfreindre leur serment et marcher contre ta patrie, la vue de cette épée les fera pâlir de frayeur ; semant l'horreur et la mort, elle repoussera jusque dans leurs foyers leurs légions épouvantées. Quand tu auras exécuté ce que je viens de te prescrire, renvoie à leurs amis la cendre de ces héros. Que l'endroit où leurs corps ont été purifiés par le feu devienne un bois sacré, planté auprès du chemin <sup>1</sup> consacré à la déesse isthmienne <sup>2</sup>. Tel est le devoir que je te prescris. Et vous, enfans des Argiens ! un jour vous porterez le ravage dans les murs de Thèbes, vous vengerez la mort de vos pères. Égialée <sup>3</sup>, émule de celui qui t'a donné le jour, et toi, fils de Tydée, qui te donnas le nom glorieux de Diomède, dès qu'un tendre duvet ombragera vos joues, vous armerez les enfans de Danaüs, et vous assiégerez la ville

<sup>1</sup> Carrefour.

<sup>2</sup> Ino, Leucothoé.

<sup>3</sup> C'était le fils d'Adraste.

aux sept portes. Votre arrivée remplira d'amertume le cœur de vos ennemis ; devenus forts et tels que deux forts lionceaux , vous marcherez contre eux et vous sèrez les destructeurs de leur superbe cité. Le sort ne changera point l'arrêt qu'il a prononcé. Décorés dans la Grèce du nom d'Épigones , vous imposerez à la postérité le devoir de chanter vos exploits : tel sera l'éclat des triomphes que les dieux accorderont à vos armes.

THÉSÉE.

O Minerve , ma souveraine ! je m'empresse d'obéir à tes ordres : sous l'enipire de la sagesse , mon cœur ne peut faillir. Je vais exiger le serment que tu m'as dicté : daigne , pour prix de mon obéissance , continuer à me conduire. Aussi long-temps que cette ville jouira de ta protection et de ta faveur , elle sera tranquille et florissante.

LE CHŒUR.

Adraste , allons par un serment redoutable engager pour jamais nos cœurs ; et payons d'un juste retour d'amour et de reconnaissance , les services que nous avons reçus de cette cité généreuse , et du héros qui la gouverne.

FIN DES SUPPLIANTES.



---

# E X A M E N

DE LA TRAGÉDIE

## DES SUPPLIANTES.

---

CETTE pièce paraît se ressentir plus que d'autres de l'éloignement où nous sommes du temps où elle fut écrite. On y trouve quelques lacunes ; le nombre des actes est réduit à quatre ; le jeu de la scène, la distribution des personnages, offrent des incertitudes, des obscurités qui nuisent à l'intérêt.

Cet intérêt d'ailleurs n'est point le même que s'il roulait sur les sentimens communs de l'humanité. Tous les peuples civilisés, peut-être tous les peuples sauvages, ont envisagé les devoirs envers les morts comme trop importants pour être négligés ou abandonnés au caprice des particuliers ; les inconvéniens qui résulteraient d'un tel abus ont frappé tous les législateurs ; mais l'attachement superstitieux de chaque peuple aux pratiques qu'il a une fois adoptées, le zèle que chaque citoyen met à remplir ce devoir envers ceux qui lui sont chers, ne peuvent point toucher aussi vivement des hommes étrangers à leurs préjugés et à leurs

coutumes, que des vertus d'un autre ordre qui ne varient pas selon les temps et selon les climats.

On peut néanmoins se transporter par la pensée au milieu d'un peuple où régnaient des opinions qui ne sont point les nôtres, et trouver même dans ses préjugés quelque chose de noble et de touchant. Il faut se rappeler que les âmes de ceux qui ne recevaient pas la sépulture erraient cent ans sur les bords du Styx; qu'aucun malheur ne paraissait comparable à cet abandon d'un corps livré aux animaux dévorans, et que lorsqu'un ennemi s'en emparait, la honte et l'humiliation mettaient le comble à cette infortune.

Ces sentimens sont peut-être moins éloignés de nos mœurs qu'ils ne le paraissent au premier coup-d'œil<sup>1</sup>, et lors même qu'ils nous seraient étran-

<sup>1</sup> Mademoiselle de Montpensier raconte que quand elle passa à Champigny pour la première fois, elle sentit une secrète émotion à la pensée de tous les morts de sa famille dont ce lieu renfermait la cendre, et elle envisagea comme une sorte d'inspiration la résolution qu'elle prit dès-lors de recouvrer cette terre, aliénée par son père à la maison de Richelieu. Ce moyen fut employé dans le procès. M. Maillet, qui a si bien décrit les pyramides d'Égypte, met au-dessus de tous les attentats l'impiété de celui qui a violé ces tombeaux. Et un voyageur plus récent, qui paraît d'ailleurs aussi philosophe que bon observateur, appelle un trafic infâme le transport des momies en Europe, quoique l'inspection de ces corps ait contribué à jeter du jour sur les usages de l'Égypte ancienne, et ne puisse sans doute causer un mal réel à aucun être sensible. Dans combien de villes l'anatomie, cette science d'une utilité si évidente et si reconnue, trouve-

gers à tous égards, ils sont assez voisins de la nature pour émouvoir notre sensibilité. Nous serions encore affectés du spectacle de ces mères gémissantes qui assiègent le temple de Cérès, qui environnent Éthra de rameaux d'olivier, tandis qu'Adraste et les jeunes enfans, placés auprès de lui, demeurent à la porte du temple dans le silence de la douleur.

Cette pompeuse exposition a du rapport avec celle de l'*OEdipe roi* de Sophocle : elle met sous les yeux le tableau de l'action qu'il s'agit de développer. « Ces mères obtiendront-elles les corps de leurs enfans ? » Il est bon d'observer que ce sujet est plus particulier qu'il ne le paraît au premier coup-d'œil : ce n'est point simplement la sépulture des corps, mais leur possession que les mères réclament et qu'elles obtiennent. Si l'on ne faisait point cette considération, la quatrième scène du dernier acte paraîtrait épisodique, et l'apparition de Minerve inutile. A l'exception de ces deux dernières scènes, le quatrième acte offre un épisode qui est, à la vérité, voisin du sujet, mais qui ne lui est point assez lié, et en particulier le personnage d'Iphis y est étranger.

t-elle des obstacles dans les préjugés populaires ! Combien ont long-temps refusé et refusent peut-être encore d'éloigner de leur sein et du centre de leurs églises les plus fréquentées, des corps privés de vie qui sont le tombeau des vivans !

D'ailleurs, c'est une tragédie politique où il est évident que le poète a fait des allusions fréquentes aux événemens dont ses spectateurs étaient témoins, et qu'il a sacrifié même quelquefois son sujet au plaisir de flatter leur haine ou leur amour-propre.

Occupé de ce dessein, et suivant avec soin le développement d'une action publique qui favorisait ses vues, Euripide me paraît avoir négligé la partie des mœurs. Il y a des traits bien sentis dans les caractères d'Éthra et de Thésée ; mais ces traits sont rares, et les autres caractères sont un peu communs. On aura remarqué sans doute avec intérêt l'extrême retenue d'une reine qui craint de s'expliquer devant son fils ; retenue semblable à la modération de Pénélope, lorsque Télémaque la fait rentrer dans son palais<sup>1</sup> ; la docilité de Thésée qui, sans abandonner son sentiment, se soumet aux conseils de sa mère ; la noblesse avec laquelle ce prince repousse les menaces du héraut thébain, en lui déclarant que tant d'orgueil est incapable d'allumer son courroux. Ce dernier mot fait une opposition assez remarquable avec l'emportement du fils de Thésée dans la tragédie des *Héraclides*, contre un héraut argien que le jeune prince frapperait de son sceptre, s'il n'était retenu par le

<sup>1</sup> *Odys.* lib. XXI.

chœur; quoiqu'il soit peint d'ailleurs comme un roi plein de vertu.

Nous ne pouvons prononcer sur le mérite de cette pièce qu'avec une grande réserve; l'impression qu'elle faisait sur les Athéniens dépendait de trop de circonstances qui n'existent plus pour nous. Elle porte encore aujourd'hui un caractère de grandeur au milieu de la simplicité du sujet; le ton en est solennel et religieux, l'accent noble et pathétique, l'action tranquille et majestueuse; mais nous ne jugeons qu'imparfaitement de la pompe du spectacle, de l'empire des préjugés, de l'influence des circonstances; et il est impossible de réparer les outrages du temps.

Je remarquerai aussi en passant que dans cette tragédie et dans celles qui vont suivre, nous manquons pour la parfaite intelligence de quelques passages obscurs, d'un secours qui n'est point à mépriser, quoiqu'il ne soit ni indispensable, ni constamment utile : je veux parler des scholiastes grecs. L'usage auquel étaient destinées ces remarques, ces scholies sur la plupart des auteurs grecs, était, à ce qu'il paraît, d'en faciliter l'intelligence aux jeunes gens peu versés dans l'étude de leur propre langue, et dans la mythologie et l'histoire. Je présume du moins que ces notes avaient pour but l'instruction de la jeunesse plutôt que l'étude particulière du cabinet, soit par la manière dont

elles sont faites, soit parce qu'elles sont ordinairement plus abondantes sur certaines pièces, qui sans doute étaient l'objet ordinaire des leçons publiques de littérature. C'est communément le commencement de l'ouvrage où les commentaires sont le plus abondans. Cette circonstance peut servir à prouver l'ancienneté de l'arrangement des tragédies d'Euripide que les éditions grecques ont conservé, et que j'ai soigneusement respecté dans cette édition. Cet arrangement est singulier; il ne paraît être ni celui des sujets, ni celui des temps où les pièces furent représentées; peut-être tient-il à la préférence que les anciens critiques donnaient à certaines tragédies pour les faire lire à leurs disciples. Quoi qu'il en soit, les sept premières tragédies d'Euripide sont plus ou moins chargées de tels commentaires, respectables par leur antiquité, toujours dignes d'être consultés, quelquefois importans, quelquefois inutiles, dont je n'ai point manqué de faire usage lorsqu'ils m'ont paru jeter du jour ou de l'intérêt sur la lecture de cet auteur, et que j'ai cité quelquefois comme d'assez bonnes autorités, sans leur accorder néanmoins une aveugle confiance, et en les abandonnant sans regret dès qu'ils s'écartent eux-mêmes des règles d'une saine critique. Cela leur arrive souvent sans doute; j'ai remarqué cependant un de ces scholiastes d'Euripide, qu'il n'est pas difficile de re-

connaître, quoiqu'aucun nom ne distingue leurs divers commentaires, dont la critique m'a paru constamment judicieuse et même philosophique; c'est aussi celui qui s'occupe par préférence des remarques relatives à la philosophie : d'autres disent des mots trop courts à la vérité, mais qui sont quelquefois des traits de lumière, sur le jeu de la scène; plus souvent sur le sens de la phrase, ou sur quelque point de grammaire, ou de mythologie. Le nombre de ces notes grecques va toujours en diminuant, depuis la première tragédie jusqu'à la septième où elles finissent, et dès la huitième, qui est celle des *Suppliantes*, on en est privé tout-à-fait. C'est peut-être une raison d'excuser un traducteur, s'il fait dès-lors un peu plus d'usage des conjectures que quelques savans critiques ont proposées pour rétablir le texte, là où il est évidemment corrompu, quoique sans doute il faille user de cette ressource avec beaucoup de réserve.

---

---

# SUJET

## DE LA TRAGÉDIE D'IPHIGÉNIE

### EN AULIDE.

---

**I**L est trop connu pour s'y arrêter. C'est le fameux sacrifice d'Iphigénie, dont tant de poètes ont parlé si différemment. Euripide suppose que cette jeune princesse fut sauvée par Diane même, à qui on la sacrifiait, et transportée en Tauride, tandis qu'une autre victime tombait sous le couteau sacré : idée qui paraît tirée du sacrifice d'Abraham confondu avec celui de Jephthé<sup>1</sup>. ●

<sup>1</sup> Rien ne paraît moins probable que ces conjectures par lesquelles on a voulu dériver la mythologie grecque, des traditions d'un peuple ignoré des Grecs.



IPHIGÉNIE

EN AULIDE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

---

## PERSONNAGES.

---

AGAMEMNON.

UN VIEILLARD , officier de la maison d'Agamemnon. <sup>1</sup>

LE CHOEUR , composé de femmes de Chalcis.

MÉNÉLAS.

CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

● UN ENVOYÉ.

SOLDATS.

SUITE DE CLYTEMNESTRE.

La scène est en Aulide <sup>2</sup> , ville et port de la Béotie.

<sup>1</sup> Cet acteur fait deux rôles , celui de confident d'Agamemnon , et celui d'homme dévoué aux intérêts de Clytemnestre. Voilà pourquoi il a deux titres différens dans les éditions grecques, quoique ce soit le même personnage.

<sup>2</sup> Aulide et Chalcis étaient deux villes séparées par l'Euripe, aujourd'hui détroit de Négrepont. La première est dans la Béotie, et la seconde dans l'Eubée.

---

IPHIGÉNIE,  
EN AULIDE,  
TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE UNIQUE<sup>1</sup>.

AGAMEMNON, UN VIEILLARD, officier de sa maison.

AGAMEMNON.

**A**MI, suis-moi devant cette maison.

LE VIEILLARD.

Je vous suis ; mais ô Agamemnon , ô mon maître, quel nouveau projet méditez-vous ?

<sup>1</sup> Le P. Brumoy ne compte pas l'intermède pour une scène ; et en effet , il est hors de l'action tragique. Musgrave conjecture , avec beaucoup de vraisemblance , que cette première scène de l'*Iphigénie* était précédée d'un prologue où Diane faisait l'exposition de la pièce. En effet , quelques citations des anciens ne se retrouvent plus dans le texte tel que nous le possédons , et paraissent avoir fait partie d'un prologue. D'ailleurs aucune autre pièce d'Euripide n'est sans prologue ; car nous savons avec certitude , et non par conjecture , que celui qui manque à Rhésus y était autrefois. Enfin , aucune autre ne commence par des vers anapestes. Ces raisonnemens ont beaucoup de force.

AGAMEMNON.

Tu le sauras.

LE VIEILLARD.

La vieillesse dérobe le sommeil à mes yeux ;  
mais vous<sup>1</sup>...

AGAMEMNON.

Quel astre s'élève sur nos têtes ?

LE VIEILLARD.

C'est l'étoile brillante du chien céleste<sup>2</sup>. A  
peine est-elle au milieu de sa course ; cepen-  
dant.....

<sup>1</sup> « Le texte porte : Je m'empresse ; ma vieillesse n'est que trop  
vigilante, et mes yeux sont depuis long-temps ouverts. » R.-R.

<sup>2</sup> Le grec ajoute : *Voisin des sept pléiades*. Ces sortes d'épithètes  
ne doivent point entrer dans le texte français ; cela le rend lan-  
guissant.

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur ! Quel important besoin  
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?  
A peine un faible jour vous éclaire et me guide ;  
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.  
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?  
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?  
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui satisfait de son humble fortune,  
Libre du joug superbe où je suis attaché,  
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

RACINE, *Iphigénie*, acte I, scène 1.

AGAMEMNON.

Les flots, les oiseaux, les vents, l'Euripe, tout est encore dans le silence.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc, ô Agamemnon, sortir sitôt de votre tente, tandis que le repos règne dans l'Aulide, et que tout, jusqu'aux sentinelles, paraît endormi ? Retirons-nous, croyez-moi.

AGAMEMNON.

Heureux vieillard, que je suis jaloux de ton sort ! Que j'envie le bonheur de quiconque vit ignoré du monde, sans gloire et sans souci ! Malheureux ceux qui vivent dans les honneurs !

LE VIEILLARD.

Quoi donc ? est-il rien de plus éclatant ?

AGAMEMNON.

Éclat trompeur, vains honneurs ! quand on les désire, ils semblent doux et charmans. Les possède-t-on ? on les trouve remplis d'amertume<sup>2</sup>. Dans un rang tel que le mien, si vous n'accom-

<sup>1</sup> « Le repos règne dans l'Aulide, et les gardes des murs sont » immobiles. Rentrans. » Il ne dit pas que les sentinelles dorment, ce que le général n'aurait pas dû souffrir ; mais que l'heure de relever les gardes des remparts du camp n'était pas arrivée, et que ces gardes étaient d'ailleurs tranquilles.

<sup>2</sup> Agamemnon indique en général le sujet de sa douleur, qu'il va développer à son confident.

plissez les ordres cruels des dieux , si vous ne cédez aux caprices des hommes , vous êtes malheureux.

## LE VIEILLARD.

Prince, j'ose le dire, ces plaintes ne sont pas justes, ni dignes d'un grand roi <sup>1</sup>. Pensez-vous qu'Atrée vous ait donné le jour pour posséder seul des biens purs et sans mélange ? Mortel, la joie et la douleur sont votre partage. Tel est l'ordre du destin. Il faut s'y soumettre. Cependant, que faites-vous ? rongé d'inquiétude, vous passez la nuit à la lueur d'une faible lumière, tantôt à tracer une lettre, tantôt à rayer ce que vous avez écrit ; vous la fermez, vous la r'ouvrez, vous jetez de dépit le flambeau <sup>2</sup>, et vous versez un torrent de larmes.

<sup>1</sup> Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.  
Tandis que vous vivrez, le sort qui toujours change,  
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.  
Bientôt.... Mais quels malheurs dans ce billet tracés,  
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez ?  
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?  
Pleurez-vous Clytemnestre ou bien Iphigénie ?  
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? daignez m'en avertir.

Même scène.

## AGAMEMNON.

La reine qui dans Sparte avait connu ta foi,  
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.

Même scène.

<sup>2</sup> Il paraît, par ce qui est dit un peu plus haut, qu'Agamemnon n'écrivait pas sa lettre à la lumière d'un flambeau, mais d'une lampe, λαμπτήρος φάος. Ainsi il est plus naturel de penser que

Voici, voici encore cette fatale lettre entre vos mains <sup>1</sup>. Enfin, la douleur et l'irrésolution vous mettent hors de vous. Quelle est votre peine? Qu'est-il arrivé de nouveau? Au nom des dieux, daignez m'en instruire. Que ma vertu, que ma fidélité vous touchent <sup>2</sup>: avez-vous oublié le rang que Tyndare m'a donné auprès de votre épouse?

## AGAMEMNON.

Ecoute <sup>3</sup> mes malheurs. Tu sais que des trois

*πίπτεις πύργῳ* signifie plutôt des tablettes, qu'une torche de pin. Les anciens écrivaient sur des planchettés fort minces de pin ou d'autre bois.

Dans l'*Hippolyte*, la lettre que Thésée découvre entre les mains de son épouse morte, est appelée de même *πύργῳ*. C'est le chœur qui dit à ce prince: « Quand toutes les femmes du monde se pen-  
» draient; quand elles rempliraient de leurs écritures tous les  
» pins ou sapins du mont Ida, *τῶν ἐν Ἴδῳ πύργῳ*, je n'en croirais  
» pas davantage qu'Hippolyte fût un scélérat. »

(Note de l'ancien éditeur.)

<sup>1</sup> « Voici... cette lettre entre vos mains. » Cette phrase est du traducteur. — Le critique n'a pas fait attention que la même idée se trouve effectivement exprimée dans le texte, quelques vers plus haut. R.-R.

<sup>2</sup> Mot à mot: « Tyndare m'a donné à votre épouse comme une  
» partie de sa dot, pour être attaché à son service. »

<sup>3</sup>... Tu vois mon trouble: apprends ce qui le cause,  
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.  
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés,  
Nos vaisseaux par les vents semblaient être appelés;  
Nous partions, et déjà par mille cris de joie  
Nous menacions de loin les rivages de Troie.  
Un prodige étonnant fit taire ce transport; etc.

Même scène.

filles de Lédà, Phœbé, la reine Clytemnestre et Héléne<sup>1</sup>, celle-ci s'attira les vœux de tous les princes grecs; source de menaces et de discordes sanglantes entre les amans qui seraient rebutés. Tyndare le prévint, et balança long-temps à se déterminer. Enfin, il imagina un expédient; il engagea les rivaux à s'embrasser, à faire des libations sur les victimes brûlantes, et à s'obliger<sup>2</sup>, par les sermens les plus saints, de prêter main-forte à l'époux d'Héléne, quel qu'il fût, si on venait à lui enlever son épouse. On devait poursuivre le ravisseur grec ou barbare, entrer à main armée dans ses États, et renverser sa ville<sup>3</sup> capitale. Tous se lièrent par un serment mutuel. Tyndare après cet engagement usa de ruse; car au lieu de choisir l'époux, il en laissa le choix à l'inclination de sa fille<sup>4</sup>. Elle en choisit un.... Plût aux dieux qu'il

<sup>1</sup> Agamemnon commence sans exorde : « Lédà, fille de Thestias » avait trois filles, Phœbé, Clytemnestre mon épouse, et la jeune » Héléne. »

<sup>2</sup> Pausanias dit que Tyndare sacrifia un cheval en exigeant ce serment des amans d'Héléne.

<sup>3</sup> Le siège de Troie fait entendre que le serment regardait la ville capitale, ou du moins celle qui servait d'asile au ravisseur.

<sup>4</sup> Quelle ruse peut-on trouver dans cette facilité de Tyndare ? La ruse consistait à avoir exigé le serment. Voici le sens : « Après » que le vieillard eut reçu leurs sermens, et que par cet heureux » artifice il se fut assuré de leurs dispositions, il accorda à sa » fille la liberté de choisir celui d'entr'eux qui serait le plus à » son gré et vers lequel la douce haleine de Vénus paraîtrait di- » riger son cœur. »



ne l'eût jamais épousée! ce fut Ménélas. Cependant le jeune prince qu'on dit avoir décidé de la beauté de trois déesses, Pâris vint à Lacédémone avec un train et<sup>1</sup> une magnificence de Phrygien. Il aima Hélène<sup>2</sup>, l'amant enleva bientôt l'amante, et la conduisit vers le mont Ida<sup>3</sup>. Ménélas outré de cet affront atteste les anciens sermens de ses rivaux. Les Grecs prennent les armes, se rassemblent en Aulide, avec des vaisseaux, des chars, des boucliers; et tout l'appareil d'une guerre formidable: ils épousent la querelle de mon frère, et en sa faveur, ils m'élisent pour leur chef. Funeste dignité, que n'es-tu tombée en d'autres mains! L'impossibilité de naviguer retient longtemps l'armée impatiente sur le rivage. Calchas consulté garde un triste silence, et répond enfin qu'il faut immoler à la divinité<sup>4</sup> tutélaire de ces lieux.... ma fille Iphigénie; qu'à ce prix seul nous aurons les vents favorables et l'avantage de ren-

<sup>1</sup> Le grec porte : βαρβάρω γλιθόμεναι, *barbarico luxu*. Les Grecs et les Phrygiens se traitaient mutuellement de barbares.

<sup>2</sup> ἔρων ἔρωσαν. Ce dernier mot, qui fait un bel effet, n'est pas exprimé dans le français. « Il l'aima; il s'en fit aimer. » (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>3</sup> Ida, montagne de l'Asie mineure, la plus haute de celles de l'Hellespont. Elle occupe, par ses diverses branches, une partie de la Troade.

<sup>4</sup> Diane est nommée dans l'original.

verser Troie<sup>1</sup>. Frappé de cet oracle accablant et résolu de ne pas souffrir qu'on immolât une victime si chère, j'ordonne à Talthybius de congédier l'armée, jusqu'à ce qu'enfin, gagné par les raisons de Ménélas, je signai l'arrêt barbare. J'écrivis à la reine, et lui commandai d'envoyer au plutôt sa fille en Aulide, pour la donner en mariage à Achille. Je relevai le mérite de ce héros, et j'a-

<sup>1</sup> Surpris, comme tu peux penser,  
 Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer;  
 Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage  
 Que par mille sanglots qui se firent passage, etc.  
 De ma fille en pleurant, j'ordonnai le supplice;  
 Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher :  
 Quel funeste artifice il me fallut chercher !  
 D'Achille qui l'aimait j'empruntai le langage :  
 J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage,  
 Que ce guerrier pressé de partir avec nous,  
 Voulait revoir ma fille, et partir son époux.

RACINE, même scène.

ULYSSE.

N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante  
 Nous a tous appelés aux campagnes du Xante,  
 Et qui de ville en ville attestiez les sermens,  
 Que d'Hélène autrefois firent tous les amans,  
 Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,  
 La demandaient en foule à Tyndare son père ?  
 De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,  
 Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits,  
 Et si quelque insolent lui volait sa conquête,  
 Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.

RACINE, act. I, sc. 3.

joutai , pour presser Clytemnestre , qu'il ne voulait partir qu'en qualité d'époux d'Iphigénie. C'est ainsi que je déguisai à une mère le sacrifice de sa fille, sous le faux prétexte d'un hymen imaginaire. Au reste, le secret fatal n'est encore qu'entre Calchas, Ulysse, Ménélas et moi. Mais la pitié l'emporte; je révoque mon premier ordre dans cette lettre que tu m'as vu fermer et rouvrir cette nuit. Va donc, prends ce billet et cours à Argos.... Arrête, je connais ta fidélité, et ton dévouement pour mon épouse et pour ma maison; je veux auparavant te faire part de ce que j'écris.

« Recevez <sup>1</sup> de votre époux, ô Clytemnestre, cet » ordre bien différent du premier..... »

LE VIEILLARD.

Continuez, seigneur, et ne me cachez rien, afin que le sens de mes paroles s'accorde avec ce que vous écrivez.

AGAMÉMNON.

« Gardez-vous bien d'envoyer votre fille en Aulide. Son hymen est remis à un temps plus commode..... »

LE VIEILLARD.

Mais <sup>2</sup> quoi? croyez-vous que le bouillant Achille,

<sup>1</sup> Pour renvoyer la fille et la mère offensée,  
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée.

RACINE.

<sup>2</sup> Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?

frustré d'un doux espoir, ne courra pas à la vengeance? L'entreprise est hasardeuse. Qu'en pensez-vous, seigneur?

AGAMEMNON.

Achille nous prête son nom sans le savoir. Il ignore le prétexte de l'hymen et le projet du sacrifice. Il ignore heureusement que ma fille lui fut destinée en effet avant le coup qui m'accable<sup>1</sup>.

LE VIEILLARD.

N'importe. Votre entreprise me paraît bien hardie, seigneur; comment donc avez-vous pu livrer à la déesse et aux Grecs une victime si précieuse, votre fille, et l'épouse d'Achille?

AGAMEMNON.

Que veux-tu? je suis tombé dans un abîme de

Avez-vous prétendu que muet et tranquille,  
Ce héros qu'armera l'amour et la raison,  
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?  
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

RACINE.

<sup>1</sup> Agamemnon ne veut pas dire qu'en effet il eut, avant cette époque, dessein d'unir sa fille à Achille, mais qu'il a feint d'avoir ce dessein, et qu'Achille ignore cette feinte ou ce prétexte allégué à Clytemnestre. Aussi le vieillard ne répond-il pas *n'importe*. Il dit: « O roi Agamemnon, vous osez former une effrayante » entreprise. Vous avez déclaré votre fille unie par l'hymen au » fils de la déesse des mers, et vous n'aviez d'autre dessein que » d'amener aux Grecs une victime. »

malheurs qui m'a troublé l'esprit <sup>1</sup>. Ah ! père infortuné <sup>2</sup> !.... Mais cours vers la reine, oublie la lenteur de ton âge.

LE VIEILLARD.

J'y vole, seigneur.

AGAMEMNON.

Que la fatigue ou le sommeil n'arrête point tes pas à l'ombre des bocages, ou sur le bord d'un ruisseau.

LE VIEILLARD.

Jugez mieux de ma promptitude à servir vos désirs.

AGAMEMNON.

Observe sur-tout, à l'entrée des routes qui se divisent <sup>3</sup>, si le char où est ma fille n'aura point

<sup>1</sup> « Hélas ! la raison m'avait abandonné. Dieux ! je suis précipité dans les abîmes de l'infortune. »

<sup>2</sup> Prends cette lettre. Cours au-devant de la reine,  
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.  
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,  
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.  
Mais ne t'écarte point, prends un fidèle guide.  
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,  
Elle est morte, etc.

RACINE, acte I, sc. 1.

<sup>3</sup> On pourrait aussi traduire : « Observe de toutes parts lorsque tu entreras dans une route qui se divise. » Il n'est pas parlé dans le grec des *vestiges des roues*, mais bien de leur célérité, qui pouvait tromper la vigilance du vieillard dans cet endroit où il y avait un double chemin.

passé vers les vaisseaux des Grecs : considère jusqu'aux vestiges des roues.

LE VIEILLARD.

Comptez sur ma vigilance.

AGAMEMNON.

Je ne te retiens plus ; pars promptement : et si tu rencontres le char, détourne toi-même les coursiers vers le chemin <sup>1</sup> d'Argos.

LE VIEILLARD.

Mais par quel indice pourrai-je trouver créance dans l'esprit de la reine <sup>2</sup> ?

AGAMEMNON.

Voici <sup>3</sup> le sceau dont <sup>4</sup> j'ai scellé la lettre que tu portes. Cet indice suffira. Adieu. L'aurore commence à paraître, et le char du soleil s'avance. Va soulager mes peines. (*En s'en allant.*) Ah !

<sup>1</sup> Euripide dit, vers le chemin de la ville bâtie par les Cyclopes ; Il entend Argos ou Mycènes, et il les confond presque toujours, apparemment à cause de leur proximité, ce que ne fait pas Sophocle dans *Électre*. Elles étaient en effet très-distinguées. Agamemnon fut le premier qui les reunit sous son empire.

<sup>2</sup> « De la reine et de votre fille. »

<sup>3</sup> « Conserve le sceau que tu portes sur ces tablettes. » Agamemnon ne donne point en ce moment un sceau à son officier, il parle du cachet qui ferme la lettre.

<sup>4</sup> Les cachets des anciens étaient figurés. Plinç dit que César portait un sphynx sur le sien.

que j'éprouve bien que nul mortel ici-bas n'est heureux jusqu'à la mort !

## I N T E R M È D E .

LE CHOEUR.

S T R O P H E I .

J'ai quitté Chalcis <sup>1</sup>, ma patrie, qu'arrose la célèbre Aréthuse <sup>2</sup>; j'ai traversé le passage étroit de l'Éurie pour venir voir en ces lieux la florissante armée des Grecs et leurs mille vaisseaux. Quelle joie de voir nos maris sur une si belle flotte servir la vengeance de Ménélas et d'Agamemnon <sup>3</sup> ! ils

<sup>1</sup> Le sujet de l'intermède qui sépare chaque acte, naît du fond de la tragédie même, et chacun en particulier de l'acte qui le précède. Ils augmentent l'impression, et tiennent le spectateur en haleine. Celui-ci, qui fait voir comme en perspective vingt rois à la tête d'une armée formidable, et mille vaisseaux rangés dans le port d'Aulide, à l'imitation d'Homère, produit un plus bel effet que dans l'Iliade. Car il prévient le spectateur par le grand intérêt du sacrifice d'Iphigénie, de qui seule dépend le sort de la Grèce assemblée.

On serait tenté de croire que le poëte a présenté à l'esprit une galerie de tableaux; et il pouvait en effet y avoir à Athènes quelque monument public dont ces descriptions fussent empruntées.

<sup>2</sup> Les géographes font mention de quatre fleuves ou fontaines du nom d'Aréthuse: le premier, dont il s'agit ici, arrose l'Eubée, aujourd'hui Négrepont; deux autres coulent, l'un à Smyrne, et l'autre dans l'île d'Ithaque, patrie d'Ulysse; et le dernier, le plus connu de tous chez les poëtes, est l'Aréthuse de Sicile, qui passait à Syracuse.

<sup>3</sup> « J'ai quitté Chalcis..... pour venir sur ce rivage contem-

feront repentir Pâris d'avoir ravi Héléne aux rives de l'Eurotas <sup>1</sup>. Ce fier berger se vantera en vain de l'avoir reçue en don de Vénus, lorsqu'assise au bord d'une onde pure, cette déesse disputait à Junon et à Pallas le prix de la beauté.

## ANTISTROPHE I.

J'ai passé par les bois consacrés à Diane <sup>2</sup>. La vénération s'est peinte sur mon front : j'ai voulu satisfaire une innocente curiosité, et contempler à loisir les tentes, les armes, et la cavalerie des Grecs. J'ai vu les deux <sup>3</sup> Ajax, dont l'un fait la gloire de Salamine <sup>4</sup>, goûter avec Protésilas le doux

» pler l'armée des Grecs et les vaisseaux dociles sous la main de,  
 » ces demi-dieux. Car nous avons entendu dire à nos époux,  
 » que ces guerriers avec mille vaisseaux vont suivre aux champs  
 » troyens le blond Ménélas et le noble Agamemnon, pour re-  
 » prendre Héléne enlevée sur les rives couvertes de roseaux  
 » de l'Eurotas, par Pâris à qui Vénus en fit don, lorsqu'au  
 » bord, etc. »

<sup>1</sup> Fleuve de Lacédémone, qui va se jeter dans le golfe de la Laconie.

<sup>2</sup> « Qu'on honore par de fréquens sacrifices. » Ce qui suit à rapport à la pudeur plutôt qu'à la vénération : » Rougissant d'une  
 » jeune pudeur. »

<sup>3</sup> L'un était fils d'Oïlée, l'autre de Télamon. Le dernier était roi de l'île et ville de Salamine, dans le golfe Saronique. C'est lui qui disputa les armes d'Achille à Ulysse.

<sup>4</sup> « J'ai vu les deux Ajax réunis, le fils d'Oïlée et le fils de Télamon, la couronne de Salamine. »



plaisir <sup>1</sup> des paisibles jeux. J'ai vu Palamède <sup>2</sup>, petit-fils de Neptune, et Diomède <sup>3</sup> occupé des divertissemens du disque, et Mérion, ce favori de Mars <sup>4</sup>, ce prodige de valeur, et le fils de Laërte, parti de ses rochers insulaires, et Nérée, le prince le mieux fait de toute la Grèce <sup>5</sup>.

## ÉPODE I.

J'ai vu le fils de Thétis, l'élève de Chiron, Achille dont la vitesse égale la rapidité des vents. Je l'ai vu courir tout armé sur le rivage, et prétendre l'emporter à la course sur un char traîné par quatre coursiers également beaux. Ils avaient les freins dorés; les deux qu'on avait attachés au timon étaient marquetés de blanc, les deux autres, qui fléchissaient au gré du conducteur, avaient les crins de couleur isabelle, la peau tachetée, et la jambe admirable<sup>6</sup>. Il me semble encore voir

<sup>1</sup> Le poëte appelle ces jeux *πίσσων μορφαῖσι πολλοπλόκοις*, tesserarum formis multiplicibus. Cela justifie les auteurs, qui disent que c'étoit un jeu de dés à plusieurs faces ornés de diverses figures de divinités.

<sup>2</sup> Palamède, fils de Nauplius, prince de l'Eubée.

<sup>3</sup> Diomède, fils de Tydée, roi d'Étolie, et le plus brave des Grecs, après Achille et Ajax.

<sup>4</sup> « Rejéton de Mars. »

<sup>5</sup> Le grec dit simplement : *Et Nérée, le plus beau des Grecs.*

<sup>6</sup> « Ceux de volée, écartés l'un de l'autre, avaient les crins d'une couleur dorée et leurs jambes au-dessus du pied étaient marquées de diverses couleurs. » On se rappelle que les quatre chevaux étaient attelés de front. Le P. Brumoy a fait un ren-

Eumélus , roi de Phères <sup>1</sup> , animer de la voix et de l'aiguillon ses coursiers fougueux ; cependant le fils de Pélée , quoique chargé de ses armes et à pied , paraissait toujours voltiger près des roues.

## STROPHE II.

De là ma curiosité m'a conduite vers ce nombre prodigieux de vaisseaux , qui présente à l'œil le plus beau spectacle du monde. On voit , à droite , la flotte des Myrmidons <sup>2</sup> , composée de cinquante navires. Sur la poupe paraissent les statues d'or des Néréïdes : elles servent à distinguer l'armée d'Achille.

versement dans la phrase , qui ne me paraît pas nécessaire. En grec , Eumélus est nommé avant la description des chevaux qu'il conduisait.

<sup>1</sup> Phères , ville et petit état de Thessalie , près du lac Bébic qui les sépare de la Magnésie.

<sup>2</sup> Le chœur parcourt ici tous les armemens des différentes parties de la Grèce. Si l'on jette un coup d'œil sur la carte , l'on trouvera d'abord les Myrmidons , peuples de la Thessalie , que la fable dit avoir été fournis ; puis les Argiens , dans le Péloponèse : ensuite les Béotiens , au nord de l'Attique. De là on verra , en tirant toujours vers le nord , la Phocide , les Locriens , les Éniens. On repassera ensuite au Péloponèse , pour trouver Mycènes dans l'Argolide , puis Pylos , la ville de Nestor , peu éloignée du golfe Chelonites , mais différente d'une autre Pylos qui est dans la Messénie , sur la même côte de la mer Ionienne , et qui fut le sujet d'une longue contestation entre Athènes et Lacédémone ; comme nous le verrons au sujet d'Aristophane , dans la troisième partie de cet ouvrage. Un coup-d'œil sur la carte vaut mieux que les définitions géographiques.

## ANTISTROPHE II.

Non loin de là se voit la flotte des Argiens , en nombre égal de voiles. Elle est commandée par Euryale <sup>1</sup>, fils de Mécistée, et par Sthénélus, fils de Capanée. Paraît <sup>2</sup> ensuite celle du fils de Thésée, venu d'Attique avec soixante vaisseaux, portant pour symbole la statue de Pallas, signe favorable pour lui sur terre et sur mer, et qu'il porte sur ses chars et sur ses vaisseaux <sup>3</sup>.

## STROPHE III.

J'ai vu ensuite les cinquante voiles des Béotiens parées de leur symbole particulier. C'est Cadmus <sup>4</sup> tenant en main un serpent d'or. Léitus, issu des enfans de la terre, est chef de cette armée de mer. Il est parti de la Phocide <sup>5</sup>. Le fils d'Oïlée, parti

<sup>1</sup> Il n'est pas nommé, mais désigné comme le fils de Mécistée ou Mécistée, et le poète ajoute que Talaüs l'élevait. Celui-ci était père de Mécistée, et par conséquent grand-père d'Euryale.

<sup>2</sup> Dans Homère, c'est Ménésthée, et non le fils de Thésée, qui est chef des Athéniens.

<sup>3</sup> Le traducteur a fait une équivoque. Il est question du char de Pallas, et non des chars des Athéniens... « Portant comme un » signe propice pour ses nautonniers, la déesse Pallas dans un » char attelé de coursiers ailés. »

<sup>4</sup> Cadmus, fondateur de Thèbes, changé en serpent.

<sup>5</sup> Musgrave fait ici une légère correction, parce que la Phocide ne dépendait point des Thébains. En la suivant, on traduirait : « Celle des Phocéens paraît ensuite. »

de la ville de Thronium , commande pour les Lociens pareil nombre de vaisseaux.

### ANTISTROPHE III.

Agamemnon , fils d'Atrée , a fait venir cent vaisseaux de Mycènes. Le vaillant <sup>1</sup> Adraste commande sous lui<sup>2</sup> , comme un ami qui s'intéresse à la querelle de son ami , devenue celle de toute la Grèce , depuis que la perfide Hélène a quitté Ménélas pour suivre un hymen étranger. Suivent les vaisseaux du vieux Nestor , roi de Pylos. On y voit pour symbole , une figure aux pieds de taureau. C'est Alphée , dieu du fleuve de ce nom<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Josué Barnés croit que le mot Ἀδραστής , n'est pas un nom d'homme , mais une épithète de Ménélas qu'on sous-entend. Le sens fait voir qu'il se trompe. Il ajoute qu'Euripide pourrait bien s'être mépris , vu qu'Adraste , roi de Sicyone , était mort avant la guerre de Troie. Cela est plus vraisemblable : Car Euripide s'est en effet trompé , dit-il , en donnant Eurytus pour chef aux Épéens dans l'épode II du même chœur ; Homère en nomme quatre autres , dont l'un est fils de cet Eurytus. Après tout , les traditions sur la guerre de Troie étaient différentes , et cette solution vaut mieux qu'une comparaison pénible entre le dénombrement d'Homère et celui d'Euripide , pour en conclure que ce dernier s'est mépris.

<sup>2</sup> Grec : *Avec lui.*

<sup>3</sup> C'était un fleuve du Péloponèse ; aussi le grec exprime-t-il qu'il était voisin de la patrie de Nestor. Il était ordinaire de peindre les fleuves sous l'image d'un taureau , mais on leur attribuait la tête de cet animal ; et je ne me rappelle pas qu'on les ait peints avec les pieds de taureau , soit dans les arts , soit en poésie. Peut-être au lieu du mot ταυρόπους , faudrait-il lire ταυρωπόδον , à face de taureau.

## ÉPÔDE. II.

Les Éniânes ont douze vaisseaux sous la conduite du roi Gounéus. Suivent les princes d'Élide, qu'on nomme Épéens. Eurytus est leur chef. Mégès, fils de Phylée, conduit la flotte des Taphiens, aux rames blanches<sup>2</sup>. Il a quitté volontiers les Échinades<sup>3</sup>, îles inaccessibles aux navigateurs. Ajax de Salamine rapproche l'aile droite de l'aile gauche, et ferme la flotte entière par douze vaisseaux si bien équipés, à entendre et à voir ceux qui les montent, que les vaisseaux étrangers qu'ils rencontreront ne peuvent éviter d'être pris. Voilà ce que j'ai vu et entendu : bien sûr de ne perdre jamais le souvenir d'un si bel armement<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Taphiens, habitans de Taphie, île de la mer Ionienne, ainsi nommée à cause de Taphius, issu de Neptune et d'Hippochoé, fille de Nestor. Cette île était une des Échinades vis-à-vis l'embouchure du fleuve Achéloüs. Voy. la carte.

<sup>2</sup> Le P. Brumoy corrige ici le texte qui dit clairement. « Eurytus était le roi de ces Épéens; il menait l'Arès Taphien aux blanches rames; desquels Taphiens Mégès était roi. » Ce texte est contraire à toutes les traditions historiques ou fabuleuses du siège de Troie, et le P. Brumoy me paraît avoir eu raison de s'en écarter comme il a fait.

<sup>3</sup> Pourquoi, volontiers? le grec ne le dit pas plus que le sens ne le comporte (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>4</sup> Quoique ce passage ait, en grec, quelque chose d'obscur; on peut le traduire plus simplement en suivant l'édition d'Oxford. Après ces mots : *Par douze vaisseaux*. « Tel est le récit qu'on m'a fait et ce que j'ai vu : j'ai vu ce peuple navigateur, auquel si quelqu'un ose opposer les pirogues barbares, qu'il ne se flatte pas de retourner dans sa patrie.... J'ai vu l'appareil de l'expédition navale et guerrière; j'avais appris dans ma maison les autres détails; jamais je n'en perdrai le souvenir. »

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNÉLAS, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Ah ! Ménélas ! ce que vous osez faire sied-il à un roi et au frère d'Agamemnon <sup>1</sup> ?

MÉNÉLAS.

Va, tu portes trop loin la fidélité.

LE VIEILLARD.

Vos reproches me sont glorieux.

MÉNÉLAS.

Je te ferai repentir de ton insolence.

LE VIEILLARD.

Dois-je souffrir que vous ouvriez les lettres dont je suis chargé ?

MÉNÉLAS.

Dois-tu <sup>2</sup> porter dans ce funeste écrit tous les malheurs des Grecs ?

<sup>1</sup> « Est-il digne de vous ? » Le vieillard ne rappelle pas les qualités de Ménélas.

<sup>2</sup> Quelques-uns croient que Ménélas reproche dans ce vers au vieil officier quelque trame secrète contre les Grecs, et que l'accusé répond : « C'est une affaire à part, il n'en est pas ques-

LE VIEILLARD.

C'est vainement disputer , seigneur ; rendez-moi cette lettre.

MÉNÉLAS.

Je n'en ferai rien.

LE VIEILLARD.

Et moi je ne vous quitte point.

MÉNÉLAS.

Prends garde qu'une mort prompte ne punisse ton audace <sup>1</sup>.

LE VIEILLARD.

Il est beau de mourir pour ses maîtres.

MÉNÉLAS.

Laisse-moi , misérable , c'est trop parler pour un esclave.

LE VIEILLARD.

O mon maître , ô Agamemnon , où êtes-vous ? nous sommes trahis ; Ménélas ferme l'oreille à la voix de l'équité , et me ravit votre secret.

» tion maintenant. » Ce raffinement ne vaut rien. Il obscurcit le texte , qui s'exprime tout naturellement de la façon que je le dis.

. <sup>1</sup> Il y a dans le grec : *Je te briserai la tête de mon sceptre.* » C'est la menace faite à Thersite dans Homère.

## SCENE II.

AGAMEMNON, MÉNÉLAS, LE VIEILLARD ,  
LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Quel bruit ai-je entendu? d'où viennent ces cris et ce désordre?

LE VIEILLARD.

C'est <sup>1</sup> moi, seigneur, et non Ménélas que vous devez écouter.

AGAMEMNON, renvoyant le vieillard.

Quelle raison avez-vous, Ménélas, d'entrer en querelle avec cet homme, et de lui faire violence?

MÉNÉLAS.

Tournez les yeux sur moi, si vous l'osez; je parlerai ensuite.

AGAMEMNON.

Roi <sup>2</sup> et fils d'Atrée, je tremblerais devant vous? je n'oserais soutenir vos regards?

MÉNÉLAS.

Reconnaissez-vous cette lettre, qui recèle un mystère affreux?

<sup>1</sup> Le vieillard se retire après ce mot. Il ne lui convient pas d'être témoin de la querelle des deux rois : il faut supposer la même chose de cet acteur, quand il a révélé son secret à Clytemnestre dans la scène 3 du quatrième acte.

<sup>2</sup> Ce mot *Roi* n'est pas dans le grec.



AGAMEMNON.

Commencez par la rendre, et je vous écouterai.

MÉNÉLAS.

Oui, je la rendrai, mais ce sera quand j'aurai communiqué aux Grecs ce qu'elle contient.

AGAMEMNON.

Quoi donc? vous osez l'ouvrir<sup>1</sup>, et lire ce que vous deviez ignorer!

MÉNÉLAS.

Et pour augmenter vos peines, je vais publier le crime que vous avez commis en secret.

AGAMEMNON.

Où avez-vous pris cette lettre? (*à part.*) ah! Dieux?... mais d'où est venue cette audace?

MÉNÉLAS.

Du désir de voir arriver votre fille en ces lieux<sup>2</sup>.

AGAMEMNON.

Et de quel droit, je vous prie, entrez-vous dans mes secrets sans mon aveu?

MÉNÉLAS.

Ma volonté est mon droit. Est-ce à vous à me donner la loi?

<sup>1</sup> C'est au passé : « Vous avez osé, etc. »

<sup>2</sup> Ceci est plus fin que le texte d'Euripide. Agamemnon demande : « Où avez-vous pris cette lettre?... » Ménélas répond :

« Au lieu où je veillais pour voir arriver d'Argos votre fille. »

AGAMEMNON.

Est-il un outrage plus cruel ? ne suis-je donc plus le maître de ma famille, et le roi des Grecs<sup>1</sup> ?

MÉNÉLAS.

Écoutez, Agamemnon : parlons de sang froid<sup>2</sup>. Vos sentimens ne sont point stables. Vous changez d'un jour à l'autre ; votre irrésolution nous perd.

AGAMEMNON.

Et votre indiscretion me pèse. Une langue indiscrete est un mal bien dangereux.

MÉNÉLAS.

Un esprit indéterminé est pire. Il est injuste, il est dissimulé. Que la colère ne vous fasse point haïr la vérité. Je veux l'exposer toute nue à vos yeux<sup>3</sup>. Rappelez-vous le temps où vous désirâtes d'être élu chef de l'armée grecque pour la guerre de Troie.

<sup>1</sup> Il n'est pas question dans le grec de sa qualité de roi.

<sup>2</sup> « Parlons de sang froid. » Cette phrase est ajoutée par le traducteur. Le mètre trochaïque continue, il paraît que l'accent reste le même, et qu'il parle toujours avec le même feu. Le chœur qui est de sang froid, et qui dit un mot après le discours de Ménélas, se sert de l'iambe : mais Agamemnon reprend aussitôt le trochée pour répondre à son frère.

<sup>3</sup> Moi-même ( je l'avoue avec quelque pudeur )

Charmé de mon pouvoir et plein de ma grandeur,  
Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce,  
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

Vos refus apparens cachai<sup>ent</sup> une ambition véritable. Que vous étiez populaire alors ! Prodigué de caresses , vous donniez un libre accès à quiconque le souhaitait , ou ne le souhaitait pas ; votre palais était ouvert à tout le monde. C'est ainsi qu'à prix de douceur et d'affabilité , vous achetâtes de nous le rang où vous êtes élevé. Quelle en fut la récompense ? parvenu au comble de vos vœux , vous changez tout à coup de conduite , vous devenez méconnaissable à vos amis , d'un abord difficile <sup>1</sup> , invisible et relégué dans votre palais. Un pareil changement sied-il à un homme équitable ? sied-il à un roi chargé de la dignité suprême ? N'est-il pas plus raisonnable d'être d'autant plus constant envers ses amis , que la fortune nous met plus en état de leur être utiles <sup>2</sup> ? Voilà mon premier sujet de plainte , et votre première faute.

<sup>1</sup> Le texte porte ; ἴσῳ κλειθρῶν σπένδιος , rarus intrâ claustra. Il faut ἴσῳ. Æmil. Portus a raison. C'est-à-dire : « rarement hors de votre palais , caché comme un tyran. »

Peut-être pourrait-on conserver l'ancienne leçon , en séparant par la ponctuation les mots qu'on lie d'ordinaire : « D'un difficile accès : toujours dans ton palais : rare ailleurs. » Mais ce tour est un peu forcé. Musgrave trouve la conjecture d'Æmiliius Portus indubitable.

<sup>2</sup> Un pareil , etc. Le grec n'usé pas ici de la forme interrogative ni du nom de roi. « Cependant un homme de bien , en parvenant à de hauts emplois , ne doit pas changer de mœurs ; mais , au contraire , il doit être plus fidèle à ses amis que jamais , alors que favorisé par la fortune , il peut les servir efficacement. »

Vous arrivez en Aulide, et toute l'armée avec vous; les dieux irrités nous refusent les vents : les Grecs lassés d'attendre, nous pressent de renvoyer la flotte et de ne plus demeurer inutiles en Aulide. Que deveniez-vous alors <sup>1</sup> ? quel titre vous restait après celui de roi des rois, privé de vos mille vaisseaux, et d'une armée prête à inonder les champs troyens ? que faire, me disiez-vous ? quel parti prendre ? avouez-le, vous trembliez de perdre le haut rang qui vous flatte. Calchas, dans un sacrifice, annonce une heureuse navigation, pourvu qu'on immole Iphigénie à Diane ; vous promettez d'y consentir. Vous envoyez de vous-même, et sans y être forcé, n'alléguez point la violence, un ordre précis à la reine de faire partir sa fille. Vous prétextez l'hymen d'Achille <sup>2</sup> : j'en atteste Jupiter, et cet air même témoin de vos paroles <sup>3</sup> ; et quand

<sup>1</sup> Cette interprétation n'est ni assez claire ni assez bien construite. Le Ménélas d'Euripide dit bien plus nettement : « Quelle » misère alors, quelle confusion, de vous voir sur le point de » perdre le commandement de mille vaisseaux, et l'espérance de » couvrir des armées grecques les campagnes de Troie ! » (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>2</sup> J'ai joint à l'air, qui seul est dans le grec, le dieu même de l'air. C'est la pensée du poète. Nous verrons dans la troisième partie, qu'Aristophane faisait un crime à Euripide de ces sermens par l'air.

<sup>3</sup> Le traducteur a fait ici une transposition inutile, et il ne me paraît pas fondé à introduire le nom de Jupiter dans la phrase, dont voici le sens littéral : « Puis, changeant de pensée, tu en-

il est question d'accomplir vos promesses, vous changez de pensée, vous tracez une lettre clandestine, et vous ne pouvez vous résoudre à sacrifier Iphigénie<sup>1</sup>. Tel est le train ordinaire. On osé<sup>2</sup> tout pour parvenir aux honneurs qu'on obtient d'une multitude aveugle; puis on recule honteusement, non pourtant sans raison, puisqu'on se sent incapable de soutenir le poids de son rang et de servir la république. Car pour moi, ce qui me touche en ceci, c'est l'intérêt de la Grèce. Je la plains dans son malheur. Elle veut se venger glorieusement d'une nation barbare; puis elle se voit contrainte de la laisser échapper, et d'en devenir la fable à cause de votre fille et de vous<sup>3</sup>. La ri-

» voies en secret une autre lettre, où tu declares que jamais tu  
 » ne seras le meurtrier de ta fille. Cet air est le même qui t'a  
 » entendu tenir ce discours.» Comme s'il disait: l'air qui a transmis tes discours à nos oreilles t'entoure encore, en un instant tu as changé.

<sup>1</sup> Cet endroit embarrasse fort les interprètes; je crois avoir attrapé le vrai sens, par une légère transposition.

<sup>2</sup> Le texte grec n'a aucun embarras, et ne demande point de transposition. « Voilà, dit Ménélas, le génie des hommes. Vous » en voyez une multitude qui se mêlent de la république, et » forment de vastes entreprises, qui bientôt s'en désistent honteusement, rebutés soit par les contradictions d'un peuple vo- » lage, soit par le sentiment de leur propre incapacité. » Cette version est presque littérale. (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>3</sup> « Je gémiss sur-tout du malheur de la Grèce, qui, voulant » s'illustrer par une glorieuse entreprise, laisse des barbares, » hommes de néant, s'échapper de ses mains avec un rire insultant, à cause de ta fille et de toi. »

chesse ne serait pas pour moi une raison de donner à un homme le commandement d'une ville ou d'une armée<sup>1</sup>. La fermeté doit être le partage d'un chef. Tout homme est capable de gouverner, s'il est constant.

LE CHŒUR.

Que les querelles sont déplorables quand elles naissent entre deux frères!

AGAMEMNON.

Je puis me plaindre de vous à mon tour. Je le ferai à plus juste titre et en peu de mots, plus modéré envers un frère que vous ne l'avez été envers moi<sup>2</sup>. La modération est compagne de la probité. Quelle fureur, dites-moi, vous fait respirer le sang et le carnage? qui vous a offensé? que prétendez-vous? jouir d'un heureux hymen. Est-il en mon pouvoir de vous le procurer? Si vous avez mal conservé votre conquête, dois-je être la victime d'une faute dont je suis innocent<sup>3</sup>? est-ce mon rang qui

<sup>1</sup> Il ne s'agit ici ni de fermeté ni de constance; il est question de prudence et de sens commun: Νοῦν χρῆ τὸν στρατηλάτην ἔχειν πέλειως. « Quand on se mêle de gouverner, il faut du sens, dit » Ménélas: donnez-moi le premier venu, pourvu qu'il ait de la » prudence, ξύνησιν, voilà celui qui doit commander. » Le P. Bru-moy a voulu adoucir ce qu'il y a de dur en cette morale.

(Note de l'ancien éditeur.)

<sup>2</sup> Dans le grec: *Je laisse les injures à ces âmes basses qui ne savent rougir de rien.* (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>3</sup> « C'est, dites-vous, mon ambition qui vous choque. Mai

blesse vos regards? voulez-vous racheter une ingrate beauté aux dépens de la raison et de l'honneur<sup>1</sup>? Un plaisir si chèrement vendu est indigne d'un homme de bien. Quant à mon changement, si j'ai quitté un mauvais parti pour en suivre un plus juste, suis-je condamnable? ou plutôt ne l'êtes-vous pas beaucoup plus, vous qu'un dieu favorable a délivré d'une furie, et qui voulez la reprendre, quelque prix qu'il en doive coûter? des amans aveugles firent un vœu téméraire<sup>2</sup>; l'amour fut le dieu<sup>3</sup> qui vous le dicta aussi bien qu'à eux. Qu'ils l'accomplissent donc avec vous. Un jour viendra, je l'espère, que vous reconnaîtrez combien ce serment fut frivole et forcé. Je déclare pour moi, que je ne serai point le bourreau de mes enfans. Pour-

« n'est-ce point plutôt, etc. » φιλότιμον, veut dire ambition. (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>1</sup> ποικίλῳ φωτὸς ἤθροναὶ κακαί. « Les plaisirs des méchans sont des » plaisirs qui leur ressemblent. » Mais le P. Brumoy veut absolument de la politesse. Cependant, deux lignes après, l'Agamemnon français traite Héléne de furie dans la traduction, pendant que le Grec se contente de l'appeler une méchante femme. (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>2</sup> Ἐλπὶς Θεός, dit le grec, *spes dea*. Cela revient au mot que j'ai substitué.

<sup>3</sup> Avant ces mots, je trouve une omission « Pensez-vous, dit » Agamemnon, qu'ils le firent (ce vœu) en votre considération? » non; l'amour fut le dieu, etc. » (Note de l'ancien éditeur.)

ULYSSE.

Mais sans vous ce serment que l'amour a dicté,  
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?

RAGINE, acte I, scène 3.

suivez, tant qu'il vous plaira, la vengeance inique d'une perfide épouse. C'est votre passion. Mais il m'en coûterait trop de larmes, si j'étais assez injuste pour livrer mon sang aux Grecs. Voilà nettement, et en un mot, ma pensée. Si vous ne voulez vous rendre à la raison, je saurai soutenir mes droits.

LE CHŒUR.

Ce discours <sup>1</sup> d'Agamemnon est bien différent de ses promesses passées. Mais peut-on le blâmer de vouloir épargner son sang ?

MÉNÉLAS.

Malheureux que je suis ! hélas, il ne me reste donc plus d'amis !

AGAMEMNON.

Ne les forcez pas à se perdre, et ils vous serviront.

MÉNÉLAS.

Comment puis-je en vous reconnaître un frère ?

AGAMEMNON.

J'épouse vos sentimens justes, et non pas vos fureurs.

MÉNÉLAS.

Mais un ami ne doit-il pas entrer dans les peines de son ami ?

<sup>1</sup> Ici recommence le vers iambe qui n'est point changé, jusqu'à l'intermède du chœur.



AGAMEMNON.

Mettez-moi à l'épreuve quand il s'agira de vous servir, et non quand il faudra m'accabler de douleur<sup>1</sup>.

MÉNÉLAS.

L'intérêt de la Grèce ne vous touche donc plus?

AGAMEMNON.

La Grèce est troublée comme vous par quelque noire divinité.

MÉNÉLAS.

Je le vois, l'éclat du sceptre vous éblouit, et vous fait trahir sans pitié votre frère; hé bien, je trouverai d'autres ressources, et j'emploierai d'autres amis.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, UN ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ.

Je viens<sup>2</sup>, ô roi des Grecs, heureux Agamem-

<sup>1</sup> « Exhorte-moi lorsque tu me feras quelque bien, et non dans » le temps où tu me plonges dans la douleur. »

<sup>2</sup> EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas ,  
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras....  
Déjà de leur abord la nouvelle est semée;  
Et déjà de soldats une foule charmée,  
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,  
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.

non , je viens d'amener votre fille Iphigénie ; la reine votre épouse l'accompagne avec le petit Oreste. Absent depuis un temps si long <sup>1</sup> , vous allez jouir à loisir d'une si chère vue. La fatigue du voyage les retient sur les bords d'une fontaine pure , où elles se reposent. Nos coursiers paissent dans la prairie <sup>2</sup>. J'ai couru tout préparer et vous annoncer cette nouvelle déjà répandue dans l'Aulide. L'arrivée de votre fille pouvait-elle se cacher ? toute l'armée est accourue en foule autour de la princesse. Les grands et les heureux attirent les regards et la vénération des hommes. « Quel hy-

Les uns avec respect environnaient la reine ;  
 D'autres me demandaient le sujet qui l'amène.  
 Mais tous ils confessaient que si jamais les dieux  
 Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux ,  
 Également comblé de leurs faveurs secrètes ,  
 Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate , il suffit. Vous pouvez nous laisser ,  
 Le reste me regarde , et je vais y penser.

RACINE , acte I , scène 4.

<sup>1</sup> « Depuis un temps si long. » Quand on est éloigné de sa patrie , ne fût-ce que pour quelques mois , le temps , dit Homère , paraît toujours long et pénible.

<sup>2</sup> Littéralement : *Nous les avons lâchées* ( les jumens ) *dans l'herbe des prés , pour qu'elles goûtent la nourriture.* Le précédent éditeur a cru qu'il s'agissait du repas des princesses , et il fait à cette occasion le reproche au P. Brumoy de déguiser les mœurs antiques : ce reproche n'est pas sans fondement à d'autres égards ; mais ici le traducteur me parait fidèle.

» men , disaient-ils à l'envi , ou quelle fête lui pré-  
 » pare-t-on ? Serait-ce qu'Agamemnon a souhaité  
 » de la revoir après une si longue absence ? sans  
 » doute , disaient d'autres , qu'on veut <sup>1</sup> la présen-  
 » ter à Diane , déesse tutélaire de l'Aulide. Quelle  
 » heureuse main doit la conduire à l'autel ? » Mais  
 pourquoi vous arrêter par ces discours ? préparez  
 le sacrifice , ornez vos têtes de fleurs ; et vous ,  
 ô Ménélas , disposez tout pour les réjouissances de  
 l'hymen. Que le bruit de la danse et le doux son  
 des instrumens raniment le palais ! voici un jour  
 fortuné pour Iphigénie.

## AGAMEMNON.

C'est assez : retirez-vous<sup>2</sup>. La fortune favorable  
 aura soin du reste.

<sup>1</sup> Pour la disposer à son hymen , suivant la coutume.

<sup>2</sup> « Entre dans le palais ; » c'est-à-dire , dans la tente royale ;  
 car l'armée était campée en Aulide.

## SCÈNE IV.

AGAMEMNON <sup>1</sup>, MÉNÉLAS.

AGAMEMNON.

Infortuné père <sup>2</sup>! que dis-tu <sup>3</sup>? qui dois-tu plaindre d'abord? ah! c'est par toi-même que tu dois commencer. Dans quels pièges le destin t'a jeté! la cruelle fortune, plus vigilante que toi, a rompu toutes tes mesures; et tu n'oses pleurer! heureux ceux qu'elle a fait naître dans l'obscurité! elle leur laisse du moins la ressource de la plainte et des larmes <sup>4</sup>. Ce triste avantage nous est refusé.

<sup>1</sup> Il y a des commentateurs qui prétendent que Ménélas se retire et revient incontinent après: ils ont tort; la suite montre qu'il doit demeurer sur la scène, outre que les anciens étaient fort attentifs à ne faire entrer ou sortir leurs acteurs qu'avec légitime raison.

<sup>2</sup> AGAMEMNON.

Juste ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,  
 Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence.  
 Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,  
 Par des larmes au moins soulager ma douleur!  
 Triste destin des rois! esclaves que nous sommes  
 Et des rigneurs du sort et des discours des hommes,  
 Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,  
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins!

RACINE, acte I, scène 5.

<sup>3</sup> « Que dirai-je? » Il parle toujours à la première personne: ce tour me semble peu naturel.

<sup>4</sup> Il faut ἀποῦτα ταῦτα dans le texte. Hæc absunt à nobis, au lieu de ἀπαύτα, qui ne fait aucun sens raisonnable, quoi qu'en dise Barnès.

Esclaves couronnés de nos peuples, nous les avons pour tyrans. Roi, je rougis de verser des pleurs, et père déplorable, j'ai honte de n'en pas répandre. C'est peu : comment aborder mon épouse ? que lui dire ? quel accueil lui ferai-je ? elle m'a perdu en arrivant en Aulide sans mon aveu : mais enfin, une mère n'a-t-elle pas droit de conduire sa fille à un hymen préparé ? hélas ! en amenant ce qu'elle a de plus cher au monde, elle n'a que trop bien servi ma perfidie. D'autre part, quel retour de tendresse quand je songe à cette infortunée fille, destinée, non plus à Achille, mais à Pluton ? je crois déjà la voir à mes pieds m'accabler de reproches, et me dire : « Père barbare, est-ce là l'hymen que vous me prépariez ? puissiez-vous, puis-  
 » sent tous ceux qui vous sont chers en célébrer un  
 » pareil ! » je crois voir à ses côtés Oreste s'écrier en bégayant : « ah ! Paris, pourquoi enlevais-tu  
 » Hélène ? c'est toi qui m'as causé tous ces maux. »

## LE CHŒUR.

Mon cœur est attendri, et je prends au malheur

<sup>1</sup> Ce n'est point certainement Oreste qui dit, ni qui peut dire ce qui suit : *Ah ! Paris*, etc. c'est la réflexion d'Agamemnon lui-même. « Je m'imagine entendre le petit Oreste qui crie d'une voix lamentable, sans savoir pourquoi. Ce n'est encore qu'un enfant..... hélas ! hélas ! malheureux Paris, en quel gouffre de maux me précipite ton fatal hymen ! »

( Note de l'ancien éditeur. )

de ces princes toute la part qu'une étrangère y doit prendre<sup>1</sup>.

MÉNÉLAS.

Souffrez<sup>2</sup>, mon frère, que je touche votre main en signé de paix.

AGAMEMNON.

J'y consens; vous êtes le vainqueur, et je suis le malheureux.

MÉNÉLAS.

Je jure par Pélops votre aïeul et le mien<sup>3</sup>, que je vous parlerai à cœur ouvert et sans artifice. Quand j'ai vu les larmes couler de vos yeux, je l'avoue, mes entrailles se sont émues, je n'ai pu retenir mes pleurs. Non, je ne suis plus ce cruel Ménélas qui voulait vous persuader d'immoler votre fille. J'entre dans vos sentimens. Ne la sacrifiez point à mes intérêts. Il n'est pas juste que je sois satisfait, et que vous soyez malheureux. Que prétends-je en effet? un doux hymen; ne puis-je pas me le procurer, si je le veux? mais en vous perdant je ne trouve qu'une ingrante et je perds un frère. J'étais aveugle, j'ai ouvert les yeux, et je vois qu'il

<sup>1</sup> Comme étrangères, les femmes du chœur devaient être plus touchées du malheur d'Agamemnon, que du bien général de la Grèce.

<sup>2</sup> Coutume grecque pour marquer qu'on se réconciliait. On touchait le menton pour supplier, comme Iphigénie le fait dans la suite en se jetant aux pieds d'Agamemnon.

<sup>3</sup> « Et par Atrée, notre père commun. »

est atroce<sup>1</sup> a un père d'immoler ses enfans<sup>2</sup>. La pitié est entrée dans mon cœur à la seule pensée d'une fille de mon frère, égorgée sur les autels pour ma querelle. Qu'a cette princesse à démêler avec Hélène? congédions l'armée : qu'elle parte d'Aulide. Cessez donc, ô mon frère, cessez de m'attendrir par vos pleurs. Si un cruel oracle menace votre fille, cela ne me regarde plus, et je déclare que je n'y prends nulle part. C'en est fait, je quitte un parti barbare pour me rendre à la raison. Je dois ce changement à ma tendresse pour un frère. C'est le propre du sage de s'en tenir au plus juste parti<sup>3</sup>.

## LE CHŒUR.

Généreux sentimens, et dignes de la race de Tantale! ô Ménélas! vous ne dégénérez point de vos ancêtres.

<sup>1</sup> Je doute que ce tour soit français: je traduirais donc: « J'ai » conçu le malheur d'un père réduit à immoler lui-même ses en- » fans. » (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>2</sup> ULYSSE.

Je suis père, seigneur, et faible comme un autre;  
 Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre,  
 Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,  
 Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.

RACINE, acte I, scène 5.

<sup>3</sup> C'est le caractère de l'homme droit de se rendre toujours à « l'avis qu'il croit le meilleur. »

AGAMEMNON.

Oui, un changement si peu attendu me touche : je reconnais mon frère.

MÉNÉLAS.

L'intérêt<sup>1</sup> divise trop ceux que le sang unit. J'abhorre une liaison que les dissensions mutuelles déchirent.

AGAMEMNON.

Il est vrai. Mais hélas ! votre changement ne me rend point ma fille. J'en suis venu à la cruelle nécessité de tremper mes mains dans son sang.

MÉNÉLAS.

Comment ? qui vous force à la faire périr ?

AGAMEMNON.

Les Grecs, toute l'armée.

MÉNÉLAS.

Nullement, si vous renvoyez Iphigénie.

AGAMEMNON.

J'ai pu cacher le reste aux Grecs, puis-je leur céler son départ<sup>2</sup> ?

<sup>1</sup> « Vois-je une famille divisée par quelque intérêt d'amour ou d'avarice, dès-là j'abhorre une liaison, etc. » C'est en effet ce que dit Euripide. (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>2</sup> « Supposons que je puisse cacher son départ ; à un autre égard, je tenterai vainement de me couvrir des ombres du mystère. » Ménélas répond : « A quel égard ? devez-vous, etc. »



MÉNÉLAS.

Devez-vous craindre une multitude aveuglée ?

AGAMEMNON.

Calchas lui découvrira le funeste oracle.

MÉNÉLAS.

Faites expirer votre secret avec lui. Quoi de plus aisé ?

AGAMEMNON.

Tout pontife est avide de gloire et respecté ,  
quelque méchant qu'il soit.

MÉNÉLAS.

Tout pontife est utile et nuisible ; on peut s'en  
servir ou s'en défaire, à son gré.

<sup>1</sup> Ce vers et le précédent en grec signifient ce que je leur fais  
signifier , ou bien ils sont froids. La traduction latine , trop  
exactement littérale , ne les rend point.

Voici le sens littéral de ces deux vers :

AGAMEMNON.

« Toute la race des devins est méchante et ambitieuse. »

MÉNÉLAS.

« Elle n'est rien ; elle est inutile ; sa présence n'est bonne à  
rien. »

Ou bien : « Sa présence n'est point inutile ni utile. »

C'est la ponctuation qui détermine la différence de ces deux  
sens. On peut soupçonner dans le texte quelque altération , ou  
peut-être quelque double sens qui nous échappe.

AGAMEMNON.

Mais vous ne touchez pas le véritable sujet de crainte qui me vient à l'esprit.

MÉNÉLAS.

Je ne puis le deviner , si vous ne l'exposez.

AGAMEMNON.

Le voici : Ulysse<sup>1</sup> sait tout.

MÉNÉLAS.

Ulysse ne peut nous nuire en rien.

AGAMEMNON.

Vous connaissez sa souplesse , ses manières insinuan-  
tantes et populaires.

MÉNÉLAS.

Et de plus son ambition démesurée.

AGAMEMNON.

Figurez-vous<sup>2</sup> donc Ulysse qui harangue au

<sup>1</sup> « Le fils de Sisyphe. » Il fallait conserver cette qualification injurieuse.

<sup>2</sup> ULYSSE.

Pensez-vous que Calchas continue à se taire ,  
Que ses plaintes , qu'en vain vous voudrez apaiser ,  
Laisent mentir les dieux sans vous en accuser ?  
Et qui sait ce qu'aux Grecs frustrés de leur victime ,  
Peut permettre un courroux qu'ils oiroient légitime ?  
Gardez-vous de réduire un peuple furieux ,  
Seigneur , à prononcer entre vous et les dieux.

milieu des Grecs, qui leur révèle l'oracle dicté à Calchas; qui leur dit que j'ai promis le sacrifice de ma fille, et que j'ai refusé d'accomplir ma promesse. Il entraînera toute l'armée par son éloquence; il la contraindra de nous égorger, et ma fille après nous. Si je fuis en Argos, les Grecs réunis fondront sur moi, et renverseront mes États. Voilà tous mes malheurs. O dieux! où me réduisez-vous dans ces tristes conjonctures! cher Ménélas, vous le voyez, vos conseils ne sont plus de saison<sup>1</sup>. Je ne vous demande qu'une grâce: en passant par le camp, faites en sorte que Clytemnestre ignore mon fatal secret, jusqu'à ce que j'aie immolé sa fille à Pluton. Par-là, j'aurai la faible consolation d'être moins malheureux<sup>2</sup>; et vous,

## AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance :  
 Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence,  
 La victime bientôt marchera sur vos pas ;  
 Allez : mais cependant faites taire Calchas,  
 Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,  
 Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

Même acte, scène 5.

<sup>1</sup> Vous le voyez, vos conseils, etc. Addition du traducteur.

<sup>2</sup> La beauté du vers grec n'est pas rendue :

Ὡς ἐν ἄλκις οὐκ ἀρπύοις κρῖσσω κακῶς.

Ut in paucioribus lacrymis existam miser.

« Ce sera du moins en mon malheur quelques larmes de moins  
 » qu'il m'en coûtera. » (Note de l'ancien éditeur.)

ô étrangères , gardez sur tout ceci un silence inviolable.

## INTERMÈDE.

### LE CHOEUR.

#### STROPHE.

Suites affreuses <sup>1</sup> d'un fol amour ! heureux ceux qu'unit un chaste et tranquille hymen sous les lois de la sage déesse Vénus. La fureur au contraire agite ceux que Cupidon a blessés de ses flèches. Ce dieu aux tresses blondes a deux sortes de traits. Par l'une , il fait le bonheur de la vie , par l'autre , il y jette le trouble et la confusion. Écartez , charmante Vénus , écartez de nos cœurs ces traits empoisonnés. Quelque beauté et de chastes amours , voilà tout ce que nous vous demandons. Faites-moi goûter vos douceurs , et garantissez-moi de votre ivresse.

#### ANTISTROPHE.

Les <sup>2</sup> mœurs des hommes sont bien différentes , ainsi que leurs caractères. Les bonnes mœurs sont

<sup>1</sup> *Suites affreuses d'un fol amour.* Addition du traducteur.

<sup>2</sup> Cette antistrophe n'est pas le morceau le moins difficile de la pièce. Tous les commentateurs l'ont senti , car ils en ont dit peu de chose. Après l'avoir souvent remaniée , je crois avoir saisi à peu près le sens. C'est une morale. Euripide moralise souvent.

L'obscurité de cette strophe vient de ce que le texte est corrompu. Il y aurait bien des changemens à proposer à la traduction de toute cette ode ; mais les détails nécessaires pour justifier de tels changemens grossiraient trop ce commentaire.

en tout temps un trésor inestimable. L'éducation les polit et contribue à la vertu. La pudeur qui fait les bonnes mœurs, a encore une autre qualité quand elle est jointe à la sagesse : elle apprend à connaître les bienséances, et répand sur la vie une gloire qui ne vieillit point. N'est-il pas glorieux en effet d'aspirer à cette vertu qui retient les femmes dans les bornes d'un saint nœud, et qui, plus variée dans les hommes, rend par eux les villes florissantes ?

## ÉPODE.

O berger Pâris, vous parûtes dans les pâturages d'Ida<sup>1</sup>, le lieu de votre naissance, au milieu de vos troupeaux. Tandis qu'ils bondissent sur l'herbe, vous chantez des airs étrangers sur la flûte phrygienne, à l'imitation des chalumeaux<sup>2</sup> d'Olympus. Les déesses vous font l'arbitre de leur beauté. Votre voyage en Grèce en est le prix, Vous entrez dans le palais d'Hélène<sup>3</sup>, vous donnez

<sup>1</sup> « C'est toi, Pâris, c'est ton funeste voyage dans la Grèce, » qui cause tous nos maux. Né sur le mont Ida, tu conduisis les » troupeaux de ton père dans les gras pâturages, etc. » Cette version fait un sens plus suivi. (Note de l'ancien éditeur.)

<sup>2</sup> Olympus, excellent joueur de flûte et disciple de Marsyas, inventa, dit le scholiaste d'Aristophane, une nouvelle méthode. On croit que c'est l'accord de la flûte et du luth.

<sup>3</sup> « Dans le palais décoré d'ivoire, où tes yeux, rencontrant » ceux d'Hélène, lui inspirèrent de l'amour, et portèrent le » trouble dans ton propre cœur. »

et vous prenez de l'amour, amour fatal, qui jette  
 le désordre dans le monde, et qui l'entraîne toute  
 entière sur des ruines, sur la perte de Pergame!

## ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE <sup>1</sup>.

LE CHŒUR.

QUE la fortune des grands est riante ! jetez les yeux sur la princesse Iphigénie et sur Clytemnestre ; admirez l'éclat de leur naissance et de leur fortune <sup>2</sup>. Il faut l'avouer, ce sont les dieux qui communiquent une partie de leur grandeur aux faibles mortels. Arrêtez, femmes de Chalcis, recevons la reine qui va descendre de son char. Soutenons-la de nos mains, et présentons-lui nos respects. Interrompons nos chants pour recevoir la fille d'Agamemnon, ne l'affligeons point par un

<sup>1</sup> J'ai cru devoir m'écarter un peu de ceux qui ont distribué les actes et les scènes de cette pièce. Ils croient que le chœur finit par ce morceau l'intermède précédent, et que Clytemnestre commence le troisième acte. Mais l'interruption du chant, et la manière dont Clytemnestre répond en entrant aux civilités des femmes de Chalcis, marquent évidemment que ces femmes aperçoivent de loin le char de la reine, et commencent l'acte en se disposant à la recevoir. Quand on fait réflexion à la grandeur des théâtres antiques, on ne doit plus être surpris d'y voir paraître un équipage complet. Les anciens s'appliquaient à rendre l'action théâtrale toute semblable à l'action réelle. Les machines des anciens étaient plus variées et plus ingénieuses que les nôtres.

<sup>2</sup> « Les riches et les puissans sont des dieux aux yeux des mortels ; tels peu fortunés. »

triste présage, et n'inspirons ni chagrin ni crainte à des princesses étrangères comme nous en Aulide.

## SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ORESTE, SUITE.

CLYTEMNESTRE, dans son char.

Vos manières et vos paroles sont pour nous un présage heureux, et le gage d'un doux hymen pour lequel j'amène ma fille.... qu'on tire du char les présens que je lui destine, et qu'on les fasse transporter au palais.... çà, descendez, ma fille; et vous, recevez-la doucement dans vos bras, et la conduisez... Que quelqu'une me donne la main... Vous autres, placez-vous devant ces chevaux au regard terrible, de peur qu'ils n'épouvantent cet enfant<sup>1</sup>. Prenez le petit Oreste<sup>2</sup>.... Quoi! cher enfant, tu dors? l'ébranlement du char t'a donc assoupi? Réveille-toi, pour être témoin de l'hy-

<sup>1</sup> « Que quelqu'une de vous me prête l'appui de sa main, pour » que je quitte sans accident le siège où je suis assise, et que les » autres se tiennent auprès des chevaux attelés, car l'œil des » chevaux conçoit aisément l'épouvante et les rend indociles à la » voix. Prenez aussi cet enfant, Oreste, fils d'Agamemnon; car » il est encore dans l'âge où l'on ne peut expliquer sa pensée. »

<sup>2</sup> Ce détail est d'une grande naïveté. S'il choque nos mœurs, on doit le passer du moins à un siècle où l'on ne rougissait point encore, parmi les grands, des noms de père et de mère, et d'épouse et d'époux, enfin où les sentimens de la nature osaient encore éclater avec noblesse.



ménée de ta sœur. Déjà considérable par ta naissance, tu vas le devenir encore plus par l'alliance du fils de Thétis égal aux dieux.... Demeurez à mes côtés, ma fille, et faites dire, en vous montrant à ces femmes étrangères, que je suis une mère fortunée..... Voici votre père; allons à sa rencontre.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, AGAMEMNON.

IPHIGÉNIE.

Madame, me serait-il permis de l'embrasser après une si longue absence?

CLYTEMNESTRE.

O mon époux et mon roi<sup>1</sup>, époux si justement révééré, vous nous voyez rendues à vos ordres.

<sup>1</sup> « Époux qui fais toute ma gloire, ô roi Agamemnon! etc. »

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous, et quels empressemens  
 Vous dérobent sitôt à mes embrassemens?  
 A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?  
 Mon respect a fait place aux transports de la reine.  
 Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter?  
 Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?  
 Ne puis-je.....

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père.  
 Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère!

IPHIGÉNIE.

O mon père, ne vous offensez pas de ma hardiesse : une longue absence me donne droit à vos embrassemens.

Quel plaisir de vous voir et de vous contempler,  
 Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !  
 Quels honneurs ! quel pouvoir ! Déjà la renommée  
 Par d'étonnans récits m'en avait informée.  
 Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,  
 Je sens croître ma joie et mon étonnement !  
 Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !  
 Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?  
 A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?  
 J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON.

Grands dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer.  
 Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.  
 Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux :  
 Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.  
 D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé, mon père, oubliez votre rang à ma vue ;  
 Je prévois la rigueur d'un long éloignement ;

AGAMEMNON.

Embrassez-moi, ma fille; je connais votre tendresse pour un père; elle passe celle de mes autres enfans.

IPHIGÉNIE.

O mon père, quelle est ma joie de vous revoir après un temps si long!

AGAMEMNON.

Je puis vous dire la même chose. La mienne n'est pas moindre.

IPHIGÉNIE.

Que votre tendresse vous a inspiré à propos le dessein de m'appeler en Aulide!

AGAMEMNON.

Ah! ma fille, j'ignore si je dois m'en féliciter ou non.

IPHIGÉNIE.

Hé, mon père, d'où vient cette froideur après avoir paru me voir si volontiers?

N'osez-vous, sans rougir, être père un moment?....

N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis, etc.

RACINE, acte II, scène 2.

AGAMEMNON.

Accusez-en les soucis inséparables du rang que je tiens de général et de roi.

IPHIGÉNIE.

Ne pouvez-vous , hélas ! vous dérober un moment à ces soucis , pour vous prêter à ma tendresse ?

AGAMEMNON.

Ne suis-je pas avec vous , ma fille ? vous m'occupez tout entier.

IPHIGÉNIE.

Déposez donc cet air de majesté qui me glace , et prenez un front serein.

AGAMEMNON.

Je le prends , ma fille ; mais ce n'est que pour un moment , et quand je vous vois <sup>1</sup>.

IPHIGÉNIE.

Cependant je vois couler des larmes échappées malgré vous.

AGAMEMNON.

Que l'absence qui va nous séparer sera longue !

IPHIGÉNIE.

Quoi , mon père , que dites-vous ? je ne com-

<sup>1</sup> « Oui , ma fille , je me livre sans réserve au plaisir de te voir. » Le mot *ως* ne signifie pas toujours *jusques* ; c'est quelquefois une affirmation , *oui* , *vraiment*. Hésychius l'interprète ainsi.

prends point ce discours <sup>1</sup> ; mais il ne m'appartient pas de pénétrer vos secrets.

AGAMEMNON.

Cette discrétion et cette prudence redoublent mes chagrins.

IPHIGÉNIE.

Eh ! comment donc voulez-vous que je parle pour ranimer votre joie ?

AGAMEMNON , à part.

Ah ! je ne puis plus me contraindre... C'est assez, ma fille ; encore une fois, je loue votre discrétion.

IPHIGÉNIE.

Laissez la guerre de Troie, et demeurez avec vos enfans.

AGAMEMNON.

Plût aux dieux !... mais non, je ne puis ce que je veux ; et c'est là ma douleur.

IPHIGÉNIE.

Périssent les guerres , et tous les maux que produit Ménélas !

AGAMEMNON.

Ils en perdront d'autres après m'avoir perdu.

IPHIGÉNIE.

Quelle raison vous arrêterait si long-temps en Aulide, seigneur ?

<sup>1</sup> J'ai ajouté ce mot : c'est la pensée d'Euripide. Voyez la réponse d'Agamemnon.

AGAMEMNON.

La même qui m'empêche encore d'en faire sortir l'armée.

IPHIGÉNIE.

Où<sup>1</sup> donc vous faudra-t-il chercher les Phrygiens?

AGAMEMNON.

En des lieux où plutôt au ciel que Pâris ne fût jamais né.

IPHIGÉNIE.

Vous allez donc traverser les mers et m'abandonner?

AGAMEMNON.

Non, ma fille, vous m'accompagnerez<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Mot à mot: « Où dit-on qu'habitent les Phrygiens? » Iphigénie ne devait pas, ce semble, ignorer leur pays; mais elle pouvait ignorer en quel lieu il faudrait les chercher et les combattre. Et voilà au fond ce que signifie le texte: « Où sont à présent les Phrygiens? »

En effaçant la première lettre du vers, on obtiendrait un sens plus heureux.

IPHIGÉNIE.

« Que de temps vous avez passé loin de nous dans ces retraites » de l'Aulide!

AGAMEMNON.

» Et maintenant encore un obstacle m'arrête et m'empêche de » conduire l'armée.....

IPHIGÉNIE.

» Aux lieux où l'on dit qu'habitent les Phrygiens?

AGAMEMNON.

» Aux lieux où plutôt au ciel, etc. »

<sup>2</sup> Ce mot est à double sens en grec, et ne dit point clairement:

IPHIGÉNIE.

Ah ! que je me croirais heureuse , si la bienséance me permettait de m'embarquer avec vous !

AGAMEMNON.

Quel souhait formez-vous ? oui , ma fille <sup>2</sup> , vous passerez les eaux , n'en doutez point ; alors vous pourrez vous souvenir d'un père.

IPHIGÉNIE.

M'embarquerai-je seule , ou avec la reine.

AGAMEMNON.

Seule , sans votre père ni votre mère.

IPHIGÉNIE.

J'entends votre pensée ; vous me destinez un hymen ailleurs.

« Vous m'accompagnerez. » Iphigénie doit l'entendre ainsi ; mais Agamemnon dit : « Tu vas faire une longue navigation. »

<sup>1</sup> Il est bon de prier le lecteur une fois pour toutes , de vouloir bien oublier un moment notre siècle , et se transporter à celui d'Euripide. Je n'examine point si les anciens faisaient mieux que nous de porter si loin la délicatesse sur les bienséances à l'égard du sexe. Mais enfin , il n'était pas permis aux femmes de paraître dans les lieux où se trouvaient les armées , ni même de s'entretenir avec des hommes sans des raisons très-particulières. On verra dans la suite combien ces bienséances ont gêné notre poète , et de quelles précautions il a usé quand il a été besoin de passer par-dessus.

<sup>2</sup> Il entend les eaux du Styx. Cette équivoque est plus agréable dans le grec.

AGAMEMNON.

N'en demandez pas plus. La bienséance veut que vous ignoriez mes desseins.

IPHIGÉNIE.

Revenez donc au plus tôt victorieux de la guerre de Phrygie.

AGAMEMNON.

Un sacrifice différera mon départ.

IPHIGÉNIE.

Le secret de ce spectacle sacré est réservé aux prêtres. Je ne demande point ce que c'est.

AGAMEMNON.

Vous le saurez, ma fille, vous y serez, et peu loin de l'autel.

IPHIGÉNIE.

Y chanterons-nous des hymnes ?

AGAMEMNON , à part <sup>1</sup>.

Elle est heureuse au moins de ne pas m'enten-

<sup>1</sup> Je ne crois pas qu'Agamemnon dise à part ce mot ni celui que le traducteur indique peu après. « Tu es plus heureuse que moi de » n'avoir point de tels soucis. Mais entre dans ces appartemens , » va auprès des personnes de ton sexe ; et en partant, donne-moi » un triste baiser , donne-moi ta main droite, car tu vas t'éloigner » pour long - temps de ton père. O bouche ! ô sein ! ô cheveux » blonds ! quelle source de douleurs est devenue pour moi la » ville des Phrygiens et Hélène... Mais je finis ces tristes dis- » cours, car je sens en te pressant dans mes bras, que des larmes » subites s'échappent malgré moi de mes yeux. Va dans le pa- » lais. » Ce palais est la tente d'Agamemnon.



dre, et j'envie son bonheur... Retirez-vous, Iphigénie; allez vous renfermer avec vos femmes. Le plaisir de vous embrasser me coûte bien cher, puisqu'il doit être suivi d'une triste et longue séparation. (*À part.*) O jeunesse, ô beauté, dignes d'un meilleur sort! ô Troie, ô Hélène, quels maux avez-vous enfantés! C'en est trop; je me tais; mes yeux se remplissent de pleurs malgré moi, quand je t'embrasse. Adieu, retire-toi.

## SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Pardonnez, madame, ces larmes et cette pitié à la douleur de voir ma fille se séparer de moi pour suivre Achille. Cette séparation est heureuse, il est vrai; mais il en coûte toujours à un père, quand il livre à des mains étrangères des enfans élevés avec tant de soin sous ses yeux.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai point cette faiblesse. Sachez que ma douleur ne sera pas moindre quand il faudra me séparer d'Iphigénie. Mais enfin, il le faut. Son âge et la loi commune l'exigent. Venons à l'époux destiné. Vous me l'avez nommé, apprenez-moi sa naissance et son pays.

AGAMEMNON.

Ægine <sup>1</sup> était fille d'Asopus...

CLYTEMNESTRE.

Quel Dieu , ou quel mortel l'épousa ?

AGAMEMNON.

Jupiter lui-même. Il en eut pour fils Éaque ,  
roi de l'île d'OEnone. <sup>2</sup>

CLYTEMNESTRE.

Quelle postérité laissa ce roi ?

AGAMEMNON.

Pélée , celui-là même qui épousa la fille de  
Nérée.

CLYTEMNESTRE.

Fut-ce de l'aveu des dieux , ou contre leur gré ?

AGAMEMNON.

Jupiter la promet , et Nérée agréa cet hymen.

<sup>1</sup> Ce détail généalogique était nécessaire pour faire connaître Achille au spectateur. Quoi qu'on en dise , il ne sied pas mal dans Euripide , non plus que dans Homère. On le fait à Clytemnestre , qui n'en était pas instruite : chose peu étonnante. Les femmes des anciens se piquaient peu d'être savantes ; elles ignoraient jusqu'au nom des hommes qui n'étaient pas leurs époux.

<sup>2</sup> OEnone ou OEnopie , He du golfe Saronique. Elle reçut successivement ces deux noms. Éaque la nomma Égine du nom de sa mère :

Æacus Æginam genitricis nomine dixit.

OVID. *Métam.* liv. VII,

CLYTEMNESTRE.

Où fut-il célébré ? dans les abîmes profonds de la mer ?

AGAMEMNON.

Non, la fête se passa sur le mont Pélion <sup>1</sup>, où demeurait Chiron.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! dans le pays qu'on dit être habité par les Centaures <sup>2</sup> ?

AGAMEMNON.

Là même. Les dieux s'y trouvèrent pour célébrer cette fête.

<sup>1</sup> Mont entre le golfe Pélasgique et la mer Égée.

<sup>2</sup> Les poètes racontent que c'étaient des monstres, moitié hommes, moitié chevaux, qui habitaient un canton de la Thessalie. On sait que la cavalerie thessalienne était la plus estimée de la Grèce; et c'est sans doute ce qui a donné lieu à cette fable. Chiron, fils de Saturne et de Philyra, fut le plus célèbre de tous, grand astronome, grand médecin, et d'une prudence consommée: c'est lui qui est connu parmi les signes du zodiaque sous le nom de Sagittaire. ( Note de l'ancien éditeur. )

Le précédent éditeur, de qui j'emprunte cette note, ajoute qu'il est un peu surprenant que Clytemnestre soit si bien instruite sur le fait de Chiron et ne connaisse pas Achille. Il n'a pas pris garde que Clytemnestre ne connaît Chiron que sur sa grande réputation de sagesse. C'est au nom du Pélion qu'elle reconnaît la patrie des Centaures. Le P. Brumoy a eu raison de justifier Euripide. Clytemnestre ne dit rien qui ne s'accorde avec l'ignorance où le poète la suppose. Elle ne sait que le nom de son gendre et celui de sa mère. Aussi ne demande-t-elle point ces noms-là, mais seulement si c'est sa mère ou son père qui a présidé à son éducation.

CLYTEMNESTRE.

Achille<sup>1</sup> fut-il élevé par Pélée, ou bien par Thétis ?

AGAMEMNON.

Le père confia à Chiron l'éducation de son fils, de peur que le commerce des méchants ne corrompît ses mœurs.

CLYTEMNESTRE.

J'admire la sagesse de Chiron qui l'éleva, et plus encore celle de Pélée, qui choisit un si sage gouverneur.

AGAMEMNON.

Voilà l'époux que je destine à votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Il n'est point à dédaigner. Dites-moi présentement quel climat de la Grèce il habite ?

AGAMEMNON.

Vers le fleuve Apidanus, dans les confins de la Phthiotide<sup>2</sup>.

CLYTEMNESTRE.

Emmènera-t-il si loin Iphigénie<sup>3</sup> ?

<sup>1</sup> Les anciens s'informaient de l'éducation autant que de la naissance pour juger des hommes.

<sup>2</sup> Phthie, capitale de la Phthiotide en Thessalie, entre le golfe Pélasgique et le golfe Maliaque.

Il fallait donc écrire : *Dans les confins de Phthie ou de la Phthiotide.*

<sup>3</sup> C'est là qu'il conduira notre chère Iphigénie ?

AGAMEMNON.

C'est à son époux à décider.

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils vivent heureux ! je consens à cet hymen.  
Mais quand se fera-t-il ?

AGAMEMNON.

Quand l'astre de la nuit aura rempli tout son disque.

CLYTEMNESTRE.

Avez-vous eu soin d'immoler les victimes ordinaires à la déesse qui préside aux mariages ?

AGAMEMNON.

J'en prendrai soin. Voilà ce qui m'occupe uniquement.

CLYTEMNESTRE.

Ne ferez-vous pas ensuite le banquet nuptial ?

AGAMEMNON.

Quand j'aurai immolé les victimes que je dois aux dieux.

CLYTEMNESTRE.

Où préparera-t-on le festin pour les femmes et pour moi ?

<sup>1</sup> *Lorsqu'arrivera le cercle heureux de la lune.* Je ne vois pas de raison d'exclure cette épithète ; elle est très-analogue aux superstitions anciennes.

<sup>2</sup> *Où préparerai-je le repas des femmes ?*

AGAMEMNON.

Ici proche les vaisseaux.

CLYTEMNESTRE.

Cela est juste <sup>1</sup>. Si pourtant vous y consentez, je ferai <sup>2</sup>.....

AGAMEMNON.

Madame, savez-vous ce que vous devez faire ? je vous conjure de ne me pas refuser.

CLYTEMNESTRE.

Parlez. Mon obéissance vous est assez connue.

AGAMEMNON.

C'est <sup>3</sup> à moi de paraître dans les lieux où

<sup>1</sup> Le grec met *συνιεναι ὀσμως* ; Canterus traduit : *Confer tamen aliquid* ; que veut dire cela ? J'ai suivi Brodeau qui traduit plus sensément. *Consentias modo* ; et j'ai ajouté un mot interrompu pour préparer ce que va dire Agamemnon. Cela me paraît plus heureux et plus naturel. Ma hardiesse à employer quelquefois ce sens suspendu, est certainement justifiée par le texte même.

<sup>2</sup> *Il suffit ; c'est une nécessité. Puisse cette fête n'en être pas moins heureuse !* Musgrave prouve par des exemples, que c'est le sens de cette phrase discuté par le P. Brumoy. Ce commentateur propose une correction que ma traduction ne suppose point.

<sup>3</sup> AGAMEMNON.

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée ;  
 Tout y ressent la guerre et non point l'hyménée.  
 Le tumulte d'un camp, soldats et matelots ,  
 Un autel hérissé de dards, de javelots ,  
 Tout ce spectacle, enfin, pompe digne d'Achille,  
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille,

Achille se trouvera ; mais vous <sup>1</sup>. . . . .

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! vous ferez sans moi ce que ma qualité de mère exige que je fasse ?

AGAMEMNON.

Nous ferons la cérémonie en présence de l'armée. Il ne convient pas aux femmes d'y paraître<sup>2</sup>.

Et les Grecs y verraient l'épouse de leur roi,  
Dans un état indigne et de vous et de moi.  
M'en croirez-vous ? Laissez, de vos femmes suivie,  
A cet hymen sans vous marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui ! moi ? que remettant ma fille en d'autres bras,  
Ce que j'ai commencé je ne l'achève pas ?  
Qu'après l'avoir d'Argos emmenée en Aulide,  
Je refuse à l'autel de lui servir de guide ?  
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?  
Et qui présentera ma fille à son époux ?  
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ? . . . .

AGAMEMNON.

J'avais plus espéré de votre complaisance ;  
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,  
Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir,  
Vous avez entendu ce que je vous demande,  
Madame, je le veux, et je vous le commande.  
Obéissez.

RACINE, acte III, sc. 1.

<sup>1</sup> *Mais vous*, . . . Addition du traducteur.

<sup>2</sup> Le grec dit seulement : *Je livrerai votre fille à son époux en présence des Grecs*. Cette phrase ; *il ne convient pas*, etc. est une addition qui me paraît superflue.



CLYTEMNESTRE.

Où voulez-vous donc que soit alors la mère d'Iphigénie?

AGAMEMNON.

A Argos. Partez ; retournez vous renfermer avec vos filles.

CLYTEMNESTRE.

Que je parte ! que j'abandonne Iphigénie ! et qui donc portera la torche nuptiale ?

AGAMEMNON.

Moi.

CLYTEMNESTRE.

Vous ! la bienséance le défend, et vous ne l'ignorez pas<sup>1</sup>.

AGAMEMNON.

La bienséance défend aussi que vous paraissiez au milieu d'une armée.

CLYTEMNESTRE.

Elle veut qu'une mère présente sa fille à son époux.

AGAMEMNON.

Elle veut que vos filles qui sont à Argos, ne demeurent pas plus long-temps sans vous.

<sup>1</sup> On voit par cet exemple et par d'autres, que c'était chez les Grecs la mère de l'épouse qui portait la torche nuptiale. Chez les Romains, c'était un jeune garçon, et il fallait que son père et sa mère fussent encore vivans. *Patrimi et matrimi pueri prætextati tres nubentem deducunt, unus qui facem profert ex spina alba, quia noctu nubebant. Festus.*



CLYTEMNESTRE.

Beau sujet<sup>1</sup> de précipiter mon retour ! ne sont-elles pas renfermées dans le palais ?

AGAMEMNON.

Madame, c'en est trop. Je le veux, partez, obéissez<sup>2</sup>.

CLYTEMNESTRE.

Non certes, je ne partirai pas. J'en jure par la déesse d'Argos<sup>3</sup>. Les soins d'un père vous regardent, laissez-moi en partage ceux d'une mère. Adieu.

## SCÈNE V.

AGAMEMNON, seul.

Hélas ! j'espérais écarter une mère. Vains efforts, frivole espoir ! elle a éludé mes détours. Malheureux, faut-il donc que je sois réduit à inventer mille prétextes pour tromper ce que j'ai de plus cher au monde, et sans pouvoir y réussir ! allons trouver Calchas, et conférons avec lui sur le remède qu'on doit apporter aux calamités de la Grèce, sur les désirs de Diane et sur mes mal-

<sup>1</sup> *Beau sujet*, etc. Cette exclamation n'est point dans le grec, ni rien qui en rappelle l'idée. Clytemnestre dit simplement : *Elles sont sous une garde sûre dans l'appartement qui leur est réservé.*

<sup>2</sup> De tous ces mots-là, Agamemnon ne dit que le dernier.

<sup>3</sup> JUNON.

heurs. Tout<sup>1</sup> homme sensé doit choisir une épouse docile, ou n'en point avoir.

## INTERMEDE.

### LE CHŒUR.

C'en est fait<sup>2</sup>, l'armée grecque verra les ondes du fleuve Simois : nos mille vaisseaux iront à Iliou, et nos armes puniront cette superbe Troie bâtie par Apollon, cette Troie où l'on dit que Cassandre paraît les cheveux épars et couronnés de laurier, quand elle souffre les impressions du dieu qui l'inspire,

Il me semble déjà voir les Troyens répandus sur Pergame et sur leurs murs s'épouvanter à la vue de Mars et de son terrible équipage porté sur nos mille vaisseaux<sup>3</sup>. Il va s'approcher du Simois pour enlever à Priam la sœur de Castor et de Pollux, et la ramener en Grèce entre les piques et les boucliers des Grecs.

Je crois voir l'armée acharnée au carnage, environner Pergame et ses tours, égorger les habitants, et causer bien des sujets de larmes aux Troyennes et à l'épouse de Priam. Que la fière

<sup>1</sup> La maxime est un peu crue. Mais elle est d'un Grec et d'Euripide.

<sup>2</sup> *C'en est fait*, est un mot ajouté par le traducteur.

<sup>3</sup> Voici la seconde fois que le P. Brumoy emploie dans cette ode cette expression de *mille vaisseaux*, qui n'est point dans le grec.

Hélène<sup>1</sup> regrettera pour lors son époux trahi!  
 Dieux, éloignez de moi et de ma postérité de pa-  
 reils<sup>2</sup> malheurs ! Ils serviront long-temps d'un fu-  
 neste entretien aux riches Lydiennes et aux fem-  
 mes des Phrygiens, qui se diront mutuellement  
 en travaillant à leurs ouvrages de laine<sup>3</sup> : « Hélas !  
 » qui ne s'arrachera les cheveux de douleur, en  
 » apprenant le déplorable renversement de notre  
 » mourante patrie ? elle périt, et pour qui ? pour  
 » vous, cruelle Hélène, qu'on dit être fille de Ju-  
 » piter, qui, sous la forme d'un cygne, eut com-  
 » merce avec Lédà, si pourtant les écrits des poètes  
 » ne sont pas fabuleux<sup>4</sup> !

<sup>1</sup> En grec : *Hélène, fille de Jupiter*. C'est cette désignation que le P. Brumoy a cru remplacer par une épithète qu'Euripide ne donne point à l'amante de Paris.

<sup>2</sup> Le grec met *δρακίς* ; il signifie ici accident, malheur, infortune, ou du moins *grainte*, comme en latin.

<sup>3</sup> C'est plutôt de la laine que le mot grec désigne.

<sup>4</sup> Depuis ces mots, *elle périt*, c'est, si je ne me trompe, le cœur qui parle, et non les femmes troyennes.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ACHILLE, seul.

Ou est le général des Grecs ? qui de vous ira l'avertir qu'Achille, fils de Pélée, l'attend<sup>1</sup> ?... nous sommes rassemblés et retenus malheureusement sur les bords de l'Euripe. Mais chacun de nous a ses différens intérêts. Les uns, non encore liés par l'hymen, ont abandonné leur patrie et leurs maisons ; les autres ont quitté leurs femmes et leurs enfans : tant est forte la passion de renverser Troie, qui réunit toute la Grèce sur ce rivage ! ce n'est pas certes, sans une inspiration particulière des dieux. Après tout, je veux en contenir Agamemnon sur ce qui me touche ; que chacun parle pour soi. J'ai quitté Pharsale<sup>2</sup> et mon père Pélée. Pourquoi ? pour être arrêté par les faibles vents de l'Euripe. J'ai peine à contenir mes Thessaliens, qui me pressent sans relâche et me disent : « Achille, » qu'attendons-nous ? quel terme prescrit-on à

<sup>1</sup> *L'attend aux portes*, c'est-à-dire à la porte de sa tente.

<sup>2</sup> Ville de Thessalie, peu éloignée de Larisse. Elle devint depuis célèbre par la défaite de Pompée.

» notre départ? Faites promptement ce que vous  
 » avez à faire, ou ramenez votre armée sans vous  
 » laisser désormais abuser par les délais des Atri-  
 » des. »

## SCÈNE II.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Généreux fils de Thétis, votre voix a passé jus-  
 qu'à moi dans ce palais, et je suis sortie pour venir  
 à votre rencontre.

ACHILLE.

O saintes lois de la pudeur! une femme d'une  
 si rare beauté en ces lieux! que vois-je?

CLYTEMNESTRE.

Je m'étonne peu de n'être pas connue d'Achille,  
 qui ne m'a point encore vue, et je lui sais gré de  
 prendre les intérêts de la pudeur.

ACHILLE.

Mais, madame, qui êtes-vous? pourquoi venir  
 en ces lieux, où l'on ne voit que des gens armés?

<sup>1</sup> Je demande encore une fois quelque grâce pour un siècle aussi  
 scrupuleux que celui d'Euripide. Nos idées, plus libres sur l'ar-  
 ticle des bienséances, sont sans doute choquées de cette scène.  
 Qui le croirait? Achille porte la délicatesse jusqu'à s'étonner de  
 voir une femme en Aulide, où était l'armée, jusqu'à n'oser s'en-  
 tenir avec elle, jusqu'à refuser le gage ordinaire des mères qui  
 mariaient leurs filles, cérémonie qui consistait à présenter la main  
 à l'époux choisi! Telle était la retenue du vieux temps.

CLYTEMNESTRE.

Apprenez , pour vous rassurer sur mon arrivée en Aulide , que je suis Clytemnestre , fille de Lédà , et femme d'Agamemnon <sup>1</sup> .

ACHILLE.

Pardonnez , madame , à mon respect. Vous savez qu'il ne m'est pas permis de vous entretenir ici ; je me retire.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc ? qui vous oblige à m'éviter ? recevez , en touchant cette main , le gage heureux de l'hymen que nous allons célébrer.

ACHILLE.

Que dites-vous , madame ? Je respecte trop Agamemnon votre époux...

CLYTEMNESTRE.

Que voulez-vous dire ? la coutume n'autorise-t-elle pas cette cérémonie et ce gage , puisque vous devez épouser ma fille ?

ACHILLE.

Que parlez-vous d'hymen ? certes , ma surprise est grande... mais non ; votre erreur vous fait parler ainsi en ma faveur.

<sup>1</sup> Elle dit simplement : *Je suis fille de Lédà. Mon nom est Clytemnestre. Le roi Agamemnon est mon époux.*

CLYTEMNESTRE.

Votre surprise est excusable. La nature inspire à tous les hommes je ne sais quelle défiance <sup>1</sup> des amis qu'on n'a point encore éprouvés, sur-tout quand ils parlent d'hymen.

ACHILLE.

Mais, madame <sup>2</sup>, encore une fois, je ne comprends pas votre pensée. Je n'ai point recherché cet honneur, et les Atrides ne s'en sont point ouverts à moi.

CLYTEMNESTRE.

Quel est donc ce mystère ? Si mes discours vous étonnent, les vôtres ne me surprennent pas moins.

ACHILLE.

Je vous laisse à juger, madame, qui de nous deux est dans l'erreur. C'est à chacun de nous à le voir ; car nous ne cherchons pas à nous tromper mutuellement.

CLYTEMNESTRE.

Ah, cela est indigne ! on m'engage à former un hymen chimérique. Quelle confusion !

<sup>1</sup> Je ne sais quel trouble en voyant des amis, etc.

<sup>2</sup> Cette transition n'est point dans le grec. Et il y a plus de noblesse dans la manière simple dont Achille s'exprime, que dans ces tournures françaises. Il dit donc en deux vers : « Je n'ai jamais recherché la main de votre fille, madame, et jamais l'offre d'une telle alliance ne me fut faite par les Atrides. »

ACHILLE.

Quelqu'un sans doute, nous joue vous et moi.  
Mais, madame, ne vous affligez point, et méprisez  
tout ceci.

CLYTEMNESTRE.

Je me retire, seigneur.\* Je ne puis désormais  
soutenir votre présence après une méprise pareille,  
et un contre-temps qui me couvre de honte.

ACHILLE.

C'est plutôt à moi, madame, à vous parler  
ainsi. Je vais trouver votre époux dans le palais.

## SCENE III.

LES MÊMES, UN VIEILLARD <sup>1</sup>, à la porte du palais.

LE VIEILLARD.

Arrêtez <sup>2</sup>, illustre rejeton d'Éaque, et fils d'une  
déesse. J'ai bien des choses à vous dire, aussi  
bien qu'à vous, madame <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> C'est le même qu'Agamemnon avait chargé de la lettre pour  
Clytemnestre.

<sup>2</sup> Ces cris et cette suspension du confident, qui va révéler le  
secret de son maître, font un effet admirable, et disposent Cly-  
temnestre à croire une chose qui paraîtrait d'ailleurs incroyable.

<sup>3</sup> Cette scène est en vers trochaïques jusqu'aux premières paroles  
du chœur, où recommencent les iambes. C'est ici la première scène  
où le chœur agisse comme interlocuteur. Il a été muet jusqu'ici,  
à l'exception des scènes d'entr'acte.



ACHILLE.

Qui m'appelle d'une si étrange manière <sup>1</sup> ?

LE VIEILLARD.

C'est un esclave. Ce titre ne me permet pas de m'énorgueillir jusqu'au point.....

ACHILLE.

A qui êtes-vous ? . . . . Cet homme n'est pas à moi. Agamemnon et moi n'avons rien de commun.

LE VIEILLARD.

J'appartiens à Agamemnon , à qui Tyndare m'a donné <sup>2</sup>.

ACHILLE.

Parle : dis-nous qui t'engage à m'arrêter ainsi.

LE VIEILLARD.

Etes-vous seuls ? n'y a-t-il aucun témoin ?

CLYTEMNESTRE.

Parle hardiment, et sors de ce palais; nous sommes seuls.

<sup>1</sup> *Quel est celui qui entr'ouvre la porte pour m'appeler ainsi ? Que sa voix semble émue et tremblante !*

<sup>2</sup> Selon les meilleurs manuscrits, le vieillard, dit : « J'appartiens à la personne même qui s'offre à mes regards à l'entrée de cette tente : Tyndare son père m'a donné à elle. » En effet, dès la première scène de cette tragédie, le vieillard s'est exprimé de même « : Tyndare m'a donné à votre épouse, etc. » C'est ainsi qu'il a parlé à Agamemnon.

LE VIEILLARD.

O fortune , favorise mes soins , et sauve ceux que je veux sauver !

ACHILLE.

Où aboutira un si étrange discours ? quel sujet important le fait parler de la sorte ?

CLYTEMNESTRE.

Ah ! je te conjure , ne diffère plus à m'apprendre ce que tu me veux révéler.

LE VIEILLARD.

Mon zèle pour vous et pour vos enfans , vous est-il bien connu , madame ?

CLYTEMNESTRE.

Oui , je rends justice à ta fidélité. Je sais que tu m'es attaché depuis long-temps.

LE VIEILLARD.

Vous souvient-il , madame , qu'Agamemnon m'a reçu comme un homme à vous ?

CLYTEMNESTRE.

Je m'en souviens , te dis-je ; je t'amenai à Argos , et tu m'as toujours servie.

LE VIEILLARD.

Il est donc juste que ma fidélité pour vous l'emporte sur celle que je dois à votre époux.

<sup>r</sup> Comme faisant partie de votre dot.

CLYTEMNESTRE.

Découvre donc promptement le mystère que tu viens m'annoncer.

LE VIEILLARD.

Un père.... doit tremper ses mains.... dans le sang de votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Que dis-tu ? va , malheureux vieillard , tes discours me font horreur.

LE VIEILLARD.

Ah ! princesse infortunée , tu porteras donc ta tête sous le couteau fatal !

CLYTEMNESTRE.

(*A part.*) O plus malheureuse mère !... quoi ! donc , Agammenon a-t-il l'esprit troublé ?

LE VIEILLARD.

Non<sup>2</sup>, si ce n'est sur ce qui touche Iphigénie ; il n'écoute plus la raison.

<sup>1</sup> Clytemnestre a interrompu le vieillard , en s'écriant : *Comment ? ô vieillard ! j'ai horreur de tes discours ; ta raison s'égaré.* Le vieillard répond à l'interrogation du premier mot par une phrase qui est la continuation de la précédente. . . . *En frappant d'un fer meurtrier le tendre sein de cette infortunée.* Après quoi Clytemnestre s'écrie : *Malheureuse que je suis ! etc.*

<sup>2</sup> *Il est plein de sens , si ce n'est pour vous et pour votre fille. A cet égard , il est dans l'égarement.*

CLYTEMNESTRE.

Quel mauvais démon l'agite ?

LE VIEILLARD.

Il suit l'oracle prétendu de Calchas, pour acheter à ce prix une heureuse navigation.

CLYTEMNESTRE.

Où?... (*A part.*) déplorable mère! fille plus déplorable, dont un père veut devenir le bourreau.

LE VIEILLARD.

A Troie, pour recouvrer Hélène.

CLYTEMNESTRE.

Le retour d'Hélène serait donc payé du sang d'Iphigénie!

LE VIEILLARD.

Voilà le mystère dévoilé. Agamemnon doit l'immoler à Diane.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi donc cet hymen prétexté qui m'a tirée d'Argos ?

LE VIEILLARD.

Pour vous obliger d'amener vous-même votre fille, comme pour la mettre entre les mains d'Achille.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, je t'ai donc amenée pour mourir !<sup>1</sup>

LE VIEILLARD.

La cruauté d'Agamemnon vous a jetées l'une et l'autre dans ces malheurs,

[CLYTEMNESTRE.

Je suis perdue ; je ne puis retenir mes pleurs.

LE VIEILLARD.

Triste ressource que celle des larmes pour une mère qui perd ses enfans !

CLYTEMNESTRE.

Mais, dis-moi, d'où sais-tu cela ? qui t'e l'a dit ?

LE VIEILLARD.

J'allais vous porter une seconde lettre...

CLYTEMNESTRE.

Pour me détourner, ou pour m'exhorter de conduire ma fille à la mort ?

LE VIEILLARD.

Pour vous en détourner. Le roi était redevenu père.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! malheureux, d'où vient que tu ne m'as pas rendu cette lettre ?

<sup>1</sup> Le grec porte : καὶ τὸ, καὶ μὴ-ἕρ σίβρ. Il fallait donc traduire : Pour mourir toutes deux du même coup qui te frappera.

(Note de l'ancien éditeur.)

LE VIEILLARD.

Ménélas me l'a enlevée; il est l'auteur de tous vos maux <sup>1</sup>.

CLYTEMNESTRE.

Fils de Pélée, fils de Thétis, vous entendez, et vous gardez le silence <sup>2</sup>!

ACHILLE.

J'entends, madame. Ce qui vous touche m'afflige, et ce qui me regarde m'indigne.

CLYTEMNESTRE.

Ils égorgeront ma fille sous le prétexte trompeur de votre hymen!

ACHILLE.

Ce procédé d'Agamemnon excite ma fureur.

CLYTEMNESTRE.

Et <sup>3</sup> moi je ne rougirai point d'embrasser vos

<sup>1</sup> Le vicillard se retire.

<sup>2</sup> *Et vous gardez le silence!* ces mots ne sont pas dans le grec.

<sup>3</sup> CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune ;  
 Ce triste abaissement convient à ma fortune ;  
 Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !  
 Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.  
 C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée :  
 Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.  
 C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,  
 Et votre nom, seigneur, l'a conduit à la mort.

genoux; mortelle, je puis implorer le fils d'une divinité. Non, souffrez-le, seigneur, je suis mère, et je parle en faveur d'une fille. Laissez-vous toucher par des noms si chers. C'est votre épouse; hélas! elle a dû l'être, et vainement je m'en suis flattée : mais enfin, c'est pour vous que je l'ai amenée, pour vous que je l'ai couronnée de fleurs; triste effet de mes soins! j'ai couronné la victime, et je la conduis à la mort. Quelle honte pour Achille, s'il lui refusait son secours! ah! seigneur, vous ne l'avez point épousée; mais vous avez du moins été appelé l'époux de cette déplorable princesse. Par cette main que je touche, par le doux nom de mère, car je n'ose implorer votre nom qui m'a perdue, je vous conjure de ne pas nous abandonner. Vous êtes seul en ces lieux notre asile, notre ami et le dieu que j'implore. Il ne nous reste que vous. Que peut une femme seule contre un roi barbare, et contre une armée féroce et intraitable? pardonnez ce terme à mon désespoir; je

Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,

Embrasser les autels parés pour son supplice?

Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux,

Son père, son époux, son asile, ses dieux, etc.

RACINE, acte III, sc. 5.

<sup>1</sup> Clytemnestre appelle l'armée des Grecs féroce et intraitable; elle ajoute: *χρήσιμον δ' ἔσται βίωσεν*, utile pourtant quand elle veut, sans doute dans la crainte d'avoir choqué le belliqueux Achille en maltraitant l'armée; autrement ce serait une fadeur qui gâterait

rends d'ailleurs justice à sa valeur. Osez nous prêter une main secourable, et nous sommes sauvées ; mais si vous nous abandonnez, c'en est fait d'Iphigénie et de moi.

LE CHŒUR.

Chose étrange qu'une mère ! à quelles extrémités ne la porte point sa tendresse ? c'est un instinct commun à toutes les mères, que celui de secourir leurs enfans !

ACHILLE.

Mon courage ira plus loin. Modeste dans la prospérité, je sais m'attendrir sur les malheurs d'autrui<sup>1</sup>.

LE CHŒUR.

Tel est le caractère des héros et des sages. La prudence est leur guide.

ACHILLE.

Il est des conjonctures<sup>2</sup> où il siérait très-mal

cet excellent morceau. Cela étant, on me pardonnera le détour que j'ai pris pour rendre la pensée plutôt que l'expression : *Traduttore traditore*, dit le proverbe italien ; je crains de n'avoir été que trop fidèle à mon original, à ses dépens et aux miens.

Clytemnestre veut dire et dit, à ce qu'il me semble, aussi clairement qu'il était nécessaire, qu'Achille peut se servir de son ascendant sur l'armée pour prévenir les desseins d'Agamemnon. Le P. Brumoy n'eût point trahi son auteur en exprimant cette pensée.

<sup>1</sup> *Mon cœur alier va au devant de votre pensée, mais il sait s'affliger des maux et se réjouir des prospérités avec modération.*

<sup>2</sup> ACHILLE, à Iphigénie.

Madame, je me tais et demeure immobile.

Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille ?



d'être trop modéré : il en est d'autres où l'on ne saurait l'être trop. Élevé dans le sein du respectable Chiron , j'ai puisé dans ses leçons une humeur libre et sincère. Prêt d'obéir aux Atrides, quand leurs commandemens seront justes , je saurai leur tenir tête quand ils s'écarteront de l'équité. Jaloux de ma liberté , que je signalerai par mes exploits , je porterai à Troie , comme en Aulide , un cœur indépendant. Comptez , madame , comptez sur mon secours. C'est trop souffrir d'un époux et de ceux qui vous sont unis par le sang. Attendez de moi tout ce qu'on peut attendre d'un prince , jeune à la vérité , mais trop sensible à vos malheurs pour ne s'y pas intéresser. Non , non , votre fille ne mourra point ; le cruel Agamemnon ne portera point ses mains sanglantes sur une princesse qui a dû être à moi. Je ne souffrirai pas que le barbare

Une mère pour vous croit devoir me prier !  
 Une reine à mes pieds se vient humilier ,  
 Et me déshonorant par d'injustes alarmes ,  
 Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes.  
 Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?  
 Ah ! sans doute , on s'en peut reposer sur ma foi.  
 L'outrage me regarde , et quoi qu'on entreprenne ,  
 Je répons d'une vie où j'attache la mienne.  
 Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.  
 C'est peu de vous défendre , et je cours vous venger ,  
 Et punir à la fois le cruel stratagème ,  
 Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même , etc.

abuse plus long-temps de mon nom pour voiler une perfidie <sup>1</sup>. Quoi ! le nom d'Achille trancherait les jours d'Iphigénie ! Hélas ! j'ai levé le fer sur sa tête : non. Son père seul est son bourreau. Mais je ne croirais pas mes mains innocentes, si le prétexte de mon hymen faisait périr une princesse opprimée qui mérite un sort plus heureux. Je serais le plus méchant des Grecs, et le dernier des hommes, sans en excepter Ménélas ; enfin, je ne serais plus le fils de Thétis, mais d'une furie, si je devenais le ministre de la barbarie d'Agamemnon. Rassurez-vous, madame, et comptez que Sipyle <sup>2</sup>, d'où les Atrides tirent leur origine, sera toujours célèbre, et que ma patrie au contraire tombera dans l'oubli, avant que votre époux ose porter ses mains sacrilèges sur votre fille. Il n'en sera rien. J'en jure par le dieu Nérée qui vit sous les eaux, par cet illustre père de la déesse dont je tiens le

<sup>1</sup> *Le cruel..... le barbare.* Ces épithètes ne sont pas dans le grec. « Je ne me livrerai pas moi-même aux pièges d'Agamemnon. Car » mon nom, sans lever le fer, va devenir le meurtrier d'Iphigénie ; l'auteur du crime est votre époux ; mais je ne m'en croirai » pas exempt, etc. » Dans la suite de ce discours, le traducteur emploie les mots d'*aimer* et d'*amour*, que le poëte grec ne met pas dans la bouche d'Achille.

<sup>2</sup> Sipyle était une ville de Lydie, où demeurait Tantale, père de Niobé, de qui Agamemnon et Ménélas tiraient leur origine. Je dois à Barnès l'interprétation de cette pensée, c'est-à-dire, la comparaison de Sipyle avec la patrie d'Achille. Les autres commentateurs n'ont pas pris le sens.

jour. Que le devin Calchas reporte les préparatifs du sacrifice. Qui sont ces prophètes audacieux ? des gens vils qui disent par conjecture et par hasard le vrai et le faux, plus souvent l'un que l'autre, et dont toute la science dépend des événemens. Au reste, madame, ne pensez-vous pas qu'un intérêt qui m'est cher me fasse agir ? Je puis m'en flatter, plusieurs princesses ont recherché mon alliance. L'affront seul dont me couvre Agamemnon, suffirait pour animer mon courroux. N'eût-il pas dû me parler et m'autoriser à aimer Iphigénie ? J'aurais été assez heureux, madame, pour l'obtenir de votre main. Agamemnon redoutait-il la tendresse d'un époux ? Ah ! eût-il fallu livrer aux Grecs un gage si cher, si l'intérêt de la Grèce l'eût demandé, j'ose le dire, madame <sup>1</sup>, Achille aurait pu se résoudre à sacrifier son amour au bien public. Mais, je ne suis plus rien dans l'esprit des Atrides <sup>2</sup>. Il m'est pourtant aisé de leur faire sentir que je puis les servir ou leur nuire. Cette épée que je vais teindre de sang <sup>3</sup> avant que de la

<sup>1</sup> Cela paraîtra peu galant. Mais Achille n'est ni Français, ni héros de roman. La fierté est plus de son caractère que l'amour. Voyez le parallèle de l'Iphigénie grecque et française, vers la fin.

<sup>2</sup> *Il importe peu à leurs yeux de me traiter avec égards ou avec mépris.*

<sup>3</sup> Dans la tragédie grecque, la proposition d'Achille n'est pas absolue ; elle est conditionnelle. « Ce fer, dit-il en montrant son » épée, avant que de se plonger dans le cœur des Troyens, pour »

plonger dans le sein des Troyens, me répondra de quiconque aura l'audace de vouloir m'enlever votre fille. Soyez en repos, madame, vous m'avez imploré comme un dieu ; je ne le suis pas <sup>1</sup>, mais je saurai le devenir pour vous.

LE CHŒUR.

O Achille, ces généreux sentimens sont bien dignes de vous et de la déesse qui vous a donné le jour.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! seigneur, que dois-je faire ? je ne puis trop louer votre générosité. La reconnaissance l'exige ; mais la crainte de vous déplaire me retient. Je sais combien les louanges déplaisent aux héros. Je rougis cependant de n'avoir à vous présenter que des larmes : quel entretien pour Achille, que le triste récit des maux qui se font sentir à moi seule, et qui ne passent point jusqu'à lui ! Que dis-je ? pardonnez ; quand on est assez généreux pour se prêter aux afflictions des autres, on les ressent comme eux. Continuez donc, seigneur, de vous attendrir

» rait se rougir de quelqu'autre sang, si l'on entreprenait de me  
» ravir Iphigénie. » ( Note de l'ancien éditeur. )

<sup>1</sup> Canterus et les autres commentateurs traduisent ainsi, ἀλλ' ἔ-  
μως γενήσομαι, je ne suis pas dieu, mais peut-être le deviendrai-je.  
Ce qui est d'un froid à glacer. Euripide n'a point dit une sottise  
pareille. Il a sous-entendu *εἶπε* : Je le deviendrai pour vous. Le lec-  
teur fin jugera si j'ai eu tort de penser ainsi.

sur le sort d'une mère indignement traitée ; je m'étais flattée d'avoir un fils dans Achille. Mon espérance a été vaine : voilà mon premier malheur. Mais d'un autre côté, quel funeste présage pour votre hymen, que la mort de l'épouse qui vous fut destinée ! ce second malheur intéresse l'époux aussi bien que la mère. Enfin, qu'ajouterais-je à vos paroles ? votre discours comprend tout, et, comme vous l'avez dit, le sort de ma fille ne dépend que de vous. Souhaitez-vous, seigneur, qu'elle vienne tomber à vos pieds ? Quoique les lois de l'exacte bienséance semblent le défendre, vous la verrez, si vous l'ordonnez, paraître en votre présence avec cette noble pudeur qui éclate sur son front. Du moins en son absence, accordez à la mère ce que la fille obtiendrait de vous.

ACHILLE.

Qu'elle reste dans son appartement ; je ne veux point gêner sa modestie.

CLYTEMNESTRE.

Il est juste, seigneur, qu'elle vienne en rougissant rendre grâce à son libérateur.

ACHILLE.

Gardez-vous encore une fois, madame, de l'amener en ma présence. Evitons de donner lieu à un reproche imprudent. Ignorez-vous les entretiens d'une armée nombreuse et oisive ? je vous

J'ai déjà dit, madame, sans cette inutile démarche, je n'en serai pas moins ardent à vous servir. En dût-il coûter des combats pour finir vos malheurs, le dessein en est pris. Il suffit. Si je trompe votre espérance, et si je ne vous rends votre fille <sup>1</sup>, puissé-je périr!

CLYTEMNESTRE.

Vivez, seigneur, et faites toujours des heureux.

ACHILLE.

Madame, pour réussir plus sûrement dans notre dessein, daignez encore m'écouter.

CLYTEMNESTRE.

Parlez <sup>2</sup>, seigneur, je vous écoute avec le plus grand plaisir du monde.

ACHILLE.

Tâchons d'abord d'engager Agamemnon à reprendre des sentimens de père.

CLYTEMNESTRE.

Nous le tenterons en vain. Il est faible; il craint trop l'armée.

<sup>1</sup> Le texte ajoute : *Si au contraire je la sauve, je ne périrai pas.* Cet allongement, qui est gracieux dans le grec, serait insupportable en français. Les auteurs grecs ne manquent guères ces sortes d'alternatives.

<sup>2</sup> *Parlez, seigneur; c'est à moi de vous écouter.* Ou bien : *Je dois me soumettre à tout ce que vous ordonnerez.* Le mot grec, qui signifie *écouter*, désigne souvent l'*obéissance*. Il n'y a rien dans ce texte qui rappelle l'expression ajoutée par le P. Brumoy.

ACHILLE.

Mais enfin, on peut opposer raisons à raisons.

CLYTEMNESTRE.

Faible espoir! ordonnez cependant, seigneur, et j'agirai.

ACHILLE,

Je vous conseille<sup>1</sup>, madame, d'aller d'abord vous jeter à ses pieds, pour le détourner d'immoler sa fille. S'il est sourd à vos cris, revenez à moi. Si au contraire, il se rend à vos larmes, mon secours deviendra inutile. Iphigénie sera délivrée, j'en serai plus disposé à ne pas haïr Agamemnon, et moins blâmé des Grecs, pour avoir usé de douceur plutôt que de violence. Enfin, vous jouirez du plaisir d'être sortie de cet embarras, au contentement des personnes qui vous sont chères, à votre satisfaction, et sans le secours de mon bras.

CLYTEMNESTRE.

La sagesse dicte vos conseils<sup>2</sup>, seigneur : je m'y

<sup>1</sup>ACHILLE, à Clytemnestre et Iphigénie.

Enfin vous le voulez; il faut donc vous complaire :  
 Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire;  
 Rappelez sa raison, persuadez-le bien,  
 Pour vous, pour mon repos, et sur-tout pour le sien.  
 Je perds trop de momens en des discours frivoles;  
 Il faut des actions et non pas des paroles.

RACINE, acte III, sc. 7.

<sup>2</sup> Seigneur, daignez m'attendre et ne la point quitter;  
 A mon perfide époux je cours me présenter;

rends. Mais si je ne réussis pas, où reverrai-je Achille? où retrouverai-je ce bras, ce ferme appui dans mes maux? .

ACHILLE.

Je ne m'éloigne pas de ces lieux, madame; je paraîtrai quand il sera temps, et je vous épargnerai le chagrin et la confusion de porter vos larmes au milieu d'une armée. Ce serait dégrader une reine, la fille du grand Tyndare, nom si respecté des Grecs.

● CLYTEMNESTRE.

Allez, seigneur, servez-moi de guide en cette entreprise. Il est de mon intérêt de vous seconder. Du reste, s'il est des dieux rémunérateurs de la justice (et s'il n'en était pas, que deviendraient nos laborieuses vertus?) puissent-ils vous combler de leurs biens<sup>1</sup>!

## INTERMÈDE.

### LE CHOEUR.

#### STROPHE.

Quelle<sup>2</sup> différence, grands dieux, entre l'hy-

Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime,  
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.

RACINE, acte III, scène 5.

<sup>1</sup> « Il est vrai; ordonnez, c'est à moi d'obéir. S'il est des dieux, » juste comme vous l'êtes, vous serez couronné de biens. S'il » n'en est pas, que servent de vains efforts? »

<sup>2</sup> Cette addition naît du sujet. C'est le fond de tout l'intermède.

C'est la première phrase de ce chœur que le traducteur a ajou-



men de Thétis et celui d'Iphigénie ! en faveur de la déesse, avec quelle grâce ne parut pas Hyménée, si souvent chanté sur la flûte lybienne, sur le luth ami des danses, et sur les chalumeaux ! Que les sons de ces instrumens furent alors gracieux ; quand les Piérides aux longs cheveux se trouvèrent sur le mont Pélion, aux noces de Pélée ! ornées de brodequins d'or, elles frappaient la terre en cadence d'un pied léger. Elles chantaient divinement, et dans leurs chants, elles confondaient les noms de Pélée et de Thétis. Cette fête embellissait la forêt de Pélion et les montagnes des Centaures. Le jeune Phrygien Ganimède, favori de Jupiter, versait le doux nectar dans les coupes d'or, tandis que les cinquante filles de Nérée dansaient autour des époux<sup>1</sup>.

## ANTISTROPHE.

La troupe équestre des Centaures accourut avec des flèches de bois en main<sup>2</sup> et des couronnes de jonc sur la tête. Le festin des dieux et la joie que répandait Bacchus avec le vin, les attiraient. Les

tée : il eut mieux fait, je crois, de la supprimer, pour suivre de plus près le mouvement de la phrase grecque, et pour imiter le désordre lyrique qui caractérise l'intermède.

<sup>1</sup> *Dansaient pour célébrer cet hymen.*

<sup>2</sup> *Des flèches de sapin.* Cette épithète fait équivoque en français, sur-tout lorsqu'on dit en général *des flèches de bois*. Il eût peut-être mieux valu la supprimer.

filles de Thessalie élevèrent au ciel , par leurs cris redoublés , la déesse Thétis comme un astre naissant<sup>1</sup>. Apollon , qui voit l'avenir , et Chiron , qui connaît l'origine des Muses , annoncèrent dès-lors Achille , et prédirent qu'il devait un jour , avec ses Myrmidons armés de piques , entrer dans les champs de Troie , et renverser les États de Priam ; qu'il y paraîtrait revêtu des armes fabriquées par Vulcain , présent que doit lui faire un jour sa divine mère. Enfin<sup>2</sup> , les dieux célébrèrent les louanges<sup>3</sup> de l'amante et celles de l'amant.

<sup>1</sup> L'auteur grec emploie la tournure directe. *Grande déesse, s'écriaient les jeunes Thessaliennes*, etc. Et de même pour les prophéties d'Apollon et de Chiron.

<sup>2</sup> Barnès donne un autre sens à cette phrase. Le *πρώτος* grec veut dire, selon lui, que les dieux « célébrèrent les noces de Thétis , » comme étant la principale des Néréides et l'hyménée de Pélée. » J'ai trouvé un sens plus naturel et plus délicat. Thétis était déesse , Pélée était mortel ; il paraissait juste que les louanges de l'épouse précédassent celles de l'époux.

<sup>3</sup> S'il était parlé de louanges dans le texte grec , l'observation du P. Brumoy serait heureuse et juste. Mais le cœur ne fait ici mention que de noces et d'hyménée, *γάμον , ὑμεναίους*. Or, il est absurde de dire que les dieux célébrèrent le mariage de Thétis d'abord , et ensuite celui de Pélée , comme si ce n'eût pas été le même. La note de Josué Barnès n'est donc pas si peu judicieuse , quand il entend par *πρώτος* ou *πρώτης*, la principale , ou si l'on veut , l'ainée des Néréides. Sans doute qu'en qualité de déesse , elle est par-tout nommée la première, *Thétis et Pélée* ; mais cela ne fait rien à notre question. ( Note de l'ancien éditeur. )

Musgræve oppose au sentiment de Barnès la mythologie , qui désigne Amphitrite comme l'ainée des Néréides plutôt que Thétis.

## ÉPODE.

Pour vous, triste Iphigénie, les Grecs vous couronneront de fleurs et de bandelettes. Ils enfonceront le couteau sacré dans votre sein ; votre sort sera semblable à celui d'une tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes, et nourrie au son des instrumens champêtres. Ainsi, élevée dans les bras d'une mère qui vous destinait un doux hymen chez les Argiens, vous serez leur victime. Quel pouvoir auront alors, pour vous défendre, les charmes de la pudeur et de la vertu ? hélas ! dans le siècle où nous sommes, l'impiété est en crédit. Elle va tête levée, tandis que la vertu est foulée aux pieds. L'injustice triomphe de l'équité ; et voilà ce qui doit faire craindre à tous les mortels la colère vengeresse des dieux.

Je vois cependant qu'Amphitrite est appelée *mère des Néréides* par le poëte Arion. *Analect.* Brunck. tom. III, p. 327. Ainsi je crois l'objection peu solide. J'ajouterai ici en passant, et pour le petit nombre de lecteurs qui s'intéressent à la critique grecque, qu'on trouve dans cette épigramme d'Arion que je viens de citer, une expression que Musgrave cherchait pour autoriser la correction qu'il propose de faire à ce passage d'Euripide.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE , seule.

**H**ÉLAS ! je le cherche en vain. Vainement je sors du palais pour le trouver <sup>1</sup>. Mon barbare <sup>2</sup> époux ne revient point ! cependant ma fille éplorée s'abandonne aux regrets et aux gémissemens depuis qu'elle a appris le sort que lui prépare son père. Mais le voici ce père cruel , qui doit impitoyablement égorger ses enfans.

## SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE , AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Ah ! madame , je vous rencontre à propos hors du palais , et sans témoins. J'ai bien des choses à

<sup>1</sup> CLYTEMNESTRE , à Achille.

Tout est perdu , seigneur ; si vous ne nous sauvez :  
 Agamemnon m'évite , et craignant mon visage ,  
 Il me fait de l'autel refuser le passage , etc.

RACINE , acte III , sc. 7.

<sup>2</sup> *Barbare*. Cette épithète n'est pas dans le grec. Le P. Brumoy ajoute souvent cette épithète et celle de *cruel* sans nécessité. Ces additions altèrent un peu les caractères. Il y a dans ceux du théâtre grec plus de retenue et de gravité.

dire à une mère , qu'il est bon que votre fille n'entende pas.

CLYTEMNESTRE.

Quel est ce nouveau mystère ?

AGAMEMNON.

Envoyez votre fille avec moi au sacrifice. Tout est préparé <sup>1</sup>, l'eau lustrale ; les gâteaux d'immolation , le feu sacré où l'on doit les jeter , et les victimes dont le sang doit couler en l'honneur de Diane avant l'hymen d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Vos paroles sont justes <sup>2</sup> ; mais comment nommer votre conduite ? Sortez , ma fille , paraissez : vous savez les desseins d'un père. Il suffit. Apportez sous vos voiles Oreste votre frère. La voici ,

<sup>1</sup> AGAMEMNON.

Calchas est prêt , madame , et l'autel est paré :  
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

RACINE , acte IV , sc. 3.

<sup>2</sup> CLYTEMNESTRE.

Venez , venez , ma fille ; on n'attend plus que vous.  
Venez remercier un père qui vous aime,  
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? quel discours ! ma fille , vous pleurez ,  
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.  
Quel trouble ? mais tout pleure , et la fille et la mère.  
Ah ! malheureux Arcas , tu m'as trahi.....

Même acte , sc. 4.

seigneur , prête à vous obéir. Ecoutez-la. Je parlerai ensuite sur ses intérêts et les miens.

## SCÈNE III.

IPHIGÉNIE , CLYTEMNESTRE , AGAMEMNON ,  
LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Ma fille.... mais d'où viennent ces larmes et ces tristes regards? vous baissez les yeux et vous les couvrez de vos voiles<sup>1</sup>.

IPHIGÉNIE.

Dieux<sup>1</sup> par où commencer le récit de mes infortunes<sup>2</sup>? le présent, le passé, l'avenir, tout m'accable et confond mes pensées<sup>3</sup>!

<sup>1</sup> Ces voiles , c'est le *péplos* , manteau léger , commun aux hommes et aux femmes , dont les Grecs se couvraient le visage dans le deuil et dans la profonde douleur.

<sup>2</sup> Ici le traducteur corrige Euripide , et il a raison ; mais il ne le rend pas. Je pense qu'on pouvait conserver le sens sans tomber dans l'ineptie , en faisant dire à Iphigénie : « Les autres peuvent » garder quelque ordre dans leurs discours. Mais la multitude de » mes infortunes est si grande , que je ne sais par où commencer. »

( Note de l'ancien éditeur. )

<sup>3</sup> Voici le grec : ἄπισσι γὰρ πρώτισσι χρήσασθαι πύρα , καὶ ὑστάτισσι , καὶ μέσοισι πανταχού , c'est-à-dire , selon tous les interprètes : « Car » en tout discours , il faut un commencement , un milieu et une » fin. » Ce n'est point ainsi que la douleur parle. N'est-il pas plus sensé de croire qu'Iphigénie veut dire : « Je ne sais par où » commencer le récit de mes infortunes , s'il faut les rapporter » toutes , les premières , les dernières , et les autres ; c'est-à-dire , » le passé , le présent , et l'avenir ; » ce qui revient au tour que j'ai choisi.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? d'où viennent ce trouble et cette confusion ? elles semblent s'accorder à m'effrayer : tout paraît éperdu , et la fille et la mère !

CLYTEMNESTRE.

Répondez , Agamemnon , à ce que je vais vous demander ; mais répondez sans artifice.

AGAMEMNON.

Parlez , madame , je répondrai comme je dois.

CLYTEMNESTRE.

Avez-vous résolu , cruel , d'égorger votre fille et la mienne ?

AGAMEMNON.

Ah ciel !..... quelle affreuse parole vous est échappée ! quel soupçon , madame !

CLYTEMNESTRE.

Encore une fois , seigneur , répondez à cette question.

AGAMEMNON.

Madame , faites des questions moins étranges , et je vous répondrai.

CLYTEMNESTRE.

Je m'en tiens à celle-ci . Ne vous écartez point.

AGAMEMNON.

O fortune ! ô destin ! ô génie , auteur de mes maux !

CLYTEMNESTRE.

C'est le même génie pour ma fille et pour moi.  
Il fait trois malheureux.

AGAMEMNON.

Madame, de quoi vous plaignez-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Ah ! barbare, osez-vous le demander ? votre  
artifice se détruit de lui-même.

AGAMEMNON, à part.

Malheureux, je suis trahi !

CLYTEMNESTRE.

Que sert de feindre <sup>1</sup> je sais tout, on m'a tout  
révélé. Ce silence même, ces sanglots, ces sou-  
pirs, tout avoue votre perfidie.

AGAMEMNON, à part.

Je suis réduit à me taire. C'en est trop d'ajouter  
l'imposture à mes autres malheurs. .

CLYTEMNESTRE.

Ecoutez-moi ; je vais parler à mon tour ; mais  
sans déguisement et sans énigme. Quel époux ai-je  
trouvé dans Agamemnon ? un ravisseur qui m'en-  
lève contre mon gré, après avoir tué Tantale <sup>2</sup>,

<sup>1</sup> CLYTEMNESTRE.

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse, etc.

RACINE, acte IV, sc. 4.

<sup>2</sup> Homère a cru que Clytemnestre avait été mariée en premières



mon premier époux ; après avoir arraché de mon sein un fils ; après l'avoir écrasé en le précipitant à mes yeux. Mes frères, Castor et Pollux, vous déclarent la guerre pour me venger ; vous tombez aux genoux de Tyndare : ce généreux vieillard vous dérobe à ma vengeance<sup>1</sup>, j'oublie le passé, je reviens à vous. Témoin de ma conduite<sup>2</sup> irréprochable, depuis ce retour, vous me rendez justice. Mes complaisances et vos richesses accrues par mes soins, vous ont fait regarder comme le plus heureux des mortels au dedans et au dehors. Un sort tel que le vôtre est bien rare et bien digne d'envie ; enfin, pour couronner cette félicité, je vous donne trois filles avec cet enfant chéri ; et pour récompense de tant de biens, vous m'ôtez Iphigénie. Mais si l'on vous demande pourquoi vous l'immolez, dites-moi, que pourrez-vous répondre ? Vous gardez le silence ! je vais parler pour

noces au roi Agamemnon. Euripide a pensé autrement, puisqu'il lui donne Tantale pour époux avant Agamemnon. (Eustathe, sur le liv. II de l'*Iliade*.) Barnès ajoute, avec raison, que ce Tantale était autre que le père de Pélops et le grand-père d'Agamemnon. Cela est visible. C'était le fils de Thyeste.

<sup>1</sup> Ou plutôt à leur vengeance. Le grec dit simplement : *te délivre*.

<sup>2</sup> Clytemnestre n'eut pas lieu dans la suite de se vanter ainsi de sa fidélité. Ces reproches montrent qu'elle s'en repentait peut-être déjà. L'amour d'Égisthe et le meurtre d'Agamemnon, vengèrent depuis les crimes qu'elle avait reprochés à son époux malheureux.

vous. C'est afin de rendre Hélène à Ménélas<sup>1</sup>. Il est beau en effet de payer le retour d'une ingrate du sang innocent de nos enfans , et de racheter ce que nous haïssons le plus par ce qui nous reste de plus cher. Ah! cruel , si la guerre de Troie te contraint de m'abandonner , si ton absence dure , quels seront mes sentimens dans ma triste solitude<sup>2</sup> , quand je redemanderai vainement Iphigénie aux lieux qu'elle habitait autrefois ; quand je la chercherai dans l'appartement de mes filles , privées pour jamais de la revoir ? « O ma fille , ma » chère fille , m'écrierai-je , c'est ton père ; oui , » c'est ton père seul qui t'a fait périr. Tel est le prix » et l'exemple funeste qu'il laisse à sa famille. » Non<sup>3</sup>, barbare , non , je ne sais dans ma fureur qui

<sup>1</sup> CLYTEMNESTRE.

Si du crime d'Hélène on punit sa famille,  
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.  
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix  
Sa coupable moitié dont il est trop épris.  
Mais vous , quelles fureurs vous rendent sa victime ?  
Pourquoi vous imputer la peine de son crime ?  
Pourquoi moi-même enfin , me déchirant le flanc ,  
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?

RACINE , même scène.

<sup>2</sup> « Lorsque je porterai les yeux sur la place que ma fille occupait , lorsque j'entrerai dans ses appartemens déserts ; seule , » abreuvée de mes larmes , et sans cesse occupée à gémir : O ! ma » fille ! m'écrierai-je ! » etc.

<sup>3</sup> « Dès-lors , il ne faut qu'un prétexte pour que tes filles et » moi-même nous te recevions à ton tour comme tu l'auras » mérité. »

m'empêchera , moi et mes filles , de faire retomber sur toi le sort que tu nous prépares. Mais que dis-je ? ah ! seigneur , n'irritez pas une mère en furie , et ne la forcez pas de vous haïr. Vous immolerez votre fille ! eh ! quelles prières ferez-vous aux dieux en la sacrifiant ? que leur demanderez-vous donc si vous égorgez vos enfans ?<sup>1</sup> sera-ce votre retour ? retour aussi fatal que votre départ aura été honteux. Dois-je le souhaiter et le demander pour vous ? quelle idée aurais-je des dieux , si je les implorais pour un parricide ? Mais je veux que vous l'obteniez ; revenu dans Argos , que ferez-vous ? irez-vous embrasser vos enfans ? hé ! ne vous privez-vous pas de cette consolation ? qui d'entre eux osera regarder un père qui les assassine de sang froid ? Vous ne répondez point<sup>2</sup> ?.. Je le vois , votre silence approuve mes raisons. Allons plus loin. Vous sied-il<sup>3</sup> de n'aimer que le titre de gé-

<sup>1</sup> AGAMEMNON , seul.

Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ?  
 Quels vœux en l'immolant formerai-je sur elle ?  
 Quelques prix glorieux qui me soient proposés ,  
 Quels lauriers me plairaient de son sang arrosés ?

RACINE, acte 4 ; sc. 8.

<sup>2</sup> *Vous ne répondez point ?* Cette addition altère la pensée. Les Grecs s'interrompaient rarement. Ils achevaient de s'expliquer , et ne sollicitaient pas une réponse prématurée.

<sup>3</sup> CLYTEMNESTRE.

Mais non ; l'amour d'un frère et son honneur blessé ,  
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.

néral et de roi? Ne deviez-vous pas parler aux Grecs en père? Que ne leur disiez-vous : « O » Grecs, vous souhaitez d'aller à Troie; j'y consens. Que le sort décide qui de nous doit immoler sa fille.... » L'intérêt étant commun, le péril devait l'être. Fallait-il que vous fussiez le seul à donner une victime à la Grèce? n'était-il pas plus juste que Ménélas sacrifiât Hermione pour une mère dont l'intérêt le demande? Quoi! ma vertu et ma fidélité seront récompensées par la perte de ma fille, tandis que la perfide, la coupable Hélène, plus heureuse que moi, ramènera la sienne triomphante et adorée à Sparte<sup>1</sup>? Répondez à mes raisons, si vous les trouvez peu justes. Si au contraire vous en sentez la force et l'équité, revenu à vous-même, rendez-moi, rendez-vous Iphigénie.

## LE CHŒUR.

Laissez-vous fléchir, ô Agamemnon. Il est beau

Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,  
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,  
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,  
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez, etc.

RACINE, acte IV, sc. 5.

<sup>1</sup> Il faut traduire, en suivant les meilleurs manuscrits : « Tan- » dis que la coupable Hélène élevant sa fille à Sparte et sous ses » yeux, vivra au sein du bonheur. » Hélène n'avait pas emmené Hermione avec elle; elle l'avait laissée dans le palais de Ménélas, et Clytemnestre qui ne prévoit point la durée du siège de Troie, suppose qu'Hélène sera de retour à Sparte assez tôt pour présider à l'éducation de sa fille.

de conserver et d'épargner son sang. La tendresse paternelle est un sentiment avoué de tous les hommes.

## IPHIGÉNIE.

O mon père <sup>1</sup> ! si j'avais l'éloquence d'Orphée et l'art d'enchanter les rochers , pour les forcer à me suivre ; si j'avais le talent d'attendrir les cœurs par mes paroles , j'aurais recours à ce moyen pour toucher un père. Mais, hélas ! je n'ai d'autre éloquence que celle de mes larmes. Je verse des pleurs , c'est tout ce que je puis <sup>2</sup>. Suppliante à vos pieds , je n'ai pour ma défense que le titre de votre fille. Ne me ravissez pas le jour que j'ai reçu de vous , tandis que je puis en goûter la douceur , et ne me forcez pas avant le temps de voir la région souterraine des morts <sup>3</sup>. C'est moi qui la première vous appelai du doux nom de père , et que vous honorâtes du tendre nom de votre fille : c'est moi qui

<sup>1</sup> Ce commencement sent un peu la harangue. C'est que les Grecs étaient naturellement harangueurs.

<sup>2</sup> « Au lieu du rameau des supplians , c'est moi-même que je mets à vos pieds. »

<sup>3</sup> IPHIGÉNIE.

Fille d'Agamemnon , c'est moi qui la première ,  
Seigneur , vous appelai de ce doux nom de père.  
C'est moi qui , si long-temps le plaisir de vos yeux ,  
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux ,  
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses ,  
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.

RACINE , même scène.

passant la première dans vos bras , épuisai la tendresse paternelle par mille caresses réciproques. Hélas ! vous me disiez alors : « ô ma fille , aurai-je » un jour le bonheur de te voir florissante et révé- » rée dans la maison d'un époux heureux et digne » de moi. » Attachée à votre sein , et baisant cet auguste visage , que je touche à présent de mes mains : « Ah ! mon père , disais-je à mon tour , mon cher » ~~me~~ , jouirai-je du plaisir de vous recevoir un » jour dans mon palais , et de rendre à votre vieillesse la reconnaissance due à une pénible éducation ? » Ces tendres entretiens sont toujours présens à mon esprit : hélas ! ils sont sortis de votre mémoire , et vous ne songez plus qu'à me donner la mort. Ah ! seigneur , quittez cette affreuse pensée , je vous en conjure par les mânes de Pélops et d'Atrée , par une mère qui m'a enfantée avec douleur , et qui souffre à mon sujet les plus vives douleurs d'un second enfantement. Que m'importe l'hymen de Pâris et d'Hélène , auquel vous me sacrifiez ? jetez du moins un regard sur moi ; pourquoi détourner les yeux ? laissez-moi jouir de votre vue et de vos embrassemens ; si mes prières ne vous fléchissent pas , que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre amour. Ton enfance , ô mon frère , me sera d'un faible secours. Aide-moi cependant de tes larmes pour émouvoir un père ; sauve-moi du trépas. Oui , un

âge si tendre est susceptible de sentiment et de compassion <sup>1</sup>. Vous le voyez, mon père, le silence de cet enfant parle en ma faveur. Laissez agir l'amour et la pitié. Nous vous en conjurons par votre auguste visage. Vous voyez à vos genoux deux supplians bien chers, l'un encore enfant, l'autre à la fleur de l'âge. Les rebuterez-vous? Enfin pour faire évanouir tous vos prétextes, songez que rien n'est plus cher aux mortels que la vie, rien plus affreux que la mort. La fureur seule peut rendre celle-ci souhaitable; une vie malheureuse est même plus prisée qu'une glorieuse mort <sup>2</sup>.

## LE CHŒUR.

Misérable Hélène, dans quelle confusion ta perfidie jette les Atrides et leurs enfans!

## AGAMEMNON.

Je serais le plus insensé des humains <sup>3</sup>, si je

<sup>1</sup> « Vous le voyez, ô mon père, il vous adresse une muette » prière » Ce qui suit est la prière qu'Iphigénie prête à son frère, et qu'elle fait en même temps pour elle-même.

<sup>2</sup> Le génie de la langue grecque paraît déterminer un sens encore plus inexcusable. « Vivre lâchement vaut mieux que mourir » avec gloire ». C'est avec raison sans doute que Racine fils a censuré ce passage dans la *comparaison* qu'on trouvera à la suite de cette pièce.

<sup>3</sup> AGAMEMNON.

Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrières,  
Mon amour n'avait pas attendu vos prières..... etc.

RACINE, même scène.

n'aimais tendrement mes enfans. Mon cœur n'est pas insensible, vous devez m'en croire. Mais je sais jusqu'où doit aller la pitié. Il m'est dur sans doute d'en venir à cette cruelle extrémité; mais, madame, il est plus dangereux de m'en exempter<sup>1</sup>. Tel est mon malheur; il le faut. Considérez, je vous prie, ce nombre prodigieux de vaisseaux, et ces rois puissans à qui Troie devient inaccessible et imprenable, si Iphigénie ne meurt, suivant l'oracle de Calchas. Le désir qui les anime à traverser au plus tôt les mers est une sorte de fureur. Ils brûlent de passer dans cette terre barbare, et d'exterminer les ravisseurs de nos femmes.

Si j'élude l'oracle, cette armée furieuse viendra, n'en doutez point, égorger mes filles jusque dans Argos. Ni vous, ni moi, madame, ne serons épargnés. Au reste, ma fille, ce n'est point Ménélas qui m'asservit à ses projets. Ses sentimens ne sont pas la règle des miens. C'est à la Grèce que je vous immole. Je le fais à regret; mais il faut céder à la nécessité; il faut acheter la liberté publique au prix de ma tendresse et de votre sang, pour apprendre aux barbares que les Grecs ne laissent pas les ravisseurs impunis.

<sup>1</sup> Agamemnon emploie deux fois le même mot. « Il est affreux » d'oser former un tel dessein; il est affreux de ne point l'oser. »



## SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Le barbare ! il fuit et te livre à la mort : ô ma fille ! ô étrangères ! ô mère infortunée !

IPHIGÉNIE.

Les mêmes plaintes<sup>1</sup> conviennent à ma fortune. Ô ma mère, ô Clytemnestre, hélas ! je ne verrai plus la lumière du soleil. Il m'éclaire pour la dernière fois. Forêts de Phrygie, montagnes d'Ida, où Priam exposa Pâris arraché du sein de sa mère,

<sup>1</sup> Euripide change dans cette scène la mesure du vers, aussi bien que dans la septième et huitième du même acte, et dans tous les chœurs. La cadence qu'il prend ici est plus courte, plus vive, et plus propre à exprimer la douleur. J'ai tâché d'y ajuster mes expressions autant qu'il m'a été possible. Il faut encore observer dans cette scène la situation de Clytemnestre, qui doit être tombée entre les mains de ses femmes, comme une personne pénétrée de la plus vive douleur.

En cet endroit, le P. Brumoy a bien traduit et mal repris. Τὸ αὐτὸ μέτρος ne veut nullement dire, *la même mesure de vers*, ce qui serait d'un froid insoutenable. Mais, *idem carmen lugubre, miserabile carmen*, comme dit Virgile ; *les mêmes plaintes, les mêmes chants funèbres*. Toute la note porte donc à faux. (Note de l'ancien éditeur.)

Euripide dit : *La même mesure de vers convient à ma fortune*. C'est une vraie faute. L'acteur ne doit jamais dire qu'il parle en vers. Ce langage, qu'il emploie pour flatter plus agréablement l'oreille, passe insensiblement pour le langage ordinaire. Je dois m'imaginer entendre Iphigénie elle-même, et non pas le poète.

vous qui lui donnâtes votre nom , que n'acheviez-vous sa triste destinée! Pourquoi , devenu berger, a-t-il pu conduire ses troupeaux<sup>1</sup> sur les bords d'une claire fontaine, et dans une prairie émaillée de fleurs dignes d'être cueillies par les déesses? Hélas! elles y vinrent pour mon malheur. Vénus fière de son empire sur les cœurs, Pallas et Junon, l'une comptant sur sa valeur, l'autre sur sa qualité d'épouse de Jupiter, se disputèrent entre elles le prix de la beauté en présence de Mercure. Jugement odieux de Pâris, tu fais la gloire des Grecs, et tu me causes la mort.

## LE CŒUR.

Il n'est que trop vrai : aimable Iphigénie, c'est afin d'ouvrir le chemin d'Ilion que Diane vous choisit pour victime.

## IPHIGÉNIE.

O Clytemnestre, ô ma mère, ce qui m'accable de douleur, c'est que celui qui m'a donné le jour m'abandonne et me trahit... Que je suis malheureux d'avoir vu Hélène! Pour elle je meurs, et je

<sup>1</sup> « Autour des eaux transparentes, aux lieux où coulent les sources consacrées aux nymphes, où les prés fleuris se couronnent de fleurs nouvelles, et où la rose et l'hyacinthe naissent pour être cueillies par la main des déesses. » Je ne mets ici cette version que pour indiquer les images que le poëte prodigue dans ses chants, et dont l'éclat et la fraîcheur ne pourraient être conservés que par les soins et le talent d'un poëte.

meurs par les cruelles mains d'un père qui se dépouille à mon égard de tout sentiment d'humanité.... Non, l'Aulide ne devait jamais recevoir dans ses ports les vaisseaux des Grecs. Vents, auteurs de mes maux, vous deviez porter la flotte à Troie, et ne pas la retenir sur l'Euripe<sup>1</sup>... Mais le maître des vents, le dieu Jupiter dispose à son gré de leur souffle à l'égard des mortels. Favorable aux uns, peu propice aux autres, il donne à ceux-ci une course heureuse, il arrête ceux-là dans le port; il dispense la joie et la douleur comme il lui plaît. Que la destinée des faibles humains est déplorable! Fallait-il encore ajouter la mort à leurs calamités!

## LE CHŒUR.

Hélas! hélas! la fille de Tyndare est la source féconde des malheurs qui assiègent les Grecs. Mais je plains encore plus votre sort : vous en méritiez un plus beau.

## SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR,  
ACHILLE, SOLDATS.

## IPHIGÉNIE.

Ah! madame, qui sont ces hommes dont l'abord m'effraie<sup>2</sup>?

<sup>1</sup> Cette sentence, outre son sens propre, renferme, comme on voit, un sens moral que le poète a eu principalement en vue.

<sup>2</sup> Elle ne dit pas en grec que ces hommes l'effraient; mais le

CLYTEMNESTRE.

Rassurez-vous, ma fille : voici Achille, voici l'époux pour lequel je vous amenais en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Qu'on m'ouvre les portes du palais pour me dérober à ses regards.

CLYTEMNESTRE.

Qui fuyez-vous, Iphigénie? votre libérateur<sup>1</sup>?

IPHIGÉNIE.

Oui, cet Achille même; je rougis de lever les yeux sur lui.

CLYTEMNESTRE.

Comment?

IPHIGÉNIE.

La triste issue de cet hymen me couvre de confusion.

CLYTEMNESTRE.

Demeurez<sup>2</sup>. L'amour n'aura point de part en cet entretien. Cette pudeur est ici hors de saison.

sens et la suite ne l'indiquent pas moins que le changement brusque du mètre, qui devient rapide et précipité. C'est le trochaïque; il continue pendant la plus grande partie de cette scène.

<sup>1</sup> *Votre libérateur.* Cette addition gâte le sens. Iphigénie, qui n'a point connaissance de l'entretien que sa mère a eu avec Achille, n'aurait pas compris ce mot-là.

<sup>2</sup> Il n'est point question d'amour dans le grec. Clytemnestre dit : « Tu n'es point dans une situation qui autorise la fierté. » Demeure, etc.

Elle ne vous sauvera pas , si pourtant il est encore possible de vous sauver.

ACHILLE.

Que je vous plains , madame !

CLYTEMNESTRE.

Vous n'en avez que trop de lieu , seigneur.

ACHILLE.

On n'entend que des cris confus dans l'armée.

CLYTEMNESTRE.

A quel sujet ? parlez.

ACHILLE.

Au sujet d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Quel présage ! et que venez-vous de me dire ?

ACHILLE.

Toute l'armée crie qu'il faut l'immoler.

CLYTEMNESTRE.

Et personne ne s'oppose à ces clameurs ?

ACHILLE.

J'ai moi-même été en danger...

CLYTEMNESTRE.

De quoi , seigneur ?

ACHILLE.

D'être la victime de leur aveugle fureur <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Grec : *D'être accablé de pierres.*

CLYTEMNÈSTRE.

Pour avoir voulu sauver ma fille ?

ACHILLE.

Pour cela même.

CLYTEMNÈSTRE.

Quel insolent a osé attenter à votre vie ?

ACHILLE.

Tous les Grecs.

CLYTEMNÈSTRE.

Et vos soldats n'ont pas volé à votre secours ?

ACHILLE.

Ils ont été les premiers à se soulever contre moi.

CLYTEMNÈSTRE.

● Ah ! ma fille , c'en est fait ; nous sommes perdues.

ACHILLE.

Ils ont eu l'insolence de me nommer indigne d'un hymen que je préférerais au salut de la Grèce <sup>1</sup>.

CLYTEMNÈSTRE.

Eh ! que leur avez-vous dit ?

ACHILLE.

Épargnez <sup>2</sup> du moins , leur disais-je , celle qui devait être mon épouse...

<sup>1</sup> Ce n'est pas le sens. Achille dit simplement : « Ils m'appelaient un homme vaincu par l'hymen. »

<sup>2</sup> Le grec n'emploie pas la tournure directe : *d'épargner* , etc.

CLYTEMNESTRE.

Hélas !

ACHILLE.

Celle qu'un père m'a destinée...

CLYTEMNESTRE.

Et qu'il m'a fait amener d'Argos pour vous.

ACHILLE.

Vains efforts ! il a fallu céder aux cris redoublés.

CLYTEMNESTRE.

Multitude cruelle et intraitable !

ACHILLE.

Cependant je saurai vous secourir , madame.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! seul contre tous ?

ACHILLE , montrant ses soldats.

Voyez - vous ces fidèles amis sous les armes ?  
voilà vos défenseurs.

CLYTEMNESTRE.

Puisse réussir votre valeur !

ACHILLE.

Comptez sur un heureux succès.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ne mourra donc point ?

ACHILLE.

Non : du moins tant qu'il sera en mon pouvoir de la défendre.

CLYTEMNESTRE.

Eh ! qui voudrait vous l'enlever<sup>1</sup> ?

ACHILLE.

Ah ! madame , l'armée entière. Ulysse doit venir la prendre.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? ce prince issu de Sisyphe ?

ACHILLE.

Lui-même.

CLYTEMNESTRE.

De son propre mouvement , ou choisi par les Grecs ?

ACHILLE.

Choisi par les Grecs , et de son propre mouvement.

CLYTEMNESTRE.

Le lâche ! de quel emploi il s'est chargé !

ACHILLE.

Je saurai l'écarter.

<sup>1</sup> C'est une simple question que fait Clytemnestre. « Quelqu'un » viendra-t-il en ces lieux pour tenter de me la ravir ? » Achille répond : « Une troupe nombreuse viendra dans ce dessein. Ulysse la conduira. »



CLYTEMNESTRE.

L'inhumain , aurait-il le cœur assez dur pour m'arracher ma fille ?

ACHILLE.

Lui , madame ? il la traînerait à vos yeux <sup>1</sup>.

CLYTEMNESTRE.

Que ferai-je donc , seigneur ?

ACHILLE.

Retenez votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Pourrai-je , par mes faibles efforts , l'empêcher d'être immolée ?

ACHILLE, montrant son épée ou ses soldats.

Voici qui me répondra d'elle <sup>2</sup>.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre , et vous , Achille , écoutez mes paroles <sup>3</sup>. Je vois , madame , que vous avez éclaté en vain contre votre époux. Ne tentons pas l'impossible. Il est juste de louer la générosité d'Achille ; mais il faut penser aussi à ne pas soulever

<sup>1</sup> Grec : *Par les cheveux.*

<sup>2</sup> Barnès seul , que je sache , a bien expliqué ce mot : ἀλλὰ μὴν εἰς τοῦτό γ' ἔξει. « Voici qui terminera l'affaire ; elle en viendra là. » Et non pas : « Ulysse viendra pour cela même. »

<sup>3</sup> Iphigénie ne nomme que sa mère ; mais elle parle au pluriel , et s'adresse à la fois à Achille et à Clytemnestre.

sans fruit toute l'armée contre vous et contre lui. Apprenez donc, madame, le parti que le ciel m'a inspiré de prendre <sup>1</sup>. Je suis résolue de mourir <sup>2</sup>. C'est peu <sup>3</sup>. Je veux sans murmure et sans plainte me signaler par une mort glorieuse et volontaire. Considérez, je vous prie, combien ce parti est juste. La Grèce toute entière a les yeux attachés sur moi. De moi seule dépend le départ des vaisseaux et le renversement de Troie. Ma mort vengera l'enlèvement d'Hélène, et empêchera les Barbares d'oser porter à l'avenir leurs profanes mains sur les femmes grecques. Je les sauverai toutes en mourant. Libératrice de la Grèce, ce beau nom rendra ma gloire digne d'envie.

Dois-je après tout si fort regretter le jour? Vous me l'avez donné moins pour vous que pour la pa-

<sup>1</sup> C'est là une expression moderne. Iphigénie ne parle point d'une inspiration du ciel. « Écoutez, ma mère, le dessein que j'ai » formé et qui est le fruit d'une réflexion sérieuse. »

<sup>2</sup> Je ne dois pas dissimuler qu'Aristote (*Poét.* chap. 16.) dit: « qu'Éuripide a péché contre l'égalité des mœurs, en ce que l'Iphigénie suppliante, qu'on voit au commencement, n'est pas la » même que l'Iphigénie courageuse qu'on voit à la fin. » Sur quoi M. Dacier ne balance pas à condamner Éuripide. Serait-ce un crime d'en juger autrement sur l'impression que fait cette tragédie? Ce mélange de faiblesse et de courage n'est-il point plutôt un coup de l'art d'un grand maître?

<sup>3</sup> *C'est peu.* Ce mot ajouté défigure la pensée d'Iphigénie. Elle ne fait point valoir son sacrifice; elle justifie sa résolution. « Je » suis déterminée à mourir. Mais je veux que ma mort soit glo- » rieuse et volontaire. »

trie. Combien de Grecs armés sur terre et sur mer, touchés des malheurs de la Grèce, oseront combattre et mourir pour elle ! Et moi, lâchement avare de mon sang, j'arrêteraïs seule une si noble entreprise ! de quel front ? et que leur répondrions-nous ? De plus, dois-je permettre qu'Achille combatte seul contre tous, et prodigue sa vie pour sauver la mienne ? La vie<sup>1</sup> d'un homme ●<sup>2</sup> est plus précieuse que celle d'un grand nombre de femmes. Enfin, si Diane veut qu'on m'immole, faible mortelle, pourrai-je résister à une déesse ? Soyons donc la victime de la patrie. Je me dévoue. Grecs, me voici prête ; sacrifiez-moi, et renversez Troie. Vos trophées feront ma gloire, et me tiendront lieu pour toujours d'hymen, d'époux et de postérité. L'ordre veut que les Grecs commandent

<sup>1</sup> Ce trait justifie les auteurs qui disent qu'Euripide n'aimait pas le sexe. Il met *γυναικῶν μυρία*, une infinité de femmes ; il serait très-dur d'exprimer dans toute sa force la haine d'Euripide. *Dolcé*, poète italien, traduit sans balancer :

Mille femine insieme, e mille, e mille.

<sup>2</sup> On sait bien qu'Euripide fut par excellence *μισογύνης*, l'ennemi des femmes. Mais, si on rapproche ce vers prétendu si malin du vers précédent, toute la malice disparaît. Iphigénie vient de dire, qu'il n'est pas juste d'exposer les jours d'Achille pour l'amour d'une femme : à quoi elle ajoute :

Εἷς γ' ἀνὴρ κρείστων γυναικῶν μυρία ἕρξεν πάρος.

Non pas un homme en général, mais « un tel homme, un héros » tel qu'Achille est plus digne de vivre qu'une multitude de femmes. » ( Note de l'ancien éditeur. )

aux Barbares, et non les Barbares aux Grecs. Ceux-là sont nés pour l'esclavage, et ceux-ci pour la liberté.

## LE CHŒUR.

Iphigénie, votre dessein est bien généreux. Que celui de la fortune et de la déesse est différent!

## ACHILLE.

Digne fille d'Agamemnon, les dieux jaloux de mon bonheur me rendraient trop heureux s'ils vous donnaient à moi. J'envie le sort de la Grèce et votre destin. Vous augmentez sa gloire; elle accroît la vôtre. Vous avez parlé d'une manière digne de la patrie et de vous. Sans songer à résister aux dieux, plus puissans que nous, vous avez cédé à la nécessité<sup>1</sup> et à l'utilité publique : et voilà ce qui redouble mon amour<sup>2</sup>. Cette grandeur d'âme, il faut que je l'avoue, et ce caractère aimable que je viens de connaître, me font souhaiter plus que jamais le bonheur de devenir votre époux. Ne refusez donc pas de vous prêter au bras secourable qui cherche à vous dérober à la mort. Je meurs

<sup>1</sup> Le tour grec est plus sententieux et plus beau. « Vous avez sagement jugé que le meilleur parti est de supporter constamment un mal nécessaire. »

ἔξιλογίσω τὰ χρήσιμα, τὸ ἀνεγκλίσιον γὰρ.

(Note de l'ancien éditeur.)

<sup>2</sup> Mon amour. En grec : *Le désir de vous avoir pour épouse.*

désespéré<sup>1</sup>, j'en atteste Thétis, si je ne vous délivre en combattant contre les Grecs. Considérez donc, je vous prie, combien la mort qui vous attend est affreuse, et cessez de la souhaiter.

## IPHIGÉNIE.

J'ai parlé sans intérêt, et sans égard pour personne, seigneur<sup>2</sup>. Qu'Hélène, qui me surpasse en beauté, anime les Grecs à combattre et à mourir pour elle : je n'ai pas cette vanité. Épargnez-moi de voir répandre votre sang, ou celui des Grecs; souffrez que je sauve ma patrie par ma mort.

## ACHILLE.

O grandeur d'âme que j'admire malgré moi<sup>3</sup>!

<sup>1</sup> *Je meurs désespéré.* Achille dit seulement : *Je serai pénétré de douleur.*

<sup>2</sup> En adoptant la correction proposée dans les *Mém. de l'Acad. des Belles-Lett.* tom. IV, p. 296, et qui consiste dans le changement d'une lettre, le sens deviendra plus heureux. « C'est assez » des meurtres et des combats qu'exige la beauté d'Hélène : ne » mourez point à cause de moi et ne donnez point la mort à d'autres ; mais laissez-moi sauver la Grèce, s'il est en mon pouvoir. »

<sup>3</sup> On s'étonnera peut-être de voir un amant souscrire en quelque sorte à la mort volontaire de son amante. M. Racine porte plus loin l'amour d'Achille. Chez lui, ce héros jure de sauver Iphigénie malgré elle. Il brave les dieux et l'armée. Le fer brille, et le sang commence à couler. Cela devait être ainsi pour notre temps. Mais le respect profond des anciens pour les sacrifices, et pour les dévoûmens volontaires, obligeait Euripide de rendre Achille plus modéré. Ce prince s'efforce de rompre le projet d'Iphigénie, qu'il ne peut pourtant s'empêcher d'admirer ; il ne

Votre courage, Iphigénie, m'oblige de me rendre. Pourquoi dissimuler? je ne puis blâmer ces nobles sentimens. Mais peut-être vous repentirez-vous de les avoir portés trop loin. Sachez donc que pour justifier ma parole, je vais me placer avec ces soldats et ces armes proche l'autel, non pour être témoin de votre funeste mort, mais pour devenir votre libérateur. Peut-être alors, voyant le fer menacer votre tête, vous rendrez-vous à mes conseils. Ne croyez pas, Iphigénie, que je vous abandonne à votre projet téméraire. Je vais au temple de Diane, et je vous y attends.

## SCÈNE VI.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez, madame, et vos yeux sont baignés de pleurs.

CLYTEMNESTRE.

Malheureuse ! n'ai-je donc pas sujet de pleurer !

IPHIGÉNIE.

Ne m'attendrissez pas ; songez plutôt à m'affermir... Mais, madame, accordez-moi une grâce.

pouvait faire plus : enfin, il part résolu de la délivrer, si elle révoque son vœu. Mais, tant qu'il subsiste, c'est une victime sacrée. Elle lie les mains à Achille.

Il faut ajouter à cette observation, très-juste et confirmée par divers exemples, qu'Achille n'est pas amant d'Iphigénie dans la tragédie d'Euripide.

CLYTEMNESTRE.

Parlez. Puis-je vous rien refuser ?

IPHIGÉNIE.

Que ni vos cheveux indignement coupés, ni vos voiles<sup>1</sup>, ni vos vêtemens n'annoncent le regret de ma mort.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous ? Hélas ! mère dénaturée, je ne ferais pas éclater la douceur de vous avoir perdue !

IPHIGÉNIE.

Vous ne me perdrez point. Je vivrai toujours, et ma gloire rejaillira sur vous.

CLYTEMNESTRE.

Je ne pleurerai pas ma fille descendue au tombeau !

IPHIGÉNIE.

Il n'est point de tombeau pour moi.

CLYTEMNESTRE.

Eh ! quoi ? ne mourrez-vous pas<sup>2</sup> ?

IPHIGÉNIE.

L'autel de la déesse me servira de monument<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Grec : *Ni vos habits noirs.*

<sup>2</sup> On devrait traduire, je crois, un peu différemment en suivant le sens littéral de chaque mot : *Quoi ! ta mort est ordonnée et non ta sépulture !*

<sup>3</sup> Elle dit prophétiquement cette énigme, dont le sens est qu'elle sera enlevée par Diane pour être la prêtresse de son temple en Tauride.

CLYTEMNESTRE.

Hé bien , ma fille , je ferai ce que vous souhaitez.

IPHIGÉNIE.

Regardez - moi , madame , comme l'heureuse libératrice de la Grèce.

CLYTEMNESTRE.

Que dirai-je en votre nom à vos tristes sœurs ?

IPHIGÉNIE.

Ne souffrez pas non plus que leur douleur paraisse sur leurs vêtements.

CLYTEMNESTRE.

Mais quelle agréable parole leur porterai-je de vous ?

IPHIGÉNIE.

Que je les embrasse. Quant au jeune Oreste, élevez-le avec tendresse.

CLYTEMNESTRE.

Embrassez-le pour la dernière fois.

IPHIGÉNIE.

Cher enfant , tu m'as servie autant qu'il a été en ton pouvoir.

CLYTEMNESTRE.

De retour à Argos , que ferai-je pour vous ?

IPHIGÉNIE.

Chérissez mon père et votre époux.



CLYTEMNESTRE.

Ah ! il mérite d'essuyer les plus grands malheurs pour venger votre mort !

IPHIGÉNIE.

C'est malgré lui , et pour la Grèce , qu'il m'a perdue.

CLYTEMNESTRE.

Dites par artifice ; dites d'une manière indigne du sang d'Atrée.

IPHIGÉNIE.

Qui va me conduire à l'autel ? Victime volontaire , je n'attendrai pas qu'on m'y traîne<sup>2</sup>.

CLYTEMNESTRE.

Moi<sup>3</sup>, ma fille , je ne vous quitte point ; je m'attache à vos vêtements.

<sup>1</sup> « Il aura d'effrayans combats à soutenir à cause de toi. » C'est à dessein que Clytemnestre s'exprime obscurément. Le mot *combats* qu'elle emploie , a en grec une très-grande latitude : il signifie poétiquement des malheurs , de grands et tragiques événemens.

<sup>2</sup> Grec : *Par les cheveux*.

<sup>3</sup> Je ne sens pas la raison qu'a eue le P. Brumoy de réunir ici deux mots entrecoupés dans le dialogue grec :

CLYTEMNESTRE.

C'est moi qui remplirai cet office.

IPHIGÉNIE.

Non , ma mère , il n'est pas fait pour vous.

IPHIGÉNIE.

Non, madame, rentrez, je vous supplie : il le faut, et pour vous et pour moi<sup>1</sup>. Que quelqu'un des officiers de mon père m'accompagne jusqu'à la prairie consacrée à Diane, où je dois être immolée.

CLYTEMNESTRE.

Vous partez donc, Iphigénie ?

IPHIGÉNIE.

Pour toujours et sans retour.

CLYTEMNESTRE.

Vous abandonnez une mère !

IPHIGÉNIE.

Et pour aller à la mort que je n'ai pas méritée.

CLYTEMNESTRE.

Arrêtez, cruelle, ne me quittez pas dans l'état où je suis.

CLYTEMNESTRE.

Je m'attacherai à tes vêtemens.

IPHIGÉNIE.

Ma mère, cédez à mes instances. Demeurez en ces lieux, la décence l'exige et pour vous et pour moi.

<sup>1</sup> Elle parle aux domestiques d'Agamemnon qui surviennent. Il paraît par la suite qu'Agamemnon même est avec eux dans l'enfoncement du théâtre.

## IPHIGÉNIE.

Je ne veux <sup>1</sup> plus prolonger vos douleurs<sup>2</sup>.

## SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR.

## IPHIGÉNIE.

Commencez, jeunes filles<sup>3</sup>, à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. Préludez par vos chants au sacrifice, et attirez aux Grecs un heureux présage. Que quelqu'un porte des corbeilles pour commencer la cérémonie sacrée. Qu'on allume le feu destiné aux gâteaux d'immolation. Que mon père porte sa main sur l'autel. Je vais procurer la victoire et le salut de la Grèce. Con-

<sup>1</sup> Littéralement : *Je ne permets pas de pleurer*. Peut-être faut-il traduire : *Que les larmes ne troublent point cet acte religieux*. Ce mot peut s'adresser au chœur, à l'officier qu'Iphigénie a pris pour conducteur, aussi bien qu'à Clytemnestre. Peut-être y a-t-il un intervalle entre cet ordre et le mot précédent prononcé par Clytemnestre. Cet intervalle pourrait être rempli par le mouvement de la scène : Iphigénie se dégage des bras de sa mère, elle s'éloigne un instant ; on conduit Clytemnestre dans le palais, Iphigénie s'approche de l'orchestre où est le chœur, et fait les apprêts de son sacrifice.

<sup>2</sup> Il est croyable que Clytemnestre tombe évanouie, et qu'on l'enlève dans le palais, tandis qu'Iphigénie exhorte le chœur à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. On devait voir au fond du théâtre une partie de l'appareil du sacrifice ; le chœur semble être témoin oculaire.

<sup>3</sup> *Jeunes étrangères*. Elles étaient mariées. Voyez l'intermède de l'acte I.

duisez-moi comme une victime victorieuse d'Illion et fatale aux Phrygiens. Préparez des couronnes , ornez-en ma tête. Réparez l'eau lustrale ; et dans vos libations invoquez Diane , la reine , l'heureuse Diane , autour de son temple et de ses autels. Je vais , puisqu'il le faut , accomplir l'oracle par mon sang répandu.

LE CHŒUR.

O mère vénérable , ô Clytemnestre ! nous<sup>1</sup> ne pouvons plus donner de larmes à votre sort ; la cérémonie ne le permet pas<sup>2</sup>.

IPHIGÉNIE.

Ne songez , mes filles , qu'à chanter les louanges de Diane. Elle habite dans l'Aulide : elle préside aux rivages où la Grèce en armes est arrêtée pour moi... O terre où j'ai reçu le jour , ô Argos , ô Mycène , où je devais régner !...

LE CHŒUR.

Pourquoi implorez-vous cette ville de Persée , bâtie par les mains des Cyclopes ?

IPHIGÉNIE.

O Mycène , tu m'as vu naître dans ton sein

<sup>1</sup> Le grec dit à peu près le contraire. « Que de larmes nous » donnerons bientôt à vos malheurs ! mais nous les retenons pour » le présent : la cérémonie ne le permet pas. »

( Note de l'ancien éditeur. )

<sup>2</sup> Ce mot confirme ce qu'on a dit ci-dessus au sujet du respect des anciens pour les sacrifices et les dévoûmens volontaires.

comme un astre brillant... Mais non, je ne refuse point de mourir.

LE CHŒUR.

La gloire qui suivra cette mort sera immortelle.

IPHIGÉNIE.

O jour, ô soleil, ô lumière de Jupiter! sur le point de passer dans une autre région, prête à jouir d'une autre destinée, je vous dis un éternel adieu.

### SCÈNE VIII <sup>1</sup>.

LE CHŒUR.

Voyez<sup>2</sup>, voyez partir la victime qui triomphe d'Ilion et des Phrygiens. La voici couronnée, prête à recevoir le bain fatal et à porter sa tête sous le couteau sacré... Dieu! elle va ensanglanter l'autel

<sup>1</sup> Cette scène a tous les caractères d'un intermède. L'action visible cesse; la scène suivante est donc le commencement d'un sixième acte.

<sup>2</sup> Quelques commentateurs ont cru qu'il manquait quelque chose entre les scènes VI et VII. Cela peut être. Mais je penserais plutôt que celle-ci est défectueuse, parce qu'elle est un peu courte pour le temps du sacrifice. Le récit suivant suppose un intervalle plus long. Les commentateurs n'en disent rien, quoique la difficulté soit réelle. Tout considéré, il me semble vraisemblable que les instrumens de musique, pour augmenter l'agitation du spectateur, remplissaient seuls le vide de cette scène. Comme personne, je crois, n'a donné ses conjectures là-dessus, celle-ci peut passer pour bonne, en attendant qu'il en vienne une meilleure.

Elle approche.... Allez, aimable victime; un père vous attend avec l'eau lustrale au milieu de l'armée, qui ne soupire qu'après le voyage de Troie... Voici le moment du sacrifice. Invoquons Diane, et redoublons nos vœux pour l'engager à nous être favorable..... Vénération déesse, s'il vous faut des victimes humaines, conduisez du moins les Grecs dans les climats de la perfide Troie; donnez la victoire à Agamemnon, et faites qu'il revienne avec son armée triomphante vous offrir, au nom de la Grèce, une brillante couronne, comme un monument éternel de sa gloire.

## SCÈNE IX.

UN ENVOYÉ, CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

L'ENVOYÉ.

Sortez, ô Clytemnestre, sortez de ce palais<sup>1</sup>; venez entendre les prodiges que je dois vous raconter.

CLYTEMNESTRE.

Je sors tremblante et consternée. Viens-tu m'annoncer de nouveaux malheurs?

L'ENVOYÉ.

Non. Je veux au contraire vous apprendre sur le sort de votre fille des prodiges étonnans.

<sup>1</sup> La reine était donc entrée dans le palais à la fin de la scène VI.

## CLYTEMNESTRE.

Ne diffère donc point de satisfaire mon impatience.

## L'ENVOYÉ.

Vous saurez tout, madame, à moins que mon récit ne soit interrompu par le trouble où m'ont jeté tant de prodiges.

Nous étions arrivés au bois et à la prairie de Diane, où votre fille était conduite par toute l'armée. Les Grecs s'assemblent autour d'elle. Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal; il gémit, il détourne la vue, il verse des larmes, et <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Voilà ce qui a donné lieu au tableau si vanté de Timanthe; le poète méritait au moins autant d'éloges que le peintre. Racine a voilé aussi son Agamemnon, mais d'une manière qui n'est pas à l'abri de toute critique.

Achille est à l'autel. Calchas est éperdu;

Le fatal sacrifice est encor suspendu.

On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.

Achille fait ranger autour de votre fille

Tous ses amis pour lui prêts à se dévouer.

Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,

Pour détourner les yeux des meurtres qu'il présage,

Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.

RACINE.

Comment cet Agamemnon, ce chef des rois, au lieu de prendre les armes pour empêcher la sédition, se contente-t-il de se voiler le visage? Lui qui peu de temps auparavant avait dit:

Ma gloire intéressée emporte la balance.

Achille menaçant détermine mon cœur.

Il devait donc, ce semble, paraître en général d'armée au mi-

se couvre le visage de sa robe. Sa fille s'approche, et lui parle de cette sorte : « Me voici prête, ô mon » père ; je me dévoue volontiers pour ma patrie et » pour toute la Grèce. On m'a conduite à l'autel ; » qu'on m'immole, puisque l'oracle l'ordonne. » Grecs, soyez heureux, si votre bonheur ne dé- » pend que de ma mort. Prenez votre victime qui » vous assure la victoire, et revenez triomphans. » Au reste, que personne ne porte ses mains sur » moi : je présenterai mon sein. »

Elle dit ; et tous sont frappés d'étonnement de voir dans un âge si tendre un courage si rare joint à tant de vertu. Talthybie était debout au milieu de l'assemblée ; et comme il présidait au sacrifice, « Grecs, s'écrie-t-il, gardez un religieux silence » et formez d'heureux présages. » Calchas tire le glaive, le met dans un vase d'or<sup>1</sup> et couronne la victime. Achille lui-même prend une coupe remplie d'eau sacrée, et s'avance vers l'autel : « O

lieu de ce trouble, et non pas en père accablé de douleur. J'ai entendu cette réflexion d'une personne qui a beaucoup de sagacité d'esprit. Euripide n'est point dans le même cas : toute l'armée est tranquille et prosternée au pied de l'autel ; Achille même obéit aux dieux malgré lui, et respecte le vœu d'Iphigénie ; Agamemnon a donc pu se livrer à sa douleur, et pour lors il est beau de le voir le visage voilé.

<sup>1</sup> « Dans une corbeille enrichie d'or..... Le fils de Pélée prend « à la fois la corbeille et l'eau lustrale, et court autour de « l'autel. »



» déesse, dit-il, fille de Jupiter, vous qui prenez  
» plaisir à la chasse des bêtes féroces, vous qui  
» faites briller l'astre de la nuit, acceptez cette  
» victime qu'Achille, Agamemnon et toute l'ar-  
» mée vous présentent. Le pur sang d'Iphigénie va  
» couler sur vos autels; daignez en sa faveur ac-  
» corder à nos vœux une heureuse navigation, et  
» la prise de Pergame. » Cependant les Atrides et  
tous les Grecs demeurent tristement les yeux fixés  
à terre. Le prêtre prend le glaive, invoque les  
dieux, marque de l'œil l'endroit où il doit frapper.  
Je frémissais et baissais les yeux, lorsque voilà  
tout à coup un prodige surprenant. Calchas frappe:  
tous entendent le coup; mais la victime disparaît  
sans qu'on aperçoive aucune trace de sa retraite.  
A la vue de ce miracle, opéré sans doute par quel-  
que divinité, le pontife pousse un cri, l'armée  
lui répond. On voit le prodige, et l'on en croit à  
peine ses yeux. Une biche d'une taille extraordi-  
naire, et d'une rare beauté, était étendue à terre  
et encore palpitante; l'autel était arrosé de son  
sang. Représentez-vous, madame, la joie de Cal-  
chas à ce spectacle. « Braves chefs de cette armée,  
» s'écrie-t-il, voyez-vous cette nouvelle victime?  
» Contente de notre soumission, Diane a substitué  
» cette biche à la place d'Iphigénie. Le sang d'une  
» princesse si accomplie lui a paru trop précieux  
» pour le répandre sur ses autels. C'en est fait,

» la déesse exauce nos vœux ; elle facilite notre  
 » course , et les approches de Troie. » A ces mots <sup>1</sup>,  
 l'armée paraît se ranimer. On court vers les vais-  
 seaux ; on se précipite ; on se dispose au départ. Et,  
 si j'en crois cette ardeur , dès ce jour nous quit-  
 tons l'Aulide , et nous voguons sur la mer Égée.  
 Enfin , après que Calchas a laissé la victime se  
 consumer dans les flammes , il a formé des vœux  
 pour l'heureux retour de l'armée.

Voilà , madame , ce qu'Agamemnon m'a ordonné  
 de vous raconter. « Pars , m'a-t-il dit ; apprends à  
 » la reine les nouvelles faveurs des dieux , et la  
 » gloire où m'élève la Grèce <sup>2</sup>. » Témoin de ce  
 spectacle , vous devez m'en croire. Pardonnez à  
 votre époux ; ne pleurez plus Iphigénie : elle s'est  
 envolée chez les dieux ; le même jour l'a vue mou-  
 rir et revivre. Ainsi les justes dieux jettent-ils un  
 regard favorable sur les faibles mortels , quand ils  
 y pensent le moins ; ils sauvent ceux qui leur sont  
 chers.

<sup>1</sup> Ces mots paraissent être la suite du discours de Calchas. Il faut donc traduire : « Vous tous donc , matelots , relevez votre  
 » courage abattu : volez à vos vaisseaux ; car dès ce jour , il faut  
 » que nous quittions les profondes retraites de l'Aulide pour tra-  
 » verser les flots de la mer Égée. »

<sup>2</sup> En parlant d'Agamemnon , le messager ne rapporte pas ses  
 propres paroles , il use en grec d'une tournure indirecte. Il dit  
 ensuite : « J'ai tout vu de mes yeux ; j'étais présent au sacrifice ;  
 » on ne saurait douter que votre fille n'ait été transportée au sé-  
 » jour des dieux. »

LE CHŒUR.

Que je vous félicite, madame ! Votre fille vit, et vit dans la compagnie des dieux.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille ! quel dieu t'a enlevée ? de quel nom désormais dois-je t'appeler ? Mais ne me trompe-t-on point ? ce prodige n'est-il point inventé pour finir mes regrets ?

L'ENVOYÉ.

Madame, Agamemnon vient lui-même confirmer mon récit.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Cessez d'être inquiète sur le sort de votre fille, madame ; elle jouit, n'en doutez point, du commerce des dieux. Prenez cet enfant, et retournez à Argos. La flotte se dispose à partir. Recevez dès ce moment mes adieux ; nos entretiens seront plus longs à mon retour de Troie. Partez et vivez heureuse.

LE CHŒUR.

O fils d'Atrée, que la joie vous accompagne dans le voyage et le retour ! Puissiez-vous revenir vainqueur, et chargé des riches dépouilles de Troie !

FIN D'IPHIGÉNIE EN AULIDE.

# RÉFLEXIONS

SUR

## L'IPHIGÉNIE EN AULIDE

D'EURIPIDE, DE LUDOVICO DOLCÉ, DE ROTROU,  
ET DE RACINE.

**I**PHIGÉNIE est plus connue en France par M. Racine que par Euripide. Le poète grec ne mérite pourtant pas moins d'éloges que le français, quoique le portrait qu'ont tracé l'un et l'autre soit différent. Si l'imitateur a donné des grâces nouvelles à l'original, il en a emprunté d'autres qu'il avoue lui-même avoir été les plus approuvées. C'est en bâtissant avec autant d'élégance que de solidité sur le fonds des anciens, qu'il a mérité cet éloge de Boileau :

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,  
Étonner, émouvoir, ravir un spectateur !  
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,  
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée,  
Que dans l'heureux spectacle, à nos yeux étalé,  
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.

*Épître à M. Racine.*

La nécessité de remplir une tragédie française d'é-

vénemens, l'a pour le moins autant engagé à imaginer l'épisode d'Ériphile, que l'envie d'épargner aux spectateurs le prodige de la biche substituée à Iphigénie. Cet épisode est véritablement tiré du sujet, comme il l'observe, et par-là il est plus excusable que celui d'Aricie dans Phèdre. Mais l'un et l'autre sont toujours épisode; et, par ces deux ressorts qui se ressemblent si fort, il arrive qu'Achille perd presque autant de son caractère dans la pièce d'Iphigénie, qu'Hippolyte dans celle de Phèdre. Achille, galant et Français au point où il est, dément un peu l'Achille grec. Mais ce héros devenu Français, a laissé dans les esprits des impressions si profondes, que le grec a besoin de quelque réflexion et de quelque indulgence pour ne pas nous choquer entièrement. Ainsi les vieux portraits des ancêtres, habillés à l'antique, perdent-ils leur mérite à la vue des portraits modernes, dont la draperie est de pure imagination. Iphigénie est aussi un peu différente de part et d'autre, ainsi que Clytemnestre; pour Agamemnon, ses traits sont à peu près les mêmes. Il n'est ni moins père, ni moins roi dans Euripide que dans Racine; mais autrement roi dans ce dernier. Deux autres auteurs célèbres ont traité le même sujet avec beaucoup de succès; à savoir: Louis Dolcé, Italien, et Rotrou. Nous comparerons tous les quatre. L'Iphigénie de Dolcé, réimprimée en 1566, et

celle de Rotrou, mise au jour en 1649, méritent d'entrer dans le parallèle, ne fût-ce que pour faire connaître le progrès de l'esprit humain dans le tragique. Les critiques français, comme le P. Rapin, parlent trop peu, et d'une manière trop vague des divers théâtres de l'Europe. Il n'y a que le détail et la comparaison qui soient instructifs en cette matière. Voyons d'abord l'économie de chaque pièce.

---

## ACTE PREMIER.

---

Les trois imitateurs d'Euripide se sont contentés de traduire sa première scène : ils ne pouvaient mieux faire. C'est un morceau fini. L'embarras d'Agamemnon redevenu père produit un double effet, l'un et l'autre admirable : c'est, 1°. d'attendrir et d'intéresser le spectateur dès l'entrée ; et, en second lieu, d'exposer le sujet et toutes ses dépendances sans obscurité, sans détour, et de la manière que le ferait la nature, si elle offrait la réalité au lieu de la représentation. Rotrou a voulu enchérir sur Euripide, en faisant voir d'abord Agamemnon dans le fond de sa tente, où il écrit et déchire une lettre, puis la recommence, puis appelle un valet. Ce monologue est interrompu par

des allées et venues pour introduire un confident. Le reste de la scène est Euripide tout pur ; Dolcé n'a fait que l'allonger ; Racine n'en a rien perdu. La différence unique qu'il y ait entre ces quatre morceaux vient de la différence des temps et des mœurs. Chez Euripide, on voit un roi à la grecque, c'est-à-dire un peu bourgeois, selon notre manière de penser. Dolcé lui a donné un air de prince italien ; Rotrou le relève encore davantage : mais Racine le rend tout-à-fait majestueux à la française. Les écrits des auteurs, comme les tableaux des peintres, se ressentent toujours de ces différences de lieux et de siècles, en sorte qu'un œil un peu fin pourrait deviner à peu près l'âge d'un tableau ou d'un ouvrage par les traits qu'il y découvrirait. Cette réflexion a lieu dans le théâtre, et doit être appliquée, non-seulement à tout le reste des quatre Iphigénies, mais encore à toutes les pièces tragiques, tant anciennes que modernes.

Euripide, après cette unique scène, amène le chœur qui en fait une autre et finit l'acte. Cela a paru trop simple aux autres poètes. Pour allonger l'acte, Dolcé introduit Calchas ; et Rotrou jette une nouvelle incertitude dans le sein d'Agamemnon. Mais tout cela revient, à peu de chose près, au système du poète grec. Pour Racine, il fait venir sur la scène Achille et Ulysse qui parlent le langage d'Homère, source de grandes beautés. Voici

un trait qu'il a imité de Rotrou , à qui il doit aussi le personnage d'Ulysse ; c'est Agamemnon qui parle au roi d'Ithaque :

Ah ! seigneur , qu'éloigné du malheur qui m'opprime ,  
 Votre cœur aisément se montre magnanime !  
 Mais que , si vous voyiez ceint du bandeau mortel  
 Votre fils Télémaque approcher de l'autel ,  
 Nous vous verrions , touché de cette affreuse image ,  
 Changer bientôt en pleurs ce superbe langage ,  
 Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui ,  
 Et courir vous jeter entre Calchas et lui !

RACINE, *Iphig.* act. I, sc. 3.

Rotrou avait dit moins élégamment :

J'avais , sans ce discours , assez de connaissance  
 De l'adresse d'Ulysse et de son éloquence ;  
 Mais il éprouverait , en un pareil ennui ,  
 Que le sang est encor plus éloquent que lui.

ROTROU, *Iphig.* act. II, sc. 3.

Il y a dans Racine d'autres imitations pareilles , soit d'Homère , soit de Rotrou ; mais elles sont si heureuses qu'on est bien éloigné d'en savoir mauvais gré au poète. C'est un talent bien rare que celui d'imiter ainsi.



## ACTE II.

L'économie de Racine est ici différente de l'original, à cause de l'épisode d'Ériphile. Le poète français a toutefois conservé la belle scène de l'entrevue d'Iphigénie et de son père, qu'on voit au troisième acte du grec : il l'a rendue plus française que Rotrou; en un mot, il n'a rien pris du second acte d'Euripide, que la surprise de l'arrivée d'Iphigénie, malgré les précautions du roi. *Dolcé* et *Rotrou* ont suivi le grec pas à pas, excepté un petit nombre de changemens peu considérables. Leurs discours sont plus étendus, mais non pas plus énergiques. Celui de *Ménélas* chez *Rotrou* est remarquable :

Ne vous souvient-il pas avec combien d'adresse  
Vous vous êtes fait chef des troupes de la Grèce ?  
Ah ! comme ce grand cœur se savait abaisser !  
Le front ne portait pas l'image du penser ,  
Et votre modestie , alors incomparable ,  
Fut un adroit chemin à ce rang honorable.  
Jamais pour s'élever on ne se mit si bas.  
Vous offriez à l'un , à l'autre ouvriez les bras ,  
Serriez à l'un la main , jetiez les yeux sur l'autre ,  
Portiez votre intérêt beaucoup moins que le nôtre ,  
De qui vous demandait vous préveniez les pas ,  
Parliez à qui voulait et qui ne voulait pas ;

Et lors votre maison , à tout le monde ouverte ,  
 Jusques aux basses-cours n'était jamais déserte.  
 Mais quand cette affectée et fausse humilité  
 Vous eut de notre chef acquis la qualité ,  
 Un soudain changement de mœurs et de visage  
 Fut de cet artifice un trop clair témoignage , etc.

ROTROU , *Iphigénie* , acte II , sc. 2 .

Ce n'est pas là de la poésie de Racine ; mais il n'y manque guère que ce tour élégant et châtié. La contestation de Ménélas avec son frère est du reste aussi vive que dans Euripide. Racine, en supprimant le personnage de Ménélas, en a mis plusieurs traits dans la bouche de Clytemnestre, d'Ulysse et d'Achille, pour en perdre le moins qu'il pourrait. Mais la jalouse Ériphile a plu et a dû plaire davantage ; comme étant plus conforme au goût dominant de notre siècle. La contestation dont je parle est cependant un beau morceau : on y trouve toute l'éloquence qui peut rendre une cause douteuse pour suspendre les esprits, et pour entretenir les spectateurs dans cette émotion si nécessaire au théâtre, sans sortir du sujet. Racine, qui l'a très-bien vu, la supplée par une autre querelle entre Agamemnon et Achille. C'est la scène sixième de son quatrième acte, où l'on lit cet endroit merveilleux d'Homère, et si fort applaudi de nos jours. Achille parle :

Hé, que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?  
 Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?  
 Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,  
 Et d'un père éperdu négligeant les avis,  
 Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?  
 Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre  
 Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?  
 Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur  
 Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?

RACINE, *Iphig.* act. IV, sc. 6.

Cet endroit et tant d'autres, traduits par les bons écrivains français, sont des preuves sans réplique en faveur des anciens. Qu'on leur donne des Racine pour interprètes, et ils sauront plaire aujourd'hui comme autrefois.

---

### A C T E III.

Euripide n'a été suivi de personne dans sa première scène du troisième acte. Ni Dolcé, ni Rotrou, et moins encore Racine, n'ont osé faire paraître un char sur le théâtre, et en faire descendre Clytemnestre et sa fille avec le petit Oreste endormi. Ce spectacle si naïf ne convenait qu'aux mœurs antiques; il n'en est pas moins beau pour qui sait priser le naturel. Une mère escortée d'une foule de femmes, et qui veut qu'on la croie heureuse

d'être mère d'une telle fille ; une jeune princesse dont la modestie laisse entrevoir la joie et la vanité qu'elle a d'avoir bientôt Achille pour époux ; un enfant que la fatigue endort , et que son âge dispense de prendre aucun intérêt bien sensible à ce qui se passe ; l'inquiétude et les précautions de cette mère attentive pour ses enfans ; ces préparatifs à un bonheur qui ne sera rien moins : quelle vérité dans cette peinture ! Racine en a pris ce qu'il a pu , eu égard à nos manières , qu'il ne fallait pas choquer. Ses deux autres prédécesseurs n'ont pas non plus négligé quelques-uns de ces traits. Dans le reste de l'acte , Racine , suivant toujours sa pointe , anticipe sur Euripide. Il met en œuvre la brouillerie d'Agamemnon avec Clytemnestre , et il en tire de grands mouvemens. Achille s'éclaircit avec elle ; il aime de plus en plus Iphigénie ; il découvre le mystère du sacrifice ; il entre en fureur ; Ériphile en triomphe. Voilà sur quoi roule cet acte. Dolcé et Rotrou sont plus fidèles à Euripide ; aussi le sont-ils trop , plus traducteurs en cela que poètes : il est vrai que l'entrevue d'Iphigénie avec son père , celle de Clytemnestre avec son époux , et les efforts d'Agamemnon pour écarter de l'autel son épouse , suffisaient bien pour remplir un acte. Mais Racine a distribué toute cette matière selon son plan avec plus d'étendue , et Euripide l'a fait , suivant le sien , avec plus de simplicité , de ma-

nière que , dans le premier , le théâtre est plus diversifié , et , dans le second , le spectateur est plus attendri. Divers mouvemens agitent le théâtre chez l'un , et partagent l'attention du spectateur ; chez l'autre , rien ne détourne les yeux de dessus Iphigénie ; pas un mot qui ne soit pour elle ; sa naïveté même la rend plus chère : car , pour ne parler que de la scène où elle aborde le roi , cette scène est à la vérité plus courte et plus noble dans le français ; mais aussi est-elle plus poussée et plus tendre dans le grec. Iphigénie y paraît moins princesse et plus aimable, Agamemnon moins roi et plus père. Nous remarquerons bientôt une autre différence qui a dû frapper les lecteurs. Il faut dire à la louange de Dolcé , qu'il a traité cette scène en grand maître qui entendait bien son original. Il a marqué avec cette naïveté fine , qui est plus du goût de la langue italienne que de la nôtre , toute celle d'Iphigénie dans les diverses questions qu'elle a faites à son père. Celui-ci , touché de son esprit et de sa simplicité , en prend un prétexte pour cacher la cause véritable des soupirs et des larmes qui lui échappent. « Eh ! comment voulez-vous » que je parle , répond-elle , pour ranimer votre » joie ? » ainsi ai-je traduit. Dolcé a osé traduire plus littéralement , heureux de n'avoir pas rendu ridicule la pensée de l'auteur , qui est si gracieuse dans l'original :

Esser vorrei per aggradirvi sciocca <sup>1</sup>.

*Ασύστα μὲν γ' ἐροῦμεν, εἰ σέ γ' εὐφρανῶ.*

Ce qui montre l'excès de l'embarras et du père et de la fille, sans compter plusieurs traits que Racine n'a osé toucher, et qui, dans notre siècle, où la nature est plus contrainte par je ne sais quelle dignité, ne seraient pas en effet bien reçus, ni hasardés par les anciens, s'ils revenaient au monde d'aujourd'hui.

---

#### ACTES IV et V.

Dans l'acte quatrième, la nécessité de faire jouer l'épisode d'Ériphile a contraint Racine de faire pour cette jalouse princesse une scène entièrement détachée du reste; car Clytemnestre paraît d'un côté du théâtre, tandis qu'Ériphile s'en va de l'autre, sans autre raison de venir ou de s'en aller. La suite est tirée d'Euripide, excepté la scène d'Achille et d'Agamemnon, dont nous avons parlé. Pour le poëte grec, on a vu qu'il remplit cet acte d'une scène d'Achille avec Clytemnestre, d'une autre de l'officier qui vient dévoiler le secret

<sup>1</sup> M. Carmeli traduit ainsi :

— Dunque noi cose men sagge

Direm, se fia, ch'io ti rallegrì.

du sacrifice; enfin de l'emportement d'Achille au sujet de cette nouvelle.

Le cinquième acte de Racine est fondé sur la révolution que fait Ériphile en trahissant Iphigénie, qui par-là se voit livrée à Calchas. Achille pénètre, l'épée à la main, jusqu'à l'autel :

Et, quoique seul pour elle, Achille furieux

Épouvantait l'armée et partageait les dieux.

Calchas arrête tout, regarde Ériphile, et déclare que c'est elle, qui, sous un nom emprunté, est l'Iphigénie que demande Diane. On pourrait peut-être dire sur cela; pourquoi Calchas, sachant tout, ne déclarerait-il pas plus tôt le secret, et pourquoi en est-il cru si aisément sur sa parole, lui que les chefs ne ménagent pas trop dans la pièce? Mais ce serait peut-être aussi une chicane; il faut se prêter à l'enchantement du théâtre; et, après tout, cela est imaginé le mieux du monde pour nos mœurs, comme Racine l'avait bien prévu : car quelle apparence de faire mourir Iphigénie, ou de ne la sauver que par un prodige incroyable? Dolcé même n'a pu supporter le prodige, et, entr'autres petites libertés, il fait dire à l'acteur qui vient raconter l'histoire du sacrifice : « Quelques-uns ont cru voir une biche au lieu d'Iphigénie. »

Ma creder non voglio io quel che non vidi.

De sorte que chez lui, non-seulement Iphigénie meurt, mais elle est décapitée dans les formes.

Allor tornando a la fanciulla , veggo  
 Qui l'infelice testa , e colà il corpo.

Pour Rotrou, il change un peu la machine, et, après avoir mis le sacrifice sous les yeux du spectateur, ce qui ne laisse pas d'être un beau coup de théâtre, il fait enlever la victime si soudainement, qu'on demande :

Qui des deux nous la cache, ou la terre ou les cieux ?

Aussitôt Diane paraît, et finit ainsi la pièce avec quelque vraisemblance, puisque le spectateur a été averti qu'Iphigénie avait été vouée à Diane dès son enfance. Dans tout le reste, **Dolcé** et **Rotrou** suivent assez le procédé d'Euripide, hormis en deux circonstances considérables, où **Dolcé** demeure fidèle à son original, tandis que **Rotrou** et **Racine** ont grand soin de s'en écarter. Ces deux choses sont si essentielles à toute la pièce, qu'il est important de les examiner de plus près : ce sont les caractères d'Iphigénie et d'Achille. Euripide avait si bien marqué ceux d'Agamemnon et de Clytemnestre, que ses successeurs n'y ont rien ajouté. **Racine** seul, en donnant plus de grandeur à l'un et à l'autre, un peu aux dépens de la tendresse, a sagement retranché les reproches que Clytemnestre fait à son époux, reproches odieux



qui blessent nos mœurs, et qui rendent ces personnages moins estimables, quoique plus ressemblans. En effet, Rotrou ne croit pas que ce soit assez que Clytemnestre dise au roi son mari :

Va, père indigne d'elle, et digne fils d'Atrée,  
 Pour qui la loi du sang fut si peu révérée,  
 Et qui crut, comme toi, faire un exploit fameux  
 Au repas qu'il dressa des corps de ses neveux

ROUOTRÔU, act. IV, sc. 6.

Ce que Racine a imité et adouci en cette manière :

Vous ne démentez point une race funeste.  
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.  
 Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin  
 Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

RACINE, *Iphig.* act. IV, sc. 4.

Rotrou après Euripide, y ajoute encore le titre d'assassin d'un premier époux, et d'un fils du premier lit, avec le nom de ravisseur, chose que Racine a bien fait de supprimer. Revenons aux deux autres caractères.

Iphigénie, chez Euripide, n'est pas tout à coup héroïne<sup>1</sup> : il lui en coûte pour se déterminer à mourir ; la nature parle chez elle avant la vertu. Comme elle ignore d'abord le prix de son sacrifice, et qu'elle se regarde plutôt comme victime

<sup>1</sup> On critiquait à Athènes ce caractère d'Iphigénie ; mais comme manquant de constance ou d'uniformité.

de Ménélas que des Grecs, elle ne rougit pas de demander grâce à son père. Elle emploie pour le fléchir les efforts de Clytemnestre, ses raisons personnelles, ses larmes, ses attraits, et jusqu'au silence éloquent du petit Oreste. Tout cela est extrêmement touchant, et n'a point choqué Athènes. Dolcé n'a pas cru que cela dût déplaire à l'Italie, quand il fait dire à Iphigénie :

Ben sapere , che a tutti è dolce il lume  
 Di questo cielo : e vi ritorni a mente  
 Ch'io prima di tutt' altri miei fratelli  
 Vi chiamai padre ; e voi di tutti ancora  
 Questi figliuola mi chiamaste prima.  
 Ricordivi , che'l primo dolce peso  
 Fui de le vostre braccia , e prima io n'ebbi  
 I cari baci , e ve gli diedi spesso , etc.

LUDOV. DOLCE , *Ifig.* atto IV, sc. 2.

Rotrou et Racine ont pensé autrement ; et ils ont eu raison en France , où l'on estime à la vérité la vie autant qu'ailleurs , mais où l'on veut qu'on la méprise pour la montre. Ils ne donnent aucune faiblesse à Iphigénie. Dès qu'elle apprend le dessein d'Agamemnon , elle lui dit chez Racine :

Mon père ,  
 Cessez de vous troubler ; vous n'êtes point trahi.  
 Quand vous commanderez , vous serez obéi ;  
 Ma vie est votre bien ; vous pouvez le reprendre.  
 Vos ordres , sans détour , pouvaient se faire entendre.

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis  
 Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,  
 Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,  
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente,  
 Et, respectant le coup par vous-même ordonné,  
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

RACINE, *Iphig.* act. IV, sc. 4.

et chez Rotrou :

Le sang qui sortira de ce sein innocent,  
 Prouvera malgré vous sa source en se versant.

ROTROU, *Iphig.* act. IV, sc. 3.

Il est vrai que les deux poètes français ont senti la beauté et la décence même de cette faiblesse qu'Euripide donne d'abord à Iphigénie ; et le plus récent ne manque pas, sur les traces de l'ancien, d'en laisser échapper quelques traits par ces vers :

Si pourtant ce respect, si cette obéissance  
 Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,  
 Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis ;  
 J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis  
 Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,  
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,  
 Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin  
 Si près de ma naissance en eût marqué la fin.  
 Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,  
 Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;  
 C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,  
 Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,

de Ménélas que des Grecs, elle ne rougit pas de demander grâce à son père. Elle emploie pour le fléchir les efforts de Clytemnestre, ses raisons personnelles, ses larmes, ses attraits, et jusqu'au silence éloquent du petit Oreste. Tout cela est extrêmement touchant, et n'a point choqué Athènes. Dolcé n'a pas cru que cela dût déplaire à l'Italie, quand il fait dire à Iphigénie :

Ben sapere, che a tutti è dolce il lume  
 Di questo cielo: e vi ritorni a mente  
 Ch'io prima di tutt' altri miei fratelli  
 Vi chiamai padre; e voi di tutti ancora  
 Questi figliuola mi chiamaste prima.  
 Ricordivi, che'l primo dolce peso  
 Fui de le vostre braccia, e prima io n'ebbi  
 I cari baci, e ve gli diedi spesso, etc.

LUDOV. DOLCE, *Idem*, atto IV, sc. 2.

Rotrou et Racine ont pensé autrement; et ils ont eu raison en France, où l'on estime à la vérité la vie autant qu'ailleurs, mais où l'on veut qu'on la méprise pour la montre. Ils ne donnent aucune faiblesse à Iphigénie. Dès qu'elle apprend le dessein d'Agamemnon, elle lui dit chez Racine :

Mon père,  
 Cessez de vous troubler; vous n'êtes point trahi.  
 Quand vous commanderez, vous serez obéi;  
 Ma vie est votre bien; vous pouvez le reprendre.  
 Vos ordres, sans détour, pouvaient se faire entendre.

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis  
 Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,  
 Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,  
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente,  
 Et, respectant le coup par vous-même ordonné,  
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

RACINE, *Iphig.* act. IV, sc. 4.

et chez Rotrou :

Le sang qui sortira de ce sein innocent,  
 Prouvera malgré vous sa source en se versant.

ROTROU, *Iphig.* act. IV, sc. 3.

Il est vrai que les deux poètes français ont senti la beauté et la décence même de cette faiblesse qu'Euripide donne d'abord à Iphigénie ; et le plus récent ne manque pas, sur les traces de l'ancien, d'en laisser échapper quelques traits par ces vers :

Si pourtant ce respect, si cette obéissance  
 Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,  
 Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis ;  
 J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis  
 Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,  
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,  
 Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin  
 Si près de ma naissance en eût marqué la fin.  
 Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,  
 Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;  
 C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,  
 Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,

Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses ,  
 Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.

RACINE , *Iphig.* act. IV, sc. 4.

D'ailleurs Iphigénie consent à s'enfuir avec Clytemnestre , et cette fuite rendue sans effet prolonge agréablement le spectacle. Iphigénie serait assurément peu estimable dans l'original , si elle s'obstinait à se soustraire à la mort ; mais après avoir réfléchi sur la gloire de son trépas , elle l'accepte si généreusement , elle refuse avec tant de constance le secours d'Achille , elle fait les préparatifs du sacrifice et se livre enfin avec tant de grandeur d'âme , que les premiers mouvemens de la nature , et les soupirs mêmes qui lui échappent dans ses derniers adieux , ne font que relever son héroïsme. Ce mélange de faiblesse et de courage est certainement la mécanique secrète de la tendresse du théâtre, et l'instrument poétique qui fait couler les larmes des spectateurs. Iphigénie est moins amante dans Euripide que dans Racine ; et par-là , outre qu'elle se montre moins faible , elle interrompt moins l'attention sur son malheur par des scènes postiches. Son dévoûment en est plus volontaire ; car le moindre des soupirs qu'elle donne à son amant dans le français, ou le plus léger retour vers la vie , aurait autorisé Achille dans Euripide à la sauver. Mais elle rejette les offres de ce héros jusqu'à l'autel , et présente généreuse-

ment son sein à Galchas , qui frappe. L'Iphigénie française ne va pas jusque-là. Le poète engage son amant, que les adieux de sa maîtresse ont trop attendri, à la tirer d'embarras, et le spectateur d'inquiétude. L'héroïne n'est donc pas mise à la dernière épreuve, et par conséquent son dévouement en a d'autant moins d'éclat, que la volonté et l'effet, en pareil cas, sont deux choses fort différentes.

Le caractère d'Achille est tout-à-fait français chez Racine. Le poète l'a voulu tel, parce qu'il fallait plaire à des personnes qu'il avait faites à cette manière galante de traiter la tragédie. Il feint qu'Achille était déjà autorisé à aimer Iphigénie. Cela fait une difficulté qu'il lève adroitement, ou plutôt qu'il pallie : car il n'est pas trop vraisemblable qu'Agamemnon, voulant attirer sa fille en Aulide pour l'immoler, se serve du prétexte du mariage avec un héros dont l'amour soit public, ni que l'on tympanise dans l'armée la nouvelle de cet hymen. Voilà pourtant ce qui arrive. Il n'en est pas de même dans Euripide : car il suppose qu'Achille ignore qu'on lui ait destiné Iphigénie pour épouse. L'arrivée même d'Iphigénie surprend toute l'armée, qui n'en sait pas le véritable motif. Ces deux différentes suppositions font que ce n'est plus le même Achille de part et d'autre. Racine le fait paraître, dès la seconde scène, tout occupé de ses projets amoureux et guerriers,

n'ayant en vue que de précipiter son Lymen pour voler à Troie. Il a fallu beaucoup d'art pour allier ainsi l'amour et la gloire dans un héros dont l'emportement, la bravoure et la hauteur ont fait de tout temps le vrai caractère. Toutes les autres scènes d'Achille sont de ce goût, quoique le motif de l'honneur se mêle dans la suite à l'intérêt de l'amour.

Le poète grec n'amène Achille au palais d'Agamemnon que par une impatience qui lui prend de partir pour Troie. Clytemnestre qu'il rencontre le salue comme gendre. Achille, qui ne comprend rien à ce discours, manifeste sa surprise d'une manière assez peu conforme aux nôtres, mais si naturelle pour le siècle d'Euripide, qu'on ne peut y trouver à redire sans chicaner. On passe donc à l'Achille ancien de refuser une marque de civilité que veut lui donner Clytemnestre : mais on comprend moins, et par conséquent on a plus de peine à lui passer un autre point ; à savoir : 1°. Qu'il dise à Clytemnestre, en parlant d'Agamemnon : « N'eût-il pas dû me parler et m'autoriser à aimer Iphigénie ? J'aurais été assez heureux, madame, pour l'obtenir de votre main. » Agamemnon redoutait-il la tendresse d'un époux ? » Ah ! eût-il fallu livrer aux Grecs un gage si cher ? » si l'intérêt de la Grèce l'eût demandé, j'ose le dire, madame ; Achille aurait pu se résoudre à



» sacrifier son amour au bien public. » Ou, comme dit Dolcé :

Suo debito era avermi fatto conto  
 L'intento suo , et datomi la figlia ;  
 Chè l'avrei forse conceduta anch'io  
 A tante bellicose inclite schiere,  
 Se pur l'andata a Troja ( ch'io no'l credo )  
 Atender si dovea da la sua morte.  
 Ch'anch'io bramo l'onor, l'utile, e'l bene  
 Della famosa Grecia , etc.

LUDOV. DOLCE, *Ifig.* atto III, sc. 5.

2°. Qu'Achille refuse d'abord de voir Iphigénie, quoique Clytemnestre lui en donne une si belle occasion, quand elle veut elle-même l'amener à ses pieds. 3°. Qu'après l'avoir vue et s'être épris d'amour pour elle, charmé tout à coup de sa générosité et de son dévouement, il souffre tranquillement qu'elle cœurre à la mort, et ne lui promette son secours qu'au cas qu'elle se repente de son dessein ; en quoi il lui tient si bien parole qu'il la laisse en effet mourir, et qu'il contribue lui-même au sacrifice par des libations. Voilà certes un amant bien extraordinaire pour nos jours. Dolcé l'a rendu tel de son temps en Italie. Rotrou n'a osé le faire en France, et beaucoup moins Racine. On ne saurait les blâmer : mais doit-on blâmer Euripide ? Il connaissait le goût de ses spectateurs, comme nos poètes connaissent le goût

de ceux d'aujourd'hui. Reprenons ces trois articles.

1°. Achille a raison de parler à Clytemnestre plutôt en héros offensé qu'en amant d'Iphigénie ; puisque, ne l'ayant pas encore recherchée, l'intérêt de la gloire devait plus agir sur son cœur que celui de l'amour. Il en marque même plus de désintéressement à une mère affligée, en lui faisant entendre que c'est moins l'amour qui l'anime à sauver Iphigénie que l'honneur et l'équité.

2°. Clytemnestre lui demande s'il veut qu'Iphigénie vienne elle-même se prosterner à ses pieds. Il refuse de la voir sur la sévérité des bienséances grecques, et, outre qu'il en rapporte de bonnes raisons, il montre encore plus par-là combien son zèle est désintéressé<sup>1</sup>.

3°. Il est véritablement plus difficile de concevoir comment Achille laisse mourir son Iphigénie, uniquement parce qu'elle s'est dévouée et parce qu'elle le veut ainsi. Mais, comme on l'a déjà observé, si l'on a égard au respect des anciens pour les dévouemens et pour les personnes qui se faisaient volontairement victimes, l'on jugera que

<sup>1</sup> Il eût été plus simple de dire que l'Achille d'Euripide n'est point amoureux. Comment aurait-il le désir de voir Iphigénie qu'il ne connaît point, qu'il n'aime point, qu'il n'a jamais vue ? Lorsqu'il la voit enfin et qu'il lui parle avec intérêt, il n'est que son défenseur, et jamais son amant.

Achille n'a pu en user autrement, sans se rendre exécration par une impiété trop criante. Que ne fait-il pas, au reste, pour rompre le dessein d'Iphigénie ? Prières, insinuations, tendresses, il met tout en œuvre. Il ne peut s'empêcher de l'admirer ; mais il n'omet rien pour l'en détourner. Il va même, bien armé et escorté de soldats fidèles, entourer l'autel, pour délivrer Iphigénie, au moindre signe qu'elle paraîtra donner, ne fût-ce que par un soupir. Il espère qu'elle y consentira ; mais en vain. La princesse a pris son parti. Aussi Clytemnestre désespère-t-elle de la sauver, et n'exige pas d'Achille qu'il la dérobe au couteau sacré, malgré son vœu. C'est donc par égard à un acte de religion, qu'il faut entrer dans le caractère des trois personnages : et cela seul fait évanouir la difficulté, malgré l'impossibilité d'y conformer nos idées. A ces difficultés près, l'*Iphigénie* d'Euripide est justifiée par l'heureux succès de l'*Iphigénie* de Racine.

Quelque fortes que ces raisons me paraissent en faveur d'Euripide, je sens trop qu'on aura peine à les goûter. Que peuvent tous les raisonnemens du monde contre un préjugé, né de l'oubli ou du mépris des manières anciennes ? Toute ma prétention se borne à mettre le lecteur dans la nécessité, ou de faire grâce à Euripide, ou de regarder son siècle comme le plus insensé qui fût

jamais : alternative qui ne souffre pas de milietu , et qui peut servir de solution à presque toutes les objections qu'on a faites contre les anciens par égard à leurs usages. Car il paraît bien dur de prononcer que cette Athènes , si savante et si spirituelle , manquait de goût et de bon sens au point d'approuver des extravagances palpables. C'est se contredire soi-même ; c'est attribuer à un siècle et à un auteur des qualités et des vices qui ne peuvent s'allier , un sens droit et de travers , un discernement fin et grossier , la lumière et les ténèbres. Si l'on ne prétendait relever que des défauts ordinaires , tels que ceux qui sont attachés aux choses les plus parfaites par le sort de l'humanité , il n'y aurait pas de contradiction sans doute. Mais ce ne sont pas seulement ces défauts qu'on reproche à l'antiquité. On lui en impute de si frappans , ( et à côté des beautés les plus frappantes ) , qu'il faut nécessairement conclure la contradiction dont je parle , ou rentrer dans la voie de l'examen , pour savoir lequel des deux a raison , ou notre siècle , ou celui d'Euripide par exemple , et si l'Achille de Racine ne choquerait pas les anciens Grecs , comme nous sommes choqués de l'Achille d'Euripide.

Quant à Racine , sa gloire , qui croît toujours à mesure qu'il devient ancien à notre égard , ne saurait être intéressée par le parallèle qu'on ose

faire entre ce grand poète et son modèle. Il ne peut perdre à être comparé. Mais, comme cette comparaison fait honneur aux anciens, chez qui il a puisé ce goût naturel qui le rend si cher aux Français, il m'a paru qu'on ne pouvait mieux sentir les beautés d'Euripide, qu'en les rapprochant de celles de Racine<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'action de l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide répond à cette question : « Les Grecs veulent le sacrifice d'Iphigénie ; l'obtiennent-ils ? » La résolution que doit prendre Agamemnon forme le nœud. Cette résolution est combattue par sa tendresse et par celle de Clytemnestre, par les raisons de Clytemnestre et d'Iphigénie. Celles qu'il allègue lui-même, et sur-tout la crainte des Grecs, le rasseraissent. On voit par la manière dont il peint les combats qu'il éprouve, act. V, sc. 3, que les Grecs sont dans cette tragédie les vrais auteurs de l'entreprise qui en fait le sujet, quoique le spectateur, loin de s'intéresser aux succès de leurs vœux, ne désire que de les voir échouer.

---

COMPARAISON  
DE  
L'IPHIGÉNIE D'EURIPIDE  
AVEC  
L'IPHIGÉNIE DE RACINE,  
PAR M. RACINE, FILS <sup>1</sup>.

---

LE sacrifice d'Iphigénie est un des plus heureux sujets que les poètes tragiques aient pu mettre sur le théâtre. Un roi qui, par amour pour son peuple et par obéissance aux dieux, se dépouille des sentimens les plus tendres de la nature; une princesse qui, à la fleur de son âge, lorsque la naissance, la jeunesse et la beauté lui promettent une destinée glorieuse, se voit conduite à la mort par l'ordre de son père : quels objets sont plus capables d'exciter la compassion, et de faire verser aux spectateurs ces larmes qui font leurs délices et la gloire du poète !

<sup>1</sup> *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. VIII, p. 288. Ce mémoire fut lu en 1727, et publié en 1733, la même année que parut le *Théâtre des Grecs*.

Un spectacle si touchant par lui-même, peut le devenir encore davantage par les ornemens que le poëte habile y sait ajouter. Il est naturel de plaindre un père réduit à la fâcheuse nécessité à laquelle Agamemnon se trouve réduit; mais on peut augmenter ses malheurs, par le nombre et la nature des combats qu'on lui donnera à soutenir. Il est naturel de s'intéreser au sort d'une princesse condamnée à une mort qu'elle n'a point méritée; mais, plus cette princesse sera aimable et vertueuse, plus son sort paraîtra digne de pitié. C'est à l'auteur qui entreprend une pareille tragédie, à inventer ces ressorts qui touchent les cœurs.

Euripide a représenté ce fameux sacrifice sur le théâtre d'Athènes. Instruit par son exemple, Racine a transporté le même spectacle sur le théâtre de Paris, et les Français l'ont vu avec le même plaisir que les Athéniens l'avaient vu autrefois. La principale gloire, qui est celle de l'invention, appartient à Euripide. Mais, comme son imitateur peut avoir embelli le même sujet par de nouvelles circonstances, et avoir inventé de nouveaux ressorts pour émouvoir, il peut s'être acquis une gloire qui ne soit propre qu'à lui. Je vais tâcher de faire connaître le mérite particulier de ces deux poëtes, par une comparaison suivie de leurs pièces.

La liberté qui doit régner dans la république des lettres, et le droit que nous avons tous de ju-

ger des ouvrages d'esprit, me permettent de faire cette comparaison. J'ai comme un autre le droit de juger; j'avoue cependant qu'Euripide aurait contre moi un juste sujet de récusation. Si Plutarque, dans ses comparaisons des héros de la Grèce avec ceux de Rome, a été soupçonné de favoriser les héros de la Grèce, par amour pour sa patrie; ce même amour, se trouvant en moi réuni à un autre intérêt plus particulier, doit me porter à favoriser le poète français. Je suis un juge suspect; mais, après tout, je puis ne me pas laisser corrompre, et l'on ne doit m'en accuser qu'après avoir examiné les raisons sur lesquelles sera établi le jugement que j'en vais porter.

Dans la tragédie que j'examine, Agamemnon et Iphigénie sont les deux principaux personnages qui attachent tous les yeux. Dans Euripide, ainsi que dans Racine, la scène est ouverte par Agamemnon, et l'on peut dire qu'Euripide a été plus heureux dans cette pièce que dans presque toutes les autres, où, pour expliquer le sujet qu'il va traiter, il a recours à un prologue dont la froideur convient peu au poème dramatique, qui doit être tout en action. L'action de cette tragédie commence dès les premiers vers; ils apprennent aux spectateurs le lieu de la scène, l'heure où l'action commence, et le silence qui règne sur la terre et sur la mer. Agamemnon, qui est sorti de



sa tente pour appeler son esclave, y rentre en déplorant les malheurs de ceux qui sont dans les grandes places; l'esclave, que ces tristes réflexions étonnent, est encore plus surpris quand il voit son maître attaché sur une lettre, où tantôt il écrit, tantôt il efface, qu'il plie et déplie tour à tour, enfin qui jette à terre son flambeau et fond en larmes.

Cet admirable tableau jette dès l'ouverture de la scène le trouble dans l'âme du spectateur, et excite en lui la curiosité d'apprendre la cause de l'inquiétude d'Agamemnon. Il l'apprend aussi tôt de la bouche de ce prince, qui, après avoir raconté à son esclave la naissance, le mariage et l'enlèvement d'Hélène, l'ardeur des Grecs pour la venger et l'arrivée de l'armée en Aulide, ajoute que cette armée fut tout d'un coup retenue en Aulide par la colère des dieux, qui demandèrent pour les apaiser le sang d'Iphigénie; que, ne pouvant se résoudre à obéir à cette loi cruelle, il voulut d'abord congédier l'armée; qu'ensuite, vaincu par les raisons de son frère Ménélas, il se rendit, et envoya ordre à Clytemnestre d'amener sa fille en Aulide, sous le prétexte faux qu'Achille la demandait en mariage; mais qu'enfin, cédant à de nouveaux remords, il vient de rétracter son premier ordre dans cette lettre dont il le charge: il lui recommande de la porter promptement à Cly-

temnestre, et de la prévenir pour l'empêcher de mettre le pied dans l'Aulide. Tel est le début de cette tragédie dans Euripide.

Son imitateur ne s'est point écarté d'un modèle si parfait. L'ouverture est la même; on pourrait seulement y désirer cette vive peinture d'Agamemnon, qui, plein de trouble et d'irrésolution, écrit et efface, plie et déplie sa lettre. Dans le récit qui sert à l'exposition du sujet, Agamemnon ne remonte pas à la naissance, au mariage, ni à l'enlèvement d'Hélène, ce détail refroidit la narration, et l'on doit supposer que le spectateur en est instruit. Agamemnon vient tout à coup au prodige qui arrêta l'armée en Aulide, et au fatal oracle que prononça Calchas. S'il est résolu d'y obéir, ce n'est point comme dans Euripide, Ménélas qui l'y oblige; ce ministère odieux ne convient point à un frère: c'est Ulysse dont la cruelle industrie le séduit; c'est son propre orgueil qui le rend amoureux du rang suprême; enfin, ce sont les dieux qui, toutes les nuits, lui présentent la foudre. Tant de séductions et de menaces, qui ont arraché son consentement, le rendent plus excusable qu'Euripide ne le fait paraître, et plus il est excusable, plus il est digne de compassion. Il a été contraint de céder; cependant, quand il se représente Iphigénie qui approche et court au trépas, quand il se rappelle les charmes de cette fille si

vertueuse, la nature reprend son empire; il change de résolution, et se flatte que les dieux ne lui demandent ce sacrifice que pour l'éprouver; il donne à Arcas la lettre qui révoque ses premiers ordres.

L'esclave, chargé de rendre cette lettre, est arrêté dans Euripide par Ménélas, qui la lui arrache avec violence. Au bruit qu'il fait, Agamemnon accourt, et les deux frères s'accablent mutuellement d'injures. Ménélas représente Agamemnon comme un homme qui n'a point rougi de commettre toutes sortes de bassesses pour obtenir, par les suffrages du peuple, le commandement de l'armée, et qui, ayant obtenu ce qu'il souhaitait, est devenu fier et intraitable; comme un homme qui, loin d'être alarmé par l'oracle de Calchas, s'y soumit avec joie pour conserver sa place, en sacrifiant sa fille à son ambition. Agamemnon, au lieu de réfuter ces reproches, qui le couvrent de honte s'ils sont véritables, se contente de répondre par d'autres reproches, en accusant son frère d'avoir perdu la raison à cause de l'impatience qu'il a de reprendre une femme aussi méprisante qu'Hélène en sacrifiant à ce fol amour tous les intérêts du sang. Une dispute de cette nature ne produit pas, selon moi, un noble effet, et les injures que se disent ces deux frères les déshonorent tous deux. C'est avec bien plus d'art que Racine charge Ulysse du cruel emploi d'encou-

rager Agamemnon au meurtre de sa fille , en lui représentant la gloire de sa patrie ; en l'exhortant à pleurer tandis qu'il est seul , pour donner à la nature ce qu'il lui doit ; en affectant d'unir ses larmes aux siennes ; en se servant enfin de tous les artifices que son éloquence artificieuse sait mettre en usage.

Tandis qu'Agamemnon espère que sa fille, qu'il a contremandée , n'arrivera pas , on vient lui annoncer qu'elle approche. A cette fatale nouvelle, quelle doit être sa douleur ! C'est ce que peint admirablement Euripide ; et j'avoue qu'il me touche ici beaucoup plus que son imitateur. « Hélas ! que » deviendrai-je ? dit Agamemnon. En quelle ex- » trémité suis-je réduit ? La cruelle fortune , plus » puissante que moi , a renversé tous mes desseins ! » Heureux ceux qui , dans un rang moins élevé , » peuvent en liberté exhaler leur douleur par » leurs plaintes et leurs larmes ! Ce triste soula- » gement m'est défendu ; vil esclave du peuple , » j'ai honte de verser des pleurs , et j'ai honte de » n'en point verser. Que dirai-je à mon épouse ? » de quel front oserai-je l'aborder ? Elle m'a perdu » en arrivant ici. Hélas ! une juste raison l'y ame- » nait ; elle y venait célébrer l'hymen de sa fille. » Quelle surprise pour elle , quand , au lieu de cet » époux qu'elle attendait , elle trouvera un père » parricide ! Et toi , malheureuse Iphigénie , dont

» l'hymen va se célébrer dans les enfers, j'entends  
» tes regrets; tu vas me dire : ô mon père, est-ce  
» donc à la mort que vous deviez me conduire?  
» Je verrai à mes pieds le tendre Oreste : la langue  
» de cet enfant ne peut encore exprimer sa pensée;  
» mais, au défaut de la voix, ses cris et ses larmes  
» me parleront assez. »

Ces paroles et l'approche d'Iphigénie changent tout à coup le cœur de Ménélas; il mêle ses larmes à celles de son frère; il reconnaît qu'il est injuste de sacrifier une fille aussi aimable qu'Iphigénie à l'envie de reprendre une femme telle qu'Hélène; il a honte d'y avoir pu consentir; il presse Agamemnon de désobéir à l'oracle; mais il n'est plus temps : Calchas, Ulysse et toute l'armée s'y opposent.

Iphigénie arrive et se jette dans les bras d'Agamemnon. La froideur des embrassemens du père, son embarras pour étouffer le chagrin qui le domine, ses réponses ambiguës, ses paroles entrecoupées, les demandes de la fille et l'inquiétude que lui cause un accueil si peu attendu; enfin le trouble de l'un et de l'autre est si vivement dépeint dans Euripide, que Racine n'a presque d'autre gloire que celle d'avoir suivi pas à pas son original.

Mais je suis contraint de parler ici d'une princesse qu'il amène avec Iphigénie, et qu'il nomme Ériphile. Il assure, dans sa préface, que sans cet

heureux personnage, il n'eût osé entreprendre cette tragédie, parce qu'il n'eût pu se résoudre à souiller la scène par le meurtre horrible de la vertueuse Iphigénie. Cette Ériphile n'avait point paru sur le théâtre d'Athènes, et plusieurs critiques prétendent que les Athéniens n'y avaient rien perdu. Tout personnage, disent-ils, qui n'est point essentiel à la tragédie, est condamnable, parce que tout ce qui ne concourt pas nécessairement à l'action principale, la ralentit. Que vient faire Ériphile? Elle vient entretenir sa confidente de ses malheurs et de son amour pour Achille. Personne ne prend intérêt à ses malheurs; son amour touche aussi peu le spectateur qu'il touche Achille lui-même; elle ne fait que détourner l'attention qu'on a pour Iphigénie, qui seule est digne de l'attirer. Il est vrai que sa mort épargne le chagrin de voir celle d'Iphigénie; mais quand le poëte aurait fait mourir Iphigénie, il n'aurait fait que suivre l'autorité de la fable, comme il l'a suivie dans la tragédie d'Hippolyte, où la scène est souillée par le meurtre également horrible d'un prince vertueux, la victime innocente d'une calomnie atroce. Voilà ce que plusieurs critiques sévères ont dit sur le personnage d'Ériphile. Je ne veux ni approuver, ni réfuter leur jugement, et je viens à Euripide, qui introduit Achille sur le théâtre.

On ne voit aucune raison apparente qui puisse amener Achille dans cette pièce ; il ignore jusqu'à ce moment tout ce qui se passe au sujet d'Iphigénie ; il ignore son arrivée dans l'Aulide et la cause de son arrivée ; il n'a jamais eu dessein de la demander pour épouse, c'est par hasard qu'il vient chercher Agamemnon ; il rencontre une dame qu'il n'a jamais vue, et par respect il veut se retirer. Clytemnestre, qui s'empresse de se faire connaître à lui comme à l'époux futur de sa fille, tombe dans une étrange surprise, lorsqu'elle lui entend dire que jamais il n'a songé à cet hymen, et qu'on l'a trompé. Quelle peut être la cause d'un bruit si faux ? ils l'ignorent tous deux, et leur étonnement est égal. L'esclave d'Agamemnon vient dévoiler ce mystère ; il leur apprend les funestes desseins de son maître sur Iphigénie. A cette affreuse nouvelle, Clytemnestre ne rougit point de se jeter aux genoux d'Achille ; « elle s'humilie » pour sauver les jours de sa fille ; elle s'abaisse » devant le fils d'une déesse ; elle est seule dans un » camp séditieux, et n'a pour autel qu'elle puisse » embrasser que les genoux d'Achille ; c'est pour » lui qu'Iphigénie est venue en Aulide ; quoi- » qu'elle n'ait point été son épouse, elle en a porté » le nom : ce nom la conduira-t-il à la mort ? » Une prière si tendre pénètre le cœur d'Achille ; il voit qu'on a abusé de son nom ; il doit tirer rai-

son de cette offense ; son honneur y est engagé : c'en est assez pour lui ; il jure à Clytemnestre qu'il prendra la défense d'Iphigénie ; qu'il sera son dieu tutélaire ; qu'elle peut s'en reposer sur lui ; il ne veut pas même qu'Iphigénie vienne se jeter à ses pieds ; il doit épargner cette humiliation à une princesse aussi respectable, et, sans l'avoir vue, il est assez intéressé à la protéger ; il réitère ses sermens à Clytemnestre, et l'exhorte cependant à tâcher de fléchir par elle-même Agamemnon : « Si » vous ne réussissez pas, lui dit-il, alors vous re- » viendrez à moi. »

Ces sentimens qu'Euripide donne à Achille sont nobles et généreux : un héros tel que lui doit son secours à l'innocence opprimée ; mais enfin il n'est excité à la défense d'Iphigénie que par un effet de générosité : un motif plus vif et plus intéressant l'anime dans la tragédie française. Ce héros généreux est en même-temps un amant passionné : ce n'est pas seulement la protection d'une infortunée qu'il embrasse, c'est encore celle d'une princesse qu'il aime avec transport, qu'il veut épouser, et qui lui est promise ; il défend une vie dont dépend le bonheur de la sienne. Cet hymen qu'il attendait a servi de prétexte pour faire venir Iphigénie en Aulide ; il est trompé dans son espérance ; il voit qu'on a abusé de son nom ; il a son honneur et son amour à venger. Que ne doit-on pas attendre d'un



héros que ces deux intérêts animent? et quel est l'art du poëte d'avoir su les réunir? Souvent les personnages amoureux, qu'on introduit sur notre théâtre, déshonorent la majesté de la tragédie; mais l'amour d'Achille n'a rien que de grand et de noble : on ne le voit point soupirer aux pieds de sa maîtresse; Achille, quoiqu'amant, est toujours Achille; il ne songe qu'à se venger de l'affront qu'il a reçu, et à sauver les jours de l'épouse qui lui est destinée. L'on dira, peut-être, qu'il n'est pas glorieux à Achille de s'occuper de son amour, tandis que toute l'armée est retenue en Aulide par la colère des dieux : est-ce là le temps qu'un héros doit choisir pour préparer la pompe de son hymen? Le poëte, qui a prévu cette objection, l'a mise dès le commencement de sa pièce dans la bouche d'Ulysse, et Achille l'a détruite, en répondant que son amour ne l'empêcherait pas de descendre le premier au rivage de Troie, qu'il ne demande que Troie, et un vent favorable qui l'y conduise. Comme il a préféré peu de jours, mais illustres, à une vie longue, mais obscure, nulle autre passion n'est capable de retarder celle qui l'emporte vers la gloire; de même que nulle passion n'est capable d'ébranler l'inviolable attachement d'Iphigénie aux devoirs d'une fille soumise à son père, ni l'amour de la vie, ni l'estime qu'elle doit avoir pour un héros qu'on lui a promis pour époux, et

que son père lui a permis d'aimer. C'est elle-même que ce héros qui la veut défendre, trouve la première à combattre : elle prend en main contre lui la cause d'Agamemnon, et ne lui pardonne pas les noms injurieux qui lui échappent contre ce malheureux père, qu'elle excuse et qu'elle plaint toujours. On peut bien dire que les entretiens entre Achille et Iphigénie n'ont rien qui ressemble aux entretiens communs des amans qu'on entend sur le théâtre : deux amans de ce caractère peuvent paraître sur la scène tragique sans en avilir la dignité.

Cette même vertu qu'Iphigénie oppose à la colère d'Achille, lui dicte le tendre discours qu'elle adresse à son père, non pour lui demander la vie, comme dans Euripide, elle ne la veut point défendre ; elle ne fait que lui représenter l'intérêt qu'une mère et un amant y prennent ; pour elle, elle est prête à la rendre à celui dont elle l'a reçue. C'est à ce caractère vertueux et aimable, toujours également soutenu, que le poète doit les larmes qu'il a arrachées à ses spectateurs.

Le caractère qu'Euripide donne à la même, Iphigénie nous paraît si fort au-dessous, suivant nos mœurs, que je n'ose m'arrêter long-temps dans une comparaison trop peu avantageuse au poète grec. Je ne condamne pas son Iphigénie, quand elle se jette aux pieds d'Agamemnon, et, pour exciter sa compassion, lui rappelle ses pre-

mières tendresses pour elle, et les promesses qu'il lui avait faites d'un heureux établissement; mais il est difficile d'admirer ces paroles qu'elle ajoute: « Ne me faites point mourir à la fleur de mon âge, » parce qu'il est doux de voir la lumière... La lumière du jour a droit de charmer tout le monde, » mais les ténèbres de la mort ne présentent qu'effroi: qui souhaite de mourir a perdu la raison: » une vie sans honneur est préférable à une mort glorieuse. » Elle déplore ensuite son sacrifice par un cantique lugubre où elle se plaint qu'elle ne verra plus les rayons du soleil: « Infortunée, dit-elle, je péris, je suis immolée par la main meurtrière d'un père dénaturé. »

Ceux que le respect pour l'antiquité empêchera de condamner ces sentimens, diront qu'à la vérité ils n'ont rien de grand ni d'admirable, mais qu'ils sont pris dans la nature; que les anciens imitaient la nature telle qu'elle est, et qu'Euripide a pu mettre dans la bouche d'une princesse fort jeune les regrets que l'amour de la vie lui devait naturellement inspirer, plutôt que des sentimens héroïques et courageux, au-dessus de son âge et de son sexe. Mais après qu'elle s'est abandonnée aux premiers mouvemens de la nature, elle reprend des sentimens plus élevés; ce n'est plus une jeune fille que la crainte de la mort fait pleurer, c'est une princesse courageuse qui veut répandre son

sang pour le salut de sa patrie ; elle trouve sa gloire et son bonheur dans ce généreux sacrifice. « Ce n'est pas pour vous seule, dit-elle à Clytemnestre, que vous m'avez mise au jour ; je me dois à ma patrie ; je lui donne ma vie ; qu'on m'immole , et que Troie périsse ! » Ces dernières paroles ont servi de modèle à ces vers :

Déjà Priam pâlit ; déjà Troie en alarmes  
 Redoute mon bûcher et frémit de vos larmes.  
 Allez , et, dans ses murs vides de citoyens ,  
 Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.  
 Je meurs dans cet esprit satisfaite et tranquille.

Il est donc vrai que Racine doit à Euripide l'admirable caractère d'Iphigénie , mais avec cette différence, qu'il le soutient depuis le commencement jusqu'à la fin , et qu'Euripide ne le donne à cette princesse qu'aux approches du sacrifice , et quand elle n'a plus, pour ainsi dire, d'autre parti à prendre que celui de mourir glorieusement. Elle conserve la même fermeté quand elle quitte Clytemnestre ; elle l'exhorte à ne point pleurer une mort aussi illustre que la sienne ; à ne point revêtir ses sœurs d'habits de deuil ; elle lui recommande Oreste son frère, et enfin son père Agamemnon ; le sang d'une fille, qu'il a versé malgré lui pour le salut de son peuple, ne doit point être entr'elle et lui un sujet de haine. Après

ces tendres adieux, elle va à la mort en chantant un cantique de joie.

Cette séparation touchante de la mère et de la fille, est la même sur le théâtre français ; les adieux d'Iphigénie sont les mêmes : mais Clytemnestre ne les reçoit pas avec la même tranquillité ; elle ne consent point aux demandes de sa fille ; elle ne veut point la laisser aller seule à l'autel, et elle ne la quitterait point, si elle n'en était séparée par des soldats qui se jettent au-devant d'elle ; il ne lui reste plus que les prières, les menaces, les imprécations ; elle se livre à tous les transports que la nature lui doit inspirer dans ce moment douloureux. Euripide a oublié cette peinture d'une mère désolée, que Racine ne laisse point à désirer, parce qu'elle était nécessaire.

Je dois faire observer l'art qu'il a eu d'accabler de malheurs Agamemnon, pour écarter la haine qui devrait naturellement retomber sur lui, comme sur un homme qui mérite les titres de sanguinaire et de parjure, qu'Achille lui donne dans Euripide. Après avoir écouté les regrets d'Iphigénie et les reproches de Clytemnestre, il se contente de répondre froidement qu'il aime ses enfans, mais que quand la Grèce lui demande le sang de sa fille, il faut qu'il obéisse ; il n'en dit pas davantage, et disparaît. Mais, dans Racine, ce malheureux prince trahi par son confident, qui

a révélé le secret du sacrifice , se voit attendri comme père par les tendres et respectueux sentimens de sa fille ; déchiré comme époux par les reproches sanglans de Clytemnestre ; enfin , comme général d'armée , outragé par les injures et les menaces violentes de l'impétueux Achille. Ces trois assauts qu'il soutient se succèdent tour à tour sans intervalle, en sorte que toute la rigueur de ce fatal événement tombe sur lui coup sur coup. Pour obéir aux dieux , pour conserver son rang , pour punir l'insolence d'Achille, il doit sacrifier Iphigénie , mais il conserve toujours un cœur de père, et la nature l'emporte enfin ; il suspend l'ordre du sacrifice , et ordonne à Clytemnestre de fuir loin du camp avec sa fille. Ainsi le trouble de la pièce va toujours en croissant ; ainsi Agamemnon , qui semble s'être attiré son malheur par son ambition , mérite cependant la pitié du spectateur ; enfin , ce ne sera point par son ordre , ce sera au contraire malgré lui , qu'Iphigénie ira à l'autel : on ne pourra lui reprocher d'avoir consenti à ce cruel sacrifice.

Il ne me reste plus qu'à comparer dans les deux auteurs le dénouement de la pièce. Euripide, qui suit l'opinion commune établie de son temps , dont il ne pouvait s'écarter, fait arriver à l'autel Iphigénie pleine de courage et s'immolant volontairement. Agamemnon est présent au sacrifice ;

mais il s'est voilé le visage. Le peintre, dont le tableau est vanté dans Cicéron, fut redevable à Euripide de cet heureux voile qu'il mit sur le visage d'Agamemnon. Achille se trouve aussi à l'autel; mais, au lieu de s'opposer à la mort d'Iphigénie, comme il l'avait promis, il la demande lui-même à haute voix au nom de tous les Grecs. Ici je ne reconnais plus Achille, et j'ignore comment on peut l'excuser. Dans le moment que Calchas prend le couteau, Iphigénie, enlevée par Diane, disparaît; Agamemnon vient lui-même confirmer ce miracle à Clytemnestre, comme une heureuse nouvelle dont elle doit se réjouir.

On ne pouvait sur notre théâtre sauver Iphigénie par la voie d'un miracle si peu vraisemblable pour nous. Racine fait arriver Iphigénie à l'autel; elle y voit toute l'armée contre elle, le seul Achille pour elle, qui épouvante l'armée et partage les dieux. Le combat commence, et, dans ce moment de trouble, on découvre une autre Iphigénie, dont la mort apaise les dieux, contente tous les Grecs, et épargne au spectateur la douleur de voir périr la vertueuse princesse, qui, pendant tout le cours de la pièce, a été l'objet de sa pitié et de son admiration. Cet heureux dénouement épargne la nécessité de recourir à un miracle; le poète seulement le met dans les yeux du soldat :

Le soldat étonné dit que , dans une nue ,  
 Jusque sur notre autel Diane est descendue.

Agamemnon ne revient point sur le théâtre après cet événement, sa présence n'y est plus nécessaire.

Dans cette comparaison , où j'ai suivi pas à pas deux poètes fameux , si j'ai paru quelquefois donner l'avantage au français , je répète ce que j'ai dit au commencement de ce discours , qu'Euripide est toujours le maître, parce que la principale gloire, qui est celle de l'invention , lui appartient : d'ailleurs , il faut observer que son imitateur avait besoin de beaucoup plus d'art pour traiter le même sujet. Le sacrifice d'Iphigénie était un spectacle plus intéressant à Athènes qu'à Paris. Les noms d'Agamemnon et d'Iphigénie étaient respectables aux Grecs ; ils devaient , ou croyaient devoir à ce même sacrifice , la gloire que leurs pères s'étaient acquise dans la guerre de Troie. Euripide représentait à ses spectateurs un sujet sacré pour eux ; mais Racine, ne nous représentant qu'un sujet fabuleux , a eu besoin pour nous y intéresser également , d'employer tous les ressorts que son art a pu lui fournir ; il a dû présenter un spectacle plus touchant à des spectateurs plus difficiles à émouvoir.



# IPHIGÉNIE

EN TAURIDE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

---

---

SUJET  
DE LA TRAGÉDIE D'IPHIGÉNIE  
EN TAURIDE.

---

CETTE Iphigénie est une suite de l'*Iphigénie en Aulide*. On n'aurait pas lieu de s'y attendre, si l'on s'en tenait précisément à la fable de cette dernière tragédie, qui feint qu'après la substitution de la biche au lieu de la princesse, celle-ci s'envola parmi les dieux. La tragédie qu'on va voir suppose une autre destination d'Iphigénie ; à savoir, qu'elle fut enlevée et transportée en *Tauride*<sup>1</sup> dans la Scythie, pour y être prêtresse de Diane. Nul des Grecs ne savait son sort ; et Oreste la croyait morte en Aulide, par le glaive de Calchas. Tourmenté par les furies, après avoir tué Clytemnestre sa mère, il va dans la Tauride par

<sup>1</sup> Tauride ou Taurique, contrée et presqu'île de la Thrace, qui avance entre le Pont-Euxin et la Propontide. Le Pont-Euxin s'appelle aujourd'hui la Mer Noire, et la Tauride fait partie de la Crimée de nos jours.

ordre d'Apollon , pour enlever la statue de Diane et la porter dans l'Attique. Il est pris. On veut l'immoler , suivant la barbare coutume de ce lieu ; et il se trouve que la prêtresse qui est prête à le sacrifier , est sa sœur : ce qui donne lieu à de belles surprises et à de grands événemens.

---

## PERSONNAGES.

IPHIGÉNIE.

ORESTE.

PYLADE.

LE CHOEUR, composé de femmes d'Iphigénie.

UN BERGER.

THOAS, roi de la Tauride.

UN ENVOYÉ, officier de Thoas.

MINERVE.

La scène est dans le vestibule du temple de Diane.

---

---

# IPHIGÉNIE

## EN TAURIDE,

### TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

---

#### ACTE PREMIER.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE.<sup>1</sup>

IPHIGÉNIE, seule.

DÉPLORABLE Iphigénie ! dois-je rappeler mes malheurs ? Pélops, fils de Tantale, vient à Pise ; il épouse Hippodamie<sup>2</sup> ; son fils Atrée devient

<sup>1</sup> Cette première phrase est une addition du traducteur. Le prologue commence ainsi : « Pélops, fils de Tantale, étant venu » à Pise avec ses coursiers rapides, épousa la fille d'OEnomaüs, etc. ». Ce tour historique convenait au but du prologue, qui, comme je l'ai fait observer dans l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*, était hors de la tragédie, et ne se liait à l'action que par une sorte de transition insensible. Dans cette pièce, c'est le songe d'Iphigénie qui forme cette liaison : ce songe influe sur l'action, il rend Iphigénie moins sensible au malheur des étrangers qu'elle immole, et par-là même il sert à augmenter la crainte de voir Oreste devenir sa victime. Voyez la scène 2 de l'acte II.

<sup>2</sup> Hippodamie était fille d'OEnomaüs, roi de Pise. Ce roi, voyant sa fille extraordinairement recherchée, proposait aux amans un combat de course à cheval, prêt à céder sa fille au vainqueur,

père de Ménélas et d'Agamemnon. Fille de ce roi et de Clytemnestre <sup>1</sup>, j'arrive en Aulide, ce port fameux où l'Euripe agité par les vents semble tourner et bouleverser les flots. Là, mon père m'immole à Diane. Ce héros résolu de venger Ménélas, d'effacer l'opprobre d'Hélène, et de couronner les Grecs par la conquête d'Ilion, traînait à sa suite mille vaisseaux rassemblés. Mais, trahi par les vents qui s'opposaient au départ et à la gloire de la flotte, il consulte le feu sacré, il interroge Calchas. « Roi des Grecs, répond ce pontife, apprenez que ces vaisseaux ne sortiront point du port, que Diane n'ait reçu pour victime <sup>2</sup> votre fille Iphigénie. Souvenez-vous de vos vœux. Vous promîtes d'immoler à la déesse ce que l'année produirait de plus beau. L'année fut signalée par la naissance d'Iphigénie. C'est elle, dit-il, qu'il faut sacrifier. » Le cruel ne me déferait le prix de la beauté que pour me donner la mort. Sur cet oracle, l'artificieux Ulysse m'arrache des bras d'une mère. On feint de me conduire à l'hymen d'Achille; et à peine suis-je ar-

ou à donner la mort au vaincu. Ses chevaux, nés du souffle des vents, en avaient la vitesse. Diodore de Sicile, au livre V, dégage cette histoire des ornemens fabuleux.

<sup>1</sup> Elle se nomme. *Je suis Iphigénie*, etc.

<sup>2</sup> Diane est nommée dans le texte, *φωσφόρος θεά*, *Dea Lucifera*, parce qu'elle préside aux enfans, et qu'elle est prise, dans un sens mystique, pour la lune.

rivée en Aulide; qu'on m'élève sur un funeste bûcher. Le fer brille, on frappe la victime; mais Diane me dérobe à la mort; elle substitue une biche et m'enlève dans les airs.

Transportée en Tauride, je trouve un peuple où règne un barbare monarque : c'est Thoas<sup>1</sup> : son nom répond à son agilité comparable à celle des oiseaux. Chargée du soin des sacrifices, je dois respecter cet auguste emploi. En faveur de la déesse, je ne dis rien de plus. Car, hélas ! asservie à une coutume aussi ancienne que cruelle, le dirai-je ? j'immole tout Grec que sa malheureuse fortune amène en ces climats. C'est à moi d'initier les victimes. Tel est mon triste office. D'autres mains les égorgent, et arrosent de leur sang le palais de la redoutable divinité<sup>2</sup>. C'est peu de ces malheurs. Racontons aux échos<sup>3</sup> le songe qui m'a effrayée cette nuit<sup>4</sup>. Jouissons au moins de cette faible con-

<sup>1</sup> Θροός, signifie agile à la course, grande qualité chez les anciens Grecs.

<sup>2</sup> « C'est à d'autres qu'est commis le soin d'achever dans l'intérieur de ce temple ces sacrifices dont je ne puis parler sans frémir. »

<sup>3</sup> Grec : à l'air.

<sup>4</sup> C'était une coutume antique, dont on retrouve des traces dans l'*Électre* de Sophocle, dans l'*Hécube* d'Euripide, et ailleurs. On détournait ainsi, du moins en partie, l'effet des songes sinistres. C'est ce qu'Iphigénie a en vue, lorsqu'elle dit : « Je raconterai à l'air mes nouvelles visions, j'essaierai ce remède aux maux dont je suis menacée. »

solation. Il m'a semblé qu'éloignée de cette région, j'étais retournée à Argos, et que goûtant un sommeil tranquille dans mon appartement, j'étais environnée de mes femmes. La terre s'ébranle tout à coup ; je fuis, et je vois incontinent les voûtes brisées, les murs entr'ouverts, et tout le palais renversé : il ne restait qu'une colonne de la maison paternelle ; elle avait une chevelure et une voix humaine. J'approche <sup>1</sup> ; et, prévenue de l'idée de mon emploi, je lave en pleurant cette colonne chérie, comme une victime destinée à la mort. Il n'en faut point douter ; voici l'interprétation de mon songe. Oreste, mon frère Oreste, ne vit plus <sup>2</sup>. C'était la colonne et l'appui de ma famille. Je l'ai arrosé d'eau sacrée. En faut-il davantage ? Hélas ! je ne puis appliquer ce songe à aucun autre ami. Strophius m'est connu <sup>3</sup> ; mais il n'avait point de fils quand je fus conduite à la mort. Rendons du moins les honneurs suprêmes à un frère que je ne verrai plus. Les femmes

<sup>1</sup> « Et moi, fidèle à mon culte homicide, je lavais cette colonne, etc. »

<sup>2</sup> « Oreste est mort. C'est lui que j'ai consacré. Les enfans mâles sont les colonnes de leur maison, et ceux sur qui je répands l'eau lustrale sont dévoués à la mort. Il m'est impossible d'appliquer ce songe à d'autres amis. Strophius n'avait point de fils lorsque je fus sacrifiée. »

<sup>3</sup> Strophius, roi de la Phocide, père de Pylade. Ceci est dit adroitement pour préparer l'arrivée de Pylade.



grecques, que Thoas m'a données, peuvent me seconder dans ce dessein. Elles ne paraissent point encore au temple. Quelle raison peut les arrêter ?

( Elle les va chercher. )

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Ami, porte par-tout tes regards attentifs : vois s'il n'y a point ici quelque témoin caché.

PYLADE.

J'ai déjà parcouru des yeux cette place ; personne ne s'offre à mes regards.

ORESTE.

Cher Pylade, n'est-ce point là le temple<sup>1</sup> de Diane, au pied duquel nous avons abordé en venant d'Argos ?

PYLADE.

C'est lui-même<sup>2</sup> : vous le reconnaissez comme moi.

ORESTE.

Voici donc l'autel où le sang des Grecs ne cesse de couler ?

<sup>1</sup> « Ce temple te paraît-il être celui de la déesse, celui vers lequel nous avons dirigé notre vaisseau en nous éloignant de l'Argolide ? »

<sup>2</sup> « Il me paraît que c'est le temple que nous cherchions. Tu dois le reconnaître comme moi. »

PYLADE.

Le chapiteau<sup>1</sup> même en paraît rougi<sup>2</sup>.

ORESTE.

Regarde ces dépouilles suspendues au cintre de l'autel.

PYLADE.

Ce sont les tristes restes des Grecs immolés<sup>3</sup>.

ORESTE.

Observons derechef s'il ne vient personne....  
O Phébus, dans quel nouveau piège m'as-tu fait tomber par ton nouvel oracle ! Je venge le meurtre d'un père par la mort d'une mère. Livré à mon tour à la vengeance des Euménides, exilé de ma patrie, fugitif, errant, dans quels pays n'ai-

<sup>1</sup> Le grec met *τριχώματα*, *comas*. Il s'est servi à peu près du même mot en parlant de la colonne; ce qui fait croire que c'est une expression figurée, pour signifier le couronnement d'un autel.

<sup>2</sup> On y voit encore des cheveux ensanglantés. C'est le sens. D'autres autels auraient pu être ensanglantés; mais les cheveux ne pouvaient appartenir qu'à des victimes humaines. Le mot grec d'ailleurs désigne vraisemblablement un crâne couvert de sa chevelure.

<sup>3</sup> Τα ἀρροθήνια signifie proprement les extrémités d'un monceau, les prémices de quelque chose que ce soit. Ici ce sont les cheveux, ou plutôt les têtes des victimes humaines. Les Tauro-Scythes, au rapport d'Hérodote, avaient coutume d'immoler tous ceux qui faisaient naufrage, de jeter leurs corps dans la mer, et de suspendre leurs têtes à une croix, ou à la voûte de leurs maisons. Ils les regardaient alors comme des anges tutélaires. Ils en usaient de même à l'égard des prisonniers de guerre. Les sau-

je pas traîné mes malheurs? Lassé de tant de maux ; je viens à toi , je te demande quelle sera la fin de mes fureurs et de mes courses.

Tu me réponds qu'il faut aller en Tauride , au temple de Diane , ta sœur , enlever par adresse , ou par un heureux hasard , sa statue qu'on dit être descendue du ciel , et à travers mille dangers la porter dans l'Attique : car voilà le terme qui m'est prescrit ; qu'enfin après tant de travaux , je jouirai du repos qui me fuit. Eh bien ! ma course est accomplie. Me voici par ton ordre dans une terre inconnue , où l'on ignore les lois de l'hospitalité.... Mais dis-moi , cher Pylade : puisque tu veux bien t'associer à mes périls , que ferons-nous ? Tu vois la hauteur de ces murs. Comment escalader ce temple ? nous l'ignorons. Comment briser ses portes d'airain<sup>1</sup> ? cet usage nous est inconnu. Et , si nous sommes surpris , une mort infaillible sera le prix de notre inutile projet. Faisons plus sagement : retirons-nous dans notre vaisseau ; fuyons cette terre maudite.

PYLADE.

Que parlez-vous de retraite? Oreste et Pylade

vages du Canada ont quelque chose de ce barbare et superstitieux usage.

<sup>1</sup> M. l'abbé Sallier , par le changement d'une lettre , lit : « Comment nous cacher ? » Voyez le tom. V. de l'*Hist. de l'Acad. des Inscript.* pag. 110.

n'ont jamais fui. Hé! ne faut-il pas accomplir l'oracle d'Apollon? Faisons mieux : écartons-nous pour quelque temps du temple ; cachons-nous durant le jour dans un des rochers que lave la mer<sup>1</sup>. Mais, loin de fuir, n'approchons pas même de notre vaisseau, dans la crainte d'être aperçus et conduits au roi. Attendons l'obscurité de la nuit. A l'abri de ses voiles sombres, nous ferons d'heureux efforts et nous tenterons d'enlever la statue... Voyez-vous ces triglyphes<sup>2</sup>? c'est là qu'il faudra vous couler. Tout est aisé aux hommes courageux ; les lâches seuls se rebutent.

## ORESTE.

J'approuve vos projets. N'aurions-nous entrepris un si pénible et si long voyage que pour un honteux retour? Allons, cherchons une grotte ; dérobons-nous au jour. Si l'oracle ne s'accomplissait pas, la faute retomberait sur nous, et non sur le

<sup>1</sup> « Choisissons pour notre retraite un antre que les sombres » flots couvrent d'une humide rosée ; cherchons un lieu éloigné de » notre vaisseau, de peur que quelqu'un des habitans de cette con- » trée, apercevant ce bâtiment étranger, n'avertisse les chefs de » l'État, et que nous ne soyons saisis et emmenés de force. Si tôt » que paraîtra l'œil de la nuit obscure, animés d'une nouvelle » ardeur, etc. » C'est une adresse du poëte d'éloigner le vaisseau de l'antre ; car le vaisseau d'Oreste doit ramener Iphigénie dans la Grèce. Si les bergers, qui découvrent les deux amis dans leur retraite, apercevaient en même temps le vaisseau, il serait difficile d'expliquer pourquoi on ne s'en serait pas assuré.

<sup>2</sup> Ornement d'architecture à trois gravures ou canaux.

dieu. Osons nous prêter à ses desseins. Est-il quelque danger qui doive effrayer de jeunes héros?

SCÈNE III, qui sert d'intermède<sup>1</sup> :

IPHIGÉNIE, LE CHOËUR.

IPHIGÉNIE.

Habitans du Pont-Euxin et des deux îles<sup>2</sup> qui trompent les yeux des voyageurs, soyez attentifs à mes paroles. O fille de Latone, déesse des bois et des montagnes, vous qui présidez aux enfante-mens, Diane, j'ai quitté pour vous les murs de la Grèce, ma célèbre patrie ; pour vous j'ai quitté les bois délicieux et la maison de mon père. Me voici attachée à vos autels. Sainte prêtresse d'une divinité toute sainte, je porte mes pas avec un cœur pur dans votre cour respectable et dans votre temple sacré<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Je ne pense pas que cette scène tienne lieu d'intermède. Elle a un grand rapport avec celle d'*Oreste*, acte III, sc. 3, où Électre pleure la mort de son frère. Voyez la note sur cette scène, tome V, page 111.

<sup>2</sup> Ces deux îles nommées *Cyanées*, sont deux rochers qui de loin paraissent se réunir, d'où les Grecs leur ont donné le nom de *symplégades*, et les Latins celui de *concurrentia saxa*. Ils sont sur le Pont-Euxin, l'un du côté de l'Europe, l'autre du côté de l'Asie.

<sup>3</sup> « Dans les voûtes dorées de ce temple orné de superbes colonnes. » Ovide, qui avait pu le voir, en parle ainsi :

Templa manent hodie vastis innixa columnis,  
Perque quater denos itur ad illa gradus.

## LE CHŒUR.

Nous voici rendues à vos ordres. O fille de ce roi qui entraîna mille vaisseaux et les troupes innombrables des Atrides à la perte de Troie, dites-moi quel nouveau sujet de tristesse vous inquiète. Pourquoi nous avez-vous conduites au temple ?

## IPHIGÉNIE.

Chères compagnes, je m'abandonne en votre présence aux cris et aux lamentations. Ces chants funèbres conviennent à ma fortune <sup>1</sup>. Hélas ! hélas ! les malheurs de ma triste famille retombent sur moi. Je pleure un frère mort. Cruelle nuit, quel songe as-tu présenté à mon esprit ! je suis perdue. Malheureuse ! toute ma race et la maison paternelle ont péri. O infortune d'Argos, ô destin ! tu me privas encore d'un frère, reste unique de ma famille éteinte. Il est descendu aux enfers ; c'est pour lui que je prépare cette pompe funèbre et ce vase destiné aux libations : le vin, le miel, et le sang des victimes vont couler <sup>2</sup>. Apaisons les

« Ce temple subsiste encore de nos jours, soutenu par des colonnes énormes ; et on y monte par quatre rampes de dix degrés. » Ou peut-être simplement : « Par quarante degrés. »

<sup>1</sup> « Hélas ! hélas ! dans le deuil de ma famille... oui, tels sont les maux qui m'accablent, je pleure la mort d'un frère. »

<sup>2</sup> *Le sang.* C'est plutôt *le lait* qui est désigné ici par une expression figurée. « Les sources que fournissent les troupeaux des montagnes, la liqueur de Bacchus et le travail des abeilles do-

mânes d'un frère : qu'on me donne ce vase d'or. Race d'Agamemnon, frère chéri, qui habites les régions souterraines, reçois cette libation : viens, chère ombre, viens toi-même recevoir ces dons. Éloignée de ta patrie et de la mienne, où l'on me croit ensevelie et changée en biche après mon sacrifice<sup>1</sup>, je ne puis porter sur le tombeau d'Oreste les cheveux et les larmes d'une tendre sœur.

## LE CŒUR.

Princesse, que nos chants imitent vos accens funèbres ! répondons-y par des sons barbares : employons à cette cérémonie lugubre une muse plaintive, celle qu'inspire Pluton, et qui ignore les chants d'allégresse<sup>2</sup>.

## IPHIGÉNIE.

Infortunée maison des Atrides, ô race de mon père ! l'ornement et l'appui de ton sceptre a donc

» rées, doux présens par lesquels on apaise les mânes ». Elle demande ensuite le vase plein de cette liqueur mêlée de vin, de lait et de miel, à l'esclave à qui elle l'a confiée, et dit : « O ! toi qui es sous la terre ! rejeton d'Agamemnon ! etc. »

<sup>1</sup> Le P. Brumoy a adopté une correction de Brodeau, qui n'est pas heureuse : celle que propose Musgrave est beaucoup plus simple et plus probable. On voit, par cette tragédie même, que les Grecs ignoraient qu'une biche eût été mise à la place d'Iphigénie. Ils la croyaient immolée. La sœur d'Oreste dit simplement : « Je me vois reléguée loin de notre commune patrie, où l'on me croit couchée parmi les morts comme une déplorable victime. »

<sup>2</sup> *Péan*, chant de joie.

disparu pour toujours! Qui des heureux Argiens occupe ton trône<sup>1</sup>?... Ciel! quelle affreuse suite de malheurs dans notre funeste maison! Le soleil recule épouvanté<sup>2</sup>, il détourne ses coursiers et ses regards.... L'aventure de la toison d'or<sup>3</sup> avait précédé. Ce ne sont qu'horreurs sur horreurs, que meurtres sur meurtres. Les coupables ombres de nos aïeux ont fait sortir des enfers la Furie qui poursuit leurs descendans. Oui, un génie ennemi te persécute, malheureuse Iphigénie<sup>4</sup>. Hélas! il s'est attaché à moi dans la nuit fatale où ma mère conçut. Les Parques dès-lors me destinèrent une naissance et des jours aussi tristes que l'hymen de Clytemnestre. Premier fruit de cet hymen infor-

<sup>1</sup> « À qui donc appartiendra l'empire abandonné par les illustres » rois d'Argos? Les travaux naissent des travaux et s'élancent » portés sur des coursiers ailés, impétueux. Le soleil même chan- » geant sa course, a détourné de dessus nos têtes la splendeur de » ses divins regards. Les malheurs ont succédé aux malheurs. »

<sup>2</sup> Iphigénie touche en passant le crime d'Atrée, qui fit manger à son frère Thyeste le fils de ce malheureux prince, crime qui fit reculer d'horreur le soleil.

<sup>3</sup> C'est l'aventure qu'on a vue dans les *Choéphores* d'Eschyle. Thyeste vola à son frère Atrée la toison d'or, dont dépendait la destinée de son royaume. Atrée s'en vengea par le crime qu'on vient de dire.

<sup>4</sup> Le traducteur suit ici une correction d'Æmil. Portus, qui gâte le sens. C'est Oreste que plaint Iphigénie bien plus qu'elle-même : c'est à lui qu'elle s'adresse. Il fallait donc traduire : « In- » fortuné Oreste, le destin s'acharne contre toi, ce destin qui me » fut funeste dès ma naissance, le destin attaché à l'hymen de » ma mère, etc ».



tuné, je deviens l'objet de tous les vœux ; mais la fille de Léda ne m'avait donné le jour et ne m'avait élevée que pour être immolée aux Grecs, et immolée par un père. Les cruels ! ils me conduisirent au milieu de l'Aulide sur un char, comme une épouse : déplorable épouse ! l'on me destinait au fils d'une déesse, et je fus livrée à la mort. Maintenant, habitante de ces rivages barbares<sup>1</sup>, je suis dans un séjour odieux, sans hymen, sans enfans, sans patrie, sans amis. Mon occupation n'est plus de chanter Junon, déesse d'Argos, ni de retracer sur les riches tapis, avec l'art de Minerve<sup>2</sup>, les Titans qu'elle dompta : un plus-triste emploi succède à ces doux amusemens. Prêtresse de Diane, j'arrose ses autels et la cruelle Até<sup>3</sup> du sang des misérables ; leurs gémissemens, leurs larmes, leurs cris ne les dérobent jamais au sort qui les attend. C'est peu ; et, comme si ces spectacles sanglans

<sup>1</sup> « De ces rivages inhospitaliers ». *Axin* et *Euxin*, qui ont en grec deux sens opposés, ont désigné la même mer. *Euxin* signifie *hospitalier*, et il y a ici une allusion à ce mot d'Ovide :

Quem tenet Euxini mendax cognomine pontus.

<sup>2</sup> « D'exprimer avec la navette sur la toile qui rend des sons harmonieux ». La navette fait résonner la toile, et ces sons semblent doux à Iphigénie, qui regrette cette occupation paisible.

<sup>3</sup> Déesse malfaisante, qui troublait l'esprit des hommes pour les précipiter dans le malheur. Les poètes feignent que les *Lites*, ou les Prières, filles de Jupiter, comme elle, prévenaient ou suspendaient sa malignité. (Note de l'ancien éditeur.)



devaient être comptés pour rien <sup>1</sup>, il me faut pleurer un frère mort à Argos, un frère que je laissai dans un âge tendre, comme une fleur naissante entre les bras et dans le sein de sa mère; un frère né pour porter la couronne d'Argos, et pour jouir d'un destin plus heureux.

<sup>1</sup> Ce n'est point là le grec. « Mais oublions les malheurs passés, » dit Iphigénie, il est un mal présent qui demande toutes nos larmes : c'est la mort, la mort déplorable de mon cher Oreste. » Note de l'ancien éditeur.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE, LE CHOEUR, UN BERGER.

LE CHOEUR, à Iphigénie.

Voici un berger qui s'avance des bords de la mer : sans doute il veut vous faire part de quelque nouvelle.

LE BERGER.

Ah ! princesse , ah ! fille d'Agamemnon , préparez votre cœur<sup>2</sup> au récit que je dois vous faire.

IPHIGÉNIE.

Quelle fâcheuse nouvelle viens-tu m'apprendre<sup>3</sup>?

LE BERGER.

Deux jeunes hommes sortis secrètement de leurs vaisseaux sont entrés dans la terre des Cyanées.

<sup>1</sup> Il n'y a point ici de nouvel acte. Cette scène est la quatrième de l'acte premier.

<sup>2</sup> Le berger d'Euripide ne fait point d'exclamations ; il ne dit point de « *préparer son cœur* ; » il dit simplement : « Écoutez , fille » d'Agamemnon , la nouvelle que j'ai à vous apprendre » Il ignore l'intérêt qu'Iphigénie peut prendre à l'arrivée des deux inconnus. (Note de l'ancien éditeur .)

<sup>3</sup> Quel sujet t'engage à troubler ma douleur ? » Il n'est pas nécessaire d'adopter la correction de M. Markland pour traduire ainsi , et ce sens me paraît plus naturel.

Agréables victimes pour la déesse ! C'est à vous, madame, à disposer les bains, les initiations et les préparatifs du sacrifice.

IPHIGÉNIE.

D'où sont ces étrangers ? Quelle région leur a donné naissance ?

LE BERGER.

Ils sont Grecs : c'est tout ce que je sais.

IPHIGÉNIE.

N'as-tu point entendu leurs noms ? Ne peux-tu me les dire ?

LE BERGER.

Pylade est le nom que l'un d'eux donnait à l'autre.

IPHIGÉNIE.

Et celui du second ?

LE BERGER.

On l'ignore ; nul de nous ne l'a entendu.

IPHIGÉNIE.

Comment ont-ils été aperçus et pris par les bergers ?

LE BERGER.

Sur le rivage, vers une grotte de cette mer inaccessible.

IPHIGÉNIE.

Mais que font les bergers sur le rivage de la mer ?

LE BERGER.

Nous allons laver nos troupeaux.

IPHIGÉNIE.

Répondez-moi de rechef, berger. Comment et par quelle ruse avez-vous pris ces étrangers? Voilà ce que je veux savoir.... (*A part.*) Hélas! depuis long-temps il n'était venu de Grecs sur ces côtes! Leur sang cessait de couler sur l'autel.

LE BERGER.

Nous avons conduit nos grands troupeaux à la mer qui sépare *les Cyanées*. On y voit un rocher creux que les flots en se brisant ont entr'ouvert en divers endroits : c'est la retraite de ceux qui pêchent le précieux coquillage dont on tire la pourpre. Là, un de nos bergers aperçoit deux jeunes hommes. Étonné de ce spectacle, il recule d'un pied timide, et sans bruit. « Regardez, » dit-il, à travers les fentes de cette grotte ; deux » divinités s'y sont retirées. » Un autre berger, plus religieux, lève les mains vers ces dieux prétendus, et les adore d'un œil respectueux. « Di- » vin Palémon <sup>1</sup>, s'écrie-t-il, fils de Leucothoé, » protecteur des frêles vaisseaux, soyez-nous favo- » rable ! » Puis, adressant la parole aux deux <sup>2</sup> :

<sup>1</sup> Ou Méricerte, dieu marin.

<sup>2</sup> Cette phrase insérée par le traducteur, et qui coupe la prière

« Soit que vous soyez les gémeaux de Léda<sup>1</sup>, soit  
 » que Nérée<sup>2</sup>, père de cinquante déesses, vous  
 » ait donné le jour, dieux... » A ces mots, un  
 autre que l'impiété rendait plus féroce et plus  
 vain, interrompt ces vœux par des risées, et sou-  
 tient que ce sont des étrangers que la crainte de  
 nos coutumes et du sacrifice obligeait à se ca-  
 cher dans l'autre. Je l'avouerai<sup>3</sup>, madame ; son  
 avis a paru le plus sensé à la plupart de nous. On  
 convient de donner la chasse à ces victimes desti-  
 nées à Diane. Cependant l'un des deux Grecs sort  
 de la grotte<sup>4</sup> ; il monte sur le rocher ; il s'arrête.  
 Sa tête agitée çà et là, ses mains tremblantes, son  
 air effaré marquent une espèce de frénésie. Il crie  
 comme un chasseur : « Pylade, vois-tu celle ci ?  
 » Regarde cette autre... ; c'est une Furie infernale.  
 » Vois comme, armée de serpens, elle s'élançe  
 » sûr moi : elle en veut à mes jours..... Quelle

du berger, n'est pas dans le grec ; mais elle remplace ici le nom-  
 bre deux, que le poète emploie après l'invocation faite à Palémon.

<sup>1</sup> Castor et Pollux.

<sup>2</sup> Nérée, père de Thétis, et des cinquante Néréides.

<sup>3</sup> « Je l'avouerai, madame. » Ces mots sont de trop dans la tra-  
 duction.

<sup>4</sup> « Il quitte le rocher qui lui servait de retraite ; il secouait la  
 » tête d'un air égaré, il poussait de profonds soupirs ; ses bras  
 » étaient saisis d'un tremblement affreux, et, dans les transports  
 » du délire, il jetait des cris effrayans pareils à ceux d'un ardent  
 » chasseur. »

» est cette autre Euménide ? tout, jusqu'à ses vè-  
 » temens, respire la flamme et le sang. Elle fend  
 » les airs de ses vastes ailes.... Ciel ! je vois ma  
 » mère entre ses bras..... Elle va m'accabler <sup>1</sup>....  
 » elle me poursuit; ou fuir ?.... » Tandis qu'il  
 exhalait ainsi sa fureur, vous l'eussiez vu changer  
 de gestes, de couleur et de voix.

Tantôt il gémissait comme les taureaux; tantôt  
 il aboyait comme les chiens <sup>2</sup>; il imitait enfin tous  
 les cris effrayans qu'on attribue aux Euménides.  
 Saisis d'effroi, comme si la mort nous eût menacés,  
 nous demeurions courbés et tremblans dans un  
 silence profond. Aussitôt le furieux tire son glaive;  
 il s'élançe comme un lion à travers nos troupeaux;  
 il perce leurs entrailles; il frappe impitoyable-  
 ment, prévenu de l'idée qu'il apaiserait ainsi les  
 Furies <sup>3</sup>. La mer se couvre d'une écume ensanglan-  
 tée. Les bergers, revenus de leur frayeur et voyant  
 leurs troupeaux tomber égorgés, prennent les ar-  
 mes; mais dans la crainte d'être trop faibles contre  
 les efforts de ces braves étrangers <sup>4</sup>, ils enflent leurs  
 conques pour appeler les habitans : en un moment

<sup>1</sup> « Sous le poids d'un énorme rocher . . . Elle va porter le coup  
 » mortel . . . où fuir ? »

<sup>2</sup> Les Furies qui représentaient les remords étaient aussi appe-  
 lées chiens.

<sup>3</sup> « En croyant se défendre contre les déesses qui l'agitent. »

<sup>4</sup> « Contre les efforts de ces étrangers jeunes et pleins de vigueur. »

une troupe nombreuse s'assemble. Cependant l'étranger se pâme; l'accès de sa fureur se calme; l'écume coule de ses lèvres; il est renversé. Sa chute ranime notre courage; chacun veut se signaler au combat, on se heurte, on frappe, les pierres volent; mais l'autre étranger, sans perdre courage, essuye l'écume qui sortait de la bouche de son ami; il le couvre de ses vêtemens; il observe et pare les coups, pour garantir celui qui fait l'unique objet de ses tendres soins. Celui-ci revient à lui, se relève, et à l'aspect de cette nuée d'ennemis, il pousse des gémissemens. Nous ne cessons de les charger de toutes parts, sans leur donner le loisir de se reconnaître. Alors nous avons entendu une voix effroyable et ces terribles mots : « Cher Pylade, » nous mourrons; mais, pour mourir en héros, » prends ton épée et suis-moi. » Dès que l'on a vu briller le fer entre les mains de ces deux guerriers, les forêts ont été remplies de bergers mis en fuite; mais tandis que les uns fuyaient, les autres poursuivaient les vainqueurs<sup>1</sup>. Une grêle de pierres pleuvait sur eux : s'ils reculaient, on les épargnait. Ce qui paraît incroyable, de tant de bras réunis

<sup>1</sup> L'édition, qu'a suivie le P. Brumoy, paraît fautive en cet endroit. Il faut traduire : « Tandis que les uns fuyaient, les autres » recommençaient l'attaque. Et, lorsque ces derniers étaient re- » poussés, les fuyards revenaient sur leurs pas, et les pierres ve- » laient de nouveau. Ce qui paraît, etc. »



pour prendre ces malheureuses victimes, nul ne pouvait en venir à bout. Nous n'avons même réussi qu'avec peine, et moins par la valeur que par la ruse. On les enveloppe enfin, on leur fait lâcher leurs épées<sup>1</sup>. Epuisés de forces, leurs genoux se dérobent sous eux. Ils tombent; nous les saisissons, nous les conduisons au roi. Il les envisage, et les envoie sur le champ à la mort. Souhaitez, ô princesse, bien des victimes pareilles : leur sang vous vengera de la cruauté des Grecs et de la sanglante aventure d'Aulide.

## LE CHŒUR.

Berger, quelles merveilles<sup>2</sup> vous m'avez racontées de ce Grec inconnu ! C'est pour son malheur qu'il a paru dans ces terres fatales aux étrangers.

## IPHIGÉNIE.

Il suffit, berger. Allez, et m'amenez l'un et l'autre : j'aurai soin du reste.

<sup>1</sup> Grec : à coups de pierres.

<sup>2</sup> Vous avez racontées. Le berger ne s'était pas adressé au chœur.

SCÈNE II<sup>1</sup>.

IPHIGÉNIE, LE CHOEUR.

IPHIGÉNIE.

Que dis-tu, triste Iphigénie? Tendre et sensible autrefois pour les malheureux Grecs qui tombaient entre tes mains, tu donnais des larmes à leur sort; et tu demeures tranquille! Déplorables Grecs, qui que vous soyez, n'imputez mon insensibilité qu'au songe cruel qui m'a peint Oreste mort; mais vous me trouverez barbare. Je l'avouerai, chères compagnes, mon cœur est ulcéré. Le bonheur d'autrui blesse les malheureux, et nous voulons du mal aux autres par la seule raison que nous sommes dans le malheur. Puissant Jupiter, que les vents et les vaisseaux conduits par votre main, n'amènent-ils en ces lieux les auteurs de mes maux, Hélène et Ménélas, pour les sacrifier à ma vengeance! Que je saurais bien leur trouver une Aulide en ces climats! Les inhumains! ils m'égorgeaient comme une timide genisse. J'étais la victime; un père était le prêtre. Puis-je oublier ces horreurs? hélas! il m'en souvient toujours. Combien de fois ai-je porté les mains au visage de mon père<sup>2</sup>! collée à ses genoux que je tenais embras-

<sup>1</sup> Cette scène est la cinquième et la dernière du premier acte.

<sup>2</sup> Manière de supplier, dont il est parlé dans la Sainte-Écriture.

sés. « O mon père, lui disais-je, à quel affreux  
 » hymen m'avez-vous destinée? Une mère abusée  
 » triomphe; les Argiennes charmées font éclater  
 » leur joie; elles invoquent l'hymen dans leurs  
 » chansons; la cour ne retentit que du doux son  
 » de la flûte; et cependant je péris par vos mains!  
 » Cet Achille tant promis, c'était donc Pluton, et  
 » non pas le fils de Pélée. Par quelle cruelle feinte  
 » m'avez-vous conduite sur un char de triomphe  
 » à ce sanglant hymen? » Vains efforts! il fallut  
 obéir. Vainement, jetant de timides regards à tra-  
 vers mes voiles, je pris ce frère que je pleure;  
 triste souvenir! il n'est plus: je le pris entre mes  
 bras<sup>1</sup>... Épouse d'Achille et sœur d'Oreste, je por-  
 tai la pudeur jusqu'à me refuser aux embrasse-

<sup>1</sup> « Malgré le titre de sœur, la pudeur m'empêcha d'approcher  
 » mes lèvres des siennes, parce que j'allais me rendre dans la  
 » maison de Pélée; mais je renvoyai à un autre temps de tendres  
 » embrassemens, espérant de revoir Argos quelque jour. Oreste  
 » infortuné, si tu es mort, de quel sort brillant tu es déchu. Sa  
 » fortune digne d'envie d'un père illustre t'est enlevée par le  
 » coup le plus funeste. » Cette traduction suppose une correc-  
 tion très-simple et très-naturelle que M. Reiske a proposée. Si on  
 ne l'admet point, il y a quelque obscurité dans le texte. Le pré-  
 cédent éditeur fait remarquer ici que quand une vierge était ac-  
 cordée, elle devait réserver pour l'époux les premières marques  
 de sa tendresse. Après qu'Iphigénie a déploré le sort d'Oreste,  
 elle fait un retour sur elle-même. « J'ai droit, sans doute, de  
 » me plaindre des lois qu'impose la déesse. Elle écarte de ses  
 » autels, etc. » Ainsi elle ne suppose point qu'Oreste lui ait été  
 immolé.

mens d'un enfant qui était mon frère. Je diffèrai mes tendres caresses à mon retour. Inutiles projets!... Cher Oreste, si ta mort est certaine, parle, dis-moi qui l'a causée? est-ce l'envie d'un père<sup>1</sup>? t'a-t-il sacrifié comme moi à Diane? Quelle affreuse contradiction! cette déesse écarte de ses autels les profanes dont les mains impures sont souillées d'un meurtre, que dis-je? par l'attouchement d'un cadavre ou d'un enfant récemment sorti du sein de sa mère : et je croirai qu'elle prend plaisir à voir couler le sang des victimes humaines! Non, la déesse n'a point puisé dans le sein de Latone<sup>2</sup> une si aveugle inhumanité. Il n'est pas même croyable que le festin horrible de Tantale<sup>3</sup> ait pu plaire aux dieux. Les sauvages habitans de ces climats<sup>4</sup>, parce qu'ils aiment le carnage, ont attri-

<sup>1</sup> Je traduis ainsi, en mettant un point interrogatif dans le texte, sans quoi il me semble qu'il n'y aurait ni liaison, ni sens. Les commentateurs ne disent rien de cet endroit, qui n'est pas des moins embarrassans.

<sup>2</sup> Grec : *Épouse de Jupiter*.

<sup>3</sup> Tantale, roi de Phrygie, recevait très-souvent les dieux chez lui. Un jour, faute d'autres mets, il s'avisa de leur présenter son fils même dans un festin. Cérès seule mangea l'épaule de l'enfant : on lui en substitua une d'ivoire en le ressuscitant; d'où vient que Virgile, *Géorg.*, l. III, v. 7, l'appelle : « *Humeroque Pelops insignis eburno.* » Tantale s'était retiré dans le Péloponnèse après avoir enlevé Ganymède, fils de Tros, roi de Troie.

<sup>4</sup> Voilà un passage qui marque bien nettement que les païens éclairés distinguaient leur théologie d'avec les fables qui divinisaient les crimes et les passions des hommes.

bué à la divinité leur barbare inclination. J'en justifie les dieux, et je ne puis penser qu'aucun d'eux soit capable d'un crime.

## I N T E R M È D E .

## LE CHOEUR.

## S T R O P H E I .

O Cyanées, rochers qui joignez les mers que traversa jadis la frénétique Io<sup>1</sup>, quand elle passa d'Europe en Asie, quels sont, dites-moi, ces étrangers, qui, comme elle, ont eu l'audace de parcourir le Pont-Euxin? d'où vient qu'ils ont quitté l'Eurotas couronné de joncs, et les rives sacrées de Dircé, pour aborder à ce rivage, où une prêtresse teint de sang humain l'autel et les colonnes du temple<sup>2</sup>?

## A N T I S T R O P H E I .

Portés par les vents, et plus encore par l'intérêt, le désir des richesses les a-t-il contraints de braver la fureur des flots sur un fragile vaisseau? L'intérêt a ses douceurs, douceurs funestes aux mortels. Il

<sup>1</sup> Io, fille d'Inachus, fut aimée de Jupiter, qui la changea en génisse, pour la dérober à la colère de Junon. Mais la déesse rendit sa rivale furieuse, de sorte que celle-ci passa en Asie, après avoir long-temps erré.

<sup>2</sup> Le père Brumoy a suivi une fausse ponctuation. Il fallait traduire : « Qui sont ces étrangers? sont-ils venus de l'Eurotas... » ou de Dircé, etc? »

est insatiable; il les fait errer de mers en mers et de villes en villes pour se charger d'un véritable poids. Frivole et vaine passion<sup>1</sup> ! outrée dans les uns, elle devient fureur; modérée dans les autres, on la nomme prudence.

## STROPHE II.

Comment ces étrangers ont-ils passé les deux îles qui semblent se réunir, et les écueils de Phinée<sup>2</sup> qui veille toujours à la perte des navigateurs? Par quel bonheur ont-ils parcouru les vastes plaines d'Amphitrite, où le chœur<sup>3</sup> des Néréides anime par des chansons les vents qui voltigent autour des vaisseaux, et qui enflent les voiles? Zé-

<sup>1</sup> A la fin de cette antistrophe, le texte paraît altéré. Musgrave y propose diverses corrections. Tel qu'il est dans le manuscrit, il paraît avoir un sens voisin de celui qu'exprime la traduction du P. Brumoy.

<sup>2</sup> Phinée, oncle et amant d'Andromède, laissa à Persée le soin de la délivrer du monstre marin. Il voulut ensuite l'enlever, et Persée le changea en rocher.

<sup>3</sup> La phrase en grec paraît coupée, et il ne faut pas rapporter aux Néréides le souffle des vents. « Où les chœurs des Néréides » font retentir leurs chants variés? Aidés même du souffle d'un » vent favorable, fendant avec bruit les flots brisés par un gou- » vernail solide, poussés par Notus ou Zéphyre, comment ont-ils » pu pénétrer dans cette terre où les oiseaux font leur retraite, » etc? » La difficulté consistait à vaincre le cours du Pont-Euxin, qui l'entraîne dans l'Archipel, et forme un courant rapide au détroit du Bosphore. On voit du moins que les Anciens se faisaient une idée effrayante des dangers de ce passage.

phyre et les vents du midi ont favorisé leur course jusqu'à l'île célèbre par les exercices d'Achille<sup>1</sup>.

Ah! que ne peut un heureux hasard<sup>2</sup> écarter Hélène de Troie et l'amener sur nos rivages, suivant les vœux d'Iphigénie! que ne peut la fille de Léda, les cheveux épars et ensanglantés<sup>3</sup>, expirer sous la main de la princesse, et payer par sa mort les maux qu'elle lui a causés! Quelle agréable nouvelle à raconter aux Grecs<sup>4</sup>! Si quelqu'un d'eux venait nous tirer d'esclavage, quelle joie, quel bonheur de nous trouver<sup>5</sup> comme en songe dans le sein de notre patrie, pour jouir des chants d'allégresse dont tout retentirait!

<sup>1</sup> Le grec ajoute : *Féconde en oiseaux*. Achille s'exerçait à la course dans cette île nommée Leucé ou l'île d'Achille, vis-à-vis la Chersonnèse Taurique. On l'appelait encore l'île des Bienheureux, parce qu'on s'imaginait que les mânes des fameux guerriers morts au siège de Troie s'y étaient retirés.

<sup>2</sup> Les femmes grecques qui composent le chœur ignoraient, aussi bien qu'Iphigénie, le retour d'Hélène en son pays.

<sup>3</sup> *Les cheveux enveloppés d'une rosée sanglante*. Ce n'est pas le sang, mais l'eau lustrale que cette expression désigne.

<sup>4</sup> « Je recevrais avec une vive joie la nouvelle qu'un navigateur est venu de la Grèce en ces lieux pour calmer la douleur de ma déplorable servitude. »

<sup>5</sup> Barnès explique cet endroit en deux manières. « Que ne pouvons-nous, suivant le songe d'Iphigénie, nous trouver en Grèce? » Ou bien : « Que ne pouvons-nous, même en songe, être transportés dans notre patrie! » Le sens que j'ai préféré, est, ce me semble, plus naturel.

ACTE III <sup>1</sup>.

## SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE , LE CHŒUR , LES DEUX GRECS  
enchaînés.

IPHIGÉNIE .

VOICI qu'on amène les victimes chargées de chaînes. Taisez-vous, chères compagnes.... Ce sont en effet les deux Grecs destinés au sacrifice<sup>2</sup>. Ils s'approchent du temple, et le berger ne nous a point fait un faux rapport.

LE CHŒUR.

Princesse<sup>3</sup>, puisque cette région vous a confié

<sup>1</sup> Acte II.

<sup>2</sup> Elle les appelle *les prémices des Grecs*, comme si elle n'en eût point sacrifié d'autres : cependant il paraît, par d'autres expressions de cette pièce, qu'elle avait eu précédemment d'autres occasions de remplir son funeste emploi.

<sup>3</sup> Le chœur est loin d'engager Iphigénie à l'obéissance. « Véné-  
rable déesse, disent ces femmes grecques, si vous vous plaisez  
au culte que ce peuple vous rend, recevez ces victimes que la  
loi des Grecs rejette et déclare impies. » Or si c'est à Iphigénie  
qu'elles s'adressent, elles lui disent de même : « Véné-  
rable princesse, si vous approuvez le devoir que cet état vous im-  
pose, etc. » Ce qui donne lieu à l'équivoque, c'est que le chœur  
ne nomme ni Iphigénie, ni Diane; il s'adresse à l'une ou à l'autre,  
en la désignant seulement par le titre de *vénéralle*.



le soin d'initier les victimes , recevez celles-ci. Il faut céder à une coutume qui , respectable en ces lieux , paraît impie et exécrationnable aux Grecs.

## IPHIGÉNIE.

Hé bien , commençons : mes premiers soins sont dus aux cérémonies de Diane. Qu'on délie d'abord ces étrangers<sup>1</sup>. Ils sont consacrés à la déesse ; les chaînes ne leur conviennent plus. (*A ses femmes.*) Vous autres<sup>2</sup>, allez au temple, et faites les préparatifs ordinaires.... Mais vous, ô déplorables étrangers, dites-moi, quels parens infortunés vous ont donné le jour ? quelle sœur ; si vous en avez , sera privée de tels frères ? Hélas ! vous ignoriez votre sort ; car qui connaît les desseins des dieux ?

<sup>1</sup> On déliait jusqu'aux criminels quand leur arrêt était prononcé , afin de leur donner la triste satisfaction de mourir libres.

<sup>2</sup> Il y a là une difficulté ; car si Iphigénie ordonne à ses femmes d'aller au temple , le chœur disparaît dans cette scène. On voit cependant par la suite que le chœur a été témoin d'une partie au moins de cet entretien d'Iphigénie avec les deux Grecs. Il est naturel de croire qu'une partie des femmes va exécuter les ordres de la prêtresse , tandis que l'autre reste sur le théâtre , ou bien qu'Iphigénie adresse la parole à d'autres ministres du temple.

La difficulté vient de ce que le P. Brumoy a supposé , sans aucune raison , qu'Iphigénie s'adressait à ses femmes , tandis qu'elle ne fait autre chose que continuer de parler aux mêmes ministres auxquels elle a ordonné de délier les captifs. Elle ne dit donc point *vous autres* , ni rien qui indique qu'elle change de discours : « Entrez ensuite dans le temple , préparez ce qu'il faut pour cette cérémonie , et n'oubliez rien de ce qu'ordonne la loi. »

notre destin nous est caché : la fortune nous en fait un mystère impénétrable. Parlez donc, ô étrangers : d'où venez-vous ? quelles mers avez-vous parcourues pour arriver en ces lieux ? Éloignés de votre patrie, hélas ! que votre absence sera longue ! Vous l'avez quittée pour ne la plus revoir.

ORESTE,

Quel intérêt prenez-vous à nos maux, ô femme, qui que vous soyez ? Pourquoi plaindre notre destinée ? Voulez-vous nous attendrir ? Mais est-on sage de prétendre vaincre par d'inutiles pleurs la crainte d'une mort prochaine et inévitable ? l'est-on de pleurer le destin de ceux qu'on voit périr, sans espoir de les sauver ? n'est-ce pas redoubler leurs maux ? Croyez-moi ; nous n'en mourrons pas moins. Laissons aller le cours de la fortune. Cessez de nous plaindre. Nous savons trop les usages de ce pays et le sort qui nous y attend.

IPHIGÉNIE.

Qui de vous se nomme Pylade ? Voilà d'abord ce que je veux savoir.

ORESTE.

Le voici.... (*en montrant son ami.*) Mais quel plaisir cela vous peut-il faire ?

IPHIGÉNIE.

De quelle ville grecque est-il citoyen ?

IPHIGENIE EN TAURIDE.



*Dessiné par M. de la Harpe*

*Gravé par M. de la Harpe*

Quelle sœur, si vous en avez,  
sera privée de tels frères.



ORESTE.

Mais, madame, encore une fois : d'où naît cette curiosité ? Que vous servira de le savoir ?

IPHIGÉNIE.

La même mère vous a-t-elle donné le jour ?

ORESTE.

L'amitié, non le sang, nous rend frères.

IPHIGÉNIE, à Oreste.

Mais vous, quel nom avez-vous reçu de l'auteur de vos jours ?

ORESTE.

Je suis malheureux : voilà le nom qui me convient.

IPHIGÉNIE.

C'est un effet de la fortune ennemie : mais ce n'est pas ce que je demande.

ORESTE.

Madame, laissez-nous mourir inconnus ; nous en mourrons moins misérables.

IPHIGÉNIE.

Généreux étranger, d'où avez-vous puisé des sentimens si héroïques ?

ORESTE.

On veut mon sang<sup>1</sup> ; je le livre. Laissez-moi le secret de mon nom, qui vous est inutile.

<sup>1</sup> Le texte porte : « Vous immolerez mon corps, et non pas mon

IPHIGÉNIE.

Et vous refuserez de nommer au moins la ville où vous avez pris naissance ?

ORESTE.

Que servira de nommer le lieu de ma naissance ? je touche à mon dernier moment.

IPHIGÉNIE.

Quoi donc ? qui vous empêche de m'accorder cette grâce ?

ORESTE.

Eh bien, vous le voulez, le royaume d'Argos est ma patrie <sup>1</sup>.

IPHIGÉNIE.

O dieux ! dites-vous vrai ?

ORESTE.

Oui, madame, et Mycènes m'a vu naître. O ville autrefois fortunée !

IPHIGÉNIE.

Comment donc avez-vous quitté votre patrie ? Est-ce par l'exil ?

» nom ». Il y a dans le grec entre *σῶμα corpus*, et *ὄνομα nomen*, un rapport qu'on ne peut exprimer en français.

<sup>1</sup> Oreste dit dans ce vers qu'Argos est sa patrie, et un moment après qu'il est de Mycènes. Cela s'accorde en ce qu'Argos est en même temps le nom de la capitale et du royaume d'Agamemnon. Quant à Mycènes, c'est la ville où naquit Oreste.

ORESTE.

Par un exil involontaire, en quelque sorte, et toutefois volontaire.

IPHIGÉNIE.

Achievez, ô étranger, de m'instruire sur ce que je veux apprendre de vous.

ORESTE.

Je le ferai en peu de mots<sup>1</sup>, madame, et d'une manière conforme à ma fortune.

IPHIGÉNIE.

Votre arrivée d'Argos m'est plus précieuse que vous ne pensez.

ORESTE.

Vous pouvez vous en réjouir. N'exigez pas de moi les mêmes sentimens.

IPHIGÉNIE.

Troie, cette ville si célèbre dans l'univers, vous est sans doute connue.

ORESTE.

Plût aux dieux ne l'avoir jamais connue! que n'est-elle moins qu'un songe pour moi<sup>2</sup>!

<sup>1</sup> « Je le ferai en tout ce qui sera étranger à mon malheur ».

IPHIGÉNIE.

Mi dirai forse tu di quelle, ch' io  
Braño sapere, cosa alcuna?

ORESTE.

Come.

Non appartenga alla sventura mia.

CARMELI.

<sup>2</sup> Périphrase obscure et mauvaise, au lieu de dire : « *Par* » même en songe. » (Note de l'ancien éditeur.)

IPHIGÉNIE.

Si j'en crois la renommée , cette superbe ville  
a été renversée par les armes.

ORESTE.

La renommée ne vous a point abusée.

IPHIGÉNIE.

Hélène est-elle retournée avec Ménélas ?

ORESTE.

Ah ! que son funeste retour a coûté de maux à  
quelqu'un des miens !

IPHIGÉNIE , à part.

Elle ne m'a pas moins causé de malheurs ! Où  
donc est cette princesse ?

ORESTE.

A Sparte avec son époux.

IPHIGÉNIE.

O Hélène, ô nom exécration pour toute la Grèce,  
(*A part.*) et pour moi !

ORESTE.

Dites pour moi , madame. Je sais ce que m'a  
coûté son fatal hymen.

<sup>1</sup> Oreste parle de lui-même à mots couverts. Il n'ose se faire connaître à cause de son parricide. Iphigénie de son côté ne se découvre point ; et cet incognito rend la pièce fort intéressante.



IPHIGÉNIE.

Le retour des Grecs est-il véritable, comme le publie la renommée ?

ORESTE.

Mais, madame, pourquoi, je vous prie, cet amas et ce détail de questions ?

IPHIGÉNIE.

J'ai mes raisons pour tirer de vous ce récit avant votre trépas.

ORESTE.

Continuez, puisqu'il vous plaît ainsi. Je suis prêt à vous satisfaire.

IPHIGÉNIE.

Le divin Calchas est-il revenu de Troie ?

ORESTE.

Le bruit de sa mort s'est répandu chez les Argiens.

IPHIGÉNIE.

O équitable déesse!.... Et le fils de Laërte vit-il ?

ORESTE.

Il vit : au moins on le croit ; mais il n'est pas encore retourné à Ithaque.

<sup>1</sup> Ulysse.

IPHIGÉNIE.

Ah ! puisse-t-il périr, et ne revoir jamais sa patrie !

ORESTE.

Son sort est assez triste ; ne lui souhaitez rien de plus.

IPHIGÉNIE.

Mais le fils de Thétis.... Achille, respire-t-il encore ?

ORESTE.

Il est mort. Vainement son hymen fut préparé en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! ce ne fut qu'une feinte. On peut en croire ceux qui l'apprirent à leurs dépens.

ORESTE.

Mais encore une fois, madame, que dois-je penser d'une personne si bien instruite des affaires de la Grèce ?

IPHIGÉNIE.

Apprenez enfin... que je suis Grecque. J'ai été enlevée à la fleur de l'âge.

ORESTE.

Pardonnez ; votre curiosité cesse de me surprendre.

IPHIGÉNIE.

Qu'est devenu ce général fortuné ?.... ce....

ORESTE.

Qui, madame ? car hélas ! celui qui m'est connu ne saurait être appelé heureux.

IPHIGÉNIE.

J'entends Agamemnon , fils , disait-on , d'Atrée.

ORESTE.

J'ignore tout ceci. Madame , au nom des dieux , ne m'interrogez pas sur ce point.

IPHIGÉNIE.

Ah ! plutôt , au nom des dieux , parlez pour calmer mes douleurs.

ORESTE.

Déplorable prince ! il a cessé de vivre , et il a perdu quelqu'un après lui.

IPHIGÉNIE.

Il est mort ! Ah ! malheureuse ! ... Mais de quelle manière ? poursuivez.

ORESTE.

D'où vient ce soupir échappé ? Quel intérêt prenez-vous à ce prince ?

IPHIGÉNIE.

Je plains son ancienne fortune.

ORESTE.

Son sort est en effet déplorable. Une épouse l'a cruellement égorgé.

IPHIGÉNIE.

Ah, femme barbare ! prince infortuné !

ORESTE.

Cessez, madame, d'en demander davantage. J'ai tout dit.

IPHIGÉNIE.

Un mot, et je suis satisfaite. L'épouse de ce roi voit-elle encore le jour ?

ORESTE.

Elle n'est plus. Son fils, son propre fils, lui a ravi la lumière.

IPHIGÉNIE, à part.

Quelle confusion dans la maison d'Atrée ! — Et ce fils a-t-il commis volontairement cet attentat ?

ORESTE.

Il l'a fait à dessein : il a vengé son père.

IPHIGÉNIE.

Ciel ! quel crime ! mais quelle équité !

ORESTE.

Tout innocent qu'il est, il a les dieux pour ennemis.

IPHIGÉNIE.

Reste-t-il à Mycènes quelque autre rejeton de l'infortuné roi ?

ORESTE.

Il ne reste qu'Électre.

IPHIGÉNIE.

Mais quoi ! ne sait-on rien de sa sœur immolée en Aulide ?

ORESTE.

Rien ; si ce n'est qu'elle ne jouit plus de la lumière du soleil.

IPHIGÉNIE.

Je la plains, aussi bien que son père, qui devint son bourreau.

ORESTE.

Il l'a payé chèrement. Une mère a vengé la fille<sup>1</sup>.

IPHIGÉNIE.

Mais le fils du roi mort est-il dans Argos ?

ORESTE.

Il vit. Où ? on l'ignore. Fugitif, il est par-tout et en nul endroit.

IPHIGÉNIE.

Il vit ; c'en est assez. (*à part.*) Disparaissez, songes vains, qui m'aviez abusée ; vous n'êtes qu'illusion. Et vous, Génies<sup>2</sup>, qu'on appelle sa-

<sup>1</sup> « Elle est morte pour une femme perfide et indigne d'être rachetée à ce prix ; » c'est-à-dire pour recouvrer Hélène.

<sup>2</sup> Il paraît que c'est Oreste qui prononce ces paroles : « *Et vous, Génies, etc.* ». qu'on traduirait plus exactement ainsi : « *Les dieux, que nous appelons sages, ne sont pas moins trompeurs que les songes, etc.* ». Les derniers mots qui précèdent ceux du cœur ont quelq'obscurité. Mais on comprend qu'Oreste avait

vans, votre science n'est pas moins vaine que les songes. Je le vois ; l'erreur est le partage des dieux aussi bien que des faibles hommes. Ne fallait-il point, à en croire ses oracles trompeurs, que le fils d'Agamemnon pérît encore pour les justifier ?

LE CHŒUR.

Hélas ! qui nous apprendra aussi la destinée de nos parens ? Vivent-ils ? sont-ils privés du jour ?

IPHIGÉNIE.

Écoutez, ô étrangers : l'entretien que nous venons d'avoir pourra vous être de quelque utilité. J'attends pour vous et pour moi un succès heureux de mon dessein, si vous l'approuvez tous. (*A Oreste.*) C'est à vous de répondre ; vous que j'ai interrogé jusqu'à présent. Je vous donne la vie. Voulez-vous à ce prix retourner à Argos, et porter au peu d'amis qui me restent en ce pays, une lettre qu'un captif touché de compassion a écrite en mon nom ?

Victime des sévères lois de Diane<sup>1</sup>, il ignorait

des raisons d'accuser d'erreur Apollon qu'Iphigénie n'avait pas. Ainsi ces réflexions sur les oracles trompeurs sont mieux placées dans la bouche d'Oreste que dans celle de la sœur.

Les anciens croyaient aux génies des cabalistes.

<sup>1</sup> Cette explication est fautive. Iphigénie ne dit pas en effet que ce malheureux Grec ignorât le sort qui l'attendait ; elle dit, au contraire, qu'il voulut bien écrire la lettre pour Argos qu'elle

que ma main meurtrière dût payer ce service de la mort. Hélas ! je n'ai trouvé jusqu'à ce jour aucun Grec qui ait pu retourner dans l'Argolide , et rendre cette lettre à la personne du monde qui m'est la plus chère. Pour vous , qui paraissez entrer dans mes intérêts <sup>1</sup> , qui connaissez Mycènes , et ceux que je chéris , partez : en récompense de ce léger service , je vous dérobe au trépas. Quant à cet étranger (*montrant Pylade*) , puisque nos lois l'ordonnent , qu'il meure pour tous les deux.

## ORESTE.

Non , madame , il ne mourra pas. J'approuve tout , hors ce point : il me serait trop dur de le voir périr. C'est moi qui l'embarquai sur cet océan de malheurs. Sa trop constante amitié l'a contraint de suivre un pilote aveugle. Est-il juste que je le perde pour vous servir , et que je me sauve à ce prix ? Faites mieux , madame : chargez-le de votre message pour Argos , et abandonnez-moi à qui vou-

lui dictait. « Il eut pitié de la prêtresse même qui l'allait immo-  
 » ler : il vit bien que sa main était innocente du sang qu'elle  
 » versait ; qu'elle n'était que l'instrument involontaire de la loi  
 » du pays et des ordres de la déesse (Diane) , qui justifient ce  
 » barbare usage. » Ce qui suppose , ou qu'Iphigénie ne savait pas  
 écrire , ou qu'elle avait ses raisons pour céler son écriture.

(Note de l'ancien éditeur.)

<sup>1</sup> Selon les meilleurs manuscrits , Iphigénie dit : « Vous êtes ,  
 » autant que j'en puis juger , d'une naissance au-dessus du vul-  
 » gaire. »

dra me donner la mort. C'est une lâcheté de procurer son salut aux dépens d'un ami qu'on associe à ses calamités. Tel est mon ami, et il m'est plus précieux que moi-même.

IPHIGÉNIE.

O générosité non pareille! Oh! que la source d'où vous avez puisé de si nobles sentimens est illustre! Plût aux dieux que le seul reste de ma famille vous ressemblât: car sachez que j'ai un frère, malheureuse seulement de ne pas le voir. Mais puisque vous le souhaitez ainsi, j'y consens; envoyons votre ami; contentez votre ardeur, et mourez.

ORESTE.

Qui me sacrifiera? qui fera ce cruel office?

IPHIGÉNIE.

Moi. Prêtresse de Diane, tel est mon emploi.

ORESTE.

Ah! madame, l'horrible et l'indigne emploi pour une personne telle que vous!

IPHIGÉNIE.

Triste nécessité! il le faut.

ORESTE.

Quoi! une femme plonger le poignard dans le sein des hommes!



IPHIGÉNIE.

Non , mon devoir est de répandre l'eau lustrale sur la tête des victimes.

ORESTE.

Mais puis-je demander qui sera le sacrificateur ?

IPHIGÉNIE.

Ceux qu'on charge de ce soin sont dans ce temple.

ORESTE.

Quel tombeau me destine-t-on ?

IPHIGÉNIE.

Le feu sacré , et une grotte pour vos cendres.

ORESTE.

Ah ! si du moins ma sœur me rendait les derniers devoirs !

IPHIGÉNIE.

Vains souhaits ! ô étranger , qui que vous soyez , votre sœur est bien loin de ces rives barbares. Mais,

<sup>1</sup> Rien de plus intéressant chez les Anciens que la sépulture. Il n'est pas besoin d'alléguer quantité de passages pour le prouver. Un homme était censé malheureux , s'il ne rendait pas les derniers soupirs dans les bras de ses proches , et s'il mourait hors de sa patrie. Iphigénie , pour consoler Oreste sur ce point , s'offre à lui rendre les devoirs suprêmes et à lui tenir lieu de sœur ; ce qui , suivant les usages anciens , rend plus piquant le plaisir du spectateur , qui sait qu'Iphigénie est en effet sœur d'Oreste.

puisqu' vous êtes Grec <sup>1</sup>, je vous tiendrai lieu de sœur. Attentive à ce triste office, j'ornerai de mes mains votre tombeau <sup>2</sup>; je jetterai sur votre bûcher les gâteaux funèbres; j'y verserai les libations de miel.... Comptez que je ne suis point votre ennemie. Mes lettres sont dans le temple. Je reviens. Gardes <sup>3</sup>, qu'on laisse ces captifs sans chaînes. (*A part.*) Enfin je puis donc écrire à un frère tendrement aimé! Ce message si peu espéré lui apprendra du moins que je vis, et le comblera de la plus douce joie.

## SCÈNE II.

ORESTE , PYLADE , LE CHOEUR.

LE CHOEUR , en se retirant , à Oreste.

Que je vous plains, généreux étranger, qui êtes destiné à voir couler sur vous les gouttes sanglantes des lustrations!

<sup>1</sup> « Argien. »

<sup>2</sup> « Je répandrai de l'huile pure sur votre corps, et je ferai couler sur votre bûcher la liqueur que l'abeille dorée exprime du suc des fleurs. » On oignait d'huile les morts. On en voit des exemples dans l'*Iliade*, XXIV, 587, et dans l'*Odyssée*, XXIV, 44. On recueillait aussi les os, après la combustion du corps, dans du vin pur et de l'huile, *Odyssée*, XXIV, 72—73. Le vers où Iphigénie fait mention de cette coutume manque aux éditions dont le P. Brumoy a pu faire usage. C'est M. Musgrave qui l'a rétabli d'après les manuscrits.

<sup>3</sup> « Gardes, veillez sur ces étrangers, mais sans les charger de liens. »

ORESTE.

Non, non, croyez-moi, je ne suis point à plaindre. Recevez mes remerciemens et mes adieux.

LE CHŒUR, à Pylade.

Pour vous, qui devez retourner en votre patrie, nous vous félicitons de votre bonheur.

PYLADE.

Ah! est-ce un bonheur pour un ami qui perd ce qu'il a de plus cher au monde?

LE CHŒUR, en se retirant<sup>1</sup>.

Cruels sacrifices, que vous êtes terribles aux étrangers! Qui des deux doit mourir? L'amitié, je le vois, rend la chose encore indécise.

SCÈNE III, qui tient lieu d'Intermède<sup>2</sup>.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Cher Pylade, au nom des dieux, dis-moi : sens-tu dans ton cœur les mouvemens dont je suis agité?

<sup>1</sup> La scène suivante manque donc de témoins. Ces scènes sont très-rares au théâtre grec. Ici il était convenable que le chœur suivit Iphigénie, et nécessaire qu'il n'entendît point l'entretien d'Oreste et de Pylade pour ménager une reconnaissance. Voyez les *Réflexions* du P. Brumoy sur cette pièce.

<sup>2</sup> Cette scène ne ressemble en rien à un intermède; elle est pleine d'action, liée à toute celle de la tragédie, et elle est écrite en vers iambes.

PYLADE.

Quoi<sup>1</sup> seigneur<sup>2</sup>, je ne puis répondre si vous ne vous expliquez.

ORESTE.

Quelle est cette prêtresse de Diane? Quelle ardeur à s'instruire des malheurs de Troie, du retour des Grecs, du devin Calchas, et d'Achille! Avez-vous remarqué comme elle a plaint Agamemnon? avec quelle curiosité elle s'est informée de son épouse et de ses enfans? N'en doutons point, Argos est sa patrie. Quel autre intérêt l'engagerait d'écrire en ce pays? Par quelle autre vue s'intéresserait-elle aux affaires d'Argos comme aux siennes propres?

PYLADE.

Vous m'avez prévenu. Vos paroles expriment mes pensées, si ce n'est peut-être que tous les yeux sont attachés sur les fortunes des princes, et que personne n'ignore leurs malheurs. Mais, seigneur, elle a dit une autre parole<sup>2</sup>..

<sup>1</sup> Rien n'est plus étranger au théâtre grec que l'air de supériorité que le traducteur prête à Oreste dans cette scène. Ce sont ici deux princes indépendans l'un de l'autre, parfaitement égaux en naissance, parens, issus du sang des dieux, liés de l'amitié la plus intime. Ils doivent se parler au singulier, du ton d'une familiarité noble et digne des temps héroïques, s'appeler par leur nom ou par ceux que des amis se donnent. C'est ainsi qu'ils se parlent dans Euripide. Pylade n'appelle point son ami *seigneur* il n'emploie point de formules respectueuses.

<sup>2</sup> Cette parole est, comme on voit, l'arrêt de mort qu'Iphi-

ORESTE.

Faites-m'en part : nous l'éclaircirons de concert.

PYLADE.

Ah! cher Oreste, je rougis de voir le jour, si vous périssez. Avec vous j'ai traversé les mers; avec vous je cesserai de vivre. De quel front oserais-je paraître dans Argos<sup>1</sup> et en Phocide<sup>2</sup>? On me reprocherait (vous connaissez les hommes), d'être revenu sans vous, et de vous avoir trahi. Que sais-je? peut-être oserait-on m'imputer de vous avoir donné la mort, d'avoir profité de la ruine de votre maison pour ravir votre sceptre, et envahir votre héritage sous le nom de mon épouse votre sœur<sup>3</sup>. O dieux, quelle ignominie! quel

génie a prononcé contre Oreste, qui l'a ainsi voulu. Ici commence cet admirable combat d'amitié dont parle Ovide au livre troisième de *Ponto* :

Ire jubet Pylades charum moriturus Orestem ;  
Hic negat ; inque vicem pugnat uterque mori.  
Exstitit hoc unum quod non convenerit illis :  
Cætera pars concors et sine lite fuit.

« Pylade, déterminé à mourir, veut faire partir son cher Oreste .  
» Oreste le refuse; et chacun se dispute le trépas. Ce fut leur  
» unique sujet de discorde. En tout le reste, ils étaient unis de  
» sentimens. »

<sup>1</sup> Patrie d'Oreste.

<sup>2</sup> Patrie de Pylade.

<sup>3</sup> Le précédent éditeur observe ici fort judicieusement que la traduction du P. Brumoy (qui suppose le changement d'un accent dans le texte) est exacte. Les autres interprètes ont tort

affront ! Non, Oreste, non, je ne puis vous survivre. Expirant, immolé avec mon ami, je mêlerai mes cendres aux siennes. Mon amitié, ma gloire, tout l'exige.

## ORESTE.

Cher Pylade, soyez plus équitable. Laissez-moi subir seul un supplice qui n'est dû qu'à moi. Capable de souffrir une fois le trépas, je me sens trop faible pour une double mort. N'alléguez point l'affront que vous craignez. Il retomberait bien plutôt sur moi, si j'étais assez lâche pour sacrifier un ami qui m'a tout sacrifié. Pour ce qui me touche, croyez-moi, Pylade : persécuté par les dieux, comme je le suis, il m'est avantageux de mourir. C'est à vous de vivre, vous dont la maison est pure et fortunée, tandis que la mienne est malheureuse et coupable. Vivez donc avec Électre<sup>1</sup> ma sœur. Vous l'avez reçue de mes mains ; mon nom revivra dans vos enfans, et ma race ne sera pas entièrement éteinte. Adieu, cher Pylade ; jouis de la vie et de la couronne que je te laisse. L'unique faveur que je te demande en mourant, c'est qu'à ton retour tu dressés un tombeau qui perpétue ma mé-

d'imaginer que Pylade parle de son mariage avec Électre comme d'une chose future. Oreste dit précisément que Pylade habite avec Électre, c'est-à-dire qu'il est son époux. Act. IV, sc. 3.

<sup>1</sup> Pylade avait épousé Électre, comme on l'a vu dans l'*Electre* de Sophocle.

moire. Que ma sœur l'arrose de ses larmes, et le parsème de ses cheveux. Raconte-lui comment la main d'une prêtresse d'Argos m'a ravi le jour au pied des autels. Je te recommande une sœur. Fidèle à mon alliance et à ma maison, dont tu deviens le soutien, n'abandonne pas Électre. Adieu, le plus chéri et le plus constant de tous les amis. Elevé avec moi dès l'enfance<sup>1</sup>, associé à mes plaisirs<sup>2</sup>, que la pitié de mes maux t'a coûté de travaux et de peines! Apollon nous avait abusés<sup>3</sup>. Confus de ces prédictions frivoles, nous voici par son cruel artifice écartés de notre patrie. Je me livrai à sa conduite, tu le sais : par ses barbares conseils je devins parricide... Les dieux m'en punissent, et je meurs à mon tour.

PYLADE, après avoir rêvé un moment<sup>4</sup>.

Hé bien! Oreste, il faut vous obéir<sup>5</sup>; vous le

<sup>1</sup> Électre envoya Oreste, âgé de onze ans, chez Strophius. Il y fut élevé avec Pylade.

<sup>2</sup> Grec : *de la chasse*.

<sup>3</sup> « Apollon, ce dieu devin, nous a trompés. Usant d'artifice, » il nous a repoussés aussi loin de la Grèce qu'il était en son pouvoir de le faire, par un sentiment de honte que son premier oracle lui inspire ». Le premier oracle dont parle Oreste, c'est l'ordre qu'Apollon lui avait donné de commettre un parricide.

<sup>4</sup> Il feint de se rendre, de peur de chagriner son ami. Mais il ne se rend pas pour cela. Il compte sur quelque heureux dénouement, qui tirera l'un et l'autre de cet embarras.

<sup>5</sup> Le P. Brumoy dans sa note, et encore dans ses *Réflexions*, prétend que Pylade feint de se rendre. Il y a toute apparence que c'est une charité qu'il fait à Euripide, puisqu'en effet Pylade

voulez. Vous aurez un tombeau ; fidèle époux, je n'abandonnerai jamais Électre ; et Oreste mort retrouvera dans Pylade un plus ardent ami que durant sa vie. Mais, que dis-je ; seigneur<sup>1</sup> ? nous n'en sommes pas réduits à cette cruelle extrémité. Près de tomber dans l'abîme, en vous perdant, l'oracle ne m'y a point encore précipité. Croyez-moi : les calamités, arrivées à leur comble, enfantent souvent d'étonnantes révolutions.

ORESTE.

N'en parlez plus, c'en est fait. Les oracles d'Apollon me sont inutiles. Vous le voyez : la prêtresse sort du temple pour m'immoler<sup>2</sup>.

ne parle pas de mourir pour Oreste. Il serait plus touchant et plus héroïque, sans doute, de voir son amitié moins condescendante. Mais enfin, pourquoi s'obstiner à prêter aux Anciens des beautés qu'ils n'ont pas souvent, du moins à nos yeux ? Toute la suite fera voir que le prince de Phocide est fort consentant de vivre. Il faut voir en particulier la scène première du quatrième acte, où Pylade dit nettement : « Et vous, madame, à quelle punition vous soumettez-vous, si vous ne me sauvez pas la vie ? » Le traducteur, conséquemment à sa prévention, supprime ces dernières paroles : ( Note de l'ancien éditeur. )

Il faut observer cependant que le P. Brumoy en faisant dire à Pylade ces mots : « Et vous, madame ? » a bien indiqué au lecteur le vrai sens du grec. Il aurait répondu à la critique de l'éditeur, que Pylade en use ainsi pour mieux cacher sa feinte ; mais il n'aurait pu prouver cette feinte par aucune des expressions qu'emploie ce personnage.

<sup>1</sup> Il faut traduire, d'après les meilleurs manuscrits : « Cependant l'oracle du dieu ne t'a point encore perdu, bien que tu sois près de la mort. Crois-moi, etc. »

<sup>2</sup> Pour m'immoler ; addition du traducteur.



## ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE<sup>1</sup>.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, LE CHOEUR.

IPHIGÉNIE, au chœur<sup>2</sup>.

**R**ETIREZ-VOUS, chères compagnes; allez dans le temple préparer les choses nécessaires aux sacrificateurs.

SCÈNE II<sup>3</sup>.

LES MÊMES, hors le chœur.

IPHIGÉNIE.

Voici, ô étrangers, les lettres que je destine pour Argos. Mais écoutez mes craintes et mes demandes. Humble dans le malheur, on s'oublie quand on en est sorti. Qui m'assurera que celui de vous que je chargerai de ce message ne le né-

<sup>1</sup> Cette scène est la quatrième de l'acte II.

<sup>2</sup> Iphigénie ne caractérise point ceux à qui elle donne cet ordre. Il n'y a aucune apparence qu'elle s'adresse au chœur. C'est, plutôt sans doute aux gardes ou aux ministres à qui elle avait confié le soin de veiller sur les deux captifs. Leur présence l'aurait empêchée de s'expliquer librement et de favoriser l'évasion de Pylade.

<sup>3</sup> Si la remarque précédente est juste, cette scène n'est que la continuation de la précédente.

gligera pas, quand il se verra écarté de ce rivage dangereux ?

ORESTE.

Quels soupçons, madame ! Ah ! rassurez-vous. Parlez ; quel garant faut-il vous donner ?

IPHIGÉNIE.

Un serment de rendre ces lettres aux amis à qui je les destine.

ORESTE.

Vous engagerez-vous par un serment mutuel ?

IPHIGÉNIE.

A quoi voulez-vous que je m'engage ?

ORESTE.

A dérober Pylade au trépas, à le renvoyer.

IPHIGÉNIE.

Hé ! comment pourrait-il autrement accomplir mes souhaits ?

ORESTE.

Mais le Tyran accordera-t-il cette faveur ?

IPHIGÉNIE.

Je l'obtiendrai. Je ferai moi-même embarquer votre ami.

ORESTE.

Il suffit. (*à Pylade.*) Jurez le premier. Que le plus saint serment soit le gage de votre parole.

1 Selon les manuscrits dont Musgrave a fait usage, Pylade ne

PYLADE, d'un air embarrassé.

Je rendrai....

IPHIGÉNIE.

Dites que vous rendrez cet écrit à mes amis.

PYLADE.

Oui, je rendrai cet écrit à vos amis.

IPHIGÉNIE.

Et moi, je vous renverrai sain et sauf des îles  
Cyanées.

ORESTE.

Qui des dieux attestez-vous, madame ?

IPHIGÉNIE.

Diane, dont je suis la prêtresse.

PYLADE.

Et moi, je prends à témoin Jupiter même, le  
maître des dieux.

IPHIGÉNIE.

Mais, si vous me trahissez, quel sera le prix de  
votre infidélité ?

dit point ce mot, *je rendrai*, et Oreste ne s'adresse point à lui.  
Voici le sens et la distribution de ce morceau du dialogue :

ORESTE.

Prêtez-en le serment. Et vous-même prescrivez celui que vous  
voulez qu'on vous prête.

IPHIGÉNIE.

Jurez de donner cette lettre à ceux qui me sont chers.

PYLADE.

Puissé-je ne retourner jamais en ma patrie ! Et vous, madame ?

IPHIGÉNIE.

Puissé-je ne revoir jamais Argos !

PYLADE.

Un article nous est échappé.

IPHIGÉNIE.

Hé bien, s'il est nécessaire, réitérons le serment <sup>1</sup>.

PYLADE.

Non, je n'exige qu'une condition. Si le vaisseau s'engloutit par la tempête, si vos lettres avec ma fortune périssent dans le naufrage ; en un mot, si je me sauve seul, délivrez-moi du fardeau imposé,

IPHIGÉNIE.

Faisons mieux : pour suppléer à mes lettres, je vous en dirai la teneur. C'est le parti le plus assuré. Si vous les sauvez <sup>2</sup>, elles diront ce que je souhaite. Si la mer vous les enlève en vous sauvant,

<sup>1</sup> Ce vers n'est pas clair et paraît corrompu dans le texte. Le précédent éditeur veut qu'on le traduise ainsi : « Nous en parlerons une autre fois dans un temps plus commode. » Musgrave corrige et obtient ce sens : « Il est temps encore d'en parler, s'il peut en résulter quelque avantage pour nous. »

<sup>2</sup> « Si vous conservez ma lettre jusqu'à votre retour, elle instruira de mon sort par ses muets discours. »

vous conserverez le dépôt des paroles que je vous aurai confiées.

PYLADE.

J'admire votre prudence ; par-là vous mettez à couvert l'honneur des dieux et ma piété. Songez donc, madame, à me déclarer à qui je dois remettre cet écrit, ou raconter vos paroles.

IPHIGÉNIE.

Dites à Oreste, fils d'Agamemnon... (*Elle lit<sup>1</sup>.*)  
 « Celle qui vous écrit est cette princesse immolée  
 » en Aulide, cette Iphigénie qui vit encore, quoi-  
 » qu'elle ne vive plus pour vous.... »

ORESTE.

Iphigénie ! ô ciel ! Victime du trépas, comment a-t-elle pu revivre ? Où est-elle donc, madame ?

IPHIGÉNIE.

Vous la voyez, c'est moi. Ne m'interrompez point. (*Elle continue de lire.*) « Ramenez-moi  
 » en Argos, ô mon frère ; délivrez-moi, avant que  
 » je meure, de cette terre barbare, et du fatal  
 » honneur de sacrifier à Diane les Grecs qui abor-  
 » dent en ces climats <sup>2</sup>... ».

<sup>1</sup> Ou, si elle ne lit point, elle explique du moins le contenu de sa lettre.

<sup>2</sup> Non-seulement les Grecs, mais tout étranger qui abordait dans la Chersonnèse Taurique : ξενότρονους τιμάς. Cette barbare loi était générale. (Note de l'ancien éditeur.)

ORESTE, bas <sup>1</sup>.

Ah ! Pylade, où sommes-nous ?

IPHIGÉNIE, continue de lire.

« Encore une fois, ramenez Iphigénie, ou  
 » elle deviendra la furie de votre maison : oui,  
 » Oreste... ». (*A Pylade.*) Je répète ce nom afin  
 que vous ne l'oubliez pas.

PYLADE.

O dieux !

IPHIGÉNIE.

D'où vient cette surprise ? Pourquoi appeler les  
 dieux au sujet de mes intérêts ? Qu'avez-vous ?

PYLADE, en composant son visage.

Rien, madame. Poursuivez. Mon esprit était  
 distrait. Peut-être, en osant vous interroger à mon  
 tour, parviendrai-je à découvrir des choses in-  
 croyables <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Lors même qu'Oreste dirait ce mot haut, Iphigénie ne pour-  
 rait point s'étonner de sa surprise. Elle sait qu'Oreste est citoyen  
 d'Argos; il était naturel qu'en voyant la fille d'Agamemnon vi-  
 vante après avoir été immolée, son cœur éprouvât quelque émo-  
 tion. Il n'est donc pas sûr que ce mot soit prononcé d'une voix  
 basse.

<sup>2</sup> Cependant il ne l'interroge point. Je crois que Pylade dit à  
 part : « Peut-être (τῶν) si je l'interrogeais, je parviendrais  
 » à des résultats douteux. » Il s'arrête donc par la réflexion  
 qu'il vaut mieux laisser parler Iphigénie que l'interroger, afin

IPHIGÉNIE, sans lire.

Dites à Oreste que Diane mit en ma place une biche, que mon père immola croyant me plonger le poignard dans le sein, et que la déesse m'enleva dans ces climats. Telle est ma lettre. Vous savez mon secret.

PYLAÏDE.

Qu'il m'est doux de pouvoir dégager sans peine le serment dont vous m'avez si heureusement lié ! Oui, madame, vous serez bientôt servie. Comptez sur la plus prompte obéissance. (*A Oreste.*) Recevez, Oreste, la lettre de votre sœur.

ORESTE.

Je la reçois. Qu'est-il besoin de l'ouvrir ? Présent aux yeux d'Iphigénie, je goûte un plaisir plus réel. O ma sœur, ma chère Iphigénie, est-ce vous que j'embrasse ? Frappé d'un événement si peu attendu, vous ne répondez point, et j'ai peine à en croire mes yeux<sup>1</sup>..... Oui, c'est vous !

que la vérité ne soit enveloppée d'aucun nuage. Si ce n'est pas là le sens, je n'entends pas la phrase.

<sup>1</sup> « *Mes yeux* ». Cette expression n'est pas propre en ce cas ; car Oreste ne voit rien qui lui fasse reconnaître sa sœur. Il en croit ses oreilles. Le grec s'exprime d'une manière plus naturelle : » En te serrant dans mes bras, je doute encore de mon bonheur ; » j'ose à peine ajouter foi à ce que je viens d'entendre. »

ô prodige inouï!... Pardonnez les transports d'une si légitime joie !...

« La plus belle de toutes les reconnaissances, est celle qui naît des incidens mêmes, et qui produit une très-grande surprise par des moyens vraisemblables, comme dans l'*OEdipe* de Sophocle et dans l'*Iphigénie* d'Euripide; car il est très-vraisemblable et très-naturel qu'OEdipe soit curieux, et qu'Iphigénie écrive une lettre à Oreste, etc ». Arist. *Poët.* c. XVII.

Ce philosophe distingue quatre espèces de reconnaissances : l'une par les marques sensibles, comme la cicatrice d'Ulysse une autre par des signes arbitraires; une troisième par le raisonnement, et une quatrième par la mémoire. Celle-ci mérite d'avoir ici sa place, à cause des deux exemples qu'il rapporte, et dont on peut se servir heureusement. « Elle se fait par la mémoire, lorsqu'un objet réveille en nous quelque souvenir qui produit la reconnaissance, comme dans les *Cypriaques* de Dicoégène, où celui qui voit un tableau se met à pleurer, et ses pleurs le font reconnaître; ou comme chez Alcinoüs, Ulysse entendant un joueur de harpe, et se souvenant de ses travaux passés, ne put retenir ses larmes, et fut reconnu » Voyez encore le chapitre XV, où Aristote loue extrêmement la reconnaissance d'*Iphigénie*.

« Soit qu'un poëte travaille sur un sujet déjà connu, ou qu'il en invente un nouveau, il faut qu'il en dresse la fable en général avant qu'il pense à l'épisodier et à l'étendre par ses circonstances. De cette manière, il met tout son sujet dans un seul point de vue. Par exemple, voici le sujet d'*Iphigénie* mis comme je l'entends : Une jeune princesse est mise sur un autel pour y être sacrifiée; elle disparaît tout d'un coup aux yeux des sacrificateurs, et est portée dans un autre pays, où la coutume est de sacrifier les étrangers à la déesse qui y préside. On l'établit prêtresse du temple. Quelques années après, le frère de cette princesse arrive dans ce même lieu. Pourquoi y vient-il? pour obéir à un oracle Pourquoi cet oracle? cela est hors de la fable générale et universelle. Qu'y vient-il faire? cela est hors



SCÈNE III <sup>1</sup>.

LES MÊMES , LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Que faites-vous, ô étrangers? comment osez-vous porter vos mains profanes sur les voiles sacrés d'une prêtresse?

ORESTE.

Pourquoi vous refusez-vous à mes embrassements? Songez, Iphigénie, que vous êtes ma sœur, fille d'Agamemnon mon père. Songez que vous voyez ce frère, cet Oreste que vous croyiez ne revoir jamais.

IPHIGÉNIE.

Moi votre sœur! vous mon frère! Ah! cessez de

» du sujet. Il n'est pas plutôt arrivé qu'il est pris. Le voilà sur le  
 » point d'être sacrifié. Mais la reconnaissance se fait en ce mo-  
 » ment, ou de la manière qu'Euripide l'a imaginé, ou selon la  
 » vraisemblance que Polyidès a très-bien gardée en faisant dire  
 » par ce prince : Ce n'est donc pas assez que ma sœur ait été sa-  
 » crifiée! il faut que je le sois aussi. Et c'est ce qui le sauve. »  
 Arist. *Poët* ch. XVIII.

<sup>1</sup> S'il est vrai, comme je l'ai dit, que le chœur n'ait pas quitté la scène depuis l'entrée d'Iphigénie, ceci n'est point une scène nouvelle, mais la continuation de la précédente, qui, dans ma division, serait la quatrième de l'acte II. Il est tout simple que le chœur ne reconnaisse pas mieux Oreste qu'Iphigénie ne le reconnaît. Il serait au contraire très-surprenant que le chœur ne demandât aucun éclaircissement sur cette reconnaissance à l'instant où elle a lieu, s'il n'avait ouï l'entretien qui l'a précédée.

le prétendre. Il est dans l'Argolide, à Nauplie<sup>1</sup>.

ORESTE.

Cruelle<sup>2</sup>, je ne suis donc plus votre frère?

IPHIGÉNIE.

Êtes-vous fils de Clytemnestre?

ORESTE.

Oui, et issu de Pélops.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous?... Quel garant pouvez-vous m'en donner?

ORESTE.

Le voici. Ecoutez un secret qui vous touche.

IPHIGÉNIE.

Quoi? parlez.

ORESTE.

Répondez-moi d'abord. Savez-vous, Iphigénie, la discorde de Thyeste et d'Atrée?

IPHIGÉNIE.

La renommée me l'a apprise. Ce fut au sujet de la toison d'or.

ORESTE.

Souvenez-vous d'une broderie que vous avez tissée. Elle représentait cette histoire.

<sup>1</sup> Nauplie, ville du royaume d'Argos, ainsi appelée parce qu'elle était un port; *κατὰ τὸ ναυσι πρὸς κλιεσθαι*.

<sup>2</sup> « Infortunée, votre frère n'est point aux lieux que vous nommez. »

IPHIGÉNIE.

Cher étranger!.. (à part.) Mon cœur brûle de se rendre.

ORESTE.

Et cette image du soleil éclipsé....

IPHIGÉNIE.

Je l'avoue; c'est encore un ouvrage de mes mains.

ORESTE.

Et l'eau lustrale qu'une mère répandit sur vous en Aulide?....

IPHIGÉNIE.

Je ne le sais que trop. Tel fut mon fatal hymen.

ORESTE.

D'où vient que vous envoyâtes alors votre chevelure à Clytemnestre?

IPHIGÉNIE.

Pour être répandue sur mon tombeau.

ORESTE.

Voici un garant encore plus certain. Vous connaissez cette pique célèbre dont Pélops tua OËno-maüs, pour conquérir Hippodamie à Pise. Je l'ai vue dans votre appartement.

IPHIGÉNIE.

C'en est trop. O! cher Oreste! car de quel autre

nom ma tendresse peut-elle vous appeler? Oui, vous êtes ce que j'ai de plus cher.... Je vous revois donc, Oreste, vous, mon unique frère, vous dans ces climats loin d'Argos! Ah! mon frère...

ORESTE.

Et moi, je revois une sœur qu'on croit dans la région souterraine des morts!... Les larmes mêlées de joie remplissent, malgré nous, vos yeux et les miens.

IPHIGÉNIE.

Je le laissai, il m'en souvient, sortant du sein de celle qui l'avait allaité. A peine connaissait-il encore la maison paternelle. O ciel! ô plus heureux frère que je ne puis l'exprimer<sup>1</sup>!... Cher Oreste, que vous dirai-je? cet événement est au-dessus de mes expressions, au-dessus du prodige.

ORESTE.

Réunis l'un à l'autre, rien désormais ne pourra troubler notre bonheur.

IPHIGÉNIE, au chœur.

Chères amies, ô vous qui prenez part à mes diverses fortunes, une joie pure et inespérée s'em-

<sup>1</sup> Pourquoi exalte-t-elle le bonheur d'Oreste? C'est ce qu'il est difficile de dire. Je pense qu'il faut traduire: « O mon âme, tu es plus heureuse que je ne puis l'exprimer. » A la vérité, *heureuse* est au masculin en grec; mais, dans le dialecte attique, cette syntaxe avait lieu quelquefois.

pare de mes sens , je l'avoue : mais hélas ! que j'ai sujet de craindre qu'elle ne s'échappe comme un vain fantôme. O Argos ! ô Mycènes ! ô chère patrie ! que ne vous dois-je pas pour un tel frère ! vous l'avez fait naître , vous l'avez élevé dans votre sein. C'est votre gloire et mon appui.

ORESTE.

Heureux par le sort de notre naissance , hélas ! Iphigénie , nous ne sommes rien moins , si nous jetons les yeux sur nos déplorables jours.

IPHIGÉNIE.

Je l'ai bien éprouvé quand mon infortuné père me plongea le couteau sacré dans le sein.

ORESTE.

Ah ! quel souvenir me rappelez-vous ? je crois encore à peine vous revoir <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce n'est pas le sens : « Dieux ! s'écrie Oreste , je crois te voir » là , quoique non présent. » Oreste n'avait pas vu le sacrifice d'Iphigénie ; cependant il croit voir l'appareil du sacrifice , le couteau sacré , sa sœur frappée d'un coup mortel. Il frémit à cette image. C'est un mérite d'Euripide de rendre vraisemblables les fureurs d'Oreste par le caractère qu'il lui attribue. C'est une imagination mobile , capable d'affections profondes , prompte à s'émouvoir , qu'agitent fortement tous les spectacles , tous les tableaux qui intéressent la sensibilité. Voyez l'*Examen de la tragédie d'Oreste* , tome V , page 495. Le traducteur italien ne s'est point trompé sur le sentiment qu'Oreste exprime :

Oimè! se bene lungi,  
Parmi colà vederti.



IPHIGÉNIE.

Privée de l'hymen d'Achille , on me livre à des loups furieux. Ah ! mon frère , les larmes , les gémissemens , et le deuil environnaient l'autel.

ORESTE.

Trop cruelle cérémonie !

IPHIGÉNIE.

Que j'ai pleuré l'effort d'Agamemnon ! Père barbare , père inhumain , avouons-le , il ne m'a point traitée en fille.

ORESTE.

Quel enchaînement de calamités ! Qu'aurait-ce été , Iphigénie , si , pour surcroît , vos sanglantes mains , poussées par quelque noire divinité , avaient égorgé un frère ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! je me reproche , cher Oreste , cet horrible attentat. Hélas ! vous l'avez à peine évité. Attentat impie ! Oreste immolé par une sœur ! j'en frémis. Mais quelle sera la fin de tant de maux ? quel heureux destin nous en tirera ? quel moyen trouverons-nous pour arracher un frère à ces climats , à la mort , pour le renvoyer à Argos , pour ne pas faire couler son sang sur les autels ? C'est à vous , Oreste , à songer comment vous échapperez

au péril qui vous menace ; si , à travers mille dangers, vous fuirez par terre plutôt que par mer ; si vous percerez tant de régions sauvages et tant de pays affreux. Car, comment fuir entre les Cyanées ? la route est longue et pénible. Ciel ! que je suis malheureuse ! Qui lèvera tant d'obstacles ? Quel dieu , quel mortel , quel heureux hasard nous aplanira la route et finira nos malheurs <sup>1</sup> ?

## LE CHŒUR.

Témoin <sup>2</sup> de tant de merveilles ineffables , et charmée de ce que j'ai entendu , je , l'avoue , Oreste , les embrassemens des amis qui se retrouvent sont légitimes. Laissons les pleurs. Il s'agit de sauver nos jours. Songez au moyen de quitter ces rivages barbares. C'est au sage de saisir l'occasion ; son unique plaisir doit être le soin de sortir des mains de la fortune,

## ORESTE.

Oui, la fortune elle-même nous aidera. Pour peu qu'elle nous soit favorable, j'espère tout d'elle.

<sup>1</sup> Littéralement : « *Fera voir aux deux seuls Atrides la fin de leurs maux.* » Électre vivait encore, comme il paraît par les vers suivans. Ainsi Oreste et Iphigénie n'étaient pas les seuls Atrides, lors même que cette expression excluait la famille de Ménélas. Il y a donc ici ou une faute du copiste, ou quelque inattention de la part du poëte.

<sup>2</sup> M. Musgrave conjecture avec vraisemblance que tout ce qui suit est dit par Pylade et non par le chœur.

La déesse n'est-elle pas plus puissante que les faibles mortels?

IPHIGÉNIE.

Instruite de tout ce qui touche mes proches, il ne me reste qu'à savoir la destinée d'Électre. Daignez m'en informer. Rien pour moi n'est plus intéressant.

ORESTE.

Électre est heureuse. Elle est l'épouse de cet ami.

IPHIGÉNIE.

Mais puis-je le connaître? D'où est-il? quel est son père?

ORESTE.

C'est Strophius de Phocide.

IPHIGÉNIE.

Dieux! Anaxibie, fille d'Atrée, est donc sa mère, et le sang nous unit.

ORESTE.

Oui, le sang nous lie, et plus encore l'amitié.

IPHIGÉNIE.

Il n'était pas encore né quand Agamemnon me sacrifia.

<sup>1</sup> « Et c'est le seul ami que j'aie trouvé à l'épreuve de l'adversité. » C'est le sens que j'attribue au mot *συνῆς*, *manifeste*, *éprouvé*, *spectatus*.



ORESTE.

Non, Strophius fut quelque temps sans voir aucun gage de son hymen.

IPHIGÉNIE, à Pylade.

O époux d'Électre ma sœur, que votre présence m'est chère!

ORESTE.

Libérateur d'Oreste, cette qualité en lui m'est plus précieuse que celle de parent.

IPHIGÉNIE.

Mais, mon frère, comment avez-vous pu porter vos mains cruelles sur une mère ?

ORESTE.

Laissons ce propos. J'avais un père à venger.

IPHIGÉNIE.

Et quelle fureur porta Clytemnestre à cet attentat sur un époux ?

ORESTE.

Oubliez, s'il est possible, le crime d'une mère : il ne sied pas que vous l'entendiez raconter.

IPHIGÉNIE.

Vous le voulez, je me tais... Le destin d'Argos est donc entre vos mains ?

ORESTE.

Ménélas règne, et je suis exilé.

IPHIGÉNIE.

Quoi donc ! le frère d'Agamemnon a-t-il encore écrasé les restes d'une maison infortunée ?

ORESTE.

Non, la crainte des Furies qui me poursuivent m'a écarté de ma patrie.

IPHIGÉNIE.

Voilà donc la frénésie dont on m'a fait le récit !

ORESTE.

Hélas ! on m'a vu plus d'une fois dans ce funeste état.

IPHIGÉNIE.

J'entends. Les Furies vengent sur vous une mère égorgée.

ORESTE.

Au point de m'accabler de leurs fléaux ensanglantés<sup>1</sup>.

IPHIGÉNIE.

Comment êtes-vous abordé à ce rivage étranger ?

ORESTE.

Conduit par l'oracle d'Apollon.

<sup>1</sup> Στίμια ne veut point dire des fléaux, mais un mors, un frein. Et puis, qu'est-ce que des fléaux ensanglantés ? « Les Furies, dit Oreste, me conduisent avec un mors sanglant. » Sans doute qu'il fait allusion à l'écume sanglante qu'il rendait dans ses accès, et dont il est parlé plus haut. (Note de l'ancien éditeur.)

## IPHIGÉNIE.

Quel était votre dessein ? est-ce un mystère que vous ne puissiez dire ?

## ORESTE.

Je vais vous l'apprendre. C'est la source de bien des maux. Après le crime de Clytemnestre que je tais, et la vengeance que j'en tirai, la troupe des Euménides fondit sur moi, et m'exila de la patrie. Contraint de fuir, je fus encore obligé, par l'ordre d'Apollon, de voyager<sup>1</sup> à Athènes, pour comparaître devant ces divinités<sup>2</sup> qu'on craint de nommer. Là, se tient ce tribunal révééré<sup>3</sup> auquel Jupiter soumit le dieu Mars pour avoir souillé ses mains dans le sang. J'arrive : on me regarde comme un objet d'exécration, comme un ennemi des dieux. Toutes les portes, tous les cœurs se ferment : ceux qui respectent encore les droits de l'hospitalité me reçoivent enfin, mais sans m'admettre à leur table, ni à leurs conversations. Seul, sans compagnie, sans entretien, je me vis relégué au milieu d'eux. Pour autoriser cette séparation outrageante, chaque convive boit le vin dans sa

<sup>1</sup> Grec : à pied.

<sup>2</sup> Les Anciens évitaient souvent de nommer les Furies. Le mot d'*Euménides* leur paraissait plus doux. C'est la différence des mots *diable* et *démon* parmi nous.

<sup>3</sup> C'est l'Aréopage, ainsi nommé, parce que Mars fut le premier qui y subit le jugement des douze divinités.

coupe<sup>1</sup>, non plus commune, mais particulière. Insensible, en apparence, à cet affront, je dissimulais, je n'osais me plaindre; mais je portais toujours dans le cœur la honte et les remords de mon parricide. J'appris dans la suite que ce malheur avait donné lieu d'établir à Athènes une fête qui subsiste encore, pour honorer la coupe de libation. Prêt à subir le jugement<sup>2</sup>, j'entre dans l'Aréopage. Je prends un siège, comme accusé; l'autre est occupé par la première des Euménides

<sup>1</sup> Démophon, roi des Athéniens, voyant Oreste chargé d'un parricide, ne voulut ni l'éconduire, ni le recevoir à sa table. Il s'avisait donc de le faire servir séparément; et, pour justifier cette espèce d'affront, il voulut qu'on servit à chaque convive une coupe particulière, contre l'usage. Voilà le fondement de la fête qu'on appelait Εσπερὴν Χάωυ. La coupe nommée χάωυ, était une mesure attique.

<sup>2</sup> « Dès que je fus sur la colline d'Arès, prêt à subir mon jugement, je me plaçai sur l'un des sièges, l'autre fut occupé par la plus vieille des Furies. Apollon, ayant prononcé et écouté divers discours sur le meurtre d'une mère, me sauva par son témoignage. Pallas compta les suffrages recueillis de sa propre main; ils se trouvèrent égaux de part et d'autre, et je sortis vainqueur du jugement de l'homicide. » La faveur de Minerve ne rendit pas égaux les suffrages : cette faveur décida le jugement, lorsque d'ailleurs les suffrages étaient égaux. On pourrait peut-être traduire *divemit manu* : « Pallas, levant la main, décida en ma faveur des suffrages d'ailleurs égaux. » Les suffrages se donnaient en levant la main. C'était d'ailleurs la coutume de l'Aréopage, dans l'égalité des suffrages, d'absoudre, en supposant, par une fiction pleine d'humanité, que Minerve donnait son suffrage en faveur de l'accusé.

mon accusatrice. Apollon écoute, et parle pour ma défense. Pallas compte elle-même les suffrages, et par sa faveur ils se trouvent égaux. Je sors vainqueur, et les Euménides favorables me regardent comme absous. Les autres Furies, mécontentes de ce jugement<sup>1</sup>, s'attachent à moi, et ne cessent depuis ce jour de m'aigrir par des courses éternelles. Je reviens enfin à Delphes. Je me jette aux pieds d'Apollon, sans avoir pris aucune nourriture, et résolu de me donner la mort, si ce dieu, cause unique de ma perte, ne devenait l'auteur de mon salut. Aussitôt une voix sort du sacré trépied, et m'ordonne de venir en cette contrée, d'enlever la statue<sup>2</sup> descendue du ciel et de la porter à Athènes. Tel est l'ordre d'Apollon. C'est à vous de m'aider à l'accomplir. Si je puis ravir ce dépôt sacré, libre alors de mes fureurs, je vous embarque sur mon vaisseau et je vous ramène à Mycènes. Encore une fois, chère Iphigénie, sauvez-vous, sauvez-moi, sauvez les débris d'une famille déplorable; le sort de la race de Pélops est entre vos mains. Elle est perdue, si la statue céleste n'est enlevée.

<sup>1</sup> Les interprètes postérieurs au P. Brumoy ont expliqué mieux ce passage. En voici le vrai sens. « Celles des Euménides qui acquiescèrent à ma sentence, se fixèrent près du lieu où l'on avait recueilli les suffrages, et voulurent y avoir un temple ». Voyez les *Euménides* d'Eschyle, t. II, p. 286.

<sup>2</sup> Grec : *d'or*.

LE CHŒUR.

Oh ! que la colère des dieux , déchaînée sur la race de Tantale , l'accable d'infortunes !

IPHIGÉNIE.

Avant votre arrivée en ces lieux , j'ai voulu retourner à Argos et vous revoir. Je le veux encore. Mes souhaits vont plus loin : je désire de délivrer un frère , et de ranimer les cendres d'une illustre maison ( car j'oublie qu'un père fut mon bourreau ) ; oui , cher Oreste , je le souhaite avec ardeur. Vous ne mourrez point. Notre race sera sauvée. Mais comment , dites-moi , comment surprendre la déesse ? comment tromper Thoas ? S'il trouve l'autel dépouillé de la statue , c'est fait de moi. Quelle excuse alléguerais-je ? Ah ! si vos projets pouvaient réussir , si vous m'enleviez avec la déesse , si une entreprise si belle s'exécutait !.... Mais non , Oreste retournera en sa patrie , et la triste Iphigénie périra.... N'importe , les dangers me seront chers et la mort me sera douce , si je sauve un frère. Non , à ce prix , je ne refuse point de m'exposer au trépas. Que peut une simple fille pour soutenir sa maison ? vous en êtes l'unique appui.

ORESTE.

Aux dieux ne plaise , Iphigénie , que je devienne

doublement parricide ! Le sang d'une mère qui fume encore ne me rend que trop coupable à mes yeux. Nos destins seront unis. Je veux vivre ou mourir avec vous. Oui, chère sœur, ou je vous ramène en Grèce, si la mort n'arrête mes efforts, ou la Tauride sera notre commun tombeau. Mais dites-moi, je vous prie : si cet enlèvement déplaisait à la déesse, Apollon me l'aurait-il ordonné ? m'aurait-il accordé la faveur de vous revoir ? Non, non, il ne m'aura pas abusé. Plus je rassemble ces évènements, plus j'espère un heureux retour.

IPHIGÉNIE.

Mais comment ravir la statue, et nous soustraire à la mort ? nous le voulons ; mais hélas ! c'est peu de le vouloir.

ORESTE.

Attentons à la vie du tyran.

IPHIGÉNIE.

Ah ! que dites-vous ? c'est violer les droits de l'hospitalité<sup>1</sup>.

ORESTE.

Mais, Iphigénie, s'il le faut pour votre salut et le mien ?

<sup>1</sup> « Périlleuse entreprise pour des étrangers qui arrivent, de faire périr ceux chez qui ils se voient transportés. » Je ne saurais décider si c'est le danger ou le crime qui effraie Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

Je ne puis approuver un crime<sup>1</sup>, ni blâmer votre valeur<sup>2</sup>.

ORESTE, après avoir rêvé.

Hé bien, laissons ce dessein.... Si vous me cachez dans le temple...

IPHIGÉNIE.

Pour nous sauver à la faveur des ténèbres ?

ORESTE,

La nuit est favorable à la fraude, comme la lumière à la vérité.

IPHIGÉNIE.

Mais le temple est rempli de gardes : comment tromper leurs regards ?

<sup>1</sup> Barnès a raison, ce me semble, de lire dans le texte *οὐκ αἰνέω* « je ne puis approuver un crime » ; au lieu de *οὐκ ἂν δύναμαι* « je ne pourrais l'exécuter ». Cela ne ferait pas un beau sens : la suite justifie la correction.

<sup>2</sup> La traduction est bonne ; mais la correction de Barnès, adoptée par le P. Brumoy dans la note, outre qu'elle n'est point autorisée, est parfaitement inutile. L'un et l'autre veulent substituer *οὐκ αἰνέω*, *non laudarem*, au texte reçu dans tous les exemplaires : *οὐκ ἂν δύναμαι*, *non possem*. Rien de moins nécessaire : car pourquoi ces dernières paroles ne signifieraient-elles pas aussi bien ? « Non, je ne saurais approuver ce dessein (le meurtre de Thoas), quoiqu'il marque votre grand courage. »

(Note de l'ancien éditeur.)



ORESTE.

Ah dieux ! nous sommes donc perdus. Que résoudre ?

IPHIGÉNIE.

Un expédient, ce me semble, vient de luire à mon esprit.

ORESTE.

Quoi ? Satisfaites mon impatience.

IPHIGÉNIE.

Je me servirai de vos fureurs mêmes pour vous sauver.

ORESTE.

Que le sexe est ingénieux et fécond en ressources !

IPHIGÉNIE.

Je publierai votre parricide<sup>1</sup>.

ORESTE.

J'y consens. Mettez, s'il le faut, mes malheurs à profit.

IPHIGÉNIE.

Il n'est pas permis, dirai-je, d'immoler de pareilles victimes.

ORESTE.

Sous quel prétexte ? J'entrevois la raison.

<sup>1</sup> « Je déclarerai que tu viens d'Argos, que tu es le meurtrier de ta mère. »

IPHIGÉNIE.

La victime est souillée ; il faudra la purifier,

ORESTE.

Comment par cette ruse viendrons-nous à bout  
d'enlever la statue.

IPHIGÉNIE.

J'ai dessein de vous purifier dans les eaux de la  
mer <sup>1</sup>.

ORESTE.

Mais la statue, qui est l'objet de nos désirs, est  
dans le temple <sup>2</sup>.

IPHIGÉNIE.

J'ajouterai que la statue, profanée par vos attou-  
chemens, doit être aussi purifiée.

ORESTE.

Où ? vers le rivage austral <sup>3</sup> ?

<sup>1</sup> « Je formerai le dessein, etc. » Elle parle au futur.

<sup>2</sup> Il faut traduire, pour se conformer aux meilleurs manuscrits, et en même temps pour que la remarque d'Oreste ait quelque intérêt : « Cependant la statue, qui est l'objet de mon voyage, » restera encore dans le temple où elle est placée. » Il fait observer à sa sœur que cet artifice peut les sauver ; mais que son but ne sera point atteint.

<sup>3</sup> Le mot grec que quelques interprètes traduisent *austral*, paraît signifier *humide*. C'est une épithète poétique, et non une désignation géographique. On voit par la scène II de l'acte V, que la mer baignait les murs du temple. Il est probable qu'elle occupait une partie de la décoration. Je crois qu'Oreste montre d'un geste cette partie du rivage, et demande à Iphigénie si c'est là,

IPHIGÉNIE.

Oui, à l'endroit même où est attaché votre vaisseau.

ORESTE.

Ne confiera-t-on point ces soins à quelqu'autre? Qui portera la statue?

IPHIGÉNIE.

Moi. Seule j'ai le droit d'y porter les mains.

ORESTE.

Quel rôle jouera Pylade dans mon aventure?

IPHIGÉNIE.

On dira qu'il est souillé du même crime.

ORESTE.

Conduirez-vous cette intrigue à l'insu ou de l'aveu du roi?

IPHIGÉNIE.

Puis-je rien faire à son insu? je l'abuserai par mes discours.

ORESTE.

Il sera facile alors de nous sauver à force de rames.

sur ce promontoire baigné des flots, qu'elle se propose de feindre de purifier les victimes. Iphigénie répond que ce sera au lieu même où est le vaisseau d'Oreste. En traduisant comme a fait le P. Brumoy, il peut paraître extraordinaire qu'Iphigénie sache si le vaisseau est au nord ou au midi; quoiqu'à la vérité, elle pût faire une conjecture d'après le lieu de leur départ.

IPHIGÉNIE.

Vous aurez soin du reste. Ce sera à vous de faciliter le succès.

OÛRESTE.

Il ne reste plus qu'à demander le secret à vos femmes. Engagez-les à se taire par vos discours persuasifs. L'éloquence est naturelle au sexe. Agissez de votre côté, j'agirai du mien, et j'ose espérer une heureuse issue.

IPHIGÉNIE, au chœur.

Chères compagnes, ma ressource est en vous ; de vous dépend mon bonheur ou ma perte, mon retour ou ma mort, et la destinée d'un frère et d'un parent. L'unique faveur que je vous demande d'abord, c'est la fidélité ; qualité admirable et rare, mais propre du sexe. Tendres et fidèles dans leurs intérêts mutuels, les femmes semblent s'entraider. Ah ! du moins, par votre silence, favorisez notre évasion. Une même fortune peut perdre ou sauver trois têtes bien chères. L'intérêt commun vous engage à ne pas nous trahir. Votre salut est attaché au mien. En assurant mon retour, vous assurez le vôtre. Retournée dans la Grèce, je ne vous oublierai pas. Recevez mes embrassemens <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Iphigénie s'adresse successivement à diverses personnes du chœur. « Oui, je t'en conjure par cette main que je presse..... » et toi..... et toi aussi, reçois ma prière..... et toi, au nom d'une

Non, je ne rougirai pas de vous conjurer par ces mains, par ces genoux que je tiens embrassés, par vos pères, par vos mères, par des enfans chéris, si vous en avez, enfin par ce qui vous reste de plus cher au monde, ne nous trahissez pas. Chères compagnes, parlez. Qui de vous me donne ou me refuse son aveu? Convenez entre vous toutes <sup>1</sup>. Si quelqu'une n'approuve pas cette fuite, c'est fait de mon frère et de moi.

LE CHŒUR.

Rassurez-vous, princesse; et, libre d'inquiétude à notre égard, ne songez qu'à vous sauver. Oui, nous jurons, ô Jupiter! soyez-en témoin, nous vous jurons une éternelle fidélité.

IPHIGÉNIE.

Daignent les dieux récompenser cette générosité, et vous combler de faveurs! Thoas va paraître pour s'informer si le sacrifice est achevé. Oreste, et vous, Pylade, il est temps de vous retirer.

## SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE.

O toi, qui m'enlevas jadis des mains meurtrières

» patrie si chère..... par ces genoux que j'embrasse, par tout ce  
 » qui t'est cher dans ta maison; au nom d'un père, d'une mère,  
 » au nom de vos enfans, s'il est des mères parmi vous »

<sup>1</sup> « Faites-moi connaître vos sentimens. » Elle ne leur dit pas de convenir entr'elles.

d'Agamemnon, Diane, délivre-nous aujourd'hui. Si tu ne nous prêtes ton secours, qui désormais ajoutera foi aux oracles d'Apollon? Sied-il d'ailleurs à une déesse d'habiter ces contrées? Athènes, la célèbre Athènes t'attend. Quitte pour elle un séjour indigne de ta présence.

#### IV. INTERMÈDE 1.

##### LE CHOEUR.

##### STROPHE I.

Tendre oiseau qui, errant sur les rochers, les fais retentir de tes lugubres accens, Alcyon 2, dont le doux langage est entendu des sages mortels, tu pleures un époux chéri. Hélas, mes douleurs sont semblables aux tiennes. Loin de ma chère patrie, je soupire après la compagnie des Grecs. Ah! qui me donnera des ailes pour voler vers Diane, déesse 3 de Cynthie! Quand pourrai-je revoir les palmes de Délos, ces lauriers toujours verts, ces oliviers consacrés par les couches de Latonne! O lac 4 dont les eaux sont couvertes de

<sup>1</sup> C'est ici l'intermède de l'acte II. Il en est la cinquième scène.

<sup>2</sup> Alcyone, fille d'Éole, ayant perdu son mari Célyx, qu'elle pleurait jour et nuit, fut changée en Halcyon. Ovid. *Métam.* liv. XI.

<sup>3</sup> Cynthie ou Cynthe, montagne située au milieu de Délos, île de la mer Égée, célèbre par la naissance d'Apollon et de Diane.

<sup>4</sup> Hérodote. in *Euterp.* nous apprend que ce lac s'appelait *Trochoïde*.

cygnes ! ô cygnes , ami des muses , ah ! quand pourrai-je vous revoir !

## ANTISTROPHE I.

Que de larmes ont coulé de mes yeux , quand , après le renversement de ma patrie , je fus enlevée par les vaisseaux ennemis ; quand , devenue esclave et chèrement achetée , je vins dans ces climats barbares au service de la prêtresse , fille d'Agamemnon ! Nourrie à l'ombre des autels toujours fumans du sang des victimes , qu'ai-je trouvé ? un esclavage éternel. Un malheur , qui s'attache à nous dès notre naissance , cesse d'être un malheur ; il peut changer de face , et le cœur s'y fait. Mais , dans le sein d'une brillante fortune , ciel ! qu'il est dur de devenir malheureux.

## STROPHE II.

Heureuse Iphigénie , que votre destinée est différente de la nôtre. Tout conspire à votre bonheur <sup>1</sup>. Un vaisseau vous attend au rivage <sup>2</sup>. Il va fendre les ondes au son des instrumens. Phébus avec sa lyre <sup>3</sup>, Pan avec ses pipeaux champêtres <sup>4</sup>, vont eux-mêmes adoucir vos ennuis et seconder votre retour en Grèce. Je verrai l'onde écumer

<sup>1</sup> Ces phrases de transition sont ajoutées par le traducteur.

<sup>2</sup> De cinquante rames : πεντηκόντα ραμς.

<sup>3</sup> A sept cordes.

<sup>4</sup> Collés de cire.

sous la rame <sup>1</sup>, le vent enfler les voiles, et donner des ailes au vaisseau, tandis que vous me laissez sur ces funestes bords.

ANTISTROPHE II.

Que ne puis-je voler au-dessus des vastes espaces où le soleil commence et finit sa carrière! J'arrêterais mon vol sur la maison paternelle. Là, je reverrais ces lieux si chers à mon souvenir, où jeune encore, et sous les yeux d'une mère, je célébrais un innocent hymen, où seule j'animais l'assemblée, où je disputais à mes compagnes le prix de la beauté, où enfin, voilée avec grâce et la tête parée de riches bijoux, j'étais invitée à disputer ce prix.

<sup>1</sup> *Je verrai.* Cette tournure, qui n'est pas celle de l'original, n'est pas heureuse en ce cas; parce qu'elle semble indiquer un événement dont le cœur sera témoin, tandis qu'il doit se passer loin de ses yeux. « Tu me laisses en ces lieux et tu te livres à » l'impétuosité des flots. Les voiles sont au vent; les cordages à » la poupe dirigent le gouvernail du bâtiment léger pour précipiter son départ. »

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

THOAS.

Où donc est la prêtresse ? A-t-elle initié les victimes ? Leurs corps brûlent-ils dans le feu du sanctuaire ?

LE CHŒUR.

La voici, seigneur. Elle-même vous répondra.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, IPHIGÉNIE.

THOAS.

Que vois-je ? la statue entre vos bras ! pourquoi l'avez-vous tirée du lieu saint ?

IPHIGÉNIE.

Arrêtez, seigneur, n'allez pas plus avant.

THOAS.

Quoi donc ? qu'est-il arrivé d'extraordinaire dans ce temple ?

IPHIGÉNIE.

Chose horrible !..... Mais non. Je profanerais mes lèvres à vous la raconter.

<sup>1</sup> Acte III.

THOAS.

Quel étrange discours ! Parlez, Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

Les victimes que vous m'avez envoyées sont impures.

THOAS.

Qui vous l'a dit ? Par où le jugez-vous ?

IPHIGÉNIE.

La déesse, à leur aspect, s'est détournée de son siège.

THOAS.

D'elle-même, ou par l'effet d'un tremblement de terre ?

IPHIGÉNIE.

D'elle-même, et ses yeux se sont fermés d'horreur.

THOAS.

Quelle peut être la cause de ce prodige ? Est-ce la profanation des victimes ?

IPHIGÉNIE.

N'en cherchez point d'autre cause. Le crime qu'ils ont commis est atroce.

THOAS.

Ont-ils égorgé quelque étranger<sup>1</sup> sur le rivage ?

<sup>1</sup> Quelqu'étranger. En grec : *Quelqu'un des Barbares*. Je croi

IPHIGÉNIE.

Non. Leur crime est domestique ; ils sont venus chargés de ce forfait.

THOAS.

Qu'ont-ils fait ? Je brûle de l'apprendre.

IPHIGÉNIE.

Ils ont tué leur mère.

THOAS.

O Apollon ! Un Barbare même n'eût pas été capable d'un pareil attentat.

IPHIGÉNIE.

Aussi, devenus l'exécration de toute la Grèce, ils ont été chassés par leurs propres citoyens.

THOAS.

Mais pourquoi enlever la déesse ?

IPHIGÉNIE.

Pour l'exposer à un air plus pur. Les coupables l'ont frappée.

THOAS.

Hé, comment avez-vous découvert cette profanation ?

IPHIGÉNIE.

J'ai tout su après le prodige que je viens de raconter.

qu'il faut traduire, quelqu'un de ceux que les Grecs nomment Barbares ; quelque Scythe sujet de Thoas.

THOAS.

A ce trait de prudence, on reconnaît la sagesse que vous avez puisée dans votre patrie.

IPHIGÉNIE.

Le croiriez-vous, seigneur? ces étrangers je vais sacrifier m'ont comblée de la plus douce joie.

THOAS.

Sans doute, en vous vous annonçant d'être libre que....

IPHIGÉNIE.

Mon unique frère Oreste vit encore.

THOAS.

Ils ont voulu racheter leur vie par ce flatteur.....

IPHIGÉNIE.

Et qu'Agamemnon mon père est plein de joie.

THOAS.

Mais, sans vous laisser toucher d'une vaine gloire, vous êtes sortie du temple pour commettre la cérémonie sacrée?

IPHIGÉNIE.

Oui, seigneur; ma haine envers une infame patrie qui m'a perdue, l'emporte sur la conscience.

THOAS.

Toutefois , que ferons-nous de ces étrangers ?  
Parlez librement.

IPHIGÉNIE.

La loi ordonne qu'ils périssent : ne la violons  
pas.

THOAS.

Où est donc l'eau lustrale et le couteau sacré ?

IPHIGÉNIE.

Il faut, avant toutes choses , purifier ces crimi-  
nelles victimes.

THOAS.

Dans quelle eau ? à la mer ou dans une fon-  
taine pure ?

IPHIGÉNIE.

La mer enlève tous les maux des mortels <sup>1</sup>.

THOAS.

Les victimes seront donc alors plus agréables à  
Diane ?

IPHIGÉNIE.

Et mon emploi sera moins déshonoré.

THOAS.

Hé bien , Iphigénie , les flots de la mer vien-

<sup>1</sup> Telle est encore l'opinion des Indiens , qui attribuent à la mer une vertu souveraine pour effacer les péchés. On conte qu'Euripide fit ce vers par allusion à une maladie , dont les prêtres égyptiens l'avaient guéri par un bain de mer , dans un voyage qu'il fit en Égypte avec Platon.

ment se briser au pied du temple. Qu'est-il besoin...

IPHIGÉNIE.

Non , seigneur. Ce mystère veut de la solitude. Un autre dessein important exige que je m'écarte plus loin <sup>1</sup>.

THOAS.

Allez où bon vous semble. Je n'ai point une coupable curiosité sur les choses sacrées <sup>2</sup>.

IPHIGÉNIE.

Il me faut purifier la statue elle-même.

THOAS.

Un crime si atroce l'a en effet souillée.

IPHIGÉNIE.

Sans cela l'aurais-je tirée du sanctuaire?

THOAS.

Je loue votre piété et vos soins.

IPHIGÉNIE.

Mais savez-vous , seigneur , ce qu'il faut faire <sup>3</sup>?

THOAS.

Quoi ? parlez.

<sup>1</sup> Elle ne dit pas *un autre dessein*, ce qui eût pu donner quelque inquiétude à Thoas. Elle dit seulement : *Car nous ferons d'autres choses* ; c'est-à-dire, d'autres cérémonies expiatoires.

<sup>2</sup> Tel était le respect des païens.

<sup>3</sup> Ici l'action devient plus vive tout à coup. Le mètre change. Le trochée prend la place de l'iambe.

IPHIGÉNIE.

Il faut charger de chaînes les deux étrangers.

THOAS.

Où pourraient-ils fuir ?

IPHIGÉNIE.

Ignorez-vous les ruses et l'infidélité des Grecs ?

THOAS.

Hé bien , gardes , qu'on les enchaîne.

IPHIGÉNIE.

Ordonnez aussi qu'on les amène....

THOAS.

J'y consens.

IPHIGÉNIE.

Qu'on leur voile les yeux , et qu'on me donne quelques gardes pour escorte.

THOAS.

Les voici <sup>1</sup>.

IPHIGÉNIE.

Envoyez de plus ordre aux habitans....

THOAS.

De quoi ?

IPHIGÉNIE.

De se renfermer dans leurs maisons.

<sup>1</sup> « Ces gardes vous accompagneront. »

THOAS.

Pour ne pas être témoins du sacrifice <sup>1</sup> ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! ce serait une abomination.

THOAS , à un de ses officiers.

Allez , publiez la défense d'assister à ce spectacle<sup>2</sup> :

IPHIGÉNIE.

Cette attention , seigneur , est un gage de votre tendresse pour vos sujets. Vous les gouvernez en père.

THOAS.

Croyez-moi , Iphigénie : objet de l'admiration publique , votre prudence me charme , et cet éloge rejaillit sur vous.

IPHIGÉNIE.

Vous , seigneur , demeurez ici proche le temple.

THOAS.

Que ferai-je ?

IPHIGÉNIE.

Vous le purifierez<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Pour ne point rencontrer les meurtriers. En grec , le meurtre.

<sup>2</sup> De s'offrir à leur vue.

<sup>3</sup> Le texte ajoute avec de l'or. On propose de corriger avec de l'eau , ou bien avec du feu.



THOAS.

J'entends. A votre retour, la déesse le trouvera purifié.

IPHIGÉNIE.

Et quand les étrangers sortiront.....

THOAS.

Que voulez-vous que je fasse ?

IPHIGÉNIE.

Voilez votre auguste visage <sup>1</sup>.

THOAS.

Pour ne pas souiller mes yeux ?

IPHIGÉNIE.

Oui, seigneur ; et si je tarde quelque temps...

THOAS.

Quel terme me prescrivez-vous ?

IPHIGÉNIE.

Ne soyez point inquiet.

THOAS.

Hé bien, accomplissez à loisir les cérémonies nécessaires.

IPHIGÉNIE.

Dieux, faites réussir cette expiation selon mes souhaits !

<sup>1</sup> De votre manteau ; en grec, *Peplos*.

THOAS.

Je joins mes vœux aux vôtres, et je me retire<sup>1</sup>.

## SCÈNE III.

IPHIGÉNIE , cortège de SACRIFICATEURS et de GARDES ,  
qui amènent les DEUX GRECS.

IPHIGÉNIE.

Ah ! voici les victimes qui sortent du temple. Ces ornemens et ce pompeux appareil de la déesse, ces jeunes hommes<sup>2</sup>, ministres de Diane, ces flambeaux qui brillent de toutes parts ; enfin , les choses prescrites pour la cérémonie, tout est préparé, tout m'invite à expier par le sang un sanglant attentat. Citoyens, je vous interdis ce spectacle. Loin d'ici les mortels consacrés au temple, et ceux qui veulent conserver leurs mains pures. Et vous, profanes, que l'hymen va unir ; vous, femmes, qui portez dans votre sein des enfans encore innocens, si vous craignez que la tache qui souille ces deux Grecs ne se répande sur vos têtes, fuyez, éloignez-vous. O fille de Latone ! ô Diane ! si par votre faveur j'expie et j'immole, ainsi que je l'entends, ces deux victimes, votre habitation sera

<sup>1</sup> *Et je me retire..* Ceci est une addition du traducteur.

<sup>2</sup> M. Pierson, par une conjecture très-heureuse, substitue ici de tendres agneaux à ces jeunes hommes : c'est de ces agneaux qu'Iphigénie dit qu'elle répandra le sang pour laver la tache du parricide.

pure, et nos vœux seront accomplis. C'est assez, je me tais. Dieux, et vous, déesse, qui entendez le langage des cœurs, je ne confie le reste qu'à vous, et j'implore votre secours.

## SCÈNE IV.

LE CHŒUR<sup>1</sup>.

Célébrons les louanges de Phébus et de Diane. Nés l'un et l'autre dans les fertiles vallées de Délos<sup>2</sup>, le blond Phébus excelle à toucher la lyre, et la chaste Diane à lancer le javelot. La déesse de Délos, quittant le lieu de ses couches et son île devenue immobile, transporta ses enfans sur le mont Parnasse consacré à Bacchus<sup>3</sup>. Là, un dra-

<sup>1</sup> Quoique les éditions grecques n'indiquent point ici un nouveau personnage, il n'y a pas de doute que le P. Brumoy n'ait eu raison d'attribuer cette ode au chœur. C'est un véritable intermède; M. Tyrwhitt a prouvé qu'elle était écrite par strophes et antistrophes : l'action visible est suspendue, et l'invisible a un grand mouvement. C'est donc ici la dernière scène de l'acte; et le quatrième qui suit est le dernier de cette tragédie. On peut soupçonner qu'il y a une lacune au commencement de cette ode, et que la partie qui manque servait à lier le reste au sujet.

<sup>2</sup> Délos était une île errante au gré des flots, avant que Latone y mît au monde Diane et Apollon.

<sup>3</sup> La ville qui était au pied du mont Parnasse, s'appela d'abord du nom de la montagne, ensuite *Pytho*, après la mort du serpent que tua Phébus, enfin *Delphes*. Cette ville passait chez les anciens pour le milieu de la terre. Jupiter, dit Claudien, voulant marquer le milieu de l'univers, fit voler avec pareille rapidité deux aigles, l'un du levant, l'autre du couchant. Ils se rencontrèrent

gon à la peau tachetée , aux yeux sanglans , aux dents d'acier , monstre enfanté par la terre , et caché sous un laurier épais , gardait l'oracle souterrain. Puissant Apollon , quoiqu'encore enfant , encore dans les bras d'une mère , vous le percâtes de vos flèches. Par cette éclatante victoire , devenu maître des oracles divins , assis sur le trépied d'or et sur un trône véridique , vous dévoilez l'avenir aux mortels. Votre sanctuaire , voisin de la fontaine Castalie , est placé au milieu de la terre. Oui<sup>1</sup> , ce dieu chassa Thémis du lieu où elle pronçait ses oracles. Mais la Terre , mère de Thémis , prend en main les intérêts de sa fille offensée. Elle prive Phébus du pouvoir de prédire l'avenir ; elle enfante des spectres nocturnes. Sortis de son sein , ils voltigent autour des humains endormis , leur décèlent , durant le sommeil , les choses

à Delphes. De là vient qu'on mit deux aigles d'or dans le temple d'Apollon :

Jupiter , ut perhibent , spatium cùm discere vellet  
 Naturæ , regni nescius ipse sui ,  
 Armigeros utrinque duos æqualibus alis  
 Misit ab eois occiduisque plagis.  
 Parnassus geminos fertur junxisse volatus ;  
 Contulit alternas Pythius axis aves.

<sup>1</sup> Apollodore , *Bibl.* liv. I , ch. 4 , dit qu'Apollon , apprenant de Pan l'art de deviner , alla à Delphes , où Thémis , fille de la Terre , tenait ses oracles , et que le serpent Python l'empêchant d'approcher , ce dieu le tua , et se saisit du trépied sacré.

présentes, passées et futures. Apollon <sup>1</sup> consterné étend les mains vers le trône de Jupiter : « Puis-  
 » sant dieu, s'écrie-t-il, fais cesser les oracles de  
 » la nuit, les songes trompeurs, et la colère de  
 » la Terre. » Jupiter sourit, agréablement surpris de l'inquiétude de son fils, et de l'intérêt secret qui le porte à s'assurer l'hommage fructueux des mortels. Il secoue <sup>2</sup>, en signe d'approbation, sa tête redoutable. Aussitôt les songes évanouis disparaissent, et les illusions nocturnes se dissipent. Il rend à Phébus ses premiers honneurs, et la confiance aux humains. Telle est l'origine de votre gloire, ô temple de Delphes ! vous dont les oracles rendus en vers attirent toute la terre à vos autels.

SCÈNE V <sup>3</sup>.

UN ENVOYÉ, LE CHOEUR.

L'ENVOYÉ.

Vous qui présidez au temple, dites-moi où je pourrai trouver le roi Thoas ? Courez aux portes du palais ; faites-le paraître.

<sup>1</sup> « Alors le roi Apollon s'élève avec rapidité dans l'Olympe, et, tendant ses jeunes mains vers le trône de Jupiter, il le prie d'écarter du temple pythien la colère sombre de la déesse et les voix nocturnes, etc. »

<sup>2</sup> *Il agite ses cheveux sur son front.* Euripide a dans l'esprit l'image du Jupiter d'Homère, qui inspira Phidias : « Les cheveux du roi des dieux s'agitent sur son front immortel, et il ébranle le vaste Olympe. » *Iliad.* I.

<sup>3</sup> Acte IV.

LE CHŒUR.

D'où naît cet empressement? Dois-je parler au roi sans être appelée.

L'ENVOYÉ.

O ciel! Les deux Grecs ont disparu. Aidés d'Iphigénie, ils enlèvent la statue sur leur vaisseau.

LE CHŒUR.

Ce que vous dites paraît incroyable.... Mais le roi que vous cherchez est sorti du temple.

L'ENVOYÉ.

Il faut toutefois qu'il soit promptement instruit. Où est-il allé?

LE CHŒUR.

Nous l'ignorons. Faites votre devoir; cherchez Thoas, et l'instruisez de toutes choses.

L'ENVOYÉ.

Ah! perfides! N'êtes-vous point complices de cet enlèvement?

1 « Dieux! que les femmes méritent peu notre confiance.....  
 » Vous aviez connaissance des projets qui viennent d'être exécutés. » Le chœur répond : « L'insensé! Et qu'a de commun avec nous la fuite de ces étrangers? » Ensuite M. Musgrave croit que le chœur continue de parler et dit à l'envoyé : « Ne vous hâterez-vous point de voler aux portes du palais? » Le messager, qui s'aperçoit qu'on veut l'écartier, réplique : « Non, je n'irai pas au palais avant d'avoir appris de l'interprète si le roi est ou n'est point dans ce temple ». Celui que l'envoyé nomme un interprète, était le héraut ou le ministre chargé de répondre aux étran-

LE CHŒUR.

Nous ! C'est nous faire injure. Que nous importe la fuite de ces Grecs ?

L'ENVOYÉ.

Hé bien , avertissez donc le roi.

LE CHŒUR.

Nous n'en ferons rien , jusqu'à ce qu'on nous apprenne s'il est dans le palais.

L'ENVOYÉ , aux gardes qui sont dans le temple.

Gardes , ouvrez , et dites au roi que je viens l'accabler du récit de nouveaux malheurs.

## SCÈNE VI.

Les mêmes , THOAS.

THOAS.

Quelles clameurs entends-je autour du temple ?  
Qui frappe ? quel mortel répand ici l'épouvante ?

L'ENVOYÉ.

Ah ! seigneur , pardonnez. Ces femmes m'ont

gers qui venaient au temple , et faisant l'office de portier avec un titre plus honorable. On peut bien envisager la conjecture du savant éditeur que je viens de citer , comme certaine. L'envoyé s'approche donc de la porte du temple , en disant : « Holà ! ouvrez ces portes. Je parle à ceux qui sont dans le temple. Ouvrez , » et dites au roi que je suis en ces lieux , chargé du poids d'une nouvelle accablante. »

trompé. Elles ont voulu m'écarter, sous prétexte que le roi était absent, et je vous vois sortir.

THOAS.

Quoi ? Quels intérêts ?....

L'ENVOYÉ.

Je parlerai bientôt de leur perfidie. Ecoutez présentement, seigneur, un récit plus important. La prêtresse.... Iphigénie.... enlève la statue de Diane.... Elle fuit avec les Grecs. Voilà le mystère que voilaient ses feintes expiations.

THOAS.

Ah ! que m'annoncez-vous ! Mais quel mauvais génie lui a inspiré cette trahison ?

L'ENVOYÉ.

Et, ce qui doit plus vous surprendre, seigneur, c'était pour sauver Oreste.

THOAS.

Oreste ! qui ? ce fils de Clytemnestre !

L'ENVOYÉ.

Lui-même. Elle l'avait consacré à la déesse aux pieds de ses autels.

THOAS.

O prodige de perfidie ! car de quel autre nom appeler cet attentat ?

<sup>1</sup> Il s'écrie : *ô prodige!* Le poëte laisse douteux si c'est la sin-



## L'ENVOYÉ.

Laissez les imprécations, seigneur. Songez au remède. Daignez m'écouter, et, sur mon récit, jugez par quelles troupes<sup>1</sup> vous pourrez arrêter ces fugitifs.

## THOAS.

J'adopte tes sentimens. Le rivage est proche. Leur fuite<sup>2</sup> ne les mettra pas à couvert de ma colère.

## L'ENVOYÉ.

A peine étions-nous arrivés au rivage où le vaisseau d'Oreste était caché, que la fille d'Agamemnon nous fait signe d'éloigner nos mains des chaînes dont vous aviez chargé ces criminels, et de nous écarter comme si elle eût dû allumer le feu secret, et commencer l'expiation. Elle-même prend les fers de ces malheureux, et marche à leur suite. Malgré les soupçons, vos gardes obéissent.

singularité de l'évènement ou l'atrocité du crime qui le frappe. Le premier me semble plus probable. Les mots d'*attentat* et d'*imprécations*, qui détermineraient l'autre sens, ne sont pas dans l'original.

<sup>1</sup> *Par quels moyens.*

<sup>2</sup> Ce n'est point le sens. Thoas ignore encore que les fugitifs ont un vaisseau qui les attend à l'ancre. Il s'imagine n'avoir à les poursuivre que par terre. C'est ce qui lui fait dire : « Ils n'ont » pas pris sans doute la route de la mer qui baigne nos côtes. »  
» pour échapper à l'effort de mes coups. »

(Note de l'ancien éditeur.)

Par respect pour les choses saintes , nous nous retirons. Pour abuser notre crédulité , Iphigénie pousse des cris <sup>1</sup> , chante des hymnes en langue étrangère , et commence une expiation simulée. Assis à l'écart ; la cérémonie nous paraissait longue. Il nous vient à l'esprit que les Grecs pourraient bien <sup>2</sup> avoir brisé leurs fers , massacré la prêtresse , et pris la fuite. D'autre part , la crainte de jeter un œil profane sur des secrets religieux nous retient dans le silence. Enfin , nous étouffons de concert cette vaine frayeur , résolu de tout hasarder et d'aller sur les lieux. Mais quelle a été notre surprise , quand nous avons vu cinquante rameurs , des rames levées , et un vaisseau <sup>3</sup> en mer , comme un oiseau prêt à s'envoler dans les airs ! Nos Grecs , libres de leurs fers , paraissent sur la poupe , et gouvernent le vaisseau : les uns suspendent les ancres <sup>4</sup> ; d'autres voltigent sur les échelles pour dé-

<sup>1</sup> Chante , etc. Ce sens semble d'abord heureux ; cependant je ne crois pas que ce soit le véritable. Le grec dit *des hymnes barbares*. Jamais , je crois , les Grecs n'ont appliqué aux Grecs le mot *barbare* , même dans la bouche d'un Barbare. L'envoyé veut dire qu'Iphigénie a chanté à la manière des Barbares , à la manière des Scythes , comme leurs prêtres chantaient dans de pareilles cérémonies.

<sup>2</sup> « Pourraient briser..... massacrer..... prendre.... » C'est la crainte d'une chose future.

<sup>3</sup> *Un vaisseau grec.*

<sup>4</sup> Suspendent les ancres à la pièce de bois qui traverse la proue de part en part en forme d'oreilles ; et c'est ce que signifie le mot grec *ἰκώτιδες*.

gager les cordages ; on s'agite , on se presse ; tout est en mouvement.

Déjà l'on se disposait à embarquer Iphigénie , lorsqu'indignés de cette fraude , et mettant bas toute crainte , nous saisissons la prêtresse nous sautons à travers les cables et les rames nous arrachons <sup>1</sup> le gouvernail : nous en venons à un entretien. « Pourquoi , leur disons-nous , enlever de » nos climats la statue et la prêtresse ? Quelle est » votre prétention ? Ne dirait-on pas que vous auriez acheté l'un et l'autre à prix d'argent ? Sachez , répond l'un d'eux , sachez que je suis » Oreste , fils d'Agamemnon et frère d'Iphigénie. » Je retrouve une sœur perdue , et je la ramène » en sa patric. » Résolus toutefois de ne point relâcher la prêtresse , nous tâchons de les forcer à nous suivre <sup>2</sup>. On en vient aux coups ; car les uns et les autres étaient sans armes. On se bat avec

<sup>1</sup> *Nous arrachions* : c'est-à-dire , nous faisons effort pour arracher.

<sup>2</sup> Pourquoi tous ? « Nous tâchons de la forcer à nous suivre auprès de vous. Alors on commence à se battre et à se porter au visage de rudes atteintes ; car les Grecs , ainsi que nous , étaient privés du fer homicide. On entendait de tous côtés le bruit des coups d'une main désarmée ; les deux jeunes guerriers , sans nous donner aucun relâche , brisaient nos flancs de leurs poings vigoureux. Bientôt , portant de tristes marques de leur vaillance , nous sommes forcés de fuir sur les hauteurs , les uns ayant la tête ouverte par de larges blessures , d'autres les yeux sanglans et défigurés ».

furieux. Les Grecs nous accablent. Fatigués, blessés et ensanglantés, nous cédon's malgré nous au nombre <sup>1</sup>. Nul n'a fui sans blessure. Plus tranquilles sur une éminence, nous renouvelons le combat.

Une grêle de pierres tombe sur les Grecs. Mais des archers paraissent sur le vaisseau, et nous écartent à coups de flèches <sup>2</sup>. En ce moment, un flot favorable pour eux <sup>3</sup> approche le vaisseau du rivage. Les na'utonniers n'osent descendre dans les eaux pour enlever Iphigénie. Mais Oreste l'emporte entre ses bras <sup>4</sup>, quitte les bords, s'avance dans la mer, monte sur le vaisseau, et y place sa sœur <sup>5</sup>. Alors, ô prodige surprenant! la statue parle

<sup>1</sup> Le grec met un petit détail de blessures causées par les pierres et les coups. Comme il ne convient pas à nos mœurs, je l'ai omis sans préjudice de la fidélité; car il n'est question que de quelques mots.

<sup>2</sup> Il peut paraître singulier que ces archers ne tirent que de loin. Sans doute que, s'ils avaient tiré dans le temps où Oreste et Pylade luttaient contre les Tauriens, ils auraient couru risque de blesser ceux qu'ils voulaient défendre.

<sup>3</sup> Favorable *pour eux*. Ces mots, ajoutés par le traducteur, font opposition avec l'épithète de l'original, *un flot terrible*. Il effrayait les matelots, il les empêchait de descendre et les menaçait de se briser à la côte, ou du moins de ne pouvoir s'en éloigner.

<sup>4</sup> *Sur son épaule gauche*.

<sup>5</sup> Je traduis ainsi : « Et y place à la fois sa sœur et la statue de » Diane descendue du ciel en ces lieux. En même temps une voix » du milieu du vaisseau s'écrie. » Pour que cette traduction soit exacte, il faut suivre les bons manuscrits, et changer au texte un

en ces termes : « O Grecs, courbez-vous sur les  
 » rames et fendez l'onde écumante. Vous possédez  
 » l'objet de vos désirs, la déesse, pour qui vous  
 » avez passé le Pont-Euxin, et traversé les Symplé-  
 » gades. »

A cette voix, les nautonniers répondent par un  
 doux frémissement. La mer blanchit d'écume,  
 et le vaisseau s'éloigne du rivage. Mais à peine  
 est-il arrivé au détroit, qu'un flot horrible et un  
 vent effroyable le repoussent vers nous. Les ra-  
 meurs ont beau lutter avec le vent et la mer, le  
 reflux<sup>1</sup> les ramène malgré eux sur nos bords.  
 « Déesse, s'écrie la fille d'Agamémnon en se le-  
 » vant, ô fille de Latone, sauvez votre prêtresse,  
 » pardonnez son vol, et favorisez son retour. Sœur  
 » si tendre envers votre Apollon, vous savez, hé-  
 » las! jusqu'où va la tendresse pour un frère. »  
 Les nautonniers applaudissent à cette prière. Ils  
 poussent des cris de joie. Ils s'animent mutuelle-  
 ment. Leurs bras nerveux s'appliquent avec effort  
 sur les rames. Le vaisseau s'avancait de plus en

<sup>1</sup> en r. Si la déesse avait animé les Grecs de la voix, elle n'eût point été irritée, on ne lui eût point demandé de s'apaiser. Enfin, elle n'eût point dit : « Nous possédons l'objet pour lequel nous avons navigué sur le Pont-Euxin au travers des Symplégades. » Car c'est ainsi que la voix s'exprime. Elle ne dit pas *vous possédez*, mais *nous possédons*. C'est donc la voix d'un Grec, celle de Pylade peut-être, ou bien d'Oreste lui-même.

<sup>1</sup> La vague revenant sur elle-même.

plus vers le détroit. Les uns sautaient dans la mer, les autres se disposaient à jeter l'ancre<sup>1</sup>, lorsque j'ai été député vers vous, seigneur, pour vous informer du détail de cet événement. Ne perdez point de temps. Faites porter des chaînes pour ces malheureux. Croyez-moi, seigneur, si la mer ne se calme, leur espérance est vaine.

Neptune, le dieu des mers est trop sensible au renversement de Troie, et trop irrité contre la race de Pélops, pour ne pas servir votre vengeance. Oui, il vous livrera à vous et à vos sujets offensés, le fils d'Agamemnon et sa fille. L'ingrate, après avoir oublié lâchement l'aventure d'Aulide, ose trahir Diane; et Diane la punit à son tour.

LE CHŒUR, à part.

Infortunée princesse, hélas ! livrée aux mains de vos ennemis, qu'allez-vous devenir? vous périrez, vous et votre frère.

THOAS.

O citoyens<sup>2</sup>, ne mettez-vous point obstacle à la

<sup>1</sup> Le grec dit *qu'ils levaient l'ancre*. Musgrave corrige le texte.

<sup>2</sup> « O! vous tous, citoyens de cette terre ennemie des Grecs!  
 » (Littéralement, *de cette terre barbare*) saisissez les rênes de vos  
 » coursiers agiles, volez sur le rivage. Ne vous hâtez-vous pas  
 » d'empêcher un vaisseau grec de se dérober à nous par la suite?  
 » n'arrêterez-vous pas des hommes sacrilèges qui ravissent votre  
 » déesse? Que d'autres en même temps lancent à la mer des vais-  
 » seaux légers, afin que, poursuivis et sur la terre et sur les flots,  
 » ces impies ne puissent échapper au supplice; qu'ils soient pré-

fuite de ces traîtres ? qui vous arrête ? courez , volez , poursuivez-les <sup>1</sup> par mer et par terre ; et , secourus de la déesse , amenez ces impies pour leur faire subir <sup>2</sup> le supplice qu'ils ont mérité..... Pour vous , femmes perfides , qui avez noué cette intrigue , je saurai bien vous punir. Songeons présentement à mettre ordre.....

## SCÈNE VII.

LES MÊMES , MINERVE.

MINERVE.

Arrêtez , Thoas. Où conduisez-vous ces troupes ? reconnaissez Minerve qui vous parle. Je vous défends de poursuivre les Grecs , et d'animer contre eux ces flots de gens armés. Ce n'est pas sans l'aveu des dieux qu'Oreste est venu dans ces climats. L'oracle d'Apollon l'y a conduit pour fuir la colère des Euménides , ramener sa sœur Iphigénie , et transporter la statue de Diane dans ma ville favorite. Je parle ; obéissez. Vainement prétendriez-vous surprendre Oreste dans le détroit. Neptune en ma faveur l'a dérobé à la fureur des eaux. Il

» cipités du haut d'un âpre rocher , ou que leurs corps soient  
 » percés par un bois acéré. — Et vous , complices de leurs des-  
 » seins , dès que j'aurai quelque repos , je reviendrai pour vous  
 » punir. Maintenant occupé de soins plus pressans , je ne dois pas  
 » rester tranquille en ces lieux. »

<sup>1</sup> Grec : *A cheval et sur des vaisseaux.*

<sup>2</sup> Grec : *Pour les précipiter ou les empaler.*

vient de passer cette plaine liquide. Oreste, c'est à vous que j'adresse la parole (car, quoiqu'éloigné, vous entendez la voix d'une déesse), allez, poursuivez heureusement votre route, accompagné de la statue et d'Iphigénie. Arrivé dans Athènes, souvenez-vous qu'il y a aux confins de l'Attique un lieu sacré voisin du rivage<sup>1</sup> carystien<sup>2</sup>. Là, vous bâtirez un temple, où vous placerez la statue de Diane. Elle conservera son nom de Taurique en mémoire de vos courses et de vos fureurs. Les mortels désormais lui porteront leur encens et leurs vœux, sous le nom de la déesse de Tauride. On célébrera la fête de votre délivrance, et vous établirez pour loi, qu'alors on applique légèrement une épée nue sur la tête d'une victime humaine. Quelques gouttes de sang répandues en l'honneur de Diane tiendront lieu de sacrifice. Pour vous, Iphigénie, devenue prêtresse de la déesse à Brauron<sup>3</sup>, vous y recevrez les honneurs funèbres. On portera sur votre tombeau les tissus précieux que laisseront les femmes expirantes dans les douleurs de l'enfantement. Oreste<sup>4</sup>, procurez

<sup>1</sup> Il est vis-à-vis de Carystos, ville de l'Eubée, vers l'extrémité méridionale de l'île.

<sup>2</sup> « Mon peuple l'appelle aujourd'hui *Alas Araphenidas*. »

<sup>3</sup> Braurone, ville d'Attique, où la statue fut transportée. Voy. Pausan. *In Att.* Il la place assez près de Marathon.

<sup>4</sup> « Enfin Oreste, je te confie le soin de ramener dans leur patrie ces femmes grecques dont le cœur juste est digne d'une telle



aux compagnes de votre sœur le retour en leur patrie. La reconnaissance l'exige, et pour elles, et pour moi. Souvenez-vous enfin, que dans l'Aréopage, accusé d'un parricide, je vous donnai égal nombre de suffrages, et vous fûtes absous. J'ordonne que cet usage<sup>1</sup> se perpétue et s'étende sur tous les criminels. A ce prix, ramenez votre sœur, ô fils d'Agamemnon; et vous, Thoas, mettez bas toute indignation, et souscrivez à mes ordres.

THOAS.

Insensé qui refuse d'obéir aux ordres divins. Oui, grande déesse, quoiqu'Oreste me ravisse la céleste statue, je cesse de le haïr. Siérait-il à un mortel de lutter avec les dieux? Qu'il aille à Athènes, qu'il y place la statue<sup>2</sup>, j'y consens. Je renvoie ces femmes en Grèce, j'arrête mon armée, et mes vaisseaux destinés à poursuivre ces fugitifs.

» récompense; fais pour elles ce qu'exige une déesse qui t'a sauvé  
 » déjà une fois sur la colline d'Arès, en prononçant entre des  
 » suffrages égaux et te donnant la victoire par une loi qu'on ne  
 » doit jamais cesser d'observer. Emmène donc ta sœur loin de ces  
 » lieux, ô fils d'Agamemnon; et toi, Thoas, apaise ton cour-  
 » roux. »

<sup>1</sup> Euripide et quelques auteurs font remonter l'origine de cet usage à Oreste; mais d'autres croient qu'il ne commença d'avoir lieu qu'à l'égard de Thémistocle; qu'il fut surpris dans un adultère, et que, les suffrages pour et contre étant égaux, un des juges qui voulait le sauver dit adroitement qu'il était juste de donner un suffrage favorable au nom de la déesse d'Athènes, ce qui passa depuis en loi.

<sup>2</sup> *Heureusement, sous d'heureux auspices.*

Vous le voulez, déesse, il suffit. Les volontés des dieux et les vôtres ne trouvent point de rebelles.

MINERVE.

Vents favorables, soufflez, conduisez à Athènes le fils d'Agamemnon. En faveur de la statue et de la déesse ma sœur, j'accompagnerai moi-même le vaisseau. (*Au chœur.*) Allez, heureuses Grecques, et bénissez le destin qui vous sauve inespérément.

LE CHŒUR.

Oui, divinité respectable aux hommes et aux dieux, nous obéissons à votre voix. Oh! la douce

<sup>1</sup> La force des termes grecs exprime bien nettement le destin des payens.

Le traducteur observe fort bien que la force des termes grecs exprime bien nettement le destin des payens; mais, pour que la remarque fût plus juste encore, il fallait traduire autrement qu'il n'a fait, dire avec le grec,

Τὸ γὰρ χρεῖός σου τε καὶ ἑτέρας κρατεῖ:

» La destinée exerce son empire jusque sur vous-même, ô ! Minerve, et sur les autres divinités. » A plus forte raison, nous faibles mortels, devons-nous lui être soumis. Cet empire du destin sur les dieux eux-mêmes, était un dogme de la théologie payenne.

(Note de l'ancien éditeur.)

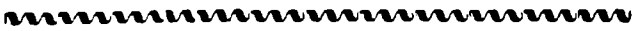
J'ajouterai à cette remarque du précédent éditeur, qu'un manuscrit attribue ce vers à Minerve, ce qui donne un sens plus heureux. En l'adoptant, il faudra traduire ainsi la fin du discours de Thoas. « J'arrête mon armée, etc. car je n'ai, ô déesse! » d'autre loi que tes volontés. » A quoi la déesse répond : « Je loue ton obéissance. Car le destin te tient sous sa loi et gouverne les dieux mêmes, Vents, etc. »

espérance, et l'agréable nouvelle dont vous venez de flatter nos oreilles et nos cœurs! Illustre victoire <sup>1</sup>; répandez votre éclat sur mes jours, et couronnez-les d'une immortelle gloire.

<sup>1</sup> Cette fin, qui termine aussi l'*Oreste* et les *Phéniciennes*, est dite par allusion au poète qui remportait le prix sur ses rivaux.

Voy. la note sur *Oreste*, t. V, p. 364.

FIN D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.



# RÉFLEXIONS

SUR

## L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

---

LA dernière scène de cette pièce qu'on vient de lire montre assez que le but du poëte était de flatter l'Attique par la célébration de ses anciennes cérémonies, de ses usages religieux et de ses monumens en l'honneur de Diane, comme nous l'avons observé au troisième Discours. C'est pour cela qu'Euripide présente aux yeux des Athéniens Minerve, déesse d'Athènes, et qu'il lui fait tenir le discours qu'on a vu, et qui ne nous touche plus. Il n'est pas douteux que ce motif de flatter les Athéniens ne l'ait souvent porté à finir ses pièces par des machines qui lui sont en effet très-familieres. Malgré la perte de cet intérêt, qui n'en est plus un pour nous, et qui dégénère en préjugé contre le poëte, parce qu'il nous parle un langage étranger à nos manières, cette tragédie mérite de nous plaire par tant d'endroits, que les beautés communes à tous les temps justifient suffisamment les beautés passagères qui sont devenues ridées à notre égard. Pour achever l'impression qu'une

première lecture a pu faire, et, pour en séparer ce qui peut la ralentir, revenons légèrement sur chaque acte.

Le premier commence par un prologue absolument détaché, et dont une partie mériterait d'ennuyer aujourd'hui. C'est une affectation incroyable d'Euripide en faveur de la netteté que Sophocle avait atteinte sans cela. Iphigénie vient faire l'histoire de sa vie, et de ses aventures, bien plus aux spectateurs qu'aux échos. C'est précisément ce que Sénèque a imité dans ses pièces ; il n'est Grec que par ce défaut. Mais, ce défaut d'Euripide une fois passé, la description qu'il fait du songe est belle et noble. C'est le germe de tout le reste du poëme.

Après le prologue, Oreste et Pylade paraissent ; mais, entre la première, la seconde et la troisième scène, il y a un brisement qu'on appelle *hiatus* : légère faute qu'il eût été mieux de ne pas redoubler de suite. Elle cesse pourtant de choquer quand on considère qu'Iphigénie ne sort du théâtre que pour préparer une cérémonie funèbre, et qu'elle n'y rentre que pour l'accomplir, de sorte qu'elle donne lieu à Oreste de faire une scène détachée des deux autres. Après tout, cette exposition du sujet n'est pas moins intéressante que celle de l'*Électre* de Sophocle, avec qui cette pièce a beaucoup de rapport.

Le chœur, naturellement amené par l'ordre de la prêtresse Iphigénie, vient la seconder dans le triste sacrifice qu'elle fait pour un frère qu'elle croit mort : erreur charmante, qui, outre le spectacle qu'elle produit, est une grande adresse pour rendre plus agréable la surprise d'Iphigénie; quand elle reverra inopinément ce frère chéri qu'elle vient de pleurer.

Le second acte s'ouvre par une scène qui a besoin aujourd'hui d'indulgence, toute vive qu'elle est. C'est le récit du berger qui annonce à la prêtresse la prise de deux Grecs, leurs malheurs, et leurs combats avant que d'être enveloppés. Les réflexions d'Iphigénie sur le sacrifice qu'elle va faire de ces deux victimes, sur son insensibilité dont elle s'étonne, sur Hélène et Ménélas, sur la barbarie avec laquelle on l'immola elle-même, font un effet admirable, aussi bien que les désirs du chœur à l'égard de sa patrie, désirs naturels qui disposent insensiblement à ce qui va suivre, sans qu'on puisse soupçonner l'art du poète, qui ne se dévoile qu'à la fin.

On amène les victimes au troisième acte, et là commencent ces beaux mouvemens qui naissent dans le cœur des spectateurs, à la vue d'un frère que les lois du pays obligent de périr par les mains d'une sœur. Ils se voient sans se connaître : situation tout-à-fait tragique; Oreste ferme et résolu de

mourir inconnu ; Iphigénie attendrie , soit par un effet naturel du sang , soit par un sentiment d'humanité envers des malheureux et des Grecs. Si cela est arrivé , peut-il être arrivé autrement qu'il n'est représenté ? les curieuses interrogations de la sœur , et les réponses ambiguës du frère , font tout l'art de la situation : le voile ne se lève que peu à peu , et il s'embarrasse à proportion qu'il se développe.

D'abord Iphigénie apprend que celui des deux captifs qui refuse de se nommer , est de Mycènes : Quelle source de curiosité pour elle ! que de sentiment , que de naturel dans ses questions et dans les soupirs qui lui échappent ! Le secret demeure pourtant encore enseveli dans l'obscurité , et tout cet entretien ne se termine qu'au dessein que prend la prêtresse de donner la vie à l'un des deux prisonniers , à condition de porter une lettre de sa part à Argos. Tandis qu'elle va la tracer , le chœur , à ce que je crois , la suit après avoir plaint en deux mots Oreste et avoir félicité Pylade ; ou , du moins , il s'écarte un peu : car il ne saurait entendre la scène qui suit sans reconnaître Oreste , et sans prévenir la reconnaissance mutuelle qui ne vient que long-temps après.

Le chœur s'étant donc retiré , ou écarté , pour laisser à Oreste et à Pylade la liberté de se dire les dernières paroles qu'ils ont à se communiquer

avant que l'un meure et l'autre parte , Oreste commence, et révèle à son ami, pour qui il n'a rien de caché, le trouble et l'agitation où l'ont jeté la vue, les soupirs et la pitié de cette prêtresse inconnue. Rien n'est plus tendre ni plus naïf que cet instinct de la nature qui se réveille comme d'un songe, sans pouvoir démêler encore ce qu'elle sent. Enfin l'admirable combat d'amitié entre Oreste et Pylade , à qui mourra l'un pour l'autre, achève merveilleusement l'émotion de tendresse que leur seule présence avait commencée. Pylade nous paraît se rendre trop tôt aux prières de son ami, qui le presse de vivre et de le laisser mourir. Mais, qu'on relise bien la scène, et l'on trouvera que ce n'est qu'une feinté de Pylade; il ne veut pas aigrir Oreste par des contradictions hors de saison; il aime mieux être généreux que de le paraître. En effet, il ne cède qu'en apparence, et il compte sur quelque heureux dénouement, ou plutôt sur son courage, qui délivrera l'un et l'autre ami de cet embarras. « Croyez-moi, dit-il, les » calamités arrivées à leur comble enfantent sou- » vent d'étonnantes révolutions. »

Iphigénie, en rentrant au quatrième acte, écarte très-habilement le chœur qui la suivait <sup>1</sup>. Elle le fait sous un prétexte spécieux d'avertir les sacrificateurs et de disposer tout; mais en effet pour

<sup>1</sup> Voyez la note sur la première scène de l'acte IV.



confier avec plus de liberté à l'un des Grecs la lettre qu'elle tient en main. Cette scène est une continuation des deux précédentes que le poète a coupées à dessein, et avec un art infini, afin de varier et d'éviter les longueurs qui eussent été inévitables, s'il eût commencé et fini la reconnaissance mutuelle dans une seule scène. Il a donc eu l'adresse de partager cette reconnaissance en quatre ou cinq scènes, dont une partie appartient au troisième acte, et l'autre au quatrième. On a pu s'apercevoir du même art dans l'*Hippolyte*, où Phèdre commence à découvrir ses fureurs dans un acte, et, après les avoir interrompues en se voilant le visage par la honte d'en avoir trop dit, et par la crainte d'avoir laissé entrevoir son secret, elle les réitère dans l'acte suivant avec plus de véhémence, jusqu'à découvrir le mystère fatal<sup>1</sup>. Voilà ce que Racine n'a pu imiter faute de chœurs; et voilà le véritable artifice des inimitables suspensions d'Euripide.

Iphigénie, seule avec les deux Grecs, avant que de charger l'un d'eux de son message, prend des précautions avec lui. Elle veut un serment; Oreste lui en demande un à son tour pour mettre à

<sup>1</sup> Voy. l'acte II d'*Hippolyte*. Cette réflexion sur la coupe des actes porte sur un principe erroné. Il semble que le P. Brumoy admit, comme antiques, ces divisions hasardées qu'on trouve indiquées par quelques modernes éditeurs.

couvert la vie de son ami Pylade. Peut-on imaginer rien de plus artificieux pour reculer et ménager la surprise de la reconnaissance? Elle lit enfin sa lettre pour instruire Pylade en cas que quelque malheur la lui ravît. A cette lecture, un seul mot exprime admirablement toute l'émotion d'Oreste. Pour Pylade, il fait sur l'esprit d'Iphigénie la même impression qu'elle vient de faire sur celui de son frère. Il frappe le coup décisif de la reconnaissance par le tour le plus fin, quand il dit ces mots si simples : « Qu'il m'est doux de pouvoir » dégager sans peine le serment dont vous m'avez » si heureusement lié! Oui, madame, vous serez » bientôt servie. Comptez sur la plus prompte » obéissance... Recevez, Oreste, la lettre de votre » sœur. » Il n'en fallait pas davantage.

La scène suivante est une agréable suite de la précaution qu'à prise Euripide d'écarter le chœur<sup>1</sup>. Le chœur revient après avoir exécuté les ordres de la princesse, et il revient dans l'instant même qu'Oreste, transporté de joie, veut embrasser sa sœur. L'étonnement d'Iphigénie, et l'embarras du chœur qui ignore ce qui s'est passé, précipitent l'éclaircissement entier du secret qui ne se montre pourtant qu'avec peine. Car Iphigénie, dont on peut mieux sentir qu'exprimer la situation, ne

<sup>1</sup> Il est probable que le chœur n'avait point quitté la scène.

peut concevoir qu'elle revoie en Scythie, et presque sous le couteau sacré, un frère qu'elle vient de pleurer comme mort. Enfin, son songe se développe, les nuages tombent, et elle se rend aux preuves sans réplique qu'on lui apporte. La joie réciproque, les questions sur Clytemnestre, les mesures pour enlever la statue et se dérober au tyran, les irrésolutions, les retours de tendresse, les craintes, les espérances, les ressources, tout est mis en œuvre et touché par des traits de maître, jusqu'à la fin de l'acte, qui laisse le spectateur ému dans l'attente agréable de l'issue de tant de merveilles.

Le cinquième acte offre d'abord Thoas, dont l'arrivée a été préparée. La rencontre qu'il fait d'Iphigénie avec la statue, la ruse et l'embarras de cette princesse, la feinte expiation, et tout ce qui s'ensuit, quoique naturel et beau, ne saurait l'être que difficilement à notre goût. Il y a un mot remarquable dans la première scène; c'est ce que dit Iphigénie pour tromper plus finement l'esprit soupçonneux de Thoas. Elle lui conseille de faire bien garrotter les deux victimes; « Ignorez-vous, » ajoute-t-elle, l'infidélité des Grecs? » Il fallait que la foi grecque fût dès-lors passée en proverbe chez les nations voisines de la Grèce, et que les Athéniens entendissent raillerie sur ce reproche. Il y a encore, après le spectacle intéressant des

deux victimes, de leurs gardes et de tout l'appareil d'un sacrifice qu'on va faire ensuite de l'expiation, une scène du chœur assez singulière par un bon mot aux dépens d'Apollon. On dit que « Jupiter » sourit, agréablement surpris de l'inquiétude de » son fils et de l'intérêt secret qui le portait à s'as- » surer l'hommage fructueux des mortels. » C'est un coup de dent qui pouvait tomber sur quelque anecdote ignorée aujourd'hui. Mais, à ne le prendre que pour Apollon et le riche temple de Delphes, il nous fait voir que les Athéniens faisaient assez peu de scrupule de railler malignement sur les énormes richesses de ce temple célèbre.

Le récit de la fuite d'Iphigénie et des Grecs, le courroux et les préparatifs de Thoas, l'apparition enfin de Minerve, achèvent le dénouement de la manière et par les motifs que nous avons dit au commencement de ces *Réflexions critiques*. Quoique cet acte soit moins touchant et plus machinal que les autres, il est toutefois très-naturel dans le génie des Grecs. Il est même impossible de ne pas remarquer dans tout le cours de cette pièce un air de vérité particulier au goût grec, et qui consiste à persuader au spectateur que l'évènement s'est réellement passé, comme il le voit sous ses yeux, et qu'il n'a pu se passer autrement : chose qu'on ne saurait certainement dire de la plupart de nos tragédies françaises, qui nous laissent d'ordinaire

beaucoup plus d'admiration pour l'art du poète, quand elles réussissent, que d'impression de vérité à l'égard de l'action représentée<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le titre de cette pièce me paraît trompeur. C'est *Oreste en Tauride*, plutôt qu'*Iphigénie*. Car à quelle question répond-elle? « Oreste entreprend d'enlever en Tauride la statue de Diane, « qui doit le délivrer des Furies : quel sera le succès de son entreprise? » Le nœud consiste dans le culte même rendu à cette déesse par les Scythes de la Chersonnèse. Leur respect pour cette statue, la loi barbare qui ordonnait de lui sacrifier les étrangers, et la vigilance de Thoas, empêcheraient l'exécution de l'entreprise, si la prêtresse n'était la sœur d'Oreste. Le personnage d'Iphigénie ne sert qu'au dénouement. L'entreprise qu'elle forme de sauver son frère est un épisode intimement uni à l'action, et qui inspire tant d'intérêt, qu'il semble que la tragédie entière repose sur cette base. Et en effet, sans cet heureux incident qui produit une reconnaissance et une péripétie des plus touchantes, la pièce paraîtrait froide et dépouillée; tandis qu'ornée de cet épisode, elle est pleine de chaleur et de mouvement.

---

---

# IPHIGÉNIE

## EN TAURIDE,

TRAGÉDIE DE GUYMOND DE LA TOUCHE.

---

Aux personnages secondaires d'Euripide l'auteur français substitue deux prêtresses, dont l'une, Isménie, est la confidente d'Iphigénie, et l'autre, Eumène, sans être sa confidente, lui est néanmoins fort attachée, et n'a point d'autre emploi dans la pièce. Thoas a aussi une espèce de confident dans la personne d'Arbas, officier de ses gardes; enfin, on voit encore un esclave à qui Iphigénie confie Pylade. La scène est dans le temple de Diane, et non dans le vestibule du temple, comme chez le poète grec; on verra néanmoins qu'il y aurait eu de bonnes raisons pour conserver cette dernière disposition.

L'avant-scène qui, au premier coup-d'œil, semble ne point différer de celle de la tragédie grecque, offre cependant un grand trait qui la distingue de celle-ci, trait que l'auteur lui-même semble n'avoir pas aperçu, et qui n'est point à sou

avantage<sup>1</sup>. On a pu remarquer avec quel soin Euripide, respectant les bienséances, a écarté de son héroïne l'image de l'homicide. Il ne pensait pas sans doute que des spectateurs délicats pussent supporter la vue d'une jeune princesse souillée de meurtres et teinte du sang de tant d'innocentes victimes ; qu'ils pussent entendre un roi lui prescrire comme le devoir ordinaire de son emploi, une action que repousseraient avec horreur les hommes mêmes les plus sanguinaires, et qui, dans une vierge, n'offense pas moins la pudeur qu'elle ne révolte l'humanité :

En apaisant le ciel, daignez l'interroger

Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger ;

qu'ils entendissent avec plaisir Iphigénie elle-même se reprocher un ministère dont la pensée seule souille l'imagination :

Ne m'abreuver jamais que de sang qui m'inonde !

Ne voir pour tout objet, que morts et que mourans

Avec de longs sanglots sous mes mains expirans !

Quelle destinée en effet ! et quel peut être le caractère de celle qui en a contracté l'habitude ?

<sup>1</sup> Ce qui est un défaut dans une tragédie, peut n'en être pas un dans un opéra. La poétique de ces deux théâtres diffère à plus d'un égard. L'opéra veut des effets et peu de développemens ; cela exige nécessairement le sacrifice de quelques convenances. Ce que je dis de l'un ne peut donc point s'appliquer à l'autre sans un second examen que je n'ai pas entrepris de faire.

Dans la tragédie grecque, Iphigénie dit :  
 « C'est à moi d'initier les victimes. Tel est mon  
 » triste emploi. C'est à d'autres qu'est confié le  
 » soin d'achever dans l'intérieur de ce temple des  
 » sacrifices dont je ne puis parler sans frémir. »  
 Et, de peur que quelque spectateur, peu attentif  
 à cette scène d'exposition, ne fût révolté d'une  
 pensée que l'auteur s'est hâté de prévenir, Oreste  
 exprime ailleurs son étonnement de voir une pré-  
 tresse chargée d'un ministère de mort. « Quoi !  
 » s'écrie-t-il, une femme plonger le poignard dans  
 » le sein des hommes ! »

IPHIGÉNIE.

Non, mon devoir est de répandre l'eau lustrale  
 sur la tête des victimes.

ORESTE.

Mais, puis-je demander qui sera le sacrifica-  
 teur ?

IPHIGÉNIE.

Ceux qu'on charge de ce soin sont dans ce  
 temple.

Ainsi le lieu de la scène n'est point souillé, et la  
 prêtresse ne fait point l'office de bourreau. Sa si-  
 tuation n'en est pas moins cruelle et sa vue cesse  
 d'être odieuse.

Cette violation des bienséances, que les Grecs



n'auraient pas supportée, a de l'influence dans l'économie de la pièce : elle en a sur l'exposition et sur le dénouement. Mais, pour ne pas anticiper, je ferai observer encore deux légères différences dans les faits que les deux poètes supposent au moment où l'action commence. Chez le poète français, un oracle nouveau engage Thoas à sacrifier les étrangers ; chez le poète grec, c'est un ancien usage. Le premier donne au tyran un motif personnel d'exiger l'exécution de ces sacrifices ; l'oracle le menace de perdre la vie par la main d'un de ces étrangers : c'est un vieillard insensible, superstitieux, déshant ; il doit faire observer cette loi avec une inflexible rigueur. Chez Euripide, sa tyrannie paraît moins motivée ; mais, d'un autre côté, le peuple entier des Tauriens a les mêmes raisons que lui, d'arroser les autels du sang humain ; chez Guymond de la Touche, ces raisons sont trop particulières au tyran.

L'un et l'autre représentent les Tauriens comme un peuple barbare ; mais l'auteur français charge les traits de cette peinture en les représentant comme des troglodytes anthropophages, étrangers à toute espèce de civilisation, ce qui ne paraît point d'accord avec le ton de la pièce, non plus qu'avec la tradition, et dégraderait peut-être le caractère même d'Iphigénie, si la phrase où cette circonstance est insinuée, n'échappait au specta-

teur distrait par des objets beaucoup plus intéressans :

Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,  
 Nous pourrons subsister de meurtre et de ravage !  
 Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,  
 Et nous désaltérer dans leurs crânes fumans !  
 Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous sommes,  
 Ne pourront demander pour victimes des hommes !

Il faut convenir que le spectateur qui s'attend à converser avec des héros, se trouve ici dans une étrange société.

Euripide s'est contenté de faire dire à Iphigénie : « Transportée en Tauride, je trouve un » peuple barbare, où règne un barbare monarque. » Et ailleurs : « Les sauvages habitans de ces » climats, parce qu'ils aiment le carnage<sup>1</sup>, ont » attribué à la divinité leur barbare inclination. » Il nous peint ce peuple tel qu'il est même encore de nos jours, occupé à la fois de la guerre et des soins de la vie pastorale : ce genre de vie, comme l'a fait voir un philosophe<sup>2</sup>, s'allie ordinairement chez les peuples au goût du brigandage, et même à une sorte de férocité.

<sup>1</sup> Grec : *Parce qu'ils sont homicides.*

<sup>2</sup> Fergusson, *History of civil Society.*

## ACTE PREMIER.

L'ouverture de l'exposition est semblable à celle d'Euripide; mais au monologue de celui-ci, la Touche a substitué une scène de confidence qui est plus naturelle; il ne faut point oublier cependant cette espèce de devoir de piété qui obligeait les anciens Grecs à raconter leurs songes à haute voix au sein de la solitude, et qui justifie la simplicité du prologue d'Euripide. Le songe d'Iphigénie est plus touchant dans celui-ci, parce qu'elle n'y verse point de sang : dans la tragédie française, elle voit s'ouvrir un tombeau :

De ce vaste débris, qu'avec peine il soulève,  
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri,

.....  
Ce jeune infortuné, grands dieux ! c'était mon frère. . .  
Sorti du sein des morts, mon parricide père  
Semblait, brûlant encor de la soif de son sang,  
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

Il y aurait eu de l'art, à ce qu'il me semble, à ne point offrir dans ce songe l'image même d'Oreste; car dès qu'elle y paraît, tout y devient trop clair : au lieu que cette immobile colonne, cette chevelure, cette voix, cette eau lustrale versée sur une

tête inconnue, jettent dans le cœur des doutes plus inquiétans, des demi-clartés plus sombres et plus effrayantes,

On a trouvé un étranger au pied du temple,  
étendu sur le sable, privé de sentiment,

Par d'homicides soins Thoas l'a fait revivre.

Ce prince vient lui-même ordonner à Iphigénie d'immoler sa nouvelle victime. Iphigénie essaie d'opposer des raisons à sa cruauté superstitieuse ; elle lui apprend d'ailleurs que de sinistres augures troublent les sacrifices qu'elle rend à Diane :

Sous mes genoux tremblans l'autel fuit et s'entr'ouvre ;  
La statue, à mes yeux, d'un voile épais se couvre ;  
Dans son propre aliment, le feu sacré s'éteint.

On a quelque peine à concilier ces signes de la colère du ciel avec l'oracle qui menace la vie de Thoas,

Si par l'humanité son âme combattue,  
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers,  
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers.

Cet oracle n'est point imposteur, puisqu'à la fin il se vérifie. Il paraît donc que l'auteur, en qui on voit briller beaucoup de philosophie et d'humanité, a hésité en quelque sorte à feindre que la divinité pût se plaire à faire couler le sang humain sur les autels. Iphigénie dit à peu près comme dans Euripide :

Se pourrait-il, grands dieux ! qu'avilissant votre être,  
Vous nous ordonnassiez, capricieux tyrans,  
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands ?  
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes  
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes ?

Mais Thoas ne l'écoute point, et lui prescrit une prompte obéissance. Iphigénie s'y résout en gémissant.

---

## ACTE II.

---

On amène Oreste enchaîné : après un court accès de fureur, il apprend au spectateur, dans un monologue, que Pylade a été séparé de lui par la tempête à l'instant même où leurs vaisseaux touchaient le rivage. Tandis qu'il est occupé à exprimer ses regrets, Pylade est conduit au même lieu, aussi chargé de chaînes ; les deux amis se retrouvent avec des transports de joie et de douleur. Oreste a de nouveaux accès de fureur ; Pylade le soutient et le console. L'incident romanesque de la séparation et de la rencontre inopinée de ces deux amis, produit à la vérité une situation assez intéressante ; mais elle nuit un peu à la simplicité et à la vraisemblance. J'en dis autant des ees pressentimens, de ces espèces de

reconnaisances anticipées que le poëte prête quelquefois à ses personnages : Oreste, par exemple, voyant arriver Iphigénie, dit à Pylade :

\* Quelle femme, vers nous avec effort s'avance ?  
Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

Iphigénie leur fait ôter leurs liens, et s'adresse à Oreste :

Etranger malheureux, dont la noble douleur  
Accuse en vous des rois le sang et la valeur,  
Daignez répondre aux soins de mon âme attendrie :  
Quels sont vos dieux, vos lois ? Quelle est votre patrie ?

Parlez. Ne craignez point ici de vous trahir.  
Vous êtes malheureux ; je ne puis vous haïr.

Pylade prend la parole, il refuse de se faire connaître, et dit comme l'Oreste d'Euripide :

Qui périt inconnu, périt moins misérable.

La prêtresse force enfin Oreste de répondre lui-même à ses questions, ce qu'il ne voulait pas faire, de peur de se trahir et de mourir chargé de déshonneur.

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grèce auriez-vous pris naissance ?  
Mycène, Argos..... Où vont mes esprits prévenus ?

Il y a quelque chose de plus naturel dans le dialogue d'Euripide, où Iphigénie sait déjà que les prisonniers sont Grecs, et où Oreste prononce

le premier le nom d'Argos. En effet, après quelques momens d'entretien, ne doit-elle pas s'apercevoir que c'est à des Grecs qu'elle parle, et s'écrier comme Philoctète, avant même de les entendre : « Je reconnais l'habit grec, cet habit qui » m'est encore si cher. Oh ! qu'il me tarde d'entendre votre voix, et de retrouver sur vos lèvres une langue que je ne parle plus ! » Ou du moins, puisqu'elle la parlait quelquefois, une langue chérie et bien connue ?

A l'ouïe de ces noms si chers et si funestes d'Argos, de Mycènes, Oreste s'écrie :

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naître,  
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connaître !

IPHIGÉNIE.

Comment ? Argos a-t-il été votre berceau ?

ORESTE.

Hélas ! que n'était-il en naissant mon tombeau !

Iphigénie s'informe, comme dans Euripide, du sort d'Agamemnon, et apprend avec horreur la suite de crimes dont sa maison a été souillée ; mais lorsqu'elle demande ce qu'est devenu le fils d'Agamemnon, Oreste la trompe, en exprimant néanmoins un sentiment plein de vérité.

IPHIGÉNIE.

. . . . . Qu'est devenu ce fils ?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux !

ORESTE.

Las de traîner sa misère profonde,  
Il a cherché la mort qu'il a trouvée enfin.

Iphigénie fait retirer les prisonniers, et se livre à toute sa douleur. Sa confidente lui suggère l'idée d'envoyer un de ces Argiens auprès d'Electre pour en obtenir du secours ; Iphigénie fait le projet de sauver à la fois les deux Grecs. Cette résolution n'a plus le même intérêt en cet instant où elle vient de perdre un frère qui, dans les idées anciennes, était le seul appui de sa maison et son unique espérance : voilà ce qui a engagé Euripide à sacrifier l'effet que produit l'erreur d'Iphigénie lorsqu'elle retrouve son frère dans l'homme qui lui a annoncé sa mort. Je ne décide pas entre les deux auteurs ; je ne cherche qu'à les comparer ; l'un a tout donné à l'effet, l'autre tout à la vraisemblance et aux bienséances théâtrales ; c'est toujours les Grecs qu'on reconnaît à ces derniers traits.



## ACTE III.

Cet acte est celui qui fait le plus d'impression au théâtre et à la lecture, et qui a valu à la tragédie ses brillans succès. C'est le tableau du sacrifice généreux que les deux amis veulent se faire de leur propre vie. Les traits en sont plus finis, les sentimens plus développés, que ceux de la tragédie grecque. Oreste et Pylade entrent sur le théâtre : le premier s'exprime comme dans Euripide :

O mon ami ! dis-moi : quelle est cette prêtresse ?.....  
Quel intérêt secret que je ne puis comprendre,  
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre ?

Mais il faut convenir que ces mots n'ont point la même grâce et la même douceur que si Iphigénie venait de quitter la scène. On ne peut trop faire remarquer les fautes de ce genre, parce qu'elles sont communes et qu'elles ont beaucoup d'influence. Qu'est-ce qui amène Oreste et Pylade sur le théâtre ? Pourquoi y arrivent-ils en cet instant ? au commencement de cet acte plutôt qu'à la fin du second, et au moment de la retraite d'Iphigénie ? Iphigénie elle-même, pourquoi s'est-elle retirée ? où est-elle ? Pourquoi ces prisonniers,

depuis qu'ils l'ont quittée, n'ont-ils pu se parler avec confiance qu'à l'époque de leur retour au lieu de la scène? Tant que les poètes refuseront de se faire à eux-mêmes de telles questions, qu'ils ne doutent point que les spectateurs ne se les fassent, et que l'obscurité qui couvrira leurs ouvrages n'y répandent la froideur et l'ennui. Combien dans Euripide tout est plus simple et plus clair? Oreste et Pylade sont amenés à la prêtresse; elle leur propose de porter une lettre à Argos; elle les quitte pour aller chercher cette lettre: c'est dans cet instant que les deux amis se demandent, en attendant son retour: « Mais qui donc est cette femme » qui s'intéresse à Argos? » Voilà sans doute comment se passent les choses de la vie, et comment raisonnent entr'eux ceux qui en sont témoins.

On ne trouve point la même simplicité dans la marche de cette partie de l'action, telle que la tragédie française l'expose. La coupe de l'acte y semble arbitraire; elle sépare par un long intervalle ce qu'il faudrait presser et réunir: c'est immédiatement après qu'Iphigénie vient de parler d'Argos, qu'il faut qu'Oreste s'en étonne, si l'on veut que je partage sa surprise, et non après que le mouvement de deux scènes, et le repos d'un entr'acte, m'ont fait oublier Oreste pour ne m'occuper que des douteurs d'Iphigénie.

L'artifice dont use sa confidente pour favoriser la fuite des Grecs, n'est ni clair, ni intéressant; elle a un père, ami et serviteur caché d'Iphigénie; ce vieillard se charge de sauver, par le moyen d'un esclave, un des deux captifs; il ne peut les faire échapper tous deux par des raisons fort obscures, et dont la moins mauvaise est que Thoas veut du sang. C'est aussi l'endroit faible d'Euripide. « Quant à cet étranger, dit Iphigénie, puisque » nos lois l'ordonnent, qu'il meure pour tous les » deux. » Cependant elle allègue ou insinue une raison de préférence en faveur d'Oreste qui est assez naturelle : comme c'est lui qui a répondu à ses questions, elle lui dit : « Vous qui paraissez » entrer dans mes intérêts, qui connaissez Mycènes » et ceux que je chéris » ; ou bien, selon d'autres manuscrits : « Vous êtes, autant que j'en puis ju- » ger, d'une naissance au-dessus du vulgaire. » Ces raisons ne sont pas sans force; mais il en manque une qui fasse comprendre pourquoi, en pouvant sauver un, elle n'en sauve point deux. C'est ce qu'a bien senti Guymond de la Touche, mais qu'il n'a pas su corriger. Il détruit au contraire ce motif simple qui pouvait déterminer le choix d'Iphigénie, et ne le remplace par aucun autre, si ce n'est de vagues pressentimens.

Pylade triomphe de ce choix, peut-être avec un peu trop d'orgueil et de joie :

Le voilà donc rempli , ce vœu si légitime !  
 De l'amitié je meurs honorable victime.  
 O mon unique ami ! souscris à mon bonheur ;  
 Souscris au choix des dieux si cher à mon honneur ,  
 Laisse-moi mourir seul ; et d'un ami fidèle  
 Donner à l'univers l'exemple et le modèle ;  
 Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi  
 Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi.....

ORESTE.

O fureur ! M'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel étrange discours ,  
 Dont tes sanglots pressés interrompent le cours !  
 Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds.

PYLADE.

Ton air affreux me glace.  
 Parle. Que me veux-tu ?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

Ces traits me semblent outrés et au-dessous de  
 la simplicité d'Euripide ; mais voici qui me paraît  
 supérieur à cette même simplicité :

ORESTE.

Dis-moi qui de nous deux en ces lieux doit périr ?  
 Consulte l'amitié par mes crimes fletric.

Ai- je quitté pour toi le trône et ma patrie ?  
 L'horreur de tes forfaits , ta rage et tes remords  
 T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?  
 Parricide vengeur du meurtre de ton père ,  
 Ton bras dégoûte-t-il du meurtre de ta mère ?

. . . . .  
 Tu m'aimes ! Et tu veux qu'en cet horrible état ,  
 Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat ,  
 Fuyant le coup fatal que ma fureur implore ,  
 Je recherche le jour que je souille et j'abhorre !  
 Proscrit , désespéré , sans asile , sans dieux ,

. . . . .  
 Tu m'aimes ! et tu veux . . . . .  
 Que je me souille encor du plus noir des forfaits !

Les Grecs , scrupuleux observateurs des vraisemblances , laissaient voir , même chez les héros , quelque teinte de faiblesse humaine ; mais , quoiqu'il soit vrai que l'amour de la vie refroidit le zèle de l'amitié , n'est-il pas probable qu'un homme capable d'un généreux dévouement , aura assez d'élevation pour en presser l'exécution avec chaleur , pour plaider contre lui-même avec une noble véhémence ? A cet égard , il me semble que les Français ont mieux senti la nature ; ils l'ont du moins mieux honorée.

C'est sur-tout dans le rôle de Pylade que ceci devient sensible : il n'insiste pas , chez Euripide , pour combattre la générosité de son ami , et , à moins qu'on ne lui prête le projet d'un artifice

qu'il n'exprime point, il paraît souscrire au sacrifice d'Oreste et fuir la mort assez lâchement. Ici, au contraire, après beaucoup de combats, il cède à la vérité, mais ce n'est, comme il le fait entendre au spectateur, que pour aller rassembler les compagnons qu'il a laissés dans son vaisseau, et accourir au secours d'Oreste. Il est bien vrai que ce projet est assez insensé et qu'il ne réussit que par miracle; mais il est généreux, et sauve l'honneur de celui qui le forme.

A l'arrivée d'Iphigénie, nouveaux combats, nouveaux regrets; enfin, Oreste s'arrache des bras de son ami, il se retire; Pylade reçoit d'Iphigénie une lettre, avec ordre de la remettre à Électre. A ce nom, Pylade s'étonne, mais il ne fait aucun effort pour pénétrer ce mystère, et sort sous la conduite d'une prêtresse qui lui donne pour guide un esclave affidé.

---

#### A C T E I V.

---

L'esclave revient apprendre à Iphigénie que Pylade est mort. Ce n'est pas une feinte de sa part, il le croit ainsi qu'il l'annonce; mais on verra bientôt que c'est un artifice de Pylade. Les circonstances du récit de l'esclave ne sont pas claires.

Effrayé d'un vain bruit, il a caché l'étranger dans un antre :

Les flots en s'y brisant, selon toute apparence,  
L'ont englouti, madame, avec votre espérance.

Ici Iphigénie forme un bien étrange dessein. Au lieu de redoubler d'égards et de pitié pour le captif qui reste entre ses mains, elle devient tout à coup aussi superstitieuse et plus cruelle que Thoas :

Je promets tout son sang aux mânes de mon frère ;  
Sous le couteau fatal tu le verras couler.....

Ce mouvement, qui n'est pas très-beau dans Euripide, devient ici féroce et insoutenable, par la nature du ministère d'Iphigénie, et par la situation dans laquelle elle se livre à cette fureur, situation tout-à-fait différente de celle de la tragédie grecque, et qui offre une violation très-condamnable des convenances et des bienséances théâtrales. Il est odieux qu'Iphigénie, non-seulement ait versé le sang, mais fasse vœu d'en verser encore ; il est contraire à la vraisemblance et aux mœurs qu'après avoir reconnu dans Oreste un citoyen d'Argos, un homme illustre et généreux, un cœur sensible et disposé en sa faveur, elle veuille devenir son bourreau.

A la vue d'Oreste, sa résolution l'abandonne ; elle lui fait encore quelques questions qui amènent la reconnaissance :

Que sait-on dans Argos du sort d'Iphigénie?....

Oreste, après quelques mouvemens de douleur, compare son sort, comme dans la tragédie de Polydès, citée par Aristote, au sort de sa sœur.

Heureux si je pouvais , victime obéissante ,  
Offrir aux dieux , comme elle , une tête innocente !

Quoi ! répond Iphigénie , vous ignorez qu'elle vit !  
—Où?— En ces lieux. —Quel est son sort?—

Le sort qui vous attend lui paraîtrait trop doux.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie ?

IPHIGÉNIE.

C'était tout son espoir. .... Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non , madame ; il survit aux horreurs de son sort.

C'est ainsi que par une suite de suspensions adroitement ménagées , le poète prolonge l'inquiétude et le plaisir du spectateur : enfin , Oreste éperdu , s'écrie :

. . . . . A ses malheurs reconnaissez Oreste.

IPHIGÉNIE.

Mon frère !

ORESTE.

Iphigénie !

Cette reconnaissance est au - dessus de celle d'Euripide ; elle est moins mécanique et plus



touchante, soit parce qu'elle est mieux préparée, soit parce qu'elle produit une révolution plus violente; Iphigénie éprouve la même joie après une plus grande douleur. D'un autre côté, les souvenirs qui, chez Euripide, terminent les doutes d'Iphigénie, écartent des difficultés qui pourraient s'offrir aux spectateurs, si l'émotion, que causent toujours de telles scènes, n'imposait silence à la réflexion.

Iphigénie confie son frère aux soins d'une prêtresse. Thoas conçoit des soupçons. Oreste est arrêté.

---

## A C T E V.

---

Thoas paraît, furieux d'apprendre qu'on a dérobé une victime au couteau sacré. Le bruit de sa mort ne le rassure point; il ordonne de nouvelles recherches. Il interroge Iphigénie. Elle répond avec franchise qu'elle n'a eu d'autre dessein que d'informer ses parens de son sort. Thoas prend ce discours pour une feinte. Quoi qu'il en soit, il veut qu'en sa présence elle immole l'autre étranger. On l'amène. Oreste brave la mort; il invite Thoas à le frapper, plutôt que d'en charger la prêtresse qui n'exécutera pas ses ordres inhu-

mains. Enfin, Iphigénie, pressée encore d'obéir, déclare que cet étranger est son frère. Thoas persiste, et lui commande un fratricide; c'est alors qu'Iphigénie indignée ne garde aucune mesure; elle brave elle-même le tyran, s'empare de la victime, invoque le secours des prêtresses, qui forment un cercle autour d'elle.

Tandis que Thoas ordonne aux gardes d'avancer, on annonce *une effroyable escorte*..... La porte s'enfonce..... Thoas lève le bras pour frapper Oreste. Pylade entre avec ses guerriers, et prévient le tyran, en le perçant lui-même de son épée.

Iphigénie va enlever la statue de Diane, et Oreste sent aussitôt l'effet de ce remède divin.

. . . . . Quel changement j'éprouve!

Dans quel calme profond mon âme se retrouve!

Pylade les presse de partir: son vaisseau les attend, le vent est favorable. Marchons, dit-il,

. . . . . Et sous l'auspice

D'un ciel fécond pour nous en miracles divers,

Allons en étonner la Grèce et l'univers.

Tel est le plan de cette tragédie qui seule a donné un rang à son auteur à côté des poètes qui ont illustré la scène française. On voit qu'il a employé heureusement plusieurs traits du poète grec, qu'il eût mieux fait de s'attacher à lui dans quel-

ques occasions où il l'a abandonné, enfin qu'il l'a surpassé dans le développement d'une passion très-propre à produire de grands effets dramatiques, parce qu'elle est chère à tous les cœurs sensibles, et qu'elle ennoblit toutes les passions auxquelles elle s'allie. Je me suis attaché uniquement à faire sentir ces nuances et à remarquer ces points de comparaison ; ce n'est pas ici la place des critiques d'un autre genre, auxquelles le style et les vers de cette tragédie pourraient donner prise. Il n'est pas nécessaire non plus, à ce que je crois, d'insister sur des défauts assez évidens. Le dénouement est très-romanesque. Premièrement, Pylade, qui a calculé son retour assez juste pour arriver avec ses troupes au bras levé de Thoas, est un de ces ressorts, qu'on se permet à la vérité, mais qui, selon moi, sont plus étrangers à la tragédie, et pour trancher, plus ridicules, plus insupportables, qu'un dieu qui descend des nues sans nécessité pour couper le nœud que le poëte s'est plû à former. Ensuite est-il bien probable que toute la puissance de Thoas ne puisse point résister à une poignée de soldats battus de la tempête ? Enfin, quelle apparence que les sauvages et féroces habitans de la Taurie, superstitieux comme le sont tous les barbares, laissent enlever paisiblement la statue de Diane par les meurtriers de leur roi ? Cette statue d'ailleurs a si peu occupé le specta-

teur, qu'Iphigénie est obligé de la lui rappeler, en disant à Oreste ces deux vers, qui sont d'une grande faiblesse, et annoncent plutôt une exposition qu'un dénouement :

Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement

Les dieux bornaient le cours de votre affreux tourment.

Le poète a senti qu'il ne fallait pas perdre cet objet de vue; il l'a repris après l'avoir abandonné: Mais c'est peut-être en partie l'inconvénient du sujet: il offre un épisode qui l'emporte infiniment sur l'action principale par l'intérêt qu'il inspire. Ce défaut se fait même sentir dans Euripide, et on ne peut que rendre hommage au génie qui a su le racheter par des beautés d'un ordre supérieur.

---

---

PLAN DU PREMIER ACTE  
D'IPHIGÉNIE EN TAURIDÉ,

RAR RACINE.

---

CÉ projet n'est pas susceptible d'analyse, et comme il se trouve dans la collection des œuvres de Racine, il serait superflu de le mettre ici en entier sous les yeux du lecteur. Il offre trois choses dignes de remarques. Premièrement, il est probable que le poète se proposait d'écarter, ainsi qu'Euripide, l'image d'une princesse souillée de sang. Il emploie, à la vérité, dans le cours de cet acte, l'expression générale de sacrifice. Mais dans la première scène, Iphigénie dit à sa confidente : « Tu sais avec quelle répugnance j'ai préparé les » misérables que l'on a sacrifiés depuis que je » préside à ces cruelles cérémonies. »

En second lieu, Racine écartait le merveilleux de l'avant-scène ; Iphigénie n'ose découvrir sa naissance à Thoas ! elle craint de n'être pas crue si elle la déclare. « Car, dit-elle, quelle apparence » qu'une fille que des pirates ont enlevée dans le » moment qu'on allait la sacrifier pour le salut de » la Grèce, fût la fille du général de la Grèce ? »

Enfin, on voit que ce poète avait fait entrer dans sa pièce un amour épisodique entre le fils de Thoas et Iphigénie. N'est-il point permis de penser que la difficulté de mêler l'amour à un tel sujet, a été une des raisons qui ont empêché l'illustre auteur de ce plan de le finir, ou même de le développer davantage? On dit que Guymond de la Touche avait d'abord fait entrer dans sa tragédie une intrigue de ce genre; mais sur l'avis de M. Collé, il eut le courage de la proscrire, et de refondre entièrement toutes les parties de son ouvrage où elle se trouvait mêlée<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette anecdote est rapportée dans la *Petite Bibliothèque des Théâtres*. Paris, 1784.

FIN DU VIII<sup>e</sup> VOLUME.



---



---

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

|  | Pages. |
|--|--------|
| <b>E</b> xplication des figures ,  | v      |
| <b>LES SUPPLIANTES</b> , tragédie d'Euripide , ex-<br>traite par le P. Brumoy ,                                      | 1      |
| La même , traduite en entier par M. Prévost ,  | 37     |
| Examen de cette pièce par le même ,  | 113    |
| <b>IPHIGÉNIE EN AULIDE</b> , tragédie d'Euripide ,<br>traduite en entier par le P. Brumoy ,                          | 123    |
| Réflexions sur l' <i>Iphigénie en Aulide</i> d'Euripide , de Ludovico Dolcé , de Rotrou et de Racine , par le même , | 252    |
| Comparaison de l' <i>Iphigénie</i> d'Euripide , avec l' <i>Iphigénie</i> de Racine , par M. Racine fils ,            | 276    |
| <b>IPHIGÉNIE EN TAURIDE</b> , tragédie d'Euripide ,<br>traduite en entier par le P. Brumoy ,                         | 299    |
| Réflexions sur l' <i>Iphigénie en Tauride</i> , par le même ,  | 408    |
| <b>IPHIGÉNIE EN TAURIDE</b> , tragéd. de Guymond de la Touche , extraite par M. Prévost ,                            | 418    |
| Plan du premier acte d' <i>Iphigénie en Tauride</i> , par M. Racine , note de M. Prévost ,                           | 400    |

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR.

---

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

page 248.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

328.









